ESSAI

SUR

L'INDIFFÉRENCE

EN MATIÈRE DE RELIGION

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES DE F. DE LAMENNAIS

ESSAI

SUR

L'INDIFFÉRENCE

EN MATIÈRE DE RELIGION

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1859

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

On se propose de faire paroitre à une époque peu éloignée la seconde Partie de cet ouvrage. Les circonstances ont déterminé à publier séparément le premier volume ; car, dans ce *siècle des lumières*, tout est de circonstance, les doctrines, les mœurs, les gouvernements mêmes, et les lois; et les réflexions de la veille sont rarement applicables le lendemain. Quand tout étoit stable, les livres arrivoient toujours à temps. Aujourd'hui il faut se hâter, parce que la société elle-même se hâte d'accomplir ses destins : il faut se presser de parler de vérité, d'ordre, de Religion, aux peuples, de peur de ressembler au médecin qui disserteroit sur la vie près d'un tombeau.

AVERTISSEMENT

DE LA HUITIÈME ÉDITION

La nouvelle édition de l'*Essai* que nous offrons au public a été revue avec tout le soin dont nous étions capable : et, comme il faut enfin s'arrêter, quelque imparfait que soit un ouvrage, nous ne ferons désormais aucuns changements à celui-ci. Nous l'avons divisé en cinq parties, pour rendre plus sensible l'ordre des idées. La nature du sujet indiquoit d'ailleurs cette division. A la suite de la *Défense*, on trouvera une table générale des matières. Voilà ce que nous avions à dire au lecteur. Il ne nous reste qu'à prier Dieu de bénir notre travail, que nous soumettons, d'esprit et de cœur, au jugement du Saint-Siége apostolique.

INTRODUCTION

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force, et par conséquent de l'espoir, là où l'on aperçoit de violents transports; mais, lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors, qu'une prochaine et inévitable dissolution?

En vain l'on essayeroit de se le dissimuler, la société en Europe s'avance rapidement vers ce terme fatal. Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent, ne sont pas le plus effrayant symptôme qu'elle offre à l'observateur; mais cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera? Qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au

milieu des peuples, qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoirs, les principes les plus sacrés, comme les plus nobles sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rêve, de brillants et légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparoître bientôt sans retour. Non, jamais rien de semblable ne s'étoit vu, n'auroit pu même s'imaginer. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison, pour parvenir enfin à cette brutale insouciance. Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création : quel avilissement incompréhensible ! Son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité ; il a perdu jusqu'au désir de connoître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant avec un égal dégoût la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne les sauroit discerner, afin de les confondre dans un commun mépris ; dernier excès de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver : *Cum in profundum venerit, contemnit.*

Or, quand on vient à considérer ce prodigieux égarement, on éprouve je ne sais quelle indicible pitié pour la nature humaine. Car se peut-il concevoir de condition plus misérable que celle d'un être également ignorant de ses devoirs et de ses destinées, et un plus étrange renversement de la raison que de mettre son bonheur et son orgueil dans cette ignorance même, qui devroit être bien plutôt le sujet d'un inconsolable gémissement ?

La cause première d'une si honteuse dégradation est moins la foiblesse de notre esprit que son asservissement au corps. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux, ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui les frappe, tout le reste lui paroît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique : le monde intellectuel est nul pour lui. Il nieroit sa pensée même, si elle lui étoit moins présente et moins intime; mais, ne pouvant, si j'ose le dire ainsi, se séparer d'elle, et refusant néanmoins de la reconnoître pour ce qu'elle est, il en fait le résultat de l'organisation, il la matérialise, afin de n'être pas obligé d'admettre des substances inaccessibles aux sens.

Et, chose remarquable, la culture des sciences physiques, qui avertissent l'homme à chaque instant de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui ce penchant abject à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant sans cesse d'objets matériels. Alors son âme s'est dégoûtée d'elle-même; elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir. Cet amour immense, qui fait le fonds de son être, elle l'a détourné de son cours pour l'appliquer uniquement au corps; elle les a aimés comme sa fin; elle a voulu s'identifier à eux, être périssable comme eux; elle s'est dit : Tu mourras! et a tressailli d'espérance.

Si, trompant sa destinée, elle pouvoit en effet conquérir la mort, le moyen qu'elle a pris seroit infaillible; et, en anéantissant à son égard la vérité, elle s'est, autant qu'il étoit en son pouvoir, anéantie

elle-même; car, en quelque sens qu'on veuille l'entendre, la vérité est la vie, l'unique cause d'existence de l'homme et de la société. Aussi, dans l'ordre moral comme dans l'ordre politique, tout tend à la destruction et marche vers ce but plus ou moins rapidement, selon que la guerre contre la vérité est plus ou moins heureuse, plus ou moins active. Une récente et trop mémorable expérience ne laisse sur ce point aucun doute; et, pour qui ne s'aveugle pas, il est visible que la Révolution françoise, si éminemment destructive, n'a dû ce caractère de mort qu'au délire impie de ses promoteurs, qui attaquèrent, avec une rage inouïe jusque-là, toutes les vérités ensemble.

Ce n'est pas qu'il n'ait toujours existé, au fond du cœur humain, une opposition secrète à la vérité, qui gêne ses penchants et humilie son orgueil. Il l'aime et la redoute, il la désire, la recherche, par une inclination naturelle, comme le principe de son bien-être; et souvent ensuite, las de son joug, il s'irrite de l'avoir trouvée : contradiction singulière, que la philosophie seule n'expliquera jamais. Après avoir inutilement fatigué notre esprit, il faut que la Religion, suppléant à son impuissance, vienne délier le nœud dont les replis, profondément cachés, échappent également à nos regards et à nos conjectures; il faut, en un mot, qu'éclairés sur notre condition réelle par une lumière plus vive que celle de notre vacillante raison, l'auteur même de notre nature nous révèle la cause des contrariétés qui nous étonnent. Alors seulement le voile tombe, et nous apercevons l'homme tel qu'il est : nous découvrons en lui comme deux

êtres différents qui se combattent sans cesse et triomphent tour à tour : l'un épris de tout ce qui est bon, noble et vrai, l'autre enclin à tout ce qui est mal, vil et faux; l'un s'élançant avec amour vers la vérité et la vertu, l'autre se plongeant avec rage dans le crime et dans l'erreur : et la foi, développant à nos yeux ce mystère de grandeur et de bassesse, nous montre, dans le premier de ces êtres, l'homme primitif, tel qu'il sortit des mains de Dieu; et, dans le second, l'homme dégradé, corrompu par une première faute, portant empreinte sur le front la marque indélébile de sa chute, et recevant, avec la vie, un funeste héritage de penchants vicieux et de douleurs, qu'il transmettra de race en race à son dernier descendant. Ainsi, par ce qu'il tient du Créateur, l'homme participe aux perfections de la Divinité dont il est l'image : intelligence et amour, un désir infini d'aimer et de connoître l'élève incessamment vers le ciel, où, dans la contemplation de la vérité qui ne meurt point, il goûte comme les douces prémices de sa propre immortalité. La simple apparence du bien le ravit de joie. Imaginez, s'il se peut, une action magnanime, un généreux mouvement qui ne soit pas naturel à son cœur. S'agit-il d'embrasser, pour une noble fin, quelque grand sacrifice? un sublime instinct, plus prompt que la pensée, le fait palpiter d'allégresse; il n'hésite point, il ne calcule point, il bénit son sort et se dévoue. Que l'humanité, que la conscience parle, aussitôt vous le verrez, le nom sacré de Dieu sur les lèvres, voler chez les peuples sauvages, au bout du monde, pour éclairer ses semblables, soulager leurs

maux, adoucir leurs mœurs, pour étendre le saint empire de la vérité ; vous le verrez descendre au fond des cachots, aller au-devant des tortures, pour lui rendre un éclatant témoignage, et mourir avec joie pour préparer son triomphe.

Il y a donc dans chaque homme, et, par une liaison nécessaire, dans chaque peuple, deux puissances qui se combattent, les sens et la raison ; ou, pour parler le langage profondément philosophique de nos Livres saints, *la chair et l'esprit*[1], et, selon que l'un ou l'autre prévaut, la vérité ou l'erreur, la vertu ou le crime, domine dans la société et dans l'individu.

Par sa raison, en effet, l'homme aspire à la possession de la vérité noble aliment de son intelligence, il tend avec une force invincible vers l'ordre conservateur des êtres. De là le penchant qu'il manifeste pour les croyances généreuses, pour les doctrines élevées et sévères et les dogmes les plus spirituels; de là encore cette insatiable ardeur de connoître, cette soif d'immortalité, cet instinct religieux, cette foi, d'autant plus éclairée qu'elle est plus simple, à tout ce qui est beau, sublime, utile, et par là même plein de réalité ; de là enfin cet étonnant empire qu'il exerce sur lui-même, sur ses sentiments, sur ses passions, et jusque sur ses pensées; ce mépris des plaisirs frivoles et des jouissances matérielles ; ce dégoût insurmontable pour tout ce qui passe : ces élans vers un bien immuable, infini, que le cœur pressent, quoique l'esprit ne le comprenne pas encore ; cet amour immense

[1] Caro enim concupiscit adversus spiritum : spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur. (*Ep. ad Galat.*, v, 17.)

de la vertu, et ces inexprimables angoisses, lorsqu'il s'en est écarté, cette tendre compassion pour tous les genres de misères physiques et morales, et cette disposition constante à se sacrifier à autrui, source unique de ce qu'il y a de grand, de touchant et d'aimable dans la vie humaine.

Par les sens, au contraire, l'homme, incliné vers la terre, enseveli dans les jouissances physiques, et sans goût pour les plaisirs intellectuels, ressemble à la brute, et se complaît dans cette ressemblance. Son intelligence s'obscurcit, mais trop lentement à son gré : aussi avec quelle ardeur il travaille à l'obscurcir encore ! On diroit que la vérité est son supplice, tant est vive et profonde la haine qu'elle lui inspire. Il la poursuit sans relâche, l'attaque avec fureur, tantôt dans les autres, tantôt en lui-même, dans son esprit, dans son cœur, dans sa conscience. Inutiles efforts ! Au moment même où il se croit vainqueur, au moment où, plein d'orgueil, il s'applaudit d'avoir enfin terrassé, anéanti cette vérité implacable, l'imposante vision, plus menaçante et plus formidable, revient de nouveau le désoler.

Mais, si l'homme, esclave des sens, est ennemi de la vérité, et par conséquent des hautes doctrines qui émanent du ciel et qui l'y rappellent, il n'est pas moins ennemi des lois éternelles de l'ordre, parce que l'ordre n'est au fond que l'ensemble des vérités qui résultent de la nature des êtres et de leurs rapports, vérités qu'on nomme devoirs, à cause qu'elles ne sont pas seulement l'objet de l'intelligence, mais doivent encore influer sur la conduite qu'elles règlent,

en imposant la double obligation de s'interdire certains actes et d'en produire de contraires. Or, toutes les vérités tenant l'une à l'autre, et se confondant en quelque sorte dans leur source, l'homme est contraint de les attaquer toutes, dès qu'une fois l'intérêt de ses passions l'a porté à en ébranler une. Ainsi la corruption des mœurs enfante la corruption de l'esprit ; le désordre dans les actions amène le désordre dans les pensées, ou l'erreur ; et la dépravation de l'être moral, une dépravation semblable de l'être intelligent. L'inconséquence tourmente le cœur humain autant qu'elle révolte la raison ; et de là vient qu'il suffit souvent de changer de vie pour croire à la vérité qu'on nioit. Mais la vérité, même abstraite, devient infailliblement un objet de haine, tandis que la vertu pratique n'est point un objet d'amour ; et, comme la haine, par sa nature, est un principe de destruction, de même que l'amour est un principe de production et de conservation, l'homme abruti par les sens et livré aux plaisirs du corps devient naturellement destructeur : son âme s'endurcit et se plaît dans les spectacles de ruines et de sang ; il contracte des goûts barbares, des habitudes féroces ; et c'est une observation singulièrement remarquable, que tous les peuples impies, ou, si l'on veut, incroyants, ont été des peuples voluptueux, et tous les peuples voluptueux des peuples cruels. Considérez les nations païennes : quel oubli de l'humanité dans la guerre comme dans la paix, dans les lois comme dans les mœurs, dans les temples comme au théâtre, dans le cœur du maître comme dans celui du père ! Mais aussi, quel ab-

ject matérialisme dans la Religion! quelle aversion pour les doctrines qui tendent à élever l'homme et à spiritualiser sa pensée! La Grèce polie et savante envoie Socrate au supplice, parce qu'il méprisoit ses grossières superstitions; et cette même Grèce, couronnée de fleurs, égorge en chantant des victimes humaines, et couvre son territoire d'autels infâmes.

Toujours l'asservissement aux sens produit une vive opposition aux vérités morales et intellectuelles, et l'on ne doit point chercher ailleurs la cause de la profonde haine qu'ont montrée, dans tous les temps, pour le Christianisme, certains individus et certains peuples. C'est le combat éternel, le combat à mort *de la chair contre l'esprit*, des sens, que la Religion chrétienne s'efforce de réduire en servitude, contre la raison qu'elle affranchit, éclaire et divinise, parce que, dans ses préceptes et dans ses dogmes, elle n'est que l'assemblage et la manifestation de toutes les vérités utiles à l'homme.

A l'époque où le Christianisme apparut sur la terre, le genre humain ne vivoit plus, pour ainsi dire, que par les sens. Le culte, devenu un vain simulacre, ne se lioit à aucune croyance. On le conservoit par habitude, à cause de ses pompes et de ses fêtes, et surtout parce qu'il tenoit aux institutions de l'État. Du reste, la Religion en elle-même n'inspiroit ni foi ni vénération. Les sages et les grands la renvoyoient avec mépris à la populace, qui, moins corrompue peut-être, vouloit que les vices qu'elle adoroit sous des noms empruntés offrissent, au moins dans leurs emblèmes, quelque chose de divin. Toutefois il n'existoit réelle-

ment d'autre Religion que la volupté; et les sectes les plus sévères à leur origine, dégénérant bien vite d'une austérité factice, en étoient venues, par un renversement d'idées qui passa dans le langage même, jusqu'à identifier la vertu avec le plaisir.

Sur ces simples observations, on peut juger de la bonne foi des écrivains qui ont prétendu que le Christianisme s'étoit établi naturellement. En effet, il n'eut à surmonter que les intérêts, les passions et les opinions. Armé d'une croix de bois, on le vit tout à coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre, et tous les symboles d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde : car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le Christianisme. Aussitôt les passions attaquent avec fureur l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples, à grands flots, se précipitent sous leurs bannières ; l'avarice y conduit les prêtres des idoles, l'orgueil y amène les sages, et la politique les empereurs. Alors commence une guerre effroyable : ni l'âge ni le sexe ne sont épargnés; les places publiques, les routes, les champs mêmes, et jusqu'aux lieux les plus déserts, se couvrent

d'instruments de torture, de chevalets, de bûchers, d'échafauds ; les jeux se mêlent au carnage; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge ; et ce cri barbare : *Les chrétiens aux lions!* fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. Mais, dans ces épouvantables holocaustes que l'on se hâte d'offrir à des divinités expirantes, il faut que chacune ait ses victimes choisies ; et une cruauté ingénieuse invente des nouveaux supplices pour la pudeur. Enfin, les bourreaux fatigués s'arrêtent, la hache échappe de leurs mains : je ne sais quelle vertu céleste, émanée de la croix, commence à les toucher eux-mêmes ; à l'exemple de nations entières subjuguées avant eux, ils tombent aux pieds du Christianisme, qui, en échange du repentir, leur promet l'immortalité, et déjà leur prodigue l'espérance. Signe sacré de paix et de salut, son radieux étendard flotte au loin sur les débris du paganisme écroulé. Les Césars jaloux avoient conjuré sa ruine, et le voilà assis sur le trône des Césars. Comment a-t-il vaincu tant de puissance? en présentant son sein au glaive, et aux chaînes ses mains désarmées. Comment a-t-il triomphé de tant de rage? en se livrant sans résistance à ses persécuteurs.

Ainsi les premiers assauts qu'il eut à soutenir furent ceux d'une violence aveugle. Dieu, sans doute, l'ordonnoit de la sorte, parce qu'il savoit que le courage et la constance des martyrs étoient plus propres qu'aucun autre spectacle à étonner et à convaincre des hommes dominés par les sens.

D'ailleurs, le Christianisme, à peine naissant, n'avoit pu encore dissiper les nuages accumulés sur l'esprit humain, et le familiariser avec les hautes considérations d'une métaphysique sévère et d'une théologie toute spirituelle. Sa doctrine, trop élevée au-dessus des idées habituelles des peuples païens pour qu'il leur fût possible d'en saisir l'ensemble et d'en pénétrer la profondeur, ne pouvoit être pour eux le sujet d'un examen éclairé et d'une discussion rigoureuse. Il falloit que le Christianisme, peu à peu, rectifiât, agrandît la raison de l'homme, pour que cette même raison fût en état de le combattre sans trop se déshonorer par l'ineptie de ses sophismes. Celse, il est vrai, remua des questions d'une grande importance. On trouve, dans les fragments qui nous restent de ses écrits, au milieu d'une foule d'opinions absurdes et de pensées extravagantes, le germe des objections sur le fondement de la foi, reproduites avec plus d'art par Rousseau. Mais l'extrême supériorité de celui-ci, les hautes idées sur Dieu, sur sa providence et sur sa justice, sur notre nature, nos devoirs, nos destinées, que l'auteur d'*Émile* mêle à ses erreurs, idées inconnues aux anciens et purement chrétiennes, montrent quel espace immense le Christianisme avoit fait parcourir à l'esprit humain pendant les siècles qui séparent les premiers adversaires de notre doctrine du sophiste Génevois. Ainsi, difficultés et solutions, lumières et obscurités, tout est prévu, ménagé de loin avec une sagesse profonde; tout se développe progressivement à l'époque précise où ce développement devient nécessaire, et toujours pour le triomphe de

la vérité, triomphe d'autant plus glorieux qu'il est moins paisible.

A mesure que l'intelligence se perfectionne et s'étend, par la méditation des vérités intellectuelles que la Religion enseigne aux petits enfants comme aux hommes du génie le plus vaste, elle embrasse la cause des passions, se déclare leur alliée, et, essayant ses forces contre les vérités à qui elle les doit, se dispute à elle-même le pain qui lui donne la vie. Alors de nouvelles vérités, attaquées bientôt également, accourent à la défense de celles qu'une raison hostile met en péril. Chaque dogme est l'occasion d'une hérésie particulière, parce qu'il faut qu'ils soient tous éprouvés et affermis. Les preuves se multiplient avec les objections, et le Christianisme se développe tout entier[1].

Mais à la persécution des sophismes succède la persécution des sens : la foi demeure intacte, et cependant les mœurs se dépravent. Ces chrétiens si austères, séduits par la volupté, se livrent à des désordres dont le nom même devoit leur être à jamais inconnu. La licence pénètre jusque dans le sanctuaire; l'autel, le sacrifice est souillé par des mains indignes. Que deviendra le Christianisme ainsi profané? Tout à coup un principe vivifiant excite en cette masse corrompue une fermentation salutaire; tout change, tout se renouvelle; des apôtres enflammés d'un zèle divin font couler les larmes de la pénitence; l'ordre renaît avec la sainte discipline; partout se relèvent et

[1] Improbatio quippè hæreticorum facit eminere quid Ecclesia sentiat et quid habeat sana doctrina. (S. Aug., *Conf.*, lib. VII, cap. XIX, n° 2.)

fleurissent les vertus languissantes; des prodiges de charité, des miracles d'amour, étonnent de nouveau la terre consolée; l'*esprit* a triomphé de la *chair* une seconde fois, et l'Église retrouve ses enfants.

Qu'on ne se flatte pas néanmoins que cette paix soit durable : à peine quelques trêves de lassitude interrompent le combat de l'erreur contre la vérité, dont le pouvoir ne s'étend pas jusqu'à détruire, par son propre effet, l'opposition d'une volonté pervertie. Dans le sein même de la lumière, l'homme demeure libre, non pas de se méprendre, mais de se révolter; non pas de ne point voir, mais de nier ce qu'il voit : liberté terrible qui, trop souvent réduite en usage, devient, pour quiconque sait penser, la preuve la moins équivoque du vice originel de notre nature, et tout ensemble l'explication des épreuves auxquelles la Religion a été perpétuellement soumise depuis son origine. Sans cesse agitée par quelque orage, il entre dans sa destinée, comme dans celle de l'homme, de ne jamais jouir ici-bas d'un repos parfait. L'orgueil, la licence, l'avarice, toutes les passions liguées contre elle, lui suscitent incessamment de nouvelles guerres, mais aussi lui préparent de nouveaux triomphes. Force étonnante de la société chrétienne! L'hérésie, tantôt souple, tantôt audacieuse, prend toutes les formes, se couvre de tous les masques, se plie et replie en tous sens pour ébranler ses dogmes; et, constamment invariable dans sa doctrine, l'Église voit les sectes rebelles expirer l'une après l'autre à ses pieds : l'esprit d'indépendance, ou l'ambition de dominer, excite dans son propre sein des divisions sui-

vies souvent de schismes déplorables; aussitôt de ses entrailles déchirées, mais toujours fécondes, sortent en foule de nouveaux enfants qui la consolent de ceux qu'elle a perdus : des principes jaloux attentent à ses droits et s'efforcent de troubler sa divine hiérarchie; malgré leurs violences et leurs ruses, son gouvernement, affermi par les coups qu'on lui porte, subsiste inaltérable, et se perpétue de siècle en siècle au milieu des déplacements et des ruines des gouvernements humains : semblable à ces antiques monuments de l'Égypte, dont l'Arabe vagabond, qui plante le soir, à l'abri de leur masse immobile, la tente qu'il enlèvera le matin, essaye de détacher en passant quelques pierres, et bientôt, fatigué d'un travail sans fruit, s'enfonce et disparoît dans des solitudes inconnues.

Mais c'est maintenant par leur base que le Christianisme et le monde moral vont être attaqués. On a reconnu que l'Église et tous ses dogmes reposent sur l'autorité, comme sur un roc inébranlable. Aussitôt la multitude des sectaires, divisés sur tout le reste, s'unissent pour saper ce fondement de toutes les vérités. La réforme, à ce premier moment, est leur cri de guerre ; plus tard, ce sera la philosophie. Écoutez-les, ils viennent affranchir la terre des abus introduits par le temps ou par les passions, et guérir l'esprit humain des préjugés qui l'obscurcissent. Armés de ce prétexte séduisant, ils multiplient sans fin les destructions : la suprématie du chef de l'Église, l'épiscopat, l'ordre pastoral, les sacrements, le culte et ses saintes pompes, rien n'échappe à la hardiesse de

leur zèle réformateur. Mutilant à l'envi la foi, et se hâtant, en quelque sorte, de se délivrer du tourment de croire comme du tourment d'obéir, ils proclament rapidement, dans leurs symboles éphémères, l'abolition de tous les dogmes religieux et sociaux. Luthériens, sociniens, déistes, athées, sous ces divers noms qui indiquent les phases successives d'une même doctrine, ils poursuivent, avec une infatigable persévérance, leur plan d'attaque contre l'autorité. Ils nient les mystères du Christianisme; ils nient sa morale; ils nient son Auteur; « ils nient Dieu, ils se nient eux-mêmes. Là finit la raison humaine[1]. »

Jusqu'ici je n'ai peint que le délire de leurs opinions; mais leur rage forcenée, qui la peindra? Qui racontera leurs efforts impies et leurs noirs complots? Insensés! en vain ils attaquent une Religion contre laquelle il n'est pas donné à l'homme de prévaloir : elle élève sa tête couronnée de lumière, tandis que, roulant d'abîme en abîme, parcourant dans leur chute tous les degrés de l'erreur sans pouvoir s'arrêter dans aucun, affaissés sous le poids vengeur des vérités qu'ils blasphèment, ils tombent et s'enfoncent dans le gouffre ténébreux de l'indifférence, où le crime, stupidement tranquille, s'endort entre les bras de la volupté, aux pieds de l'affreuse idole du néant.

Tel est le lamentable terme où aboutit nécessairement toute philosophie sans règle, qui, au lieu de se laisser conduire par un guide supérieur, par la raison divine elle-même, s'efforce de lui substituer la

[1] *Essai analytique sur les Lois de l'ordre social*, par M. de Bonald.

raison humaine, en fait la base de la foi, et finit par tout nier, parce qu'elle ne peut rien comprendre et ne veut rien pratiquer.

Un de ces hommes qui découvrent de loin, parce qu'ils savent se placer à une grande hauteur, Bossuet, observant que déjà tous les dogmes avoient été tour à tour attaqués sans succès, prédisoit, il y a plus d'un siècle, ce que nous voyons s'accomplir sous nos yeux. Foibles esprits qui, témoins de l'effet, tâchez encore d'en méconnoître la cause, écoutez les paroles prophétiques de l'orateur chrétien : « Je prévois que les « libertins et les esprits forts pourront être décrédi« tés, non par aucune horreur de leurs sentiments, « mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, « excepté les plaisirs et les affaires[1]. » Vous l'avez entendu ; regardez maintenant autour de vous, et répondez ; qu'apercevez-vous de toutes parts, qu'une indifférence profonde sur les devoirs et sur les croyances, avec un amour effréné des plaisirs et de l'or, au moyen duquel il n'est rien qu'on ne puisse obtenir? Tout s'achète, parce que tout se vend, conscience, honneur, Religion, opinions, dignités, pouvoir, considération, respect même : vaste naufrage de toutes les vérités et de toutes les vertus.

L'extinction absolue du sens moral ne permet pas même qu'on s'intéresse à l'erreur spéculative ; on la laisse pour ce qu'elle est, ainsi que la vérité ; on n'y pense point, on ne s'en occupe point : ne pouvant anéantir le livre de la nature, qui se déploie magnifi-

[1] Sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent.

quement à tous les regards, on en efface avec soin le nom de Dieu, et, se hâtant de tourner les pages qui rappellent le Créateur, on s'arrête uniquement à celles qui nous instruisent des propriétés des corps et des jouissances qu'on en peut tirer.

Et remarquez quelle route immense il a fallu parcourir, avant d'arriver aux derniers excès que je viens de peindre. Chassée successivement de tous les postes qu'elle occupoit, une superbe raison, qui ne veut pas seulement connoître, mais anéantir et créer selon ses caprices et l'intérêt des passions, se réfugie de ruine en ruine, toujours poursuivie par la vérité qui la presse et ne lui permet pas de respirer. Repoussée jusqu'aux bornes du monde intellectuel, n'ayant plus d'autre asile que l'athéisme, elle s'y précipite aveuglément, pour y cacher dans les ténèbres l'humiliation de sa défaite. Là commence pour elle un nouveau supplice; afin de s'assurer cet asile si chèrement acheté, il faudroit détruire encore, et il ne lui reste plus rien à détruire qu'elle-même. Dans cette position désespérée, que fera-t-elle? quelle résolution va-t-elle prendre? Elle frémit, mais elle n'hésite point; l'orgueil l'emporte, et le sacrifice est consommé.

Dès lors, à l'agitation, à la fièvre, tristes, mais sûrs indices de vie, succèdent le calme et le silence de la mort. Plus de contentions, plus de querelles : on diroit une parfaite paix, paix lugubre, paix désolante, paix mille fois plus destructive que la guerre qui l'a précédée.

Désabusée de ses propres rêves, n'osant plus repro-

duire des sophismes tant de fois réfutés, et ne pouvant néanmoins en inventer de nouveaux, parce qu'il n'existe qu'un certain nombre d'objections possibles contre les mêmes vérités, la philosophie, s'irritant de son impuissance, cesse tout à coup de raisonner, elle qui se croit si forte de raison. Elle ne dit plus : Écoutez mes preuves, mais : Je ne veux point écouter les vôtres. Après des tentatives sans nombre, n'ayant pu faire au Christianisme la plus légère brèche, elle le déclare indigne de ses attaques, indigne même d'examen. Parvenue au fond de l'abîme, elle méprise ; et, trop bien instruite désormais pour affronter l'évidence qui sortiroit bientôt d'une discussion sérieuse, à tout ce qu'on peut lui dire elle répond froidement : Que m'importe? et détourne la tête en souriant de dédain.

L'athéisme, disoit Leibnitz, sera la dernière des hérésies; et, en effet, l'indifférence qui marche à sa suite n'est point une doctrine, puisque les indifférents réels ne nient rien, n'affirment rien; ce n'est pas même le doute; car le doute, état de suspension entre des probabilités contraires, suppose un examen préalable; c'est une ignorance systématique, un sommeil volontaire de l'âme, qui épuise sa vigueur à résister à ses propres pensées et à lutter contre des souvenirs importuns, un engourdissement universel des facultés morales, une privation absolue d'idées sur ce qu'il importe le plus à l'homme de connoître. Tel est, autant du moins que le discours peut représenter ce qui n'offre rien que de vague, d'indécis et de négatif; tel est le monstre hideux et stérile qu'on appelle in-

différence. Toutes les théories philosophiques, toutes les doctrines d'impiété, sont venues se fondre et disparoître dans ce système dévorant, véritable tombeau de l'intelligence, où elle descend seule, nue, également abandonnée de la vérité et de l'erreur ; sépulcre vide, où l'on n'aperçoit pas même d'ossements.

De cette fatale disposition, devenue presque universelle, est résulté, sous le nom de tolérance, un nouveau genre de persécution et d'épreuves, la dernière, sans doute, que le Christianisme doit subir[1]. En vain une philosophie hypocrite fait retentir au loin les mots séduisants de modération, d'indulgence, de mutuel support et de paix ; le miel perfide de ses paroles déguise mal l'amertume des sentiments que son cœur nourrit. Sa haine invétérée contre tout principe religieux, quoi qu'elle fasse, perce à travers ses feintes démonstrations de bienveillance générale et de douceur. Étrange modération en effet, et plus étrange tolérance ! On a bien entendu dire que la sagesse quelquefois conseilloit de tolérer momentanément certaines erreurs ; mais tolérer la vérité, qu'est ce autre chose qu'une prétention insolente et sacrilége, une séditieuse protestation contre la souveraineté qui lui appartient dans le monde moral, un implicite aveu de l'impuissance où l'on est de la détruire ? Qui jamais

[1] Celle qui nous est prédite pour la fin des temps sera, en quelque sorte, une guerre personnelle de *l'homme de péché* contre Dieu ; et l'état vers lequel nous marchons est un des signes auxquels on reconnaîtra cette dernière guerre annoncée par Jésus-Christ. *Croyez-vous, quand je viendrai, que je trouve encore de la foi sur la terre?* (Luc, XVIII. 8.)

ouït parler, avant ce siècle des lumières, de tolérer l'immortalité de l'âme, la vie future, le châtiment du crime et les récompenses de la vertu, de tolérer Dieu! Aussi, à quoi se réduit en réalité cette tolérance? Contemplez l'état de la Religion : on ne la proscrit plus, mais on l'asservit; on n'égorge plus ses ministres, mais on les dégrade pour mieux enchaîner le ministère. L'avilissement est l'arme avec laquelle on la combat. On lui prodigue le mépris, l'outrageant dédain, et l'injure encore plus amère d'une insultante protection. Quelques pièces de monnoie, que l'avarice qui donne envie à la misère qui reçoit, des honneurs dérisoires, des entraves sans nombre, des lois oppressives, des dégoûts perpétuels et des fers : voilà les magnifiques largesses dont la plupart des gouvernements ne se lassent point de la combler. Instruits par une expérience terrible, ils n'osent plus essayer de s'en passer entièrement; mais un sentiment plus fort que la voix de l'expérience les porte à démolir d'une main ce qu'ils édifient de l'autre. L'intérêt même, l'intérêt, d'ordinaire si puissant, n'a pas assez de pouvoir pour les engager à dissimuler l'aversion secrète que leur inspirent les croyances qui sont leur sauvegarde. Convaincue à regret de la nécessité d'unir la terre au ciel et l'homme à son Auteur, la haute politique de nos jours va chercher au fond du sanctuaire l'Être souverain qu'on y adore; elle le revêt de lambeaux de pourpre, lui met un sceptre de roseau à la main, sur la tête une couronne d'épines, et le montre au peuple en disant : Voilà Dieu!

Doit-on s'étonner que la Religion, ainsi humiliée.

déshonorée, ne recueille que l'indifférence? Après dix-huit cents ans de combats et de triomphes, le Christianisme éprouve enfin le même sort que son fondateur. Cité, pour ainsi dire, à comparoître, non pas devant un proconsul, mais devant le genre humain tout entier, on l'interroge : *Es-tu roi?* Est-il vrai, comme on t'en accuse, que tu prétendes régner sur nous? *C'est vous-même qui l'avez dit*, répondit-il; oui, *je suis roi :* je règne sur les intelligences en les éclairant, sur les cœurs en réglant leurs mouvements et jusqu'à leurs désirs; je règne sur la société par mes bienfaits. Le monde étoit enseveli dans les ténèbres de l'erreur : *je suis venu lui apporter la vérité;* voilà mon titre : *quiconque aime la vérité m'écoute.* Mais déjà ce mot n'a plus aucun sens pour une raison pervertie; il est nécessaire qu'on le lui explique : *Qu'est-ce que la vérité?* demande le juge distrait et stupide; et, sans attendre la réponse, *il sort*, déclare qu'*il ne trouve rien de condamnable* dans l'accusé, et le livre avec indifférence à la multitude pour en faire son jouet, et bientôt sa victime [1].

Ce drame, profond dans sa simplicité comme tout ce que renferme l'Évangile, peint mieux que de longs discours cette défaillance morale, cette espèce de mort intellectuelle où tombent les hommes et les peuples, lorsque, cessant d'être trompés par les illusions de l'erreur, ils refusent obstinément de céder à la conviction de la vérité. « Telle est, s'écrioit, il y a « peu d'années, un orateur éloquent, telle est aujour-

[1] *Vid.* Joann., c. XVIII, v. 37, 38.

« d'hui la grande plaie de l'Église, ou, pour nous ser-
« vir d'une expression des Livres saints, sa plaie
« désespérée, *desperata est plaga ejus*[1]. Car que pou-
« vons-nous opposer à cet état de choses? Il est pos-
« sible de résister à la violence et à la force ouverte;
« mais qu'opposer à ces armes invisibles qui échap-
« pent à toute espèce de lutte, l'insouciance et le dé-
« dain? et comment chasser l'impiété de ce dernier
« poste, où, fatiguée de combats, elle a fini par se
« retrancher? Nous connoissons bien le remède aux
« maladies du corps; mais le remède à cette maladie
« épidémique des esprits, qui le trouvera? On peut
« savoir comment guérir un malade qui désire sa
« guérison, mais celui qui ne veut pas guérir et ne
« sait pas même s'il est malade; mais celui qui, aux
« portes de la mort même, a toute la confiance et la
« sécurité de la santé, par où le prendre, et qui le
« sauvera? Nous savons comment on peut réfuter une
« erreur ou défendre un dogme? mais quelle réfuta-
« tion reste-t-il donc à faire, ou quelle instruction
« reste-t-il à donner, quand le doute prend la place
« de tout, et que le premier dogme est le mépris de
« tous les dogmes? Nous connoissons le frein que l'on
« peut mettre au fanatisme religieux, puisqu'on le
« trouve dans la Religion même; mais comment ar-
« rêter le fanatisme philosophique? Où sera donc son
« contre-poids, et comment faire entendre raison à
« des hommes qui n'ont pour règle de toute vérité
« que leur propre raison, et qui, comme ces phari-

[1] Mich., I, 9.

« siens follement présomptueux dont il est parlé dans « saint Jean, nous disent froidement et dogmatique-« ment : Nous sommes sages, parce que nous sommes « sages, et nous voyons parce que nous voyons : *Quia* « *videmus*[1]? Enfin nous pouvons arrêter un torrent « dans sa course impétueuse; mais ces eaux bour-« beuses et stagnantes d'une corruption raisonnée « qui se complaît dans son repos, et ne laisse d'éner-« gie que pour l'intrigue et la cupidité, qui les re-« muera? et quel autre que Dieu, par un miracle sin-« gulier de sa miséricorde, peut nous tirer de cette « torpeur indéfinissable qui déconcerte à la fois et les « observations des sages et la sollicitude des pasteurs, « et de ce marasme moral contre lequel ne peuvent « rien, ni la force de la raison, ni la force du zèle, ni « la force des lois, ni la force des armes[2]? »

Incompréhensible stupeur des hommes de notre temps! Plus ils sont frappés, plus ils s'endurcissent: plus la vérité fait d'efforts pour les ramener à elle, plus ils sont indifférents à la vérité. Qu'ils meurent donc, puisqu'ils veulent mourir! Mais ôtons-leur du moins toute excuse; mettons à découvert leur inconséquence et leur déraison; forçons-les de rougir de l'idole à laquelle ils sacrifient tout, vérité, vertu et vie même.

Nous aurons atteint ce but si nous démontrons que l'indifférence en matière de religion, qu'on préconise comme le dernier effort de la raison et le plus pré-

[1] Joann., XI, 41.

[2] Lettre pastorale de monseigneur l'évêque de Troyes, à l'occasion de son entrée dans son diocèse, page 11.

cieux bienfait de la philosophie, est aussi absurde dans ses principes que funeste dans ses effets. Or nous espérons environner de tant d'évidence ces deux propositions, que ceux mêmes qui conserveroient le triste courage de les nier ne tenteront même pas de les combattre avec l'arme du raisonnement.

Et d'abord rien n'est plus absurde que l'indifférence, parce qu'elle ne peut raisonnablement reposer que sur l'un de ces principes : Que nous n'avons aucun intérêt à nous assurer de la vérité de la Religion, ou qu'il est impossible de découvrir la vérité qu'il nous importe de connoître. Or ces deux principes sont également faux, également absurdes : nous le prouverons, et nous montrerons de plus qu'il existe, pour tous les hommes en général, et pour chaque homme en particulier, un moyen sûr, aisé, infaillible, de se convaincre de la nécessité de la Religion, et de discerner la véritable.

Rien, en second lieu, n'est plus funeste que l'indifférence, parce qu'elle conduit directement à toutes les calamités comme à tous les crimes, parce qu'elle énerve et détruit insensiblement toutes les facultés morales, parce qu'enfin elle est incompatible avec l'ordre et l'existence même de la société.

Et, afin d'ôter à la paresse aussi bien qu'à l'ignorance jusqu'au plus léger prétexte de se tranquilliser dans ce lamentable état, nous écarterons soigneusement toute discussion qui suppose des connoissances étrangères au commun des hommes, en sorte que le bon sens le plus ordinaire suffira pour qu'on lise ce livre avec fruit.

Peut-être quelques âmes foibles, quelques esprits légers, mais non pervertis entièrement, après avoir été entraînés par ce qu'on appelle le *mouvement du siècle*, pénétrés d'un juste effroi à la vue de l'abîme où ils courent, se décideront-ils à examiner sérieusement ce qu'ils ont jusqu'ici méprisé sans le connoître. C'est là tout ce que nous demandons d'eux. Nous ne leur disons point : Croyez; mais : Examinez.

Quoique notre sujet n'exige pas que nous démontrions la vérité du Christianisme, nous en offrirons cependant assez de preuves pour convaincre les incrédules de bonne foi. Peut-être même y puiseront-ils une instruction plus utile que celle qu'ils auroient pu tirer d'une réfutation directe de leurs erreurs; mais toujours certainement ils y trouveront assez de motifs qui justifient et même commandent impérieusement l'examen que nous les engageons à entreprendre. Puissent-ils s'y déterminer pour la gloire de la vérité et pour leur propre bonheur! Quoi qu'on essaye de persuader, ces deux choses sont inséparables : il n'y a de bonheur qu'au sein de la vérité, parce qu'il n'y a de repos que là. L'erreur enivre, l'indifférence assoupit; mais ni l'une ni l'autre ne comble le vide du cœur. Nous le répétons, notre unique désir, c'est qu'on examine de bonne foi : nous ne nous sommes proposé d'obtenir que cela; et, si nous l'obtenons d'un seul homme, notre travail sera trop payé.

ESSAI
SUR L'INDIFFÉRENCE
EN MATIÈRE DE RELIGION

PREMIÈRE PARTIE

RÉFUTATION DES DIVERS SYSTÈMES D'INDIFFÉRENCE.

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'INDIFFÉRENCE RELIGIEUSE. — EXPOSITION DES TROIS SYSTÈMES AUXQUELS SE RÉDUIT L'INDIFFÉRENCE DOGMATIQUE.

L'esprit humain a ses époques de sagesse et de vertige, de grandeur et de décadence, comme la société; et la société elle-même n'est assujettie à ces révolutions diverses que parce qu'elles sont naturelles à l'esprit humain, dont elle partage invariablement les destinées. Cette vérité, qui, en liant la morale à la législation, donne aux théories politiques une base fixe, n'avoit point échappé au génie perçant de Pascal. Personne n'a mieux connu le pouvoir de l'opinion, qu'il appelle la *reine du monde;* et l'on conce-

vra qu'il ne dit rien de trop, si l'on entre un peu avant dans sa pensée, et qu'on entende par opinion les doctrines dominantes. Leur empire sur les hommes est absolu, quoiqu'il ne devienne quelquefois apparent qu'à la longue, et c'est ce qui trompe tant d'observateurs superficiels, incapables d'embrasser, d'une seule vue de l'esprit, un vaste ensemble de rapports, et de lier, à de grandes distances, le présent au passé. Ils aperçoivent des faits, ils en cherchent la cause, mais trop près d'eux; spectateurs des tempêtes qui agitent la société, du flux et reflux des événements dont se compose son histoire, ils expliquent chaque vague par la vague qui la presse immédiatement, au lieu de remonter d'abord à l'impulsion qui les produit toutes. C'est ainsi qu'on a sérieusement attribué la Réforme du seizième siècle à la jalousie d'un moine, et la Révolution françoise à un déficit de quelques millions dans les finances.

Il faut le dire, car on ne le saura jamais assez, tout sort des doctrines : les mœurs, la littérature, les constitutions, les lois, la félicité des États et leurs désastres, la civilisation, la barbarie, et ces crises effrayantes qui emportent les peuples ou qui les renouvellent, selon qu'il reste en eux plus ou moins de vie.

L'homme n'agit que parce qu'il croit, et les hommes en masse agissent toujours conformément à ce qu'ils croient, parce que les passions de la multitude sont elles-mêmes déterminées par ses croyances. Si la croyance est pure et vraie, la tendance générale des actions est droite et en harmonie avec l'ordre : si la croyance est erronée, les actions au contraire se dépravent ; car l'erreur vicie, et la vérité perfectionne. Cela fut bien sensible à l'origine du Christianisme, lorsque la Religion des sens et la Religion de l'esprit, subsistant à côté l'une de l'autre dans la même société, les yeux pouvoient, à toute heure, comparer leurs

effets, en même temps que la raison comparoit leurs doctrines.

Il suit de là, premièrement, qu'à l'égard de la société, il n'y a point de doctrine indifférente en Religion, en morale, en politique; secondement que l'indifférence, considérée comme un état permanent de l'âme, est opposée à la nature de l'homme et destructive de son être.

Nous disons qu'à l'égard de la société il n'y a point de doctrine indifférente; il est étrange qu'on soit obligé de prouver, dans le siècle des lumières, aux peuples chrétiens, un principe si évident, que les nations païennes en avoient fait une des premières maximes de leur politique. Elles sentoient que la stabilité des États dépendoit de la stabilité des croyances. Aussi voyez combien, à l'époque surtout de leur plus grande force réelle et de leur gloire la plus pure, elles se montrèrent jalouses de la conservation des doctrines établies. On connoît le serment que faisoient les jeunes Athéniens, dans le temple d'Agraule : « Je jure « de combattre jusqu'au dernier soupir pour les intérêts de « la Religion et de la patrie; et je resterai constamment « attaché à la foi de mes pères [1]. » Caton ne redoutoit tant l'introduction de la philosophie des Grecs dans sa patrie que parce qu'il prévoyoit qu'en apprenant à disputer sur tout, les Romains finiroient par ne croire à rien. L'événement justifia complétement ses craintes. Bannis plusieurs fois de Rome, les philosophes triomphèrent enfin de la résistance des lois, de la sagesse du sénat, et des destins même de la ville éternelle. Quelques rêveurs, armés du doute, firent ce que n'avoient pu faire les forces du monde entier : ils vainquirent avec des opinions cette république superbe qui avoit vaincu la terre; et c'est un fait digne de

[1] Il existoit à Athènes une loi par laquelle un seul mot proféré contre la religion étoit puni très-rigoureusement et sans espoir de pardon. (Joseph., contr. Appion.)

la plus sérieuse considération, que tous les empires dont l'histoire nous est connue, et que le temps et la prudence avoient affermis, ont été renversés par des sophistes.

Toujours les grands changements dans l'ordre politique concourent avec des changements semblables dans les opinions; et le secret de remuer les peuples n'est que l'art de les persuader. Plus est vive cette persuasion, plus l'action qui en résulte est puissante. Mahomet persuade à quelques Arabes que leur glaive doit soumettre l'univers à l'Alcoran; et, en moins d'un siècle, le croissant est arboré des rives de l'Euphrate à celles de l'Èbre. Luther et ses disciples persuadent à une partie de l'Europe que la souveraineté réside dans le peuple; et bientôt le sang des rois ruisselle sur les échafauds. La logique des nations, toujours rigoureuse, devient terrible par cela même, lorsqu'elles sont imbues de quelque fausse maxime. Un individu peut reculer devant des conséquences, la société jamais. Quelque chose de plus fort que l'horreur de sa destruction l'entraîne; et, même en périssant, elle obéit à la loi générale, conservatrice des êtres intelligents, à cette raison immuable, universelle, qui fait, pour ainsi dire, le fond de tous les esprits, et dont rien ne sauroit altérer la rectitude inflexible, soit qu'elle s'applique à l'erreur ou à la vérité.

Or, en toute doctrine, il y a nécessairement ou vérité ou erreur; toute doctrine influe donc ou en bien ou en mal sur la société; il n'existe donc point, pour la société, de doctrine indifférente, à moins qu'on ne soutienne que le vice et la vertu, l'ordre et le désordre, sont des choses indifférentes. On l'a soutenu en effet, et je ne sache rien qui prouve mieux l'existence de cette loi dont je parlois tout à l'heure, et qui force tôt ou tard les conséquences les plus extrêmes de sortir de leur principe, parce qu'il en coûte moins à l'orgueil de les avouer, et quelquefois à la

conscience de les réduire en pratique qu'à la raison de les nier.

Dans les âges qu'on appelle barbares, le Christianisme avoit affermi et tempéré le pouvoir, sanctifié l'obéissance, établi les vrais rapports sociaux, épuré les mœurs, et souvent suppléé les lois. Il avoit couvert l'Europe d'institutions admirables, qui, remplissant le vide, toujours immense, des institutions politiques, rattachoient à l'État, par la douce influence d'une charité prodigue de bienfaits, la classe innombrable des malheureux. Grâce à l'empire qu'il exerça sur les idées, et plus encore sur les cœurs, l'homme devint sacré pour l'homme. Il y eut bien sans doute des passions, et par conséquent des crimes; mais la religion savoit encore en faire sortir des vertus nouvelles par le repentir. Assujetties à la règle immuable des devoirs, les actions, comme les pensées, tendoient, dans leur ensemble, au bien général; et c'est le trait caractéristique de cette époque. On étoit puissant pour le faible, et riche pour le pauvre. Au lieu de rêver un ordre de choses exempt de toute imperfection, on laissoit l'ordre existant se perfectionner peu à peu de lui-même, et chacun, dans sa sphère, s'attachoit à remédier au mal particulier qui le frappoit. De là, outre les largesses passagères, tant d'établissements durables érigés en faveur de l'indigence, et qui s'élevoient, presque à chaque pas, dans les villes, dans les campagnes, sur les routes publiques, comme les arcs de triomphe de la charité. On ne croyoit pas alors avoir rempli tous les devoirs de l'humanité, en jetant au malheureux un morceau de pain : on savoit qu'un être sensible et intelligent *ne vit pas seulement de pain* [1], et que les plus douloureuses angoisses ne sont pas les angoisses physiques. Une doctrine éminem-

[1] Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo, quod prodit de ore Dei. (Matth., IV, 4.)

ment spirituelle et compatissante enfanta une nouvelle espèce de commisération sublime, occupée sans relâche à recueillir les intelligences délaissées, à leur distribuer avec mesure une nourriture salutaire. Non moins noble dans ses émotions qu'inépuisable dans ses ressources, la pitié ne s'étendoit pas uniquement aux besoins du corps. Les âmes infirmes, les cœurs blessés, eurent aussi leurs hospices : et les croyances établies agissant à la fois sur les gouvernements et sur les nations, la société se trouva régie par une puissance infinie d'amour.

Il est inutile d'observer qu'en rappelant l'influence de la Religion sur les destinées du genre humain à cette époque, je considère uniquement ses effets généraux, permanents et uniformes dans toutes les contrées, sans néanmoins que j'ignore en combien de circonstances la félicité publique fut troublée, soit par les passions particulières, soit par des opinions plus ou moins opposées aux doctrines reçues; et, sous ce rapport, la plupart des calamités dont l'histoire de cette période nous a conservé le souvenir fortifient singulièrement ce que j'ai dit du pouvoir absolu des croyances sur les hommes en masse; car, parmi ces calamités, toutes celles qu'on peut attribuer au peuple, ou à une portion du peuple, eurent pour cause quelque erreur religieuse ou politique, dont la multitude étoit imbue.

Cependant, malgré des désordres partiels et de légères déviations, l'Europe s'avançoit vers la perfection où le Christianisme appelle les peuples comme les individus, lorsque la Réforme vint subitement arrêter ses progrès, et la précipiter dans un abîme où elle s'enfonce tous les jours, et dont nous ne connoissons pas encore le fond. Comment s'opéra cette révolution? Par un changement total dans les doctrines. Au principe d'autorité, base nécessaire de la foi religieuse et sociale, on substitua le principe d'examen, c'est-à-dire que l'on mit la raison humaine

à la place de la raison divine, ou l'homme à la place de Dieu. L'homme alors redevint ennemi de l'homme, parce que, souverain de droit dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux, chacun prétendit de fait à l'empire, et voulut établir le règne de sa raison particulière et de son pouvoir particulier; prétention absurde, mais conséquente, et qui devoit aboutir inévitablement à la servitude politique et à l'anarchie religieuse, qui n'est en réalité que la servitude de toutes les erreurs. Telle fut la cause des guerres furieuses qui ensanglantèrent l'Allemagne, la Bohême, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas. L'esprit d'indépendance, ou l'esprit de domination, car, sous des apparences opposées, ce n'est au fond que le même sentiment, passa des opinions dans les mœurs. On avoit nié l'autorité, on s'affranchit de l'obéissance, et chaque négation nouvelle conduisit à une nouvelle destruction. En niant le sacrifice, on détruisit le culte et les monuments du culte; en niant le libre arbitre, la vie future, on détruisit les devoirs; en niant Dieu enfin, on détruisit tout, les lois, la société, l'homme même.

Après une expérience si décisive, je ne pense pas qu'on soit tenté de révoquer en doute l'extrême influence des doctrines sur la société, ni de supposer qu'il puisse y en avoir d'indifférentes pour elle. Mais, si l'on ne veut pas en croire l'expérience, qu'on en croie au moins la philosophie. Ne s'autorisoit-elle pas naguère, pour propager ses erreurs, qu'elle appeloit des vérités, du rapport intime, inséparable, qui existe entre les croyances et les actions, entre la félicité et le malheur du genre humain et les opinions régnantes? Elle a cessé, pendant cinquante ans, de nous répéter cette maxime; et les preuves de fait dont il lui a plu récemment de l'appuyer en ont porté, pour les plus aveugles, la démonstration jusqu'à l'évidence.

Il suffiroit de savoir qu'aucune doctrine n'est indifférente

par rapport à la société, pour conclure que l'indifférence est opposée à la nature de l'homme essentiellement sociable. Toutefois, sans insister sur une conséquence dont la justesse ne seroit peut-être pas universellement sentie, essayons de parvenir à cette vérité par une autre voie.

On peut définir l'indifférence absolue, « l'extinction de « tout sentiment d'amour et de haine dans le cœur, à raison « de l'absence de tout jugement et de toute croyance dans « l'esprit. » Or, juger, croire, aimer, haïr, sont des actes inhérents à la nature des êtres intelligents. C'est leur mode essentiel d'existence, et les en dépouiller, ce seroit les anéantir. Otez le désir ou l'amour, vous détruisez la volonté ; ôtez la conviction ou la foi, et j'entends par ce mot l'acquiescement de l'esprit à une verité réelle ou présumée, vous détruisez l'intelligence; car être intelligent, c'est juger, c'est prononcer qu'il y a bien ou mal, vérité ou erreur dans les objets ou dans les idées que l'esprit considère. Notre raison peut se tromper, sans doute, parce qu'elle est finie, c'est-à-dire imparfaite, et que mille causes étrangères concourent encore à la troubler: elle juge mal, parce qu'elle ne voit qu'une partie de ce qu'il faudroit voir pour bien juger, ou ne le voit qu'à travers des nuages qui l'obscurcissent; cependant, alors même elle n'est point indifférente, elle juge nécessairement d'après ce qu'elle aperçoit ou croit apercevoir.

Il est vrai que, lorsque exempts de préoccupation, nous reconnoissons que nous ne sommes pas suffisamment éclairés, nous possédons la faculté de suspendre notre jugement ; mais cela même est un jugement d'une autre espèce, ou la déclaration d'une vérité clairement aperçue, je veux dire de notre ignorance invincible ou volontaire. En ce cas, l'indifférence devient non-seulement possible, mais inévitable, car comment aimer ou haïr ce qu'on ne connoît pas? Cependant cette indifférence partielle ou re-

lative n'est pas, comme l'indifférence absolue, la destruction de l'intelligence; elle n'est que l'effet affligeant, soit de sa limitation naturelle, soit des bornes arbitraires que lui prescrit une volonté faible ou corrompue; et l'indifférence, sous ce dernier rapport, rentre dens le domaine de la morale; car, lorsqu'il dépend de nous de connoître, ce peut être un crime, et un très-grand crime, de rester indifférent.

Du reste, l'indifférence, quelle qu'elle soit, n'est jamais propre qu'à humilier, puisque toujours elle résulte du défaut de lumières ou de l'imperfection de l'intelligence. Quelle gloire une créature raisonnable pourrait-elle tirer d'une ignorance qui la dégrade? Supposez cette ignorance sans cesse croissante, l'indifférence croîtra proportionnellement, et vous arriverez en même temps à l'indifférence complète et à l'idiotisme absolu.

Pour que l'homme fût indifférent sur ce qu'il connoît, il faudroit qu'il y eût quelque chose d'indifférent en soi. « Or je ne crains pas d'avancer, dit un de nos écrivains les plus profonds, qu'il n'y a rien de ce genre, rien d'indifférent, ni dans la nature, ni dans les lois, ni dans les mœurs, ni dans les sciences et les arts, ni, à plus forte raison, dans la Religion… En tout il y a vrai et faux, bien et mal, ordre et désordre : bien et mal moral, bien et mal philosophique, bien et mal politique, bien et mal littéraire, oratoire, poétique, etc., etc.; bien et mal dans les lois comme dans les arts, dans les mœurs comme dans les manières, dans les procédés comme dans les opinions, dans la spéculation comme dans la pratique[1]. » Aussi l'homme, en réalité, n'est-il indifférent que sur ce qu'il ignore, ou sur ce qui n'existe pas à son égard. Il est en relation d'amour

[1] *Sur la Tolérance des opinions*, par M. de Bonald, *Spectateur françois au dix-neuvième siècle*, t. IV, p. 69-71.

ou de haine avec tous les objets de ses pensées, et tient à ses jugements quelquefois plus qu'à la vie même *. De là le désir inné de faire prévaloir nos opinions, même sur les choses les plus frivoles; de là le charme de l'étude, d'autant plus vif que l'intelligence est plus cultivée et plus étendue; de là les controverses de tout genre, sur la physique et sur la morale, sur la théologie et sur la grammaire; de là les sectes et les académies, les discordes publiques et les spectacles, les passions qui ébranlent la société, et les vertus qui la conservent; de là enfin l'esprit de prosélytisme, si ridiculement reproché aux chrétiens, et qui se rencontre partout où existe une persuasion quelconque, dans les conversations comme dans les chaires, dans la politique comme dans les lettres, dans les sciences comme dans les mœurs, dans la philosophie comme dans la Religion, avec cette seule différence, que, dans la Religion, il est plus durable et plus noble, parce qu'elle renferme plus de vérités, et des vérités plus importantes.

Parlez à ce laboureur, occupé à remuer la terre, des lois de l'attraction qui la maintiennent dans son orbite; inintelligibles pour lui, vos discours le laisseront indifférent sur les lois dont vous l'entretenez, et qu'il ignore. Il s'en faut beaucoup, cependant, que ces lois en elles-mêmes soient indifférentes, puisque l'ordre de l'univers en dépend; aussi ne sont-elles rien moins qu'indifférentes à l'astronome, qui en démontre l'existence, calcule par leur moyen les phénomènes célestes, et ne se lasse point d'en contempler la régularité admirable et la merveilleuse fécondité

Ainsi le domaine de l'indifférence se rétrécit à mesure que l'intelligence se développe. Dieu n'est indifférent sur rien, parce qu'il connoît tout : la matière est indifférente à

* Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paroît si fort et si naturel. (Pascal.)

tout, parce qu'elle ne connoît rien. L'homme, placé entre ces deux extrêmes, est plus ou moins indifférent, selon qu'il ignore ou connoît plus ou moins, c'est-à-dire, selon qu'il se rapproche des êtres purement matériels, ou de l'Être souverainement intelligent : d'où vient que le matérialisme conduit à l'indifférence spéculative, et par suite à l'abrutissement ; tandis que la Religion, en élevant l'homme à Dieu, en le familiarisant avec les plus hautes pensées et les doctrines les plus spirituelles, perfectionne à l'infini son intelligence *, et ne lui permet d'être indifférent sur rien de ce qui l'intéresse essentiellement.

Et c'est ici qu'il est nécessaire de se rappeler notre dégradation primitive, et le perpétuel combat des sens contre l'esprit, qui en est l'effet, pour comprendre comment la Religion, à raison même de la perfection qu'elle exige de nous, et de sa perfection propre, devient pour plusieurs un objet de haine, et ensuite d'indifférence. Comme tout en elle est vérité rigoureuse, il n'y a rien à ses yeux d'indifférent, ni dans le dogme, ni dans les mœurs, ni dans le culte. Elle ne peut donc laisser l'homme libre de croire et d'agir à son gré ; elle le contraint de soumettre sa raison à la foi, ses penchants aux devoirs, son corps même aux pratiques qu'elle impose. Or, en s'assujettissant de la sorte l'homme tout entier, elle fatigue et désespère ses passions. Jamais soumises, même lorsqu'elles obéissent, elles travaillent sans relâche à briser un joug qu'elles ne portent qu'en murmurant. L'orgueil, *père du mensonge*, et éternel ennemi de l'autorité, suggère à l'esprit une foule de sophismes, d'autant plus séduisants, qu'ils flattent les secrets désirs du cœur. On est bien près de cesser de reconnoître

* Il est clair qu'il s'agit uniquement de la vraie Religion. Les autres ne sont que des *opinions*, et, en ce qu'elles ont de faux, des opinions pernicieuses.

pour vrai ce qu'on s'imagine avoir intérêt de trouver faux. Peu à peu les préjugés s'affermissent et s'étendent; l'exemple entraîne, et presque toujours, dominé malgré soi par le principe d'autorité qu'on attaque, chacun fonde sa conviction sur la feinte conviction d'autrui. Telle est, en abrégé, l'histoire de toutes les rébellions contre la vérité : on doute, parce que les autres doutent; on nie, parce qu'ils nient, et qu'il est commode de nier et de douter. Toutefois, au premier moment, on sent le besoin de remplir le vide des symboles qu'on rejette; on veut croire encore, et nécessairement, car la foi est dans la nature de l'homme, et l'on ne s'avance que par degré vers l'incrédulité absolue. Ainsi l'on saisit avidement les apparences de vérité qui se présentent; on s'y attache avec une espèce d'obstination violente, comme on se prend à des débris dans un naufrage; et l'aveugle persuasion de l'erreur produit le fanatisme de la conduite. Mais chaque erreur n'a qu'un temps, et même assez court; elles ne sauroient s'établir à demeure dans la raison humaine; elles y vivent, si j'ose ainsi parler, sous la tente : on passe donc forcément de l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'on les ait épuisées toutes. Alors, plutôt que de revenir à la vérité qu'on craint, on s'arme contre elle de l'ignorance, de la distraction et de l'oubli. Une volonté perverse la bannit sévèrement de l'intelligence : on la traite comme ces proscrits qu'on ne sauroit convaincre devant la loi, et qu'un tyran jaloux fait disparoître tout vivants de la société.

Quand un peuple arrive à cet état d'indifférence absolue pour la vérité, sa fin, n'en doutez pas, est prochaine. C'est le signe le moins équivoque de la décrépitude des nations. Dans leur apathique insouciance, elles ressemblent à un vieillard qui a perdu tous ses souvenirs : il n'y a plus à détruire en lui que quelques organes usés, dont les causes naturelles achèvent chaque jour la décomposition rebu-

tante. Objet de pitié et de dégoût, même pour les petits enfants, qu'un noble instinct empêche de reconnoître l'homme là où ils n'aperçoivent plus la pensée, on le voit traîner stupidement un reste de vie matérielle : et, sans désirs comme sans regrets, s'enfoncer peu à peu dans la mort.

Sans doute il dépendroit des gouvernements de prévenir cette dissolution terrible, en protégeant contre les passions les doctrines vitales, source de la vigueur et de l'énergie qu'on remarque dans certaines sociétés. L'autorité peut tout, soit pour le bien, soit pour le mal ; car, en mal comme en bien, on n'agit sur les peuples que par l'autorité ; et l'autorité générale, lorsqu'elle demeure ce qu'elle doit être, prévaut toujours et nécessairement sur les autorités particulières qui tendroient à renverser l'ordre, ou par la violence ouverte, ou, plus dangereusement, par des opinions : et c'est même la raison de la durée perpétuelle de la société religieuse, dont l'autorité générale, en vertu d'un privilége divin, est à l'abri des erreurs et des foiblesses auxquelles l'autorité est sujette dans la société politique. Mais, communément, loin de mettre un frein à la licence des pensées, lorsqu'il seroit temps encore d'en arrêter le progrès, les gouvernements la favorisent, au moins par leur exemple. Ce sont eux qui, les premiers, cessent de croire ; et l'irréligion part du pouvoir ou d'autour du pouvoir, pour se répandre, de proche en proche, jusque dans les derniers rangs de la nation. Plus attaché à ses croyances, parce qu'il a moins de motifs de souhaiter qu'elles soient fausses, le peuple résiste longtemps à l'influence des classes supérieures. Il défend, avec sa conscience, sa foi qu'on attaque avec de l'esprit, et entoure au fond de son cœur, d'une barrière sacrée, ses consolations et ses espérances. Mais, quand une fois il a succombé; quand, à force de le corrompre, on a changé

ses intérêts ; quand les vices les plus hideux sont devenus ses mœurs habituelles, sans que le remords trouble son sommeil ; quand les peines et les récompenses d'une autre vie ne lui paroissent plus que des préjugés puérils ; que la Religion a perdu pour lui ses terreurs, et qu'il en ignore également les dogmes et les préceptes ; quand il sourit de pitié au seul nom de Dieu, alors je me demande en tremblant s'il reste quelque moyen humain de ramener un tel peuple à la croyance de la vérité et à la pratique de la vertu ; je me demande si, de ces êtres dégradés, on peut encore faire des hommes, et je n'ose prononcer.

Au reste, il est à propos de faire observer qu'on doit exclure du nombre des indifférents réels, beaucoup de ceux qui affectent cette triste prétention ; car, pour quiconque n'est ni stupide, ni grossièrement ignorant, il n'est pas si facile qu'on pourrait le penser d'être indifférent sur la Religion, que nous retrouvons partout, à chaque instant, en nous et hors de nous, et qui partout fait notre tourment ou notre consolation. Ainsi la Religion n'est point indifférente à cette secte de philosophes qui, s'efforçant naguère d'en abolir jusqu'au nom, démolirent ses temples et égorgèrent ses ministres. La haine, une implacable haine, voilà le sentiment qui anime ces apôtres d'impiété, dont le fanatisme sacrifieroit la société entière au triomphe de leurs principes désastreux. Certes, il faut plaindre ces insensés, il faut flétrir avec horreur leurs maximes ; mais il ne faut pas tenter de les guérir par le raisonnement : il y a un excès de délire qui interdit toute discussion. Ce n'est donc pas à ces hommes emportés que s'adressent les réflexions qu'on va lire. La vérité, pour être sentie, demande un esprit plus calme, et surtout un cœur susceptible encore de s'ouvrir à ses impressions.

Il existe une sorte d'indifférents que nous n'avons pas

non plus dessein de combattre. Je veux parler de ces foibles chrétiens qui, séduits par les plaisirs, distraits par les affaires, ou subjugués peut-être par le respect humain, s'abandonnent au torrent du siècle, éloignent de leur pensée des vérités importunes, sans les révoquer en doute, et, dans leur inconséquence, ne tiennent à la Religion que par une foi stérile et de languissants remords. Que dire à ces infortunés? Ils se condamnent eux-mêmes. Leur raison ne se refuse à aucun aveu. Ce n'est pas là qu'est le siége du mal. Ils n'ont pas besoin d'être convaincus, mais remués, mais justement effrayés sur le sort qui les attend. Il faudroit porter la terreur dans leur conscience assoupie, et la réveiller au bruit formidable des vengeances du Dieu dont ils fatiguent la patience et tourmentent la miséricorde.

Cette tâche n'est pas la nôtre. Nous n'avons en vue, dans cet Essai, que les indifférents systématiques, ou ces philosophes insouciants, qui, à force d'avoir entendu répéter que toutes les religions sont indifférentes, les méprisent toutes sans les connoître, refusent d'examiner s'il en est une véritable, rougiroient même d'y penser; et, sur l'aveugle foi d'un préjugé absurde, s'imaginant que la suprême sagesse consiste à ne se point inquiéter de l'avenir, végètent dans un profond oubli du premier devoir d'une créature raisonnable, qui est de s'instruire de sa fin, de son origine et de ses destinées. Ce que l'un regarde comme indifférent paroît quelquefois à un autre d'un très-haut intérêt, selon la mesure de connoissances et de lumières de chacun. On peut même assurer que l'indifférence varie à l'infini : elle offre autant de nuances diverses qu'il y a, non-seulement d'individus indifférents, mais de degrés dans le développement de l'intelligence, de combinaisons de pensées et de situations d'âme possibles, pour chaque individu.

Cependant, considérée, non dans les hommes, mais dans les doctrines, elle se réduit à trois systèmes, dans l'un desquels il faut nécessairement entrer dès qu'on sort de la vérité catholique; car on ne peut l'attaquer qu'en niant, soit l'autorité de l'Église, soit l'autorité de Jésus-Christ, soit l'autorité de Dieu : trois grandes destructions ou erreurs, qui constituent l'hérésie, le déisme et l'athéisme.

Nous diviserons donc en trois classes les indifférents dogmatiques. La première comprend ceux qui, ne voyant dans la Religion qu'une institution politique, ne la croient nécessaire que pour le peuple. La seconde renferme ceux qui admettent la nécessité d'une religion pour tous les hommes, mais qui rejettent la révélation. La troisième, enfin, se compose des indifférents mitigés qui reconnoissent la nécessité d'une religion révélée, mais permettent de nier les vérités qu'elle enseigne, à l'exception de certains articles fondamentaux.

Après quelques réflexions sur chacun de ces systèmes, réflexions qui suffiront pour en montrer l'inconséquence et l'absurdité, nous ferons voir qu'en dernière analyse ils aboutissent tous au même point, c'est-à-dire à l'indifférence absolue pour la vérité en matière de religion. Nous nous attacherons donc à combattre cette indifférence monstrueuse, en renversant les seuls principes sur lesquels le raisonnement puisse essayer de l'établir; en sorte que tous les indifférents, quelque modification que chacun d'eux juge à propos de mettre à la doctrine générale de l'indifférence, se trouveront réfutés ensemble par ce qui sera dit de cette doctrine, que nous prouverons leur être commune à tous.

Que ceux à qui cet ouvrage est destiné souffrent que je les conjure d'écarter, en le lisant, tout esprit de contention. A quoi sert-il de se tromper soi-même? On ne dé-

truit point la vérité en s'opiniâtrant à la méconnoître; elle n'en reste pas moins ce qu'elle est, et son jour arrive tôt ou tard. En ce jour inévitable, et déjà près de nous, la vanité d'avoir repoussé la lumière sera de peu de consolation. Recevons-la donc avec joie, de quelque part qu'elle nous vienne. Honorons l'intelligence qui nous a été donnée, en l'élevant jusqu'à la contemplation de la vérité éternelle, infinie. Notre perfection est de la connoître, et notre bonheur est de l'aimer. Créés pour elle et pour l'immortalité, songeons que la vie va nous échapper, nous échapper pour toujours : levons plus haut nos regards; et, voyageurs d'un moment dans des régions étrangères, ne mettons pas un triste orgueil à nous persuader que nous n'avons point de patrie.

CHAPITRE II

CONSIDÉRATIONS SUR LE PREMIER SYSTÈME D'INDIFFÉRENCE
OU SUR LA DOCTRINE DE CEUX QUI, NE VOYANT DANS LA RELIGION
QU'UNE INSTITUTION POLITIQUE,
NE LA CROIENT NÉCESSAIRE QUE POUR LE PEUPLE.

On trouve la Religion près du berceau de tous les peuples, comme on trouve la philosophie près de leur tombeau. « Aucun État, dit Rousseau, ne fut fondé que la Religion ne lui servît de base[1]. » Et quand la philosophie. récemment, a voulu fonder un État sans religion, elle a été forcée de lui donner pour base des ruines ; elle a établi le pouvoir sur le droit de le renverser, la propriété sur la spoliation, la sûreté personnelle sur les intérêts sanguinaires de la multitude, les lois sur ses caprices. Cet ordre social philosophique a existé quelques mois, pendant lesquels l'Europe a vu s'accumuler en son sein plus de calamités et de forfaits que n'en offre l'histoire des dix siècles précédents ; et, si Dieu n'avoit abrégé ces jours affreux, je ne sais s'il seroit demeuré un être humain vi-

[1] *Contrat social*, liv. IV, chap. VIII.

vant pour recueillir le fruit de la plus terrible leçon qui ait jamais effrayé la terre.

Quoi qu'en aient dit quelques sophistes, il est donc prouvé, par le fait, qu'un peuple athée ne sauroit subsister *, puisque la seule tentative de substituer l'athéisme à la Religion a bouleversé de fond en comble la société en France. Aussi l'opinion contraire, avancée d'abord comme un simple paradoxe par des hommes d'une imagination déréglée, n'a-t-elle pu devenir une croyance que pour un petit nombre d'insensés, non moins dépourvus de lumières que pleins d'orgueil, et si profondément pervertis, qu'en eux chaque pensée étoit un crime.

Dans tous les temps, on a senti que la Religion étoit l'unique fondement des devoirs, comme, à leur tour, les devoirs sont l'unique lien de la société. Rien ne peut suppléer la conscience, qui elle-même supplée tout. On a beau parler aux hommes de bien public, d'intérêt général, l'intérêt particulier sera constamment leur mobile; et la puissance même de la Religion consiste en ce qu'elle montre à chacun un intérêt immense à concourir au bien général. Il ne faut que du bon sens pour voir cela. Les législateurs de l'antiquité ne s'y méprirent point; au lieu de raisonner follement contre la Religion, ils s'en servirent pour consolider l'édifice social; ils la placèrent partout, dans la famille, près des foyers domestiques, et

* L'athée Diderot, appréciateur non suspect de sa propre doctrine, convient de ceci; et son aveu a d'autant plus de poids, qu'il est consigné dans une correspondance qui, n'étant point destinée à voir le jour, doit représenter plus fidèlement que ses autres ouvrages les véritables sentiments de l'auteur. Voici ses paroles : « On a dit quelquefois qu'un peuple chrétien, tel qu'il doit être suivant l'esprit de l'Évangile, ne sauroit subsister. Cela seroit bien plus vrai d'un peuple philosophe, s'il étoit possible d'en former un; il trouveroit sa perte, au sortir du berceau, dans le vice de sa constitution. » (*Correspondance littéraire*, etc., par Grimm et Diderot, t. I, p. 492.)

dans l'État, comme partie de la constitution et du gouvernement. Ils firent descendre les lois du ciel, et attachèrent, par l'opinion, quelque chose de divin à tous les événements de la vie humaine, à toutes les institutions civiles, aux objets inanimés mêmes, aux bois, aux fleuves, aux pierres destinées à séparer les héritages; et, si l'on y regarde de près, on se convaincra que le paganisme ne multiplia les dieux à l'infini qu'à cause du besoin infini que l'homme a de la Divinité.

Quand les mœurs se corrompirent, quand la raison commença d'examiner ses croyances avec aversion, il lui fut aisé sans doute de reconnoître la fausseté du polythéisme; mais ce n'étoit pas ce qu'il y avoit de faux dans la Religion qui contrarioit les penchants du cœur, et par conséquent excitoit sa haine : aussi la philosophie, laissant l'idolâtrie en paix, dirigea principalement ses attaques contre les vérités importunes aux passions, contre les principes de la morale, contre les peines et les récompenses futures, contre l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. La licence qu'elle protégeoit lui fournit de nombreux disciples; mais, loin de révoquer en doute la nécessité politique de la Religion, ils en furent tellement frappés, qu'ils la confondirent avec les institutions purement politiques, et la crurent une invention du législateur. A ce titre, elle demeura extérieurement sacrée comme les lois; et le magistrat, imbu des maximes athées d'Épicure, auroit puni, avec une inflexible sévérité, toute atteinte portée au culte établi.

Avant d'examiner ce système philosophique, il est à propos de le voir, pour ainsi dire, en action, chez les anciens et chez les modernes. C'est le plus court et le plus sûr moyen pour s'en former une juste idée.

Il s'introduisit chez les Romains vers le déclin de la république, et son origine concourt avec la décadence

des vertus publiques et privées. Cependant il pénétra d'abord parmi les grands et les riches, toujours aisément séduits par ce qui flatte l'amour-propre, tranquillise les passions et soulage le tourment de l'ennui; le peuple, assez longtemps, fut étranger à la nouvelle philosophie, et l'on doit rapporter à cette époque le tableau qu'a tracé Gibbon de l'état religieux de l'empire.,

« Les différents genres de cultes qui régnoient dans le « monde romain étoient tous considérés par le peuple « comme également vrais, par le philosophe comme égale- « ment faux, par le magistrat comme également utiles : et « cette tolérance produisoit non-seulement une indulgence « mutuelle, mais un véritable accord entre les religions.

« La superstition du peuple n'étoit mêlée d'aucune « haine, d'aucune aigreur théologique, ni enchaînée dans « le cercle d'un système exclusif. Le dévot polythéiste, tout « attaché qu'il étoit à son culte, et au rit national, admet- « toit, avec une foi implicite, toutes les religions de la « terre.....

« Les philosophes conservoient, dans leurs écrits et dans « leurs conversations, l'indépendance et la dignité de leur « raison; mais, pour leurs actions, ils se soumettoient aux « règles établies par les lois et par l'usage. Regardant avec « un sourire de pitié et d'indulgence les erreurs du vulgaire, « ils pratiquoient avec exactitude les cérémonies religieuses « de leurs ancêtres; ils fréquentoient dévotement les tem- « ples des dieux; tel même d'entre eux, jouant un rôle sur « le théâtre de la superstition, cachoit les sentiments d'un « athée sous la robe d'un pontife. Il eût été difficile de déter- « miner des hommes qui raisonnoient ainsi, à s'entre-dis- « puter sur les différents modes de croyance ou de culte. Il « leur étoit fort indifférent que les folies de la multitude « prissent telle forme plutôt que telle autre : et ils appro- « choient, avec le même mépris intérieur et le même respec-

« apparent, des autels du Jupiter de Libye, de celui de « l'Olympe, ou de celui du Capitole [1]. »

On seroit moins surpris de la complaisance avec laquelle Gibbon peint l'incrédulité romaine, s'il en avoit ignoré les épouvantables effets. Mais il savoit mieux que personne que le *mépris intérieur* des philosophes, non pas seulement pour le *Jupiter de Lybie* et *celui de l'Olympe*, mais pour toute divinité quelconque, ne tarda pas à se propager parmi les *dévots polythéistes*, et qu'à l'exemple des grands, devenue *indifférente* à tout, hors au plaisir, la *multitude* se désabusa tellement des *folies* et des *superstitions* antiques, que l'empire, privé de l'appui qu'il empruntoit de la Religion, chançela tout à coup comme un homme ivre, et disparut enfin dans la fange, où le traînèrent avec ignominie des peuples forts de leurs croyances et de leurs mœurs. Montesquieu ne craint pas d'attribuer sa chute à la philosophie d'Épicure, dont Gibbon admire si naïvement le résultat *. Il ne s'est pas aperçu que le tableau qu'il a voulu rendre attrayant n'est qu'une effrayante description du vice intérieur qui devoit irremédiablement conduire Rome à sa perte.

Si l'on considère attentivement le genre humain, à l'époque où commence cette grande révolution, on n'aura pas de peine à démêler, à travers l'éclat des événements, les causes qui la rendoient nécessaire. Le corps social étoit épuisé, et l'apparence de vigueur qu'il continua de montrer quelque temps encore, tenoit presque unique-

[1] *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain.* t. I, chap. II.

* Bolingbrocke pense sur ce point absolument comme Montesquieu : « L'oubli et le mépris de la Religion furent, dit-il, la cause principale des maux que Rome éprouva dans la suite ; la Religion et l'État déchurent dans la même proportion. » (T. IV, p. 428.)

ment à la conservation de la discipline militaire, qui s'altéra bientôt comme tout le reste. La puissance absolue des empereurs suppléa momentanément aux lois, aux mœurs, à la Religion. Il y eut je ne sais quelle triste imitation de l'ordre, parce qu'on obéit, et l'on obéit parce qu'on trembla. L'épée du légionnaire fut le sceptre avec lequel on gouverna ces fiers Romains qui avoient donné des fers au monde entier; et, comme il n'y avoit jamais eu d'exemple d'une semblable domination, jamais il n'en exista d'une pareille servitude.

A partir du règne de Tibère, on voit les âmes se dépraver à un point qui étonne même aujourd'hui; ou plutôt on voit se manifester une dégradation déjà existante, et qui n'attendoit, pour se produire au grand jour, et prendre, en quelque sorte, une solennelle possession de l'opprobre, qu'un premier exemple et un indigne salaire. A la vérité, quelques rares vertus apparoissoient encore de loin à loin dans la société, comme ces feux qu'on allume la nuit sur les bords d'une mer orageuse, pour indiquer la route au navigateur; mais elles sembloient ne briller que pour éclairer les naufrages qu'elles auroient dû prévenir. Et ces vertus elles-mêmes, examinées de sang-froid, qu'étoient-elles, après tout, que le facile courage de mourir, disons mieux, de se dérober à la fatigue de vivre? La force des plus hautes âmes consistoit à ployer sous le fardeau de ces temps effroyables. Qu'on juge du peuple entier par les exceptions.

L'esprit humain ne savoit plus où se prendre. Dépouillé de ses croyances et de ses opinions mêmes, il nageoit au hasard dans un océan immense d'incertitudes et de doutes. Il n'y avoit plus de paganisme, il n'y avoit plus même de philosophie, à moins qu'on n'appelle de ce nom ces vagues jeux de l'esprit, dont quelques Romains amusoient leurs loisirs dans les jardins de leurs *villa*, ou sous les

portiques de leurs palais, sans que, de tous ces discours ingénieux, il sortît une règle fixe de conduite et un principe pour la conscience. On dissertoit sur les dieux, pour douter s'ils existoient; sur les devoirs, pour les éluder; sur la mort, pour conclure qu'il falloit se hâter de jouir de la vie; et, par-dessus tout, on s'abandonnoit mollement au courant du fleuve, qui emportoit pêle-mêle les débris de l'ordre social, et les hommes, et les institutions, et l'Empire même.

Toutefois, malgré l'indifférence générale, et peut-être à cause de cette indifférence, le culte subsistoit encore; mais un culte vide de foi, et par conséquent dépourvu d'effet. On continuoit d'attester à la tribune les dieux immortels : jamais les rhéteurs ne furent plus féconds en maximes sévères, en pompeuses sentences de morale : et cependant la société s'affoiblissoit à vue d'œil; car des phrases ne sont point des croyances, et de futiles déclamations ne remplacent point les doctrines sociales. La philosophie elle-même, bien que décidée à ne voir dans ces doctrines que des préjugés, en a reconnu de nos jours la nécessité indispensable. « Il faut sans doute des préju- « gés aux hommes, » dit un de ses plus célèbres disciples, « dans un ouvrage où il enseigne l'athéisme « sans eux « point de ressort, point d'action; tout s'engourdit, tout « meurt. [1] » Ainsi la *mort* de la société, la *mort* du genre humain, seroit le résultat de la victoire que la sagesse moderne s'efforce de remporter sur ce qu'elle nomme les *préjugés*. Nous ne le savions que trop déjà; mais on aime à en entendre l'aveu de sa propre bouche.

Le Christianisme trouva donc l'empire dans cet état de défaillance morale qui résulte de la privation de la vérité, et présage une dissolution prochaine; et, pour s'établir,

[1] *Correspondance littéraire*, par Grimm et Diderot, t. V, p. 8.

il eut à vaincre l'indifférence générale, et la résistance des magistrats, décidés à soutenir le paganisme, non comme Religion, mais comme institution de l'État. Tel fut presque l'unique motif qui dicta tant d'édits sanglants. Le fanatisme y eut si peu de part, que le philosophe Marc-Aurèle et Trajan ne furent pas moins persécuteurs que Néron. Ils proscrivirent les Chrétiens comme des ennemis des lois, et il est très-remarquable que l'intolérance politique est la plus implacable et la plus barbare, parce qu'elle n'est point adoucie par la Religion qu'elle défend. En toute religion, même fausse, il y a quelque chose de généreux et de favorable à l'humanité : la politique au contraire est sans pitié, et constamment calme et froide, même lorsqu'elle est atroce. Cela s'est vu à toutes les époques ; et rien, sous ce rapport, ne ressemble davantage aux persécutions des empereurs contre les premiers Chrétiens, que les persécutions de l'Angleterre contre les catholiques. Mais nous traiterons ailleurs cet important sujet, qui mérite une attention particulière.

Il n'y a qu'un moyen de tirer les hommes de l'indifférence où les jette l'abus de la raison : c'est de dompter cette raison altière, en la forçant de plier sous une autorité si haute et si éclatante, qu'elle n'en puisse méconnoître les droits. Il faut la convaincre qu'il existe une raison supérieure, immuable règle du vrai, à laquelle elle doit se soumettre, comme au suprême monarque de toutes les intelligences : il faut en un mot que, reconnoissant la souveraineté de Dieu, elle s'élève jusqu'à une obéissance absolue, qui, la retenant à sa place, d'où elle ne sort jamais que pour s'égarer, l'empêche de se ravir à elle-même la possession de la vérité. Or, voilà ce que le Christianisme fit admirablement. Il s'annonça d'abord avec tous les caractères extérieurs de divinité ; et, quand il eut prouvé son origine céleste, il bannit tous les doutes, en ne

laissant indécise aucune vérité nécessaire, et contraignit la raison humaine à se prosterner devant la raison divine, et à écouter en silence, avec un plein assentiment, les sublimes leçons qu'elle lui dictoit. Le principe d'action ou la foi, acquérant un degré de force proportionné à l'autorité infinie qui enseignoit, on put dire à l'homme : *Sois parfait comme Dieu même est parfait*; on put lui commander tout, parce que *tout est possible à celui qui croit*[1] : et certes, quiconque a l'idée de ce qu'étoit le genre humain sous Tibère et ses successeurs avouera qu'il ne falloit rien moins qu'une puissance infinie pour substituer aux mœurs de ces siècles abominables la sévère morale de l'Évangile, et sa doctrine rigoureuse à la sceptique philosophie, dont les maximes dissolues avoient jeté de si profondes racines dans tous les cœurs. Aux yeux de qui le sait comprendre, ce miracle est plus frappant que la résurrection d'un mort ; et la parole qui ranime un cadavre, en le rappelant à la vie des sens, est moins merveilleuse peut-être que celle qui ranime un peuple entier, en le rappelant à la vie de l'intelligence.

Une constante fidélité au principe fondamental de la Religion chrétienne garantit l'Europe, pendant quinze siècles, non des scandales passagers de l'erreur, mais du mortel assoupissement de l'indifférence. On ne vit renaître en son sein cette maladie terrible qu'au moment où la raison, rebelle à l'autorité suprême qui l'avoit guidée jusqu'alors, s'efforça de recouvrer la servile indépendance dont le Christianisme l'avoit affranchie.

La Réforme, qui montra de bonne heure un penchant abject et une vénération impie pour les héros de la philosophie ancienne*, ne fut elle-même, dès son origine,

[1] Omnia possibilia sunt credenti. (Marc., IX, 22.)

* Dans la profession de foi présentée par Zwingle à François Ier, ce

qu'un système de philosophie anarchique, et un monstrueux attentat contre le pouvoir général qui régit la société des intelligences. Elle fit reculer l'esprit humain jusqu'au paganisme; et des causes semblables à celles qui avoient agi chez les Romains, au temps de leur plus grande corruption, produisirent de semblables effets chez quelques nations modernes, victimes, à leur insu, des mêmes principes destructeurs. Considérons un moment l'Angleterre en particulier. Sa position isolée permit à la Réforme de s'y développer avec moins d'obstacle, en sorte qu'on ne peut nulle part mieux observer, et sa marche progressive, et son influence sur la société.

Les anarchistes de 1793 cherchèrent à établir l'ordre social sur la *liberté* et l'*égalité*, la *liberté* absolue d'action, et l'*égalité* d'autorité ou de droits, ce qui n'étoit qu'une conséquence exacte de la souveraineté du peuple, qui, d'un côté, excluant tout supérieur, laisse chacun entièrement *libre* ou maître de lui-même; et de l'autre, appartenant *également* à tous, doit être partagée par tous *égale-*

chef de la réforme helvétique plaçoit dans le ciel, à côté de Jésus-Christ et des Apôtres, non-seulement Socrate, Aristide, Antigone, Numa, Camille, les Caton, les Scipion, mais Hercule et Thésée. « Je ne sais pour« quoi, dit Bossuet, il n'y a pas mis Apollon ou Bacchus, et Jupiter « même : et s'il en a été détourné par les infamies que les poëtes leur « attribuent, celles d'Hercule étoient-elles moindres? » (*Hist. des Variat.*, liv. X, n. 19.) Luther lui-même fut effrayé de voir la Réforme. à sa naissance, tomber dans l'indifférence des religions. Il écrivit que Zwingle « étoit devenu païen en mettant des païens impies, et jusqu'à « un Scipion, épicurien, jusqu'à un Numa, l'organe du démon pour insti« tuer l'idolâtrie chez les Romains, au rang des âmes bienheureuses. Car « à quoi servent le baptême, les autres sacrements, l'Écriture et Jésus« Christ même, si les impies, les idolâtres et les épicuriens sont saints et « bienheureux? Et cela qu'est-ce autre chose que d'enseigner que chacun « peut se sauver dans sa religion et dans sa croyance? » (*Parv. conf. Luth. hosp*... p. 187.)

ment. On sait quel fut bientôt le résultat de cette doctrine : mais ce que nous voulons faire observer ici, c'est sa parfaite conformité avec la doctrine théologique des protestants. Ayant posé en principe la souveraineté de la raison humaine en matière de foi, ils essayèrent de donner pour base à la Religion, la *liberté* et l'*égalité*, c'est-à-dire, la *liberté* de croyance, et l'*égalité* d'autorité ; et cette doctrine, commune aux révolutionnaires politiques et religieux, a dû avoir et a eu réellement un résultat semblable dans l'ordre politique et dans l'ordre religieux ; dans l'un, elle a produit tous les crimes, dans l'autre, toutes les erreurs; et, durant les fatales discordes qui conduisirent un de ses rois sur l'échafaud, l'Angleterre en a éprouvé simultanément ce double effet.

Cependant chaque secte, se sentant défaillir, tâchoit de s'attribuer sur ses membres une autorité régulatrice des croyances et des actions, ou de saisir quelques débris du principe conservateur qu'on avait imprudemment brisé. Inutile tentative : on lui montroit aussitôt qu'elle ne pouvoit réclamer une pareille autorité sans se condamner elle-même ; et l'impuissance absolue de trouver un point de repos sur les sables mouvants de la Réforme contraignit les esprits conséquents de traverser rapidement tout le Christianisme, pour arriver au même terme que la philosophie antique, c'est-à-dire, à l'athéisme d'abord, et ensuite à l'indifférence, qui renferme toutes les erreurs ensemble, parce qu'elle exclut à la fois toutes les vérités.

Alors il s'opéra dans les idées une révolution semblable à celle qui eut lieu à Rome vers la fin de la république : on cessa de s'occuper de la Religion comme vraie, pour la considérer sous un point de vue purement politique. On en fit une institution de l'État, complétement soumise au chef de l'État, même quant au dogme. On

avoit refusé de croire au Christianisme sur l'autorité de Dieu, et l'on en vint jusqu'à ne croire en Dieu que sur l'autorité du Roi; « parce qu'il est immoral et impie, dit « un célèbre philosophe anglois, lorsque le souverain a « sanctionné un symbole, de nier ou de révoquer en « doute l'autorité divine d'une seule ligne ou d'une seule « syllabe de ce symbole, » attendu que « le témoignage « et l'autorité des lois sont l'unique garantie que nous « ayons contre l'erreur [1]. » Tel est aussi le sentiment de Hobbes; les Chrétiens, selon lui, sont obligés d'obéir aux lois d'un prince infidèle, même en matière de religion : « La pensée est libre, mais, en ce qui tient à la confession « de la foi, la raison particulière doit se soumettre à la « raison générale, ou au souverain, qui est le lieutenant « de Dieu [2]. »

On ne sauroit confondre plus entièrement l'ordre politique et l'ordre religieux, ni montrer une indifférence plus profonde pour la vérité. On sentoit le besoin d'un culte, et par conséquent d'une autorité qui le défendit contre l'inconstance des opinions; et, comme on ne connoissoit plus d'autre autorité extérieure que le pouvoir humain ou la force, on rendit le dépositaire de la force publique l'arbitre indépendant de la foi. Les passions et les intérêts se donnèrent une religion, comme ils s'étoient donné une constitution; et la religion ne fut même qu'un article de cette constitution : espèce de contrat entre le peuple et le souverain, où le peuple stipula sa servitude religieuse, en échange de ce qu'il prenoit pour la liberté politique. Et, quand je dis sa servitude, je le dis avec réflexion; car la servitude consiste, non dans l'obéissance à l'autorité ce qui est au contraire la seule liberté véri-

[1] Lord Shaftsbury's *Characteristics*, vol. I, p. 231, 360.

[2] *Leviathan*, p. 238

table, mais dans l'asservissement à une autorité dépourvue de droit.

Dès que la Religion fut devenue une simple institution politique, et la foi une loi de l'État, quiconque professa publiquement une foi différente dut être regardé comme rebelle aux lois et ennemi de l'État. De là les persécutions que subirent les dissidents en Angleterre, persécutions purement politiques de leur nature. Car, remarquez la différence : l'Église, société spirituelle, ne considérant les religions diverses que sous un rapport spirituel, c'est-à-dire, comme vraies ou fausses, est souverainement intolérante pour les erreurs, mais ne prononce contre les personnes que des peines spirituelles. Le pouvoir politique, au contraire, ne considérant la Religion que sous un rapport indépendant de sa vérité, est souverainement tolérant pour les erreurs ; il réserve pour les personnes toute sa sévérité, parce qu'il ne peut connoître que des délits extérieurs ou des actions. Ainsi les lois, en Angleterre, ne déclarèrent point telles ou telles doctrines fausses ; mais elles privèrent des droits civils les sectateurs de tel ou tel culte, et condamnèrent les personnes convaincues d'avoir exercé ces cultes proscrits à l'emprisonnement, à l'exil, à la mort : toutes peines purement civiles.

Cependant l'indifférence pour la vérité, qui faisoit le fond même de ces lois, protégea chaque jour davantage contre leur rigueur les sectes nées du protestantisme, qui toutes participoient plus ou moins à la même indifférence. Sœurs, pour ainsi parler, de la religion établie, elles se rapprochoient par des sentiments et des intérêts communs ; tandis que la religion catholique, également opposée à chacune d'elles, les eut toutes pour ennemies, et finit par porter seule le poids d'une législation oppressive. La même chose étoit arrivée au Christianisme, sous les empereurs : ils le proscrivirent rigoureusement, à cause de son incom-

patibilité avec la religion de l'empire, et tolérèrent les cultes idolâtriques. parce que, fondés sur la même erreur, ils ne s'excluoient pas mutuellement. Et quel moyen de contester l'exactitude de ce parallèle, quand on voit l'Angleterre prescrire, dans le plus minutieux détail, à ses agents au Canada, d'odieuses mesures de persécution contre la religion catholique : et, en même temps, garantir, par un traité solennel, aux habitants de Ceylan, la liberté de l'idolâtrie; assister, par ambassadeurs, aux cérémonies religieuses de ces peuples, et offrir à leurs divinités des dons sacriléges ?

Une nation à qui ce scandale déshonorant n'a point arraché un cri d'indignation et d'horreur n'est plus une nation chrétienne. Elle touche au dernier terme de l'indifférence religieuse ; et voilà ce qui la préserve du fanatisme de l'impiété. Au reste, cette indifférence toujours croissante affoiblit progressivement l'intolérance politique, et tôt ou tard elle en triomphera. Ce moment sera l'époque si désirée de l'émancipation des catholiques. La masse de la nation, indifférente à toutes les erreurs, sera bientôt indifférente à la vérité même ; à force de la mépriser, elle la supportera. L'opinion a déjà presque tout fait à cet égard : le Gouvernement seul résiste, et l'on comprend assez pourquoi. L'existence de l'Église anglicane est liée à la constitution de l'État : et le Gouvernement tremble de placer sa religion factice en présence d'une religion véritable. Il faudra pourtant qu'il s'y résolve, car cet événement est nécessaire. Une politique prévoyante, au lieu de le retarder, le hâteroit peut-être. Il est d'ailleurs aisé d'apercevoir qu'il ne sauroit qu'être avantageux à l'Angleterre. En proie à une cupidité dévorante, qui ne manque jamais de s'emparer des nations à leur déclin, elle déploie une prodigieuse activité, que quelques-uns prennent pour de la vie, et qui est la vie comme la fièvre est la vie, comme

les contractions d'un cadavre qu'on galvanise sont la vie. Elle est morte par ses mœurs ; et, au premier coup imprévu qui viendra frapper sa richesse, on sera tout surpris de voir ce grand corps, auquel on supposoit tant de vigueur, expirer d'épuisement après quelques convulsions. Il existe néanmoins dans ce peuple des germes de régénération ; mais il ne se ranimera que par des croyances. La Religion établie étant nulle aujourd'hui sous ce rapport *, l'Angleterre doit opter entre le fanatisme de quelques sectes turbulentes et la religion catholique, c'est-à-dire, entre des opinions qui, après l'avoir quelque temps agitée, la ramèneroient au même point où elle se trouve présentement ; et une doctrine stable, sévère, parce qu'elle est parfaite, essentiellement conservatrice, parce qu'elle est profondément vraie, et qui seule peut la sauver à la fois de la lente dissolution de l'indifférence, et des troubles désastreux où la précipiteroient infailliblement les anarchiques erreurs des sectes indépendantes.

Le reste de l'Europe, à l'exception de quelques contrées catholiques, est travaillé intérieurement de la même maladie. Partout l'indifférence pour la vérité conduit au système de la *liberté* et de *l'égalité* religieuses[1]. Ce système

* Warburton, mort évêque de Glocester, en 1779, s'effrayoit des destinées que préparoit à l'Angleterre l'anarchie de doctrines à laquelle il la voyoit en proie. « Que deviendra, disoit-il, cette pauvre nation, placée, comme un corps de troupes, entre deux feux; la fureur de l'irréligion et la fureur du fanatisme! *What will this poor nation come to! in the condition of troops between two fires; the madness of irreligion, and the madness of fanaticism!* » (Warburton's Letters, p. 47.)

[1] « C'est cette indifférence si juste, si raisonnable, si avantageuse aux États que la saine philosophie peut se proposer d'introduire peu à peu sur la terre. Le genre humain ne seroit-il pas plus heureux, si les souverains du monde, occupés du bien-être de leurs sujets, laissoient à la superstition ses démêlés futiles, *soumettoient la religion à la politique*, forçoient ses ministres altiers à devenir des citoyens, et empêchoient

se développe même, en plusieurs pays, plus rapidement qu'en Angleterre, parce qu'il n'a pas à surmonter la barrière des lois et de la constitution politique. On avoue, il est vrai, qu'une religion est nécessaire au peuple [1], mais une religion quelconque; peu importe laquelle : on lui en laisse le choix, et, pour qu'il se décide plus *librement*, on les lui présente toutes avec un égal respect, ou plutôt un égal mépris. Les gouvernements, s'il en est qui attachent encore de l'importance aux doctrines, au lieu de chercher à s'en aider, prennent à tâche de les neutraliser réciproquement par un habile mélange. Dupes, ainsi que leurs sujets, et plus que leurs sujets, des lumières du siècle, ils semblent se plaire à secouer sur les peuples le flambeau de la sagesse moderne, à la lueur duquel il n'est rien qui ne paroïsse indifférent ou faux, à commencer par leurs propres droits. On diroit qu'ils s'imaginent que les hommes seront plus dociles ou moins remuants, quand on aura détruit les croyances. Ils ne se doutent pas que l'obéissance à l'autorité, même civile, lorsqu'elle n'est pas le produit violent de la contrainte, est le plus grand effort de la foi. S'il pouvoit y avoir quelque chose de ridicule quand le sort des nations est compromis, ce seroit de voir ces absurdes contempteurs du bon sens et de l'expérience prodiguant leur *protection* à toutes les folies soi-

« soigneusement leurs querelles d'intéresser la tranquillité publique? « Quels avantages pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain, « pour la perfection de la morale, de la jurisprudence, de l'*éducation* ne « résulteroient pas de la liberté de penser? » (*Syst. de la Nat.*, t. II, chap. XIII, p. 385, 386.) Le siècle précédent a posé les principes; le nôtre en fait l'application.

[1] En cela on ne dépasse point les concessions des athées mêmes. « L'athéisme, dit l'auteur du *Système de la nature*, n'est point fait « pour le vulgaire, ni même pour le plus grand nombre des hommes. » (T. II, chap. XII, p. 381.)

disant religieuses qui ont jamais dégradé l'esprit humain, et formant des collections de cultes, comme on rassemble des tableaux dans un muséum. Grâce à cette neuve idée, la Religion publique n'est que l'assemblage de toutes les religions particulières. On paye des ministres pour enseigner que Jésus-Christ est le sauveur du monde, et on en paye d'autres pour le nier. Le sacerdoce, avili et placé, comme un mineur, sous la tutelle de l'administration, dépend des caprices du dernier commis; et, tandis que, chez les païens, il n'étoit pas un temple qui n'eût ses revenus sacrés, pas une divinité que ses adorateurs n'eussent rendue, en quelque sorte, indépendante, en dotant ses autels, le Dieu des Chrétiens, à peine admis à une solde provisoire, figure chaque année sur un budget outrageant, comme un salarié de l'État, en attendant sans doute que le moment soit venu de le réformer.

Que la politique du siècle sourie complaisamment à ce sublime résultat de ses maximes ; qu'elle s'applaudisse de la paix qu'elle a su établir entre des religions ennemies, il n'y a pas lieu de s'étonner, mais de gémir. La paix, une profonde paix, régnoit aussi dans les champs lugubres où Germanicus trouva confondus les ossements des Germains et des soldats de Varus.

Contemplez la société : c'est en l'observant d'un œil attentif qu'on peut apprécier équitablement le système philosophique qu'on nous vante. La Religion, comme croyance, étoit partout, et son absence s'est fait sentir partout. Elle étoit dans le Gouvernement, pour veiller aux intérêts du peuple, et le protéger contre l'abus du pouvoir ou la tyrannie ; elle étoit dans le peuple, pour veiller à la perpétuité du Gouvernement, et le protéger contre les entreprises de la multitude, ou l'anarchie : il résultoit de là que le Gouvernement étoit doux et fort, et le peuple libre et soumis. Mais la Religion n'a pas plutôt cessé d'être une croyance

divine, que les Gouvernements et les peuples, établis dans une sorte d'état de guerre, parce que le pouvoir sans contrepoids tend au despotisme, et l'obéissance sans sécurité à la rébellion, ont été contraints de se demander des garanties mutuelles, et de chercher leur sûreté dans des pactes illusoires, attendu que les infractions n'ont d'autre juge que les parties mêmes. Telle est la cause qui enfante en Europe cette foule de constitutions moitié monarchiques, moitié républicaines : veritables traités temporaires entre le despotisme et l'anarchie.

La Religion étoit encore dans les nations, comme ressort, comme une source d'énergie patriotique, où la société, dans les moments de crise, puisoit une force de résistance et de conservation infinie. Ce qui s'est passé de nos jours en Espagne, rend ceci bien sensible. On n'oubliera de longtemps ce cri généreux inspiré par le Christianisme à tout un peuple : *Mourons pour la cause juste!* Et les nobles efforts de ce peuple croyant, pour maintenir son indépendance, efforts que le succès a couronnés, et devoit nécessairement couronner, sont plus remarquables encore par le contraste de la foiblesse, on pourroit dire de la lâcheté de quelques autres nations. Ainsi la Religion, en forçant l'homme à obéir au pouvoir, assure la liberté des peuples; tandis que l'incrédulité, dont l'indifférence est le dernier terme, en détruisant le principe d'obéissance, dispose à la servitude, et y conduit tôt ou tard.

La Religion intervenoit comme législatrice et comme arbitre dans toutes les transactions sociales. Le mariage lui devoit sa sainteté; et, après avoir affermi et consacré le fondement de la famille, elle la conservoit par un sage accord d'autorité et de dépendance. Toutes les institutions empruntoient d'elle quelque chose de moral; et, comme le pouvoir est nécessaire partout où il y a réunion d'êtres semblables, dans la plus petite école aussi bien que dans

le plus vaste empire, partout elle ennoblissoit l'obéissance par de sublimes motifs. Chose admirable ! elle substituoit la vénération à l'envie, en montrant l'image de Dieu dans tout ce qui participoit à sa puissance. L'esprit de charité qui lui est propre rapprochoit les rangs sans les confondre, et les bienfaits, la reconnaissance, formoient les doux liens qui les unissoient. De cette sorte, et en détachant le Chrétien des intérêts temporels, elle lioit étroitement l'homme à l'homme, les familles aux familles, les générations aux générations, les peuples mêmes aux peuples. Qu'a-t-on vu succéder à cet heureux état? Dans le mariage, une brutale dissolution, et l'anéantissement du lien conjugal transformé en convention temporaire; l'anarchie dans les familles, l'aversion de l'autorité dans les inférieurs, la dureté dans les grands, et dans tous l'égoïsme; la mauvaise foi dans les contrats, le mépris sacrilége des serments, la discorde des citoyens, la haine de peuple à peuple, qui rappellent les plus horribles époques de l'histoire.

La Religion enfin existoit dans les individus comme frein. Ce frein brisé, les actions que la loi ne sauroit atteindre sont demeurées sans autre règle que les passions. Toute la morale a été écrite dans les pages du Code criminel : morale effrayante, dont le magistrat est le ministre, et le bourreau le vengeur. La distinction du bien et du mal commence au pied de l'échafaud, et là seulement finit le domaine de l'indifférence. On a dit à l'homme : La Religion est une invention de l'homme; alors tout lui a paru des inventions humaines, même la société, même la justice; et, se sentant assez grand pour n'obéir qu'à Dieu, il a rejeté dédaigneusement le joug de l'homme. De ce moment, les lois n'ont été pour lui que des obstacles, et des obstacles impuissants; car on n'échappe point à la conscience, mais on peut échapper à la loi; et l'espérance d'y

réussir est souvent telle, que, sans la crainte d'une vie future, il y auroit de la folie à s'abstenir de le tenter. La sagesse consiste uniquement à compenser le risque avec l'intérêt. Ainsi, non-seulement les vertus se sont évanouies, mais le crime, j'ai horreur de le dire, le crime, sans infamie comme sans remords, n'est plus qu'une simple combinaison de chances, une spéculation vulgaire, un calcul; moins que cela, un jeu dont l'enfance même amuse son oisiveté, et qui devient pour elle une habitude, avant que les passions en aient fait un besoin.

Tel est le résultat de la doctrine dont je viens d'esquisser l'histoire. Le monde l'a vue deux fois, et la dernière fois avec un caractère plus dangereux, étendre ses ravages chez les nations énervées et séduites. Il y a dix-huit siècles, elle disparut devant le Christianisme naissant : elle disparoîtra de nouveau devant le Christianisme pleinement développé, ou la société et le genre humain disparoîtront devant elle.

CHAPITRE III

SUITE DU MÊME SUJET.

On a vu dans le chapitre précédent, que le système dont on y expose l'origine et les effets, est un système funeste : nous allons prouver de plus que c'est un système absurde.

Sans Religion, point de société : la philosophie l'avoue; mais qu'en conclut-elle? que puisque la société n'a pu s'établir et se conserver qu'à l'aide des croyances religieuses, ce sont les législateurs qui ont inventé la Religion[1]. Demandez-lui qui sont ces législateurs à qui le genre humain est redevable d'une si importante invention : elle n'en sait rien. Priez-la de nommer au moins un peuple chez qui l'on ait vu commencer la Religion, d'assigner à peu près l'époque de cette merveilleuse découverte : ses connaissances historiques ne s'étendent pas jusque-là. Si haut qu'elle remonte, elle trouve toujours une foi et un culte

[1] Bayle lui-même réfute cette absurde opinion dans son *Dictionnaire historique et critique*, article *Abdas*, note B.

antérieurs, et tous les monuments de l'antiquité s'accordent à démentir ces conjectures.

On pourroit s'en tenir là, et lui dire : Vous avancez un fait nouveau, un fait contraire à tous les documents de l'histoire, ainsi qu'à la tradition du monde entier. Votre simple assertion ne suffit pas pour renverser cette masse imposante de témoignages. Il faut quelque chose de plus, il faut des preuves : prouvez donc, ou taisez-vous.

Qu'auroit-elle à répliquer à qui lui tiendroit ce langage? Elle qui se fait gloire de ne déférer à aucune autorité, exigeroit-elle qu'on se soumît aveuglément à la sienne? Les annales des peuples sont aussi entre nos mains; ce qu'elle y a lu, nous l'y pouvons lire comme elle; qu'elle nous montre donc la page où il est écrit : *En telle année l'on inventa Dieu.*

Véritablement la philosophie a quelquefois une logique bizarre : « Cela est ainsi parce que je l'affirme, et je l'af« firme parce qu'il me semble que cela ne peut être autre« ment ». Ne voilà-t-il pas une puissante démonstration? Quelle pitié! Mais le mépris redouble lorsqu'on examine de près les incohérentes rêveries qu'elle nous donne pour des certitudes.

Comment ne voit-elle pas qu'avant qu'il y eût des législateurs, il y avoit des hommes réunis, et par conséquent des sociétés, et par conséquent une Religion, d'après son propre aveu?

La société est l'état naturel, l'état *nécessaire* de l'homme : hors de la société, il ne peut ni se reproduire, ni se conserver. Donc la Religion, sans laquelle il ne sauroit exister de société, est *nécessaire* comme la société : donc elle n'est pas une invention humaine.

A la vérité, l'homme peut rejeter d'anciennes croyances, et en admettre de nouvelles. Certaines religions peuvent varier, en ce qu'elles ont d'arbitraire, soit à l'avantage,

soit au détriment de l'ordre social; mais le fond en a subsisté toujours, sans quoi la société eût manqué d'une condition nécessaire à son existence; et les philosophes que je combats raisonnent comme le physiologiste qui, de la nécessité de l'air pour donner le jeu aux organes et la vie au corps humain, concluroit que les hommes ont inventé l'air.

Les législateurs anciens se prévalurent, je l'avoue, des croyances reçues, pour imprimer à leurs lois une sorte de consécration divine. Mais si la Religion n'eût été qu'une partie de ces lois mêmes, si elle ne les avoit pas précédées, comment en eût-elle pu être la sanction? La nécessité des lois est manifeste, elle est sentie de tous les hommes; et cependant les législateurs, au lieu de s'appuyer sur cette nécessité évidente, auroient été chercher, hors de la raison humaine, une absurdité, pour en faire la base de l'ordre social : qui le croira jamais?

D'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer qu'il soit donné à l'homme de changer d'un mot les idées de l'homme. On ne conçoit pas, il est vrai, qu'un peuple puisse subsister sans Religion; mais, si la Religion est fausse, ou, autrement, si elle n'est qu'une invention de la politique, on conçoit encore moins qu'elle ait pu s'établir et se perpétuer chez tous les peuples sans exception. Il n'existe aucun exemple d'une erreur ainsi adoptée universellement, et surtout d'une erreur qui froisse les passions. Cela est tellement contraire à la nature de l'homme, que je comprendrois plus aisément l'adoption générale d'une logique erronée : au moins ne trouveroit-elle pas d'opposition dans les penchants du cœur.

Remarquez en outre que, pendant que les lois varient presque à l'infini, de même que les formes de gouvernement, les dogmes fondamentaux de la Religion sont partout immuablement les mêmes. Reconnoissez-vous dans

cette étonnante uniformité le caractère d'une invention de l'homme? L'erreur est arbitraire, et de là vient qu'en ce qu'elles ont de faux les religions ne se ressemblent pas, et même se contredisent; mais il y a certains points qui leur sont communs à toutes, et j'en demande la raison; je demande qu'on m'explique ce merveilleux accord entre des inventeurs totalement inconnus les uns aux autres. Dira-t-on que la même erreur, avec la pensée de s'en servir pour l'établissement de l'ordre social, est, par hasard, tombée dans l'esprit des législateurs de tous les pays et de tous les siècles? Étrange hasard à qui nous devons la société! Mais le hasard au fond n'explique rien, et certes on ne seroit pas reçu à rendre raison de la géométrie, en disant que le hasard a fait que les inventeurs de cette science, chez les divers peuples, ont eu la même idée des grandeurs et des figures, et leur ont attribué les mêmes propriétés. La question revient donc toujours, et jamais on ne la résoudra qu'en supposant une tradition générale plus ancienne que les législateurs, c'est-à-dire une Religion antérieure aux institutions humaines et aux lois positives.

Tout nous ramène à cette conclusion, l'histoire, le raisonnement, et l'expérience que nous avons de nous-mêmes et de nos semblables. La Religion est si naturelle à l'homme, que peut-être n'est-il pas en lui de sentiment plus indestructible. Même lorsque son esprit la repousse, il y a encore dans son cœur quelque chose qui la lui rappelle; et cet instinct religieux qui se retrouve dans tous les hommes est aussi le même dans tous les hommes *.

* Nous n'avançons rien ici que la philosophie ancienne n'ait formellement avoué, et dont elle n'ait même tiré de bonne foi la conséquence. Il y a des vérités si puissantes, que peu d'esprits ont la triste force d'y résister. « Une preuve inébranlable de l'existence des dieux, dit Cicé-« ron, c'est qu'il n'est point de peuple si barbare, ni d'homme si abruti,

Entièrement à l'abri des écarts de l'opinion, rien ne le dénature, rien ne l'altère. Le pauvre sauvage qui adore le Grand-Esprit dans les solitudes du nouveau monde, n'a pas sans doute une notion aussi nette et aussi étendue de la Divinité que Bossuet ; mais il en a le même sentiment. Or est-il au pouvoir des lois de créer des sentiments, et des sentiments universels, invincibles ? Que penserait-on de celui qui viendroit nous dire : Le genre humain vivoit dispersé, chacun ne songeoit qu'à soi ; entre le père et les enfants il n'existoit aucun lien moral, aucune affection réciproque, aucune société durable ; le législateur inventa l'amour paternel, la reconnoissance filiale, et la famille naquit ?

Et, quand on dévoreroit ces absurdités, il s'en présenteroit de nouvelles en foule. Otez la Religion, vous détruisez toute morale obligatoire ; et, en effet, les philosophes anciens et modernes, qui ont attaqué les vérités fondamentales de la Religion, ont, en même temps, ébranlé les préceptes fondamentaux de la morale. Les inventeurs de la Religion sont donc aussi les inventeurs de la morale. Avant eux, il n'existoit ni juste ni injuste, ni

« qui n'ait le sentiment de la Divinité. Plusieurs, il est vrai, abusés par « des coutumes vicieuses, se forment d'indignes idées des dieux : tous « cependant croient qu'il existe une puissance et une nature divine. Or « ce n'est point ici une opinion que les hommes, en conférant ensemble, « soient convenus d'adopter, une opinion qui repose sur les institutions « et les lois. En toutes choses, le consentement unanime des peuples doit « être regardé comme la loi même de la nature. » Firmissimum hoc offerri videtur, cur deos esse credamus, quod nulla gens tam fera, nemo omnium tam sit immanis, cujus mentem non imbuerit deorum opinio. Multi de diis prava sentiunt : id enim vitioso more effici solet : omnes tamen esse vim et naturam divinam arbitrantur. Nec verò id collocutio hominum, aut consensus efficit, non institutis opinio est confirmata, non legibus. Omni autem in re consensio omnium gentium, lex naturæ putanda est. (*Tuscul.*, lib. I.)

crime ni vertu ; rien n'étoit bon ni mal en soi ; nourrir son vieux père ou l'égorger étoient des actions indifférentes *. Tout l'homme se soulève à cette seule idée, et la conscience pousse un cri d'horreur. Mais que dis-je, la conscience? Si la morale n'a aucun fondement dans la nature des êtres, si, comme l'ont dit, et l'ont dû dire ceux qui ne voient dans la Religion qu'une institution politique, elle ne repose que sur des lois ou des volontés arbitraires, la conscience elle-même n'est qu'un préjugé, une création du législateur. Ainsi point de conscience, point de morale, point de Religion avant que ce législateur inconnu se fût avisé d'inventer tout cela. Et il se rencontre des hommes qui mettent leur orgueil à se persuader ces inconcevables folies? Au moins devroient-ils reconnaître qu'ils ont mauvaise grâce à taxer qui que ce soit d'incrédulité.

Ce n'est pas tout. Le système que j'examine suppose, et la fausseté de la Religion, et sa nécessité pour le maintien de l'ordre social. Or la Religion n'est utile qu'autant qu'on y croit. Il faut donc, ou que tous les membres de la

* Selon Hobbes, « tout homme, par la loi de nature, a droit sur « toutes choses et sur toutes personnes, de sorte que la condition naturelle de l'homme est l'état de guerre de tous contre chacun, et de « chacun contre tous : la raison conseille à chaque homme d'essayer de « s'assujettir, soit par force, soit par ruse, le plus grand nombre possible de ses semblables, aussi longtemps qu'il ne court aucun risque de « la part d'un pouvoir supérieur au sien : les lois civiles sont l'unique « règle du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de ce qui est honnête ou déshonnête ; et, antécédemment à ces lois, toutes les actions « étoient indifférentes de leur nature. » *Vid. de Cive*, chap. VI, sect. XVIII; chap, X, sect. I; chap. XII, *Leviathan*, p. 24, 25, 60, 61, 62, 63, 71. Il ne faut pas croire que Hobbes voulut établir directement ces maximes prodigieuses ; mais il a vu qu'en bonne logique elles se déduisoient nécessairement de ses principes, et il a mieux aimé les admettre que d'abandonner ses principes. Une première erreur mène souvent bien loin les esprits qui raisonnent.

société croient à la Religion, ou qu'elle ne soit nécessaire qu'à une partie des membres de la société. Et, comme il y auroit contradiction à ce que ceux qui considèrent la Religion comme fausse crussent à la Religion, on a été contraint d'établir en principe que la Religion n'est nécessaire qu'au peuple; principe destructif de toute Religion, de l'aveu de Condorcet*, et qui renferme plus d'inconséquences qu'on n'en pourroit relever en un volume.

Et d'abord, dans le langage philosophique, tout ce qui croit est peuple, fût-ce même le chef de l'État. Quand donc on soutient que la Religion n'est nécessaire qu'au peuple, c'est comme si l'on disoit qu'elle est nécessaire à tous les hommes, hors à ceux qui n'y croient pas ; d'où il suit que si personne n'y croyoit, elle ne seroit nécessaire à personne. A la vérité, il n'est pas aisé de comprendre comment, en ce cas, elle ne laisseroit pas d'être indispensable à la société : c'est un mystère dont, jusqu'à présent, il n'a pas plu à la philosophie de nous révéler le secret, et qui paroit destiné à exercer long-temps encore la foi de ses adeptes.

En second lieu, la Religion n'est nécessaire au peuple même que parce qu'elle est la base des devoirs et la règle des mœurs. Or le philosophe se croiroit-il indépendant sous ce double rapport ; ou auroit-il trouvé à la morale un autre fondement ? Je sais qu'on l'a cherché, ce fondement, avec une ardeur égale à l'intérêt qu'on se figuroit avoir de le découvrir, mais je sais aussi ce que pensoit Rousseau de cette vaine recherche, qui n'aboutit jamais qu'à l'intérêt particulier. Philosophe lui-même, il connois-

* « Toute religion qu'on se permet de défendre comme une croyance « qu'il est utile de laisser au peuple ne peut plus espérer qu'une « agonie plus ou moins prolongée. » (*Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain.*

soit à fond ses confrères : nous pouvons donc avec confiance nous appuyer de son autorité sur un point où sûrement il n'est pas suspect de prévention. Vous qui, sur la foi de quelques sophistes, vous imaginez qu'il est beau de ne rien croire, mais dont l'âme honnête attache encore du prix à la vertu, retenez bien ces paroles de l'auteur d'*Émile :* « Je n'entends pas que l'on puisse être vertueux « sans religion. J'eus longtemps cette opinion trompeuse, « dont je suis bien désabusé [1]. » Sans descendre jusqu'aux arguments personnels, il est permis d'observer qu'en effet les annales philosophiques seroient loin de soutenir à cet égard la plus légère comparaison avec les annales religieuses. Or, s'il est quelquefois honorable de se séparer du peuple, ce n'est pas du moins lorsqu'avec la Religion on lui abandonne encore la vertu.

Mais je veux un moment que l'intérêt bien entendu ou tout autre motif de même genre supplée, pour certains individus, les préceptes obligatoires d'une morale divine et la conscience ; je veux enfin que la Religion ne soit réellement nécessaire qu'au peuple : à ce titre encore, elle doit être la plus sacrée des lois, puisqu'elle est la plus importante des institutions. L'attaquer, la ruiner dans l'esprit des hommes, c'est saper l'État par sa base, c'est se rendre coupable du crime énorme de lèse-société au premier chef. Or, parmi les philosophes qui admettent la nécessité politique de la Religion, combien en est-il qui ne travaillent de tout leur pouvoir, chacun selon son caractère et ses moyens, les uns par des écrits, les autres par des discours, et tous par leurs exemples, à décréditer la Religion, et à propager l'incrédulité jusque dans les dernières classes du peuple? Qu'ils *regardent en pitié*, comme le sage de Gibbon, les *erreurs du vulgaire*, c'est la suite naturelle de leurs propres erreurs ; mais pour être consé-

[1] *Lettre sur les Spectacles.*

quents, ils devroient, comme le même sage, *pratiquer avec exactitude les cérémonies religieuses de leurs ancêtres, et fréquenter devotement les temples de Dieu.* Leur système les y oblige; est-ce là cependant ce que nous voyons? Ne rougiroient-ils pas au contraire de partager en apparence les opinions du peuple, et même de dissimuler leur mépris pour les objets de son respect et de sa foi? Leur orgueil auroit trop à souffrir, s'ils pensoient qu'on pût les confondre avec la foule des croyants. Ils s'en séparent avec dédain, ils leur prodiguent les amers sarcasmes, l'insultante dérision; et, jaloux de montrer une supériorité d'esprit imaginaire, ils sacrifient de gaieté de cœur aux pitoyables illusions d'un amour-propre aveugle, et l'intérêt sacré de l'État, et leurs principes mêmes; en sorte que, ne fussent-ils pas les plus insensés des hommes, ils en seroient encore, à les juger sur leur propre doctrine, les plus inconséquents et les plus criminels.

Et, quand ils renonceroient, en faveur du bien public, à leur misérable vanité philosophique; quand ils consentiroient à se mêler dans nos temples avec le vulgaire, il ne dépendroit pas d'eux de déguiser assez leurs sentiments réels, pour qu'ils demeurassent inconnus à la multitude. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de se contraindre à ce point. L'incrédule aura beau composer son extérieur, veiller sur ses paroles et sur ses mouvements, jamais il ne ressemblera parfaitement au chrétien; et il lui ressemblera d'autant moins que son âme conservera plus de droiture et de délicatesse; il y a dans l'hypocrisie quelque chose de si vil, qu'elle répugne invinciblement à tous les cœurs honnêtes. Et comment le vague motif de l'utilité générale, qui ne le touche qu'indirectement, obtiendroit-il du philosophe ce que la foi, avec ses terreurs et ses espérances immortelles, n'obtient pas toujours du croyant? A ces considérations, ajoutez l'ennui, la gêne inséparable de

pratiques qu'on juge ridicules, l'orgueil secrètement irrité, et ne doutez nullement que le *mépris intérieur* dont parle Gibbon ne perce bientôt à travers le *respect apparent*. Dès lors renaissent les inconvénients que nous exposions tout à l'heure. Le peuple s'apercevra *qu'on le regarde en pitié*, et ne tardera pas à rougir d'une religion qui l'humilie. Persuadé qu'elle est le partage de l'imbécillité et de l'ignorance, pensez-vous que ce partage le flatte extrêmement?

Philosophes, parlez moins de la dignité de l'homme, ou respectez-la davantage. Quoi! c'est au nom de la raison, c'est en exaltant avec emphase ses droits imprescriptibles, que vous condamnez froidement plus des trois quarts du genre humain à être la dupe de l'imposture! De grâce, montrez-vous plus généreux envers vos frères; laissez pénétrer jusqu'à eux quelques rayons de la lumière dont vous vous applaudissez d'être en possession. Aussi bien ne dépend-il pas de vous de l'empêcher; car, prenez-y garde, s'il faut des vertus, et par conséquent de la force, pour être religieux, il ne faut que des passions, et par conséquent de la foiblesse, pour être incrédule. Le cœur se porte de ce côté de tout le poids de sa corruption. Et vous vous imaginez qu'en jetant la Religion au peuple, et lui disant que c'est pour lui un frein nécessaire, il s'empressera de le saisir, en vous abandonnant les rênes? Vraiment, je vois assez que cela seroit commode. Il s'abstiendroit pour vous, et vous jouiriez pour lui. Mais, dans ce calcul ingénieux, vous oubliez deux choses, l'orgueil et la cupidité. Quand une fois ce sera une opinion admise, que la Religion n'est qu'un leurre dont on amuse le peuple, qui voudra être peuple et s'imposer des devoirs pénibles, pour acquérir la flatteuse réputation d'un sot? Chacun, prenant modèle sur la classe au-dessus de soi, pensera s'élever en ne croyant pas, et

n'en répétera pas moins, d'un ton dédaigneux, que la Religion est nécessaire au peuple. Les grands la renverront avec mépris aux magistrats, les magistrats à la bourgeoisie, la bourgeoisie aux artisans, les artisans aux simples manœuvres, et ceux-ci aux derniers mendiants, de qui elle essuiera les rebuts. Semblable à ces messagers divins dont il est parlé dans nos saints Livres, cette fille du ciel, étrangère au milieu de la société, et y cherchant en vain un lieu de repos, sera réduite à s'asseoir sur les pierres des places publiques, entourée d'une foule moqueuse, qui rougiroit de lui offrir un asile hospitalier.

J'en appelle à l'expérience : qu'est-ce qui a introduit l'irréligion dans les chaumières? Le raisonnement? non, mais l'exemple contagieux, mais la honte de paroître crédule. Telle est, avec l'attrait de la licence, la vraie cause des progrès de l'incrédulité. Et certes, la philosophie est étrangement confiante, si elle a pu espérer sérieusement de séparer le genre humain en deux classes, dont l'une croiroit pour la sûreté de l'autre, et ne recueilleroit en retour que le dédain ; dont l'une ne reconnoîtroit d'autre devoir que d'obéir à ses penchants, et l'autre renonceroit à ses penchants pour obéir à des devoirs chimériques ; dont l'une se riroit de ce que l'autre respecteroit complaisamment ; en sorte que d'un côté se trouveroit, avec l'indépendance, tout ce que l'homme recherche ici-bas ; et de l'autre, avec la servitude des préjugés, tout ce qu'il redoute et qu'il hait, sans autre compensation que le mépris. N'est-ce pas là une heureuse et profonde combinaison? Quel délire! et pourtant voilà ce qu'on croit, ce qu'on admire, de préférence à la vérité. Mais la nature, dont les lois ne varient point au gré des passions, réfute bientôt, d'une manière terrible, ces théories que l'orgueil humain essaye d'opposer à l'ordre éternel. Ici, les faits parlent, et assez haut pour être entendus de ceux mêmes qui ferme-

roient l'oreille à la raison. Si quelqu'un conservoit le triste courage de nous vanter les religions politiques, au milieu des ruines de la foi, des mœurs, de la société, toutes ces ruines ensemble élèveroient la voix pour le confondre. Ainsi la Religion est indispensable dans le système, et, en admettant le système, la Religion ne sauroit subsister : lecteur, tirez la conclusion.

Mais accordons aux indifférents politiques ce qu'ils prétendent, admettons que la Religion est une erreur, la morale une erreur, et voyons ce qui s'ensuivra. Ces erreurs, de leur aveu, sont nécessaires à la société. Or l'homme ne se conserve que dans l'état de société ; ce n'est non plus que dans l'état de société que ses facultés intellectuelles se développent, qu'il s'élève au-dessus de la brute, par l'exercice de sa raison, par la culture des sciences, et par la pratique des vertus. D'un autre côté, l'erreur n'existe pas nécessairement ; elle a pu être ou n'être pas inventée ; elle est le produit contingent de ce qu'on appelle hasard. D'où il résulte :

1° Que la société est un pur effet du hasard, et que, selon toutes les vraisemblances, le genre humain devoit périr en naissant, puisqu'il n'a pu se perpétuer qu'à l'aide d'une invention fortuite, infiniment moins probable que l'invention des aérostats ; car enfin, celle-ci n'est que l'application de lois certaines et immuables, tandis que la première ne se lie à rien de réel, et n'a de fondement que dans l'imagination.

2° Que d'après les lois de la nature, qui ne sont que l'expression des vérités éternelles, ou des rapports nécessaires des êtres, la société ne devoit pas s'établir, ni le genre humain se perpétuer, et que par conséquent la vérité est destructive de la société, et destructive de l'homme.

3° Que le développement de ses facultés intellectuelles, ou l'exercice de sa raison, qui n'a lieu que dans

l'état de société, est opposé à la nature, ou, comme s'exprime Rousseau, que « l'homme qui pense est un animal « dépravé [1]. »

4° Que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans l'homme, ses lumières, son génie, ses vertus, sont le produit de l'erreur ; conséquence si absurde, que Diderot lui-même établit en principe la proposition contraire : « L'erreur de droit, dit-il (ou l'erreur de doc« trine), influe dans toute créature raisonnable et consé« quente, et ne peut manquer de la rendre vicieuse [2]. »

5° Que la perfection de l'homme, et son existence même, est fondée sur la violation des lois naturelles ; la connoissance de la vérité sur la persuasion de l'erreur ; enfin, que sais-je? car les absurdités se compliquent, se multiplient à un point qui ne permet plus de les supputer. Et cependant il faut, ou les admettre toutes, ou abjurer la logique, ou renoncer au système d'où elles découlent nécessairement. Se peut-il qu'on hésite dans cette alternative? Se peut-il que la raison se condamne volontairement au supplice de croire, je ne dis pas ce qu'elle ne sauroit comprendre, mais ce dont elle conçoit clairement l'impossibilité? Qu'y a-t-il dans cette crédulité stupide et dégradante qui puisse flatter l'orgueil? Quiconque imagineroit en physique une théorie fondée sur d'aussi palpables contradictions exciteroit la risée et le mépris général. Or les contradictions changent-elles de nature, et deviennent-elles des preuves, lorsqu'il s'agit de renverser les devoirs et la Religion? Dans le système que j'examine, il est impossible que la Religion soit vraie ; dans le même système, il est impossible qu'elle soit fausse. De ces deux propositions contradictoires, l'une est

[1] *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.*

[2] *Essai sur le Mérite et la Vertu.* part. II. sect. III.

le fondement du système, l'autre en est la conséquence. Comment sortir de là, qu'en niant la raison même, en transformant l'absurdité en motif certain de croyance? Je suis chrétien ; mais je le déclare, je rejette le Christianisme, je désavoue sa doctrine, dès l'instant où l'on me montrera que ma foi repose sur une base aussi humiliante.

Je ne puis ici m'empêcher d'offrir au lecteur une réflexion que je le supplie de méditer sérieusement. En écrivant ce chapitre, je n'ai pas eu dessein de prouver la vérité de la Religion ; j'ai voulu seulement réfuter un système particulier de philosophie ; et pourtant la conséquence immédiate de ce qu'on vient de lire est que la Religion est nécessairement vraie, puisqu'il est évidemment absurde de la supposer fausse : tant il est certain qu'on ne sauroit s'occuper de la Religion, et la considérer sous un aspect quelconque, sans que sa vérité éclate d'une manière aussi frappante qu'elle est quelquefois inattendue. Mille chemins différents aboutissent au même but, mille raisonnements divers à la même conclusion, en sorte que, dans la multitude presque infinie de preuves qui concourent à établir la plus importante des vérités, il n'est pas un seul homme, quelles que soient la nature et la portée de son esprit, qui ne découvre aisément celle qui lui convient, celle qui lui étoit, pour ainsi dire, destinée par la Providence, pourvu néanmoins qu'il la cherche, au lieu d'employer tous ses efforts à la repousser.

En résumant les considérations développées dans ce chapitre et dans le précédent, on voit :

1°. Que la doctrine de ceux pour qui la Religion n'est qu'une institution politique, nécessaire au peuple seul, est destructive de la société, parce qu'elle est destructive de la Religion, sans laquelle on avoue que la société ne peut subsister.

2° Que cette doctrine est absurde et contradictoire; en premier lieu, parce qu'elle suppose qu'il ne sauroit exister de société sans Religion, et que la Religion n'a pu être inventée ou établie que dans une société déjà existante; en second lieu, parce qu'il en résulte que la société, état nécessaire, est un état contre nature, une invention fortuite, une institution arbitraire fondée sur l'erreur, et qui ne subsiste qu'à l'aide de l'erreur; que, selon les lois immuables de l'ordre, et les rapports qui dérivent de la nature des êtres, l'homme ne devoit point se conserver; qu'ainsi son existence est contraire à la nature; que les devoirs sont également contraires à la nature; le développement de la raison humaine, contraire à la nature; la vertu, contraire à la nature; que la vérité est une cause de désordre et de mort, l'erreur un principe de perfection et de vie; qu'enfin il est impossible que la Religion soit vraie, et en même temps impossible qu'elle soit fausse.

3° Que ce système, ne permettant de considérer les Religions diverses et la Religion en général que sous un point de vue purement politique, repose, par conséquent, sur l'indifférence absolue de la vérité en matière de Religion. Réfuter la doctrine fondamentale de l'indifférence, ce sera donc renverser par sa base ce système particulier.

Et déjà ne serois-je pas en droit de terminer la discussion, en sommant les adversaires, ou d'abandonner leurs principes, ou de prouver qu'ils n'entraînent pas les conséquences que je leur attribue? Mais non; je sais ce qu'il en coûte à l'homme de reconnoître qu'il s'est mépris; je sais combien longtemps il lutte contre cette douloureuse conviction. Tout ce que j'attends, tout ce que je demande, c'est qu'après avoir médité les réflexions qui précèdent, les philosophes à qui elles s'adressent consentent

seulement à douter, à soupçonner que peut-être il est possible qu'ils s'abusent, et que la Religion ne soit pas une invention humaine. Ce simple doute leur impose le devoir d'examiner. Ils y sont tenus comme êtres raisonnables; comme philosophes, ils y sont doublement obligés. Car enfin, que reprochent-ils si amèrement au vulgaire? de croire sans examen, par habitude, par préjugé. Or est-il honorable, est-il sage d'être incrédule, comme on soutient qu'il est absurde d'être croyant? Le peuple au moins, dans ses préjugés, se réserve l'espérance; et, s'il se trompoit, s'il falloit opter entre ce sentiment céleste et des lumières désolantes qui n'éclairent que le néant, le partage du Chrétien seroit encore assez beau.

CHAPITRE IV

CONSIDÉRATIONS SUR LE SECOND SYSTÈME D'INDIFFÉRENCE
OU SUR LA DOCTRINE DE CEUX QUI, TENANT POUR DOUTEUSE LA VÉRITÉ
DE TOUTES LES RELIGIONS POSITIVES,
CROIENT QUE CHACUN DOIT SUIVRE CELLE OÙ IL EST NÉ,
ET NE RECONNOISSENT DE RELIGION INCONTESTABLEMENT VRAIE QUE LA RELIGION
NATURELLE.

Les conséquences pernicieuses du système précédent, et les absurdités dont il abonde, en portant quelques philosophes à le modifier, ont fait naître une nouvelle théorie de l'indifférence. Moins hardie que la première, sans être plus satisfaisante, on verra bientôt qu'elle ne sauroit soutenir le plus léger examen. On ne concevroit même pas l'illusion qu'elle produit sur certains esprits, si l'on ne savoit d'ailleurs avec quelle humiliante facilité l'homme admet toutes les opinions qui flattent ses préjugés et favorisent ses penchants.

Le plus habile défenseur de la doctrine que je vais combattre est sans contredit J. J. Rousseau. Je ne saurois donc mieux faire que d'emprunter ses propres paroles pour l'exposer. Outre que cette méthode sera moins

sèche qu'une simple analyse, elle écartera tout soupçon d'infidélité de ma part.

Montrons d'abord en quoi les principes de Rousseau diffèrent de ceux des philosophes réfutés dans les chapitres précédents. Ce rapprochement aidera le lecteur à se former des uns et des autres une idée nette et précise.

Le système des indifférents politiques renferme l'athéisme, et renverse tous les devoirs et toutes les espérances de l'homme. Rousseau regarde l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, l'existence d'une vie future, comme autant de dogmes sacrés et de vérités incontestables. Il s'indigne qu'on ose les ébranler. « Fuyez, « dit-il, fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la « nature, sèment dans les cœurs des hommes de déso- « lantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est « cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton « décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte « qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous « soumettent impérieusement à leurs décisions tran- « chantes, et prétendent nous donner pour les vrais prin- « cipes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont « bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, dé- « truisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes « respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation « de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein « de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le « remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent « encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, « disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le « crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande « preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité [1]. »

Selon les indifférents politiques, la Religion et la mo-

[1] *Émile*, t. III, p. 197, édit. de la Haye, 1762.

rale sont des institutions humaines. Rousseau soutient que « les vrais devoirs sont indépendants des institutions « des hommes....., » et que « sans la foi, nulle véritable « vertu n'existe[1] » : et, comme la vertu est de devoir pour l'homme, il admet « qu'il y a des dogmes que tout « homme est obligé de croire[2] : » proposition directement opposée au principe que la Religion n'est nécessaire qu'au peuple.

Rousseau rejette donc le système entier des indifférents politiques. Il le juge comme nous l'avons jugé, tout ensemble faux et nuisible, nuisible, parce qu'il est faux, ce qui suppose qu'en matière de doctrine la vérité est inséparable de l'utilité, ou, en d'autres termes, que toute doctrine avantageuse au genre humain, et, à plus forte raison, toute doctrine nécessaire, est une doctrine vraie[3]. Je prie le lecteur de se souvenir de cette observation.

Jusqu'ici Rousseau n'est que l'organe de la tradition universelle. Sa raison est d'accord avec la raison de tous les peuples, d'accord avec l'expérience, d'accord avec toutes les autorités dignes d'être produites dans une si grande question, et, comme il arrive toujours lorsqu'on suit de pareils guides, fort de l'excellence de sa cause et de l'assentiment des âges, la vérité prend sous sa plume un tel caractère d'évidence, qu'on n'a pas même essayé de répondre à ses arguments.

[1] *Émile*, p. 196, 197.

[2] *Ibid.*, t. III, p. 187.

[3] L'auteur athée du *Système de la Nature* avoue que la vérité ne peut jamais être nuisible. « La vérité, dit-il, peut bien nuire à celui « qui l'annonce, mais nulle vérité ne peut nuire au genre humain. » *Syst. de la Nat.*, t. II, chap. XIII, p. 384, not.) Et encore : « Ce qui « est faux ne peut être utile aux hommes, ce qui leur nuit constamment « ne peut être fondé sur la vérité, et doit être proscrit à jamais » *Ibid* chap. XIV, p. 398.)

Mais, sitôt qu'il commence à n'écouter que son propre esprit, et que, resserré entre le Christianisme où le conduisent ses principes, et les *doctrines désolantes* qu'il a réfutées si éloquemment, il tâche de se frayer une route chimérique qui n'aboutisse à aucun de ces deux termes extrêmes, ses idées se troublent, et, s'égarant de sophisme en sophisme, il tombe presque à chaque pas dans de grossières inconséquences, que toutes les subtilités d'une adroite dialectique ne sauroient parvenir à déguiser.

On a vu qu'il convient de la nécessité d'une Religion pour tous les hommes Or, cela posé, que reste-t-il, qu'à se décider entre les diverses Religions, après un examen suffisant pour déterminer un choix que la sagesse puisse avouer ! Mais c'est positivement ce que Rousseau ne veut pas. « Si l'on s'égare, dit-il, on s'ôte une grande excuse « au tribunal du souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas « plutôt l'erreur où l'on fut nourri que celle qu'on osa « choisir soi-même [1] ? »

Ou ce discours n'a aucun sens, ou l'auteur suppose qu'il existe une Religion véritable ; car, s'il n'en existoit point, où seroit le danger de *s'égarer* en la cherchant ? S'égarer, c'est s'éloigner du but où l'on tend ; or, si ce but est imaginaire, comment concevoir qu'on s'en éloigne ? S'éloigne-t-on de ce qui n'est pas ? Observez d'ailleurs que Rousseau avoue qu'en matière de Religion l'erreur peut être criminelle au yeux du *souverain Juge ;* il faut donc qu'il avoue aussi qu'il existe une Religion vraie ; car, s'il n'y avoit point de vérité, l'erreur seroit inévitable, et une erreur inévitable n'a besoin ni d'*excuse* ni de *pardon*.

De plus, deux doctrines contraires ne pouvant être vraies en même temps, dès qu'il existe une vraie Religion,

[1] *Émile*, t. III, p. 196.

il ne peut en exister qu'une, et Jean-Jacques l'avoue en termes formels : « Parmi tant de Religions diverses qui « se proscrivent et s'excluent mutuellement, *une seule* « *est la bonne*, si tant est qu'une le soit[1]. » Toutes les Religions, hors une, sont donc fausses nécessairement ; toutes les Religions, hors une, sont donc *nuisibles*, selon Rousseau, dont j'ai cité plus haut les paroles. Or des Religions *nuisibles* ne sont certainement pas *nécessaires* à l'homme : si donc une Religion est nécessaire, comme le soutient Rousseau, ce ne peut être que la seule Religion véritable. Par cela même qu'elle est la seule vraie, elle est la seule bonne, la seule nécessaire, la seule qui vienne de Dieu. Or est-il croyable qu'en imposant aux hommes le devoir de la suivre, il leur ait refusé les moyens de la discerner ? Cela répugne, et néanmoins il faut que Rousseau le dise, ou qu'il abandonne ses maximes ; et il ne peut le dire sans tomber, comme on vient de le voir, dans de palpables contradictions.

Pour sortir d'embarras, il se jette dans des contradictions nouvelles. Il résulte de ses aveux qu'il y a une vraie Religion, et qu'il n'y en a qu'une : la conséquence, c'est que tous les hommes sont tenus de l'embrasser. Mais cette conséquence le mènerait directement au Christianisme, qu'il s'efforce de renverser. Que fait-il donc ? Il prétend qu'on ne sauroit discerner la vraie Religion. Et, comme il reconnoît d'ailleurs la nécessité d'une Religion pour tous les hommes, il conseille à chacun de suivre celle où il est né. Dans l'impuissance réelle de découvrir la véritable, ce seroit sans doute le plus sage parti, pourvu qu'elles remplissent toutes l'objet pour lequel Rousseau les juge nécessaires. Or, l'erreur étant, selon lui, essentiellement nuisible, cet objet ne pourroit être rempli

[1] *Émile*, p. 158.

par des Religions fausses. Il est donc contraint de soutenir que toutes les Religions sont indifférentes, c'est-à-dire, également bonnes, ou également vraies; car ces deux choses sont inséparablement liées dans ses principes; laissons-le s'expliquer lui-même.

« Je regarde toutes les Religions particulières comme « autant d'institutions salutaires, qui prescrivent, dans « chaque pays, une manière uniforme d'honorer Dieu par « un culte public, et qui peuvent toutes avoir leur raison « dans le climat, dans le génie du peuple, ou dans « quelque autre cause locale qui rend l'une préférable à « l'autre[1]. » Et encore : « Honorez, en général, tous « les fondateurs de vos cultes respectifs ; que chacun « rende au sien ce qu'il croit lui devoir ; mais qu'il ne « méprise point celui des autres. Ils ont eu de grands « génies et de grandes vertus ; cela est toujours estimable. « Ils se sont dits les envoyés de Dieu ; cela peut être et « n'être pas[2]. »

C'est la première fois que j'entends parler des *grandes vertus* de Mahomet. Au reste, comme il seroit absurde de supposer que des *envoyés de Dieu* enseignassent l'erreur, et que, d'autre part, une Religion fondée sur l'imposture ne sauroit être une vraie Religion, la dernière phrase que j'ai citée signifie littéralement: Il est possible que toutes les Religions soient vraies ; il est possible qu'elles soient toutes fausses. Ainsi l'on peut choisir entre cette proposition et ces deux autres, qui ne se déduisent pas moins naturellement des principes de Rousseau : Toutes les Religions sont également vraies; il n'existe qu'une seule vraie Religion.

Pour un lecteur qui veut s'entendre, ce n'est pas un lé-

[1] *Émile*, t. III. p. 184.

[2] *Lettre à M. de Beaumont*, p. 184.

g r travail que de chercher à mettre l'auteur d'*Émile* d'accord avec lui-même. Cette tâche a de quoi rebuter le plus subtil argumentateur. Ainsi, à quelques pages de distance, Rousseau nous apprend qu'il y a « des dogmes « que tout homme est *obligé* de croire[1], » et « qu'il n'y a « de vraiment essentiels que les devoirs de la morale[2]. » Et, comme pour rendre la contradiction plus sensible, il ajoute immédiatement que « le culte intérieur est le pre« mier de ces devoirs, » et que « sans la foi, nulle véri« table vertu n'existe[3] » Quelle étrange confusion d'idées! Le culte intérieur est-il la morale? La foi est-elle la morale? Et, si nulle vertu n'existe sans la foi, comment la vertu peut-elle être un *devoir essentiel*, sans que la foi le soit aussi?

Dès qu'on s'écarte du vrai, la raison, dépourvue de point d'appui, et semblable à un vaisseau qui n'est plus maître de ses mouvements, flotte au hasard, et suit tour à tour les directions les plus opposées. L'inconséquence est toujours la compagne de l'erreur, parce que l'homme ne se détache jamais de toutes les vérités à la fois; et que celles qu'il retient, incompatibles avec l'erreur, le forcent de se contredire inévitablement. C'est ce qui arrive à Rousseau presque à chaque page. « Dans l'incertitude où nous « sommes, dit-il, c'est une inexcusable présomption de « professer une autre Religion que celle où l'on est né, et « une fausseté de ne pas pratiquer sincèrement celle qu'on « professe[4]. » Quelques lignes auparavant, il fait ainsi parler son personnage fictif : « Reprenez la Religion de « vos pères (la Religion de Calvin)... elle est très-simple

[1] *Émile*, t. III, p. 186.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 186.
[3] *Ibid.*, p. 195.
[4] *Ibid.*

« et très-sainte; je la crois, de toutes les Religions qui sont « sur la terre, celle dont la morale est la plus pure, et « dont la raison se contente le mieux[1]. »

1° Il y a donc, à son jugement même, divers degrés d'incertitude, et par conséquent des motifs de préférence, puisqu'il existe une Religion *dont la raison se contente le mieux*. Or sur quel fondement seroit-on obligé de vivre dans une Religion dont la raison *se contenteroit moins?* Jean-Jacques reproche faussement au Christianisme d'exiger le sacrifice absolu de la raison, et voici qu'il fait un devoir aux hommes d'agir contre les lumières de leur raison. A quoi donc sera-t-elle bonne, si nous ne devons pas la consulter sur un point d'où dépend notre sort éternel? Rousseau nous apprend, dans ses *Confessions*, qu'il s'est fort bien trouvé de jeter son salut à croix ou pile; et il conseille, en conséquence, à tout le monde, d'en faire autant. De peur d'être trompé ou de se tromper, il exclut tout ensemble l'autorité et la raison ; c'est beaucoup aussi : ne pourroit-on pas composer? Le hasard a son prix sans doute ; cependant la philosophie me semble surfaire un peu.

2° Aux yeux de Rousseau, le calvinisme est une Religion *très-simple* et *très-sainte*. Or une Religion très-sainte est une Religion très-vraie ; autrement, que signifieroit ce mot *sainte?* L'incertitude dont l'auteur d'*Émile* nous effrayoit tout à l'heure n'est donc pas au fond si redoutable, puisqu'elle ne l'a pas empêché de découvrir une Religion très-vraie? Les autres étant nécessairement fausses, pourquoi ne seroit-il pas permis de les quitter pour celle-là? L'unique difficulté consiste à discerner la *seule bonne* : or la voilà, selon Rousseau; il n'y a plus de risque de s'y méprendre; et quand, revenant sur ses

[1] *Ibid.*

aveux, il supposeroit toutes les religions bonnes, mais non pas au même degré ; quand la question seroit de savoir quelle est la meilleure, encore ne devroit-on point hésiter ; car je ne pense pas qu'il prétendît qu'on dût être arrêté par la crainte qu'il existât une Religion *plus que très-vraie*.

5° A l'en croire, *il n'y a de vraiment essentiel que les devoirs de la morale* : soit ; c'est donc un *devoir essentiel* d'embrasser la Religion dont la morale est *la plus pure* ? Point du tout ; c'est au contraire *une inexcusable présomption*.

Cette conséquence est tellement absurde, qu'elle a contraint Rousseau de modifier lui-même ses principes, mais en passant, dans une note, pour ne pas déranger apparemment la parfaite régularité du texte. Quoi qu'il en soit, il convient que « le devoir de suivre et d'aimer la Religion « de son pays ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires « à la bonne morale [1]. » Ne demandez rien de plus : vous n'obtiendrez pas d'autre concession. Celle-ci n'est déjà peut-être que trop embarrassante ; car, sans préceptes religieux, sans loi positive, comment distinguer avec certitude ce qui est ou non *contraire à la bonne morale* ? Enfin chacun s'en tirera de son mieux. Mais, quant au reste, fussiez-vous convaincu mille fois que tel dogme est faux, et par conséquent *nuisible*, et par conséquent injurieux à la Vérité suprême, au nom de la philosophie, il vous est enjoint de l'*aimer* ; c'est pour vous un *devoir*, et sûrement un devoir de morale, puisqu'il n'y a d'*essentiels* que ceux-là. L'auteur n'a-t-il pas sagement fait d'exclure d'abord la raison de son système ?

Autre contradiction. Après un magnifique éloge de

[1] *Émile*, t. III, p. 187.

l'Evangile, il ajoute : « Avec tout cela, ce même Évangile « est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent « à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé « de concevoir ni d'admettre[1]. » Cela vous semble positif? Attendez un peu ; on vous dira que « le Christianisme, « non pas celui d'aujourd'hui, mais *celui de l'Évangile*..., « est une Religion sainte, sublime, véritable[2]. » Ainsi le Christianisme est une Religion *sainte, sublime, et il est impossible à tout homme sensé de l'admettre* ; le Christianisme *répugne à la raison*, et le Christianisme est une Religion *véritable*. Dociles admirateurs de cet inconséquent sophiste, que vous avez bonne grâce à reprocher aux chrétiens leur obéissante foi ! Le Christianisme, examiné soigneusement, leur paroît, comme à votre maître, une *Religion véritable*, et ils y croient : pauvres gens que les préjugés aveuglent au point de ne pas voir qu'*il est impossible à tout homme sensé d'admettre* cette Religion *sainte, sublime, véritable*, attendu qu'*elle répugne à la raison !*

Au reste, le système d'indifférence adopté par J. J. Rousseau ne lui appartient pas même en propre. Jusque dans ses contradictions, il n'est que le copiste de Chubb et des autres déistes anglois. Celui-ci reconnoît « qu'on « ne peut expliquer l'établissement du Christianisme « qu'en admettant la vérité du récit évangélique ; que le « ministère de Jésus-Christ et le pouvoir qu'il déploya, « ayant, au moins en général, été favorables au bien pu- « blic, il est vraisemblable que Dieu étoit le premier agent « de ce pouvoir, et en dirigeoit l'exercice. » Et après quelques autres réflexions de même nature, il ajoute : « Il suit « de là, ce me semble, qu'il est probable que Jésus-Christ

[1] *Émile*.
[2] *Contrat social*, p. 194.

« avoit une mission divine[1] : » ce qui pourtant n'empêche pas Chubb de penser qu'il y a aussi des *motifs plausibles* d'attribuer à la Religion de Mahomet un *caractère divin*[2]. Qu'on rapproche ces passages de celui où Rousseau parle ainsi des fondateurs des différents cultes : « Ils « se sont dits les envoyés de Dieu ; cela peut être et n'être « pas : » on conviendra que l'identité de principes est parfaite. La conséquence est semblable aussi, car, selon l'auteur anglois : « Passer du Mahométisme au Christianisme, « ou du Christianisme au Mahométisme, c'est uniquement abandonner une forme extérieure de Religion « pour une autre forme ; démarche qui n'offre pas plus « d'avantage réel qu'il n'y en a pour un homme à chan- « ger la couleur de ses vêtements, en quittant, par exem- « ple, un habit bleu pour en prendre un rouge[3] ; » et ce que Chubb dit ici des Mahométans, il le dit également des Païens[4] qui embrassèrent le Christianisme à son origine.

L'indifférence absolue des Religions est donc le fondement de ce système, cent fois plus injurieux à la Divinité que l'athéisme, et plus humiliant pour l'homme, à qui l'on ose dire : « Être borné, imbécile mortel, incapable de « découvrir la vérité, d'où te vient l'*inexcusable présomp- « tion* de chercher à la connoître ? Qu'elle existe ou non, « que t'importe ? Elle n'existe pas pour toi. Ton *devoir* est « d'obéir aveuglément à tous les fourbes qui se diront « *envoyés de Dieu*. Quelque erreur qu'ils enseignent, tu « dois l'*aimer* ; quelque culte qu'ils établissent, tu dois le « *pratiquer sincèrement*. Le sort t'a-t-il fait naître dans « une contrée païenne ? adore les Dieux de ton pays, sacri-

[1] Voyez *Chubb's posthumous Works*, vol. II, p. 41, 42, 43.

[2] *Ibid.*, p. 40.

[3] *Ibid.*, p. 33, 34.

[4] *Ibid.*, p. 33.

« fie à Jupiter, à Mars, à Priape, à Vénus; initie pieuse-
« ment tes filles aux mystères de la bonne déesse. Tu ren-
« dras, en Égypte, les honneurs divins aux crocodiles
« sacrés et au bœuf Apis; chez les Phéniciens, tu offriras
« tes enfants à Moloch; au Mexique, tu prendras les armes
« pour conquérir des victimes humaines à l'affreuse idole
« qu'on y révère; ailleurs, tu te prosterneras humblement
« devant un tronc d'arbre, devant des pierres, des plan-
« tes, des débris d'animaux, restes impurs de la mort.
« As-tu vu le jour à Constantinople? Répète du fond du
« cœur : *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète!*
« A Rome, tu mépriseras ce même Mahomet comme un
« imposteur. Toutes ces Religions et mille autres sont
« *autant d'institutions salutaires, qui ont leur raison*
« *dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du*
« *peuple, ou dans quelque autre cause locale qui rend l'une*
« *préférable à l'autre.* Voilà l'unique différence, et, sans
« se tourmenter pour choisir, le sage s'en tient à celle que
« le hasard lui a donnée. »

Telle est, dans sa simplicité, la doctrine de Jean-Jacques; car la seule restriction qu'il y apporte est visiblement chimérique. « Le devoir de suivre et d'aimer la Reli-
« gion de son pays ne s'étend pas, dit-il, jusqu'aux
« dogmes contraires à la bonne morale. » Fort bien; mais quels sont les peuples qui, en obéissant à leurs lois religieuses, s'imaginent blesser les *devoirs de la bonne morale?* Au contraire, en violant ces lois, ils croiroient commettre un crime et s'attirer le courroux du ciel. Lorsque les disciples de Mahomet parcouroient l'Asie, tenant d'une main le cimeterre et de l'autre l'Alcoran, pense-t-on qu'ils missent en doute s'ils avoient le droit d'égorger les rebelles à l'autorité de leur prophète? Loin d'éprouver des remords en les massacrant, ils se persuadoient faire une œuvre agréable à Dieu. L'histoire est pleine de pareils

exemples. En sacrifiant leurs enfants à Saturne, les habitants de Carthage n'étouffoient pas apparemment les sentiments de la nature, pour le plaisir de se croire coupables d'un crime affreux. Disons-le, car il n'est point de vérité plus méconnue et plus importante : la Religion des peuples est toute leur morale ; et c'est ce qui fait, en partie, le danger du système que nous combattons. En consacrant tous les cultes, il consacre tous les vices, et même tous les forfaits. La polygamie, la prostitution, tout, et jusqu'au meurtre, devient non-seulement permis, mais *salutaire*, selon *le climat, le gouvernement, le génie du peuple.* Grand Dieu! où en sommes-nous, s'il est nécessaire de réfuter une telle doctrine ? Et sera-t-on quitte envers l'humanité, quand, avec un art perfide, on aura, dans de séduisantes phrases, entouré ces maximes exécrables des mots flatteurs de concorde, de tolérance et de paix ?

Remarquez en outre que Rousseau ne veut pas qu'on examine les dogmes, pour savoir s'ils sont vrais, mais s'ils sont conformes à la *bonne morale ;* comme si cet examen étoit plus facile que l'autre, plus à la portée de tous les hommes. Combien en est-il qui soient capables d'apercevoir la liaison souvent éloignée, quoique très-réelle, qui existe entre les devoirs de la morale et des dogmes spéculatifs ? Sur quels principes, d'après quelles règles procédera-t-on à cet examen ? D'après la règle de la conscience ? A ce compte, chacun restera tranquillement dans sa Religion ; car je ne sache pas que la conscience du musulman, du Chinois, de l'Hindou, du Taïtien, en ait jusqu'à présent dégoûté aucun de son culte. On consultera la raison, dites-vous. J'entends ; on remettra la morale en problème, et cela nécessairement ; car pour juger si un dogme est *contraire à la bonne morale*, il faut d'abord connoître avec certitude cette bonne morale. On raisonnera

donc, comme les philosophes de la Grèce et comme ceux de notre temps, à perte de vue, sur les devoirs; et, las d'en chercher en vain le fondement dans de vagues abstractions, on les niera pour en finir. Cette marche fut toujours celle de la philosophie. Qu'on me nomme une vertu qu'elle ait respectée? un vice dont elle ait rougi de se rendre l'apologiste? Depuis Aristippe jusqu'à Diderot, elle n'a jamais su que mettre les passions à l'aise, en s'efforçant de concilier les devoirs de l'homme avec ses penchants, ou plutôt en faisant de ses penchants l'unique règle de ses devoirs. Aussi n'est-il point de Religion, fût-ce celle des Druides, dont la morale ne soit préférable à la morale philosophique. Les Druides au moins recommandoient les vertus qui maintiennent le bon ordre dans les familles, le respect pour la vieillesse, la fidélité conjugale; ils immoloient, à la vérité, des victimes humaines à leurs divinités sanguinaires; mais depuis qu'à son tour la philosophie a trouvé bon d'en immoler, et en plus grand nombre, à une divinité non moins terrible, je ne vois pas qu'elle offre, même sous ce rapport, aucun avantage : à moins peut-être qu'il ne soit plus consolant, plus doux, plus conforme à la dignité de l'homme, d'être égorgé sur les autels de la déesse Raison que sur ceux du Dieu Teutatès.

L'expérience prouve donc que, dès que l'on considère la morale indépendamment de la Religion, la morale devient aussi problématique que la Religion même. Ainsi la restriction que Rousseau met à son système, est nulle en réalité. Il exclut le raisonnement d'un côté, et il l'admet de l'autre, mais avec des conditions qui le rendent impossible à la plupart des hommes, et dangereux pour tous; car ôtez les promesses et les menaces de la Religion, tous ont un intérêt sensible à s'abuser sur les devoirs, et Rousseau lui-même fournit, dans ses écrits, plus d'un exemple de la manière dont on peut obscurcir, au profit des pas-

sions, les préceptes les plus clairs et les plus essentiels de la morale.

Pour réduire la discussion à ses termes les plus simples, il n'y a que trois suppositions possibles : ou toutes les Religions sont vraies, ou elles sont toutes fausses, ou enfin il existe une seule vraie Religion.

La supposition que toutes les Religions sont vraies est évidemment absurde ; des dogmes contradictoires, le oui et le non ne sauroient être vrais en même temps. Cela est de pur sens commun. « Parmi tant de Religions diverses « qui se proscrivent et s'excluent mutuellement, une « seule est la bonne, si tant est qu'une le soit [1], » dit Rousseau.

La supposition que toutes les Religions sont fausses renverse par le fondement le système de l'auteur d'*Émile*. Car, dans ce système, la Religion est nécessaire à la société, et à tous les membres de la société. C'est un *devoir de suivre et d'aimer la Religion de son pays*. Or l'erreur qui, de l'aveu de Rousseau, de Chubb, de Diderot, est *nuisible* de sa nature, et *ne peut manquer de rendre vicieuse toute créature raisonnable et conséquente*, n'est certainement *nécessaire* ni à l'homme ni à la société : *aimer* ce qui est faux, et par cela même pernicieux, ne sauroit être un *devoir* pour personne. Donc, si toutes les Religions sont fausses, la Religion, loin d'être utile, est préjudiciable ; loin d'être obligé d'en *aimer* et d'en *suivre* aucune, on doit les mépriser, les haïr, les proscrire toutes, comme le plus grand fléau de l'humanité. Qui, en effet, oseroit faire un *devoir* à une *créature raisonnable d'aimer* l'erreur, *qui ne peut manquer de la rendre vicieuse?* et que deviendroit cet autre principe, que *les devoirs de la morale sont les seuls essentiels ?* La supposi-

[1] *Émile*, t. III, p. 158.

tion que je discute est donc incompatible avec le système de Rousseau. Admettre l'une, c'est rejeter l'autre évidemment.

Reste la supposition d'une seule Religion véritable, et par conséquent seule utile, seule *nécessaire*, toutes les autres étant faussés, et par conséquent *nuisibles*. Or quoi de plus absurde, dans cette hypothèse, que de faire à l'homme un devoir de suivre la Religion où il est né? que de présenter tous les cultes comme indifférents, comme également *salutaires?* que d'attribuer à l'erreur, source impure du vice, les mêmes droits qu'à la verité, mère de la vertu? que d'interdire à un être raisonnable tout usage de sa raison, sur l'objet qui l'intéresse le plus? que de le contraindre à respecter, à *aimer* des extravagances qui répugnent invinciblement à son esprit? Est-ce donc là ce qu'on appelle de la philosophie? « Un fils, dit-on, n'a « jamais tort de suivre la Religion de son père. » Ainsi, en matière de Religion, la naissance décide de tout. Ici c'est un *devoir* d'être polythéiste, et là c'est un *devoir* de n'adorer qu'un Dieu. La foi doit changer avec les climats, varier selon les degrés de latitude : autant de pays, autant de *devoirs* opposés. Chrétien en Europe, musulman dans la Perse, idolâtre au Congo, vous rendrez, sur les bords du Gange, les honneurs divins à Vishnou. Votre père, un peu crédule, adoroit une pierre, un oignon, conservez ce culte domestique. *Un fils n'a jamais tort de suivre la Religion de son père.* Mais cette Religion est indigne de Dieu et dégradante pour l'homme. N'importe : vous y êtes né ; *en professer une autre seroit une inexcusable présomption.*

Disciples de Jean-Jacques, reconnoissez les paroles de votre maître, et dites si, dans l'hypothèse d'une Religion véritable, il est possible de porter plus loin l'inconséquence ; tranchons le mot, la folie. Quoi, il existe une

vraie Religion, et la plupart des hommes seroient tenus d'en *professer sincèrement* une fausse ! Ce sera pour eux un *devoir* d'outrager la divinité par un culte qu'elle réprouve ! Tout devoir, et Rousseau l'avoue, dérive de la volonté de Dieu * : c'est donc la vérité suprême qui impose aux trois quarts du genre humain l'obligation de *professer* l'erreur et de l'*aimer?* C'est Dieu qui a fait à certains peuples un *devoir* d'adorer le vice ? Convenez qu'il y a de bizarres articles dans le symbole de l'indifférence.

Quelque supposition qu'on adopte, le système de Rousseau répugne donc au sens commun. En théorie, il est impossible : car Jean-Jacques exige deux choses manifestement inalliables. Il veut qu'on croie toutes les Religions également bonnes, et qu'on *professe sincèrement* celle du pays où l'on est né. Mais lui-même n'observe-t-il pas que les Religions diverses se *proscrivent et s'excluent mutuellement ?* En *professer sincèrement une*, c'est donc *exclure* et *proscrire* toutes les autres ? Un Juif *sincère* abhorre nécessairement le Christianisme, comme un *sincère* Chrétien rejette la Religion juive. Ainsi d'un mahométan, ainsi d'un païen, ainsi des sectateurs de tous les cultes opposés. On ne change pas la nature des choses avec des phrases de rhéteur ; on ne fait pas que l'homme puisse croire la même doctrine vraie et fausse en même temps : et cette prétendue foi *sincère* en des dogmes qui *s'excluent mutuellement* n'est au fond qu'une incrédulité, ou une indifférence absolue.

Des considérations développées dans ce chapitre, j'ai droit de conclure, ce me semble, que les principes de Rousseau, dépouillés des prestiges d'une éloquence men-

* Toute justice vient de Dieu, lui seul en est la source. (*Contrat social*. liv. II. chap. VI.)

songère, n'offrent qu'un informe assemblage d'incohérences, d'absurdités et de contradictions. C'en seroit assez peut-être pour qu'on dût les abandonner sans plus d'examen; cependant tout ce que je demande, c'est qu'on les examine attentivement. Ne vous hâtez point de juger, dirai-je aux partisans de ces maximes, convenez seulement qu'il y a de puissants motifs d'en tenir la vérité pour douteuse. Dégagez-vous de toute prévention; cherchez sincèrement ce qui est vrai; étudiez les preuves du Christianisme avec le même soin, avec la même bonne foi que vous étudieriez une science humaine. Sûrement il vous importe autant de savoir si le Christianisme est véritable que de connoître la théorie de l'électricité, ou les lois de la pesanteur. Faites une fois pour l'intérêt de votre sort éternel ce que vous faites tous les jours pour satisfaire votre curiosité. Pour peu que vous attachiez de prix à la vérité, à la raison, à la vertu, vous êtes plus que personne obligés de chercher une règle fixe de croyance et de conduite; car cette règle vous manque plus qu'à personne. Celle que vous vous flattez de posséder est nulle, fausse, illusoire. On l'admet en spéculation, et on la rejette dans la pratique. En effet, je vous le demande à vous particulièrement qui êtes nés en pays catholique, de parents catholiques, *professez-vous sincèrement*, comme Rousseau le veut, la Religion de vos pères? Vous voit-on pratiquer les devoirs que la Religion catholique impose à ceux qui font *profession* de la suivre? Assistez-vous régulièrement, dans nos temples, aux offices publics, aux instructions des pasteurs? Obéissez-vous aux lois de l'Église? Gardez-vous scrupuleusement les préceptes de l'abstinence et du jeûne? Fuyez-vous les spectacles dangereux? Fréquentez-vous les tribunaux de la pénitence? Vous souriez de ces questions, et vous n'avez pas tort. Persuadés que toutes les Religions sont indifférentes, ignorant s'il en est une

vraie, et quelle est cette vraie Religion, pourquoi, dans l'incertitude, vous astreindriez-vous à tant de gêne, à tant de pratiques pénibles? Vous le devez cependant d'après vos principes; mais ces principes contradictoires, exigeant et supposant l'impossible, vous forcent, et c'est l'unique profit que vous en tiriez, d'être inconséquents, même dans l'erreur.

Le système de Rousseau, compatible en apparence avec toutes les Religions, les détruit donc toutes par le fait. Il détruit donc aussi toute vertu; car, dit Rousseau: « Je « n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans Religion: « j'eus longtemps cette opinion trompeuse dont je suis « bien désabusé [1]. » Or, en détruisant la vertu, en détruisant la Religion, il détruit nécessairement la société; et c'est encore Rousseau qui le dit: « Jamais état ne fut « fondé, que la Religion ne lui servit de base [2]. » Otez la base, que devient l'édifice? Hélas! nous ne le savons que trop; et si l'on s'y trompoit aujourd'hui, ce ne seroit pas du moins faute d'expérience.

Fondé sur cette expérience à jamais mémorable, ne nous est-il pas permis de juger la doctrine de Rousseau comme il juge lui-même celle des philosophes que nous avons réfutés précédemment, et de lui adresser ses propres paroles: « Jamais, dites-vous, la vérité n'est nuisible « aux hommes; je le crois comme vous, et c'est, à mon « avis, une grande preuve que ce que vous enseignez n'est « pas la vérité. »

Il tombe, aussi bien que Hobbes, de tout le poids de ses principes, dans l'indifférence absolue des Religions. L'un les déclare toutes fausses ou d'institution humaine; l'autre ne sait pas s'il en est une vraie, et, supposé qu'il y en ait

[1] *Lettre à d'Alembert sur les spectacles.*
[2] *Contrat social*, liv. IV, chap. VIII.

me, il prétend qu'il est impossible de la découvrir. Dans les deux hypothèses, il est également absurde de croire, et inutile d'examiner. Ainsi la conclusion est la même : les prémisses seules sont différentes. Je ne considère ici que les maximes avouées ; car, au fond, Rousseau n'évite l'athéisme, où le conduit son système, qu'en multipliant les contradictions. Quoi qu'il en soit, en prouvant qu'il existe une véritable Religion, j'achèverai de réfuter les indifférents politiques ; et je réfuterai Rousseau, en montrant que Dieu a donné à tous les hommes un moyen sûr, facile, infaillible, de discerner la vraie Religion des Religions fausses.

Que si le lecteur éprouvoit de la répugnance à nous suivre dans ces discussions importantes ; si, insouciant de la vérité, il refusoit de consacrer à de sérieuses méditations quelques-uns de ces instants dont il est si prodigue pour les plaisirs, il faudroit gémir profondément sur la misère de l'homme, que tout attache, remue, intéresse, hors ses éternelles destinées.

CHAPITRE V

SUITE DES CONSIDÉRATIONS SUR LE SECOND SYSTÈME D'INDIFFÉRENCE ET RÉFLEXIONS SUR LA RELIGION NATURELLE.

La seule difficulté qu'on rencontre en combattant les doctrines philosophiques est de les réduire à des maximes fixes et précises. Quand on y est parvenu, tout est fait; elles se réfutent d'elles-mêmes. L'erreur n'est embarrassante que lorsque, revêtant mille formes diverses, et se dérobant, par sa mobile inconséquence, à l'esprit qui veut la saisir, elle échappe, à force de variations, aux prises du raisonnement. C'est le grand art de Rousseau, et sa constante méthode. Trop pénétrant pour s'abuser sur le vice de son système, apercevant à chaque pas les objections qui se présentent en foule, il cherche à les prévenir ou à les éluder, soit par des discours ambigus, soit par des concessions formelles, qu'il révoque bientôt tacitement; et, sûr d'en imposer, à l'aide d'une souple dialectique et d'un ton passionné, au lecteur inattentif, il change à tout instant de principes et de question; passe

adroitement, selon le besoin, d'une hypothèse à une autre, établit une supposition, l'abandonne, y revient ensuite pour l'abandonner derechef; entremêle artificieusement l'erreur avec la vérité, prête à ses adversaires des arguments ridicules, des sentiments qu'ils rejettent, pour se ménager à propos un triomphe brillant; échauffe, éblouit, fascine par des phrases, quand il ne peut convaincre par des preuves, et réussit ainsi à opérer une illusion qu'il ne partage pas. Jamais homme ne fit un plus habile usage des mots. Sans presque aucune pensée qui lui appartienne, il semble se plaire à recueillir des rêveries oubliées depuis longtemps, et à surprendre l'esprit en les lui offrant embellies des grâces d'une élocution enchanteresse. Tel est le charme de son style, qu'il s'empare des sens, comme une douce et suave mélodie; et cependant l'âme s'enivre des séduisantes maximes d'une philosophie qui promet une flatteuse supériorité de lumières à l'orgueil, l'indépendance à la pensée, et ne produit en effet que la servitude de la raison, et la mort de l'intelligence.

La principale cause des contradictions qui nous ont étonnés dans Rousseau, vient de ce qu'intimement convaincu qu'on détruiroit la société en abolissant les Religions positives, ses principes néanmoins le forçoient de les rejeter comme fausses, et par conséquent nuisibles. « Leurs « révélations, c'est lui qui parle, ne font que dégrader « Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'é« claircir les notions du grand Être, je vois que les dogmes « particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir « ils les avilissent; qu'aux mystères inconcevables qui « l'environnent, ils ajoutent des contradictions absurdes; « qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; « qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le « fer et le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, sans

« savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des « hommes et les misères du genre humain[1]. »

A s'en tenir strictement à ce tableau, il eût été difficile de faire à chaque homme un *devoir d'aimer et de suivre la religion de son pays*, c'est-à-dire, de croire *des contradictions absurdes*, d'être *orgueilleux*, *intolérant*, *cruel; de suivre et d'aimer* des doctrines qui, au lieu *d'établir la paix sur la terre, y portent le fer et le feu*, et dans lesquelles enfin Rousseau *ne voit que les crimes des hommes et les misères du genre humain*.

D'un autre côté, il sentoit qu'en proscrivant les cultes dont il trace ce portrait peu flatté, on anéantiroit toute Religion parmi les hommes : et une Religion est absolument indispensable aux hommes, dans son système. N'ayant, en conséquence, que le choix des contradictions, il a sagement préféré celle qui lui étoit utile dans le moment ; et, cessant de représenter les Religions positives comme fausses et pernicieuses, il les a déclarées toutes également *salutaires* ou également vraies. Le *devoir* de *professer sincèrement* celle où l'on est né se déduisoit de là sans peine, et c'est tout ce qu'il falloit à Jean-Jacques pour l'instant.

Toutefois ne pensez pas qu'il abandonne pour cela ses premières maximes. Non; y renoncer, ce seroit admettre la révélation qu'il combat. Il pose des principes pour le besoin, les laisse là quand il n'en a plus que faire, et reproduit gravement ses précédentes assertions.

Ainsi, après avoir avancé qu'un *fils n'a jamais tort de suivre la religion de son père*, il ajoute : « Cherchons-« nous donc sincèrement la vérité ? Ne donnons rien au « droit de la naissance et à l'autorité des pères et des « pasteurs, mais rappelons à l'examen de la conscience et

[1] *Émile*, t. III, p. 133.

« de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre « enfance[1] : » d'où il résulte, ou que Jean-Jacques se contredit grossièrement, ou qu'un *fils n'a jamais tort* de ne pas *chercher sincèrement la vérité.*

Après avoir promulgué, développé le précepte *d'aimer et de suivre la Religion de son pays,* il nous dit du plus grand sang-froid : « Tant qu'on ne donne rien à l'autorité « des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on est né, les « seules lumières de la raison ne peuvent, dans l'institu- « tion de la nature, nous mener plus loin que la Religion « naturelle[2]. » N'est-ce pas fortifier singulièrement le précepte dont il s'agit, que de nous apprendre qu'il n'a aucune espèce de fondement dans la raison !

Et cette proposition, Rousseau déjà l'avoit expressément établie au commencement de la seconde partie de la Profession de Foi : « Vous ne voyez, dans mon exposé, que « la Religion naturelle : *il est bien étrange qu'il en faille « une autre !* Par où connoîtrai-je cette nécessité? De quoi « puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumières « qu'il donne à mon esprit, et selon les sentiments qu'il « inspire à mon cœur? Quelle pureté de morale, quel « dogme utile à l'homme, et honorable à son auteur, « puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse « tirer sans elle du bon usage de mes facultés? Montrez- « moi ce qu'on peut ajouter pour la gloire de Dieu, pour « le bien de la société, et pour mon propre avantage, aux « devoirs de la loi naturelle, et quelle vertu vous ferez nai- « tre d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence « du mien? les plus grandes idées de la Divinité nous « viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la na- « ture, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit

[1] *Émile,* t. III, p. 139.
[2] *Ibid.,* t. III, p. 204.

« à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ?
« Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus?

« Il fallait un culte uniforme ; je le veux bien ; mais ce « point étoit-il donc si important qu'il fallût tout l'appa- « reil de la puissance divine pour l'établir? Ne confondons « point le cérémonial de la Religion avec la Religion. Le « culte que Dieu demande est celui du cœur, et celui-là, « quand il est sincère, est toujours uniforme ; c'est avoir « une vanité bien folle de s'imaginer que Dieu prenne un « si grand intérêt à la forme de l'habit du prêtre, à l'or- « dre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'au- « tel, et à toutes ses génuflexions. Eh ! mon ami, reste de « toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de terre. « Dieu veut être adoré en esprit et en vérité : ce devoir est « de toutes les Religions, de tous les pays, de tous les « hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uni- « forme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de « police ; il ne faut point de révélation pour cela [1]. »

En partant de ces principes et en les suivant jusqu'au bout, on arrive à un résultat opposé aux conclusions de Rousseau ; mais ces conclusions étant, comme je l'ai montré, contradictoires dans les termes, ses disciples sont nécessairement poussés dans le système pur et simple de la Religion naturelle ; c'est-à-dire, qu'envisageant toutes les religions positives comme inutiles, absurdes, funestes, ils les rejettent toutes sans distinction, et se dispensent d'en pratiquer aucune.

Jean-Jacques, il est vrai, distingue le *cérémonial de la Religion* de la Religion même, regarde le culte extérieur comme *une pure affaire de police*, et dans le cas *où il doive être uniforme*, ce qu'au reste il ne décide pas, semble trouver bon qu'on s'y conforme *pour le bon ordre*. Mais

[1] *Émile*, t. III, p. 132-135.

cette condescendance est manifestement illusoire ; car, en toute Religion, le culte, intimement lié au dogme, n'en est, pour ainsi dire, que l'expression, en sorte que l'on ne peut raisonnablement nier l'un et pratiquer l'autre. Ainsi, dans la Religion catholique, le sacrifice de la messe suppose la présence réelle de Jésus-Christ, sa divinité, etc. La confession suppose, dans les prêtres, le pouvoir de lier et de délier, et de même des autres sacrements. Pour pratiquer un tel culte, il faut donc être, ou catholique de bonne foi, ou le plus vil des hypocrites et le plus lâche des imposteurs : point de milieu. Or Rousseau ne dira pas sûrement que le mensonge, l'imposture, l'hypocrisie, sont compatibles avec la bonne morale. D'ailleurs, quand il le diroit, l'embarras ne seroit pas moindre : car le philosophe qui se montreroit extérieurement catholique contre sa conscience, contribuant, par son exemple, à conserver et à propager des dogmes qui, selon Rousseau, *rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel, et portent le fer et le feu par toute la terre*, commettroit un des plus grands crimes que la justice de Dieu puisse punir.

Pour donner le change au lecteur, Rousseau feint de confondre le culte avec ce qui n'en est qu'un très-léger accessoire, *la forme de l'habit du prêtre, ses gestes, ses génuflexions*. Mais cette méprise volontaire prouve seulement qu'il a pressenti l'objection, et qu'il lui a semblé plus facile de la dénaturer que d'y répondre.

Son système, dégagé des contradictions hétérogènes dont il le surcharge, n'est donc que le pur déisme, espèce de secte qu'enfanta le socinianisme, vers le commencement du seizième siècle. Témoin des rapides progrès de la licence de penser parmi les protestants, Mélanchthon prévoyoit avec effroi de plus grands désastres, et qu'aucune vérité, aucun dogme, n'arrêteroit les novateurs [1]. Luther

[1] Lib. IV, Epist. XIV.

avoit donné l'impulsion fatale; l'esprit humain étoit, pour ainsi dire, précipité; rien ne pouvoit désormais, ni le retenir, ni modérer sa chute; il falloit qu'il allât toujours tombant, jusqu'à ce qu'il eût atteint le fond de l'abîme. Quoique le calviniste Viret soit le premier qui, dans un ouvrage publié en 1563, fasse mention de certains sectaires qui prenoient le nom de *Déistes*[1], leur origine remonte plus haut; et l'on voit dans les écrits des fondateurs du protestantisme, et surtout dans leurs lettres confidentielles, que la réforme se sentoit dès lors intérieurement travaillée de je ne sais quelle maladie terrible qui l'épouvantoit elle-même. De noirs pressentiments agitoient ses chefs; ils ne découvroient, dans l'avenir, que *d'affreux combats* d'opinions, *et des guerres plus impitoyables que celles des Centaures. Bon Dieu*, s'écrioit l'un d'eux, *quelle tragédie verra la postérité*[2]! Cependant la contagion se répandoit de proche en proche: *la sainte liberté évangélique* préparoit infatigablement la destruction de l'Évangile; car la liberté étoit alors le cri de ralliement des sectaires, comme elle l'a été depuis des factieux; et la *liberté d'agir*, qui a renversé l'ordre politique, n'étoit qu'une conséquence de la *liberté de penser*, qui avoit renversé l'ordre religieux.

Un siècle après Socin, le poison du déisme circuloit dans toutes les veines de la réforme, et ses théologiens rigides, déjà peu nombreux à cette époque, ne parlent que des effrayants progrès de l'indifférence des religions dans son sein. Mais ils déploroient le mal et ne pouvoient y appliquer le remède. L'arbre portoit son fruit; et, bien que ce fruit parût chaque jour plus amer et plus dangereux, comment l'empêcher de naître et de mûrir, tandis que

[1] Voyez le *Dictionnaire de Bayle*, art. *Viret*.

[2] *Histoire des Variat.*, liv. V, n° 31.

l'on conservoit, que l'on cultivoit avec amour l'arbre dont il étoit la production naturelle et nécessaire.

Aussi l'Angleterre et la Hollande, impurs réceptacles où fermentoit la lie des sectes qu'enfantoit incessamment l'ardeur d'innover, se peuploient d'une nouvelle espèce d'hommes qui, sous le nom de *tolérants*, de *libres penseurs*, sapoient tous les appuis de la société et toutes les bases du Christianisme. Contenus par la crainte des lois, en France, où ils prenoient le titre d'*esprits forts*, ils s'y multiplièrent lentement, et s'environnèrent d'ombres épaisses, pendant que Louis XIV vécut. Si *un bruit sourd d'impiété* venoit de temps en temps alarmer l'oreille attentive de Bossuet, et indigner sa grande âme, ce bruit n'étoit encore, pour ainsi dire, que souterrain, et la tremblante incrédulité se déroboit aux regards des évêques et des magistrats, gardiens des saines doctrines. Ce siècle fut, pour la France, celui de la gloire et de la Religion. Avec la régence s'ouvre un période bien différent. Les mœurs de Philippe et ses opinions connues avoient de bonne heure promis aux esprits forts un protecteur digne d'eux. A peine le vice eut-il saisi le pouvoir, qu'ils sentirent qu'ils alloient régner. L'exemple du prince, la vanité, l'attrait du libertinage, remplirent leurs rangs d'une multitude de prosélytes, sortis pour la plupart des hautes classes de la société. Leur audace, accrue par le succès, franchit les dernières bornes : ils attaquèrent de front toutes les croyances et toutes les institutions religieuses. Toussaint donna le signal par son livre *des Mœurs*, qui souleva contre lui la France chrétienne. Mais des scandales plus grands firent bientôt oublier ce premier scandale. Un homme d'un esprit infini, mais dépravé, se persuada que sa renommée seroit incomplète, tant qu'il resteroit à Jésus-Christ un adorateur. L'incroyable activité de cet homme, ses rares talents, sa haine implacable contre la

Religion, tout concourut à le placer à la tête du parti philosophique, qu'il contribua plus que personne à grossir et à fortifier. La foule se pressa autour de sa gloire, et une violente conjuration s'ourdit publiquement contre le Christianisme. Elle existoit en secret depuis longtemps, au rapport de Jurieu, qui nous apprend que plusieurs des ministres réfugiés en Hollande, après la révocation de l'édit de Nantes, étoient de ces indifférents cachés qui « formoient dans les Églises réformées de France, depuis « quelques années, *ce malheureux parti où l'on conjuroit « contre le Christianisme*[1]. » Le témoignage n'est pas suspect, et nous savons maintenant à quelle école appartenoient les premiers auteurs de la guerre contre la Religion révélée.

Cette école n'a pas un moment cessé de fournir des auxiliaires à la même cause. Bayle étoit protestant; Rousseau, né protestant, n'a fait que développer les principes des protestants; les déistes anglois, de qui Voltaire et ses disciples ont emprunté presque toute leur science antichrétienne, étoient protestants, et des protestants plus conséquents que les autres, comme nous le prouverons. Ainsi l'on avoit commencé par réformer ou abolir certains dogmes, et l'on finit par les réformer tous, y compris la révélation. C'est à ce point que les modernes philosophes saisirent le protestantisme; et toujours réformant, ils en vinrent jusqu'à réformer Dieu même, et à vouloir réaliser la monstrueuse fiction d'un peuple athée, inventée par Bayle, et si chère à Diderot et à tous les sages de son école. On put se convaincre alors que l'impiété, si humaine et si douce dans ses paroles, sait, au besoin, s'aider également de la hache du bourreau et de la plume du sophiste.

[1] *Tableau du Socinianisme*, let. I, p. 5.

Pendant les premières années qui suivirent cette sanglante époque, la philosophie, à peine descendue des échafauds où elle tenoit ses assises, et encore, si j'ose le dire, pleine de mort, ne fut guère qu'un hideux et fanatique athéisme. Peu à peu cependant l'on s'accoutuma à entendre, sans frémir, prononcer le nom de Dieu. Robespierre avoit donné l'exemple de tolérer l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, et l'on jugea sensément que personne n'avoit le droit de se montrer moins tolérant que Robespierre.

Aujourd'hui, l'opinion penche vers l'indifférence universelle. Les gouvernements la favorisent de tout leur pouvoir, et, chose inouïe, s'efforcent d'entraîner le Christianisme dans ce système : nouveau genre de persécution, dont nous sommes loin de connoître encore tous les effets. Le temps les développera, et, en décidant du sort des doctrines sociales, décidera du sort de la société et de l'existence du genre humain. Rentrons dans la discussion.

La souveraineté de la raison humaine en matière de foi, dogme fondamental du protestantisme, est aussi le fondement du déisme, et son caractère distinctif est l'exclusion absolue de toute révélation.

« Le déisme, dit un auteur anglois, n'est autre chose « que la Religion essentielle à l'homme, la vraie Religion « de la nature et *de la raison*[1]. » Rousseau tient le même langage. « Les plus grandes idées de Dieu nous viennent « *par la raison seule*. Voyez le spectacle de la nature, « écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos « yeux, à notre conscience, à notre jugement? Qu'est-ce « que les hommes nous diront de plus ? *Leurs révélations « ne font que dégrader Dieu*, en lui donnant les passions « humaines[2]. »

[1] *Deism fairly stated, and fully vindicated*, p. 5.
[2] *Émile*, t. III, p. 132-133.

Reste maintenant à savoir en quoi consiste cette Religion *de la nature et de la raison*, cette Religion *essentielle à l'homme*, et dont néanmoins l'homme n'a jamais su se contenter; car c'est un fait remarquable, qu'il n'exista dans aucun temps de peuple déiste, que tous ont eu des Religions qu'ils croyoient révélées, des Religions par conséquent opposées *à la raison et à la nature;* ce qui n'empêche pas Rousseau de faire aux hommes un *devoir de les suivre et de les aimer*. N'importe, passons sur ce judicieux précepte, mettons-le, à l'exemple des disciples de Jean-Jacques, en oubli. Toute Religion se compose essentiellement de dogmes, de culte et de morale. Examinons la Religion naturelle sous ce triple rapport.

Premièrement, pour ce qui est des dogmes, la Religion *de la nature* semble laisser à chacun une pleine et entière liberté de choix, et nous verrons bientôt que cela ne peut être autrement. Autant de déistes, autant de symboles. Celui de lord Cherbury, le patriarche des déistes anglois, se réduit à cinq articles : 1° Qu'il existe un Être suprême ; 2° que nous devons lui rendre un culte ; 3° que la piété et la vertu forment la partie principale de ce culte ; 4° que nous devons nous repentir de nos fautes, et qu'en ce cas Dieu nous les pardonnera ; 5° que les bons seront récompensés et les méchants punis dans une vie future[1].

On pourroit demander à lord Cherbury mille explications sur ce court symbole. Qu'entend-il par piété? Qu'entend-il par vertu? Comment sait-il avec certitude que Dieu pardonnera au repentir? Il insinue que la Religion chrétienne est trop indulgente sur ce point[2]; il connoît

[1] *De Religione Gentilium.*

[2] *Appendix ad op. de Relig. laici. qu.* 6.

donc la mesure précise du repentir qui mérite le pardon : comme si un sentiment quelconque avoit une mesure appréciable. Aussi n'essaie-t-il pas de la fixer, et il laisse l'homme dans l'ignorance la plus terrible où une créature raisonnable et foible se puisse trouver.

Le symbole qui précède vous paroît-il insuffisant, Blount vous en offre un en sept articles, que voici : 1° Qu'il existe un Dieu éternel, infini, créateur de toutes choses ; 2° qu'il gouverne le monde par sa providence ; 3° qu'il est de notre devoir de lui rendre un culte, comme à notre créateur et à notre maître ; 4° que ce culte consiste dans la prière et les louanges ; 5° qu'obéir à Dieu, c'est se conformer aux règles de la droite raison par la pratique des vertus morales ; 6° que nous devons attendre, dans un état futur, des peines ou des récompenses, suivant que nous aurons agi durant cette vie, ce qui renferme l'immortalité de l'âme ; 7° que lorsque nous nous sommes écartés des règles du devoir, nous devons nous en repentir, et nous confier, pour le pardon, dans la miséricorde de Dieu [1].

La raison de Blount est, comme on voit, un peu plus exigeante en matière de foi que la raison de lord Cherbury. Celui-ci n'admet point explicitement l'immortalité de l'âme dans son symbole ; peut-être est-ce par oubli : on ne sauroit penser à tout.

Au reste, tout en argumentant contre la révélation, Blount écrivoit à Sydenham : « Dans notre voyage vers « l'autre monde, la route commune est, sans aucun doute, « la plus sûre ; et, quoique le déisme soit une bonne pré« paration pour la conscience, si l'on y sème le Christia« nisme, elle produira une bien plus abondante mois« son [2]. »

[1] *The Oracles of Reason*, p. 197.
[2] *Ibid.*, p. 91.

Bolingbroke, peu satisfait des symboles de ses devanciers, élargit étrangement la voie de la Religion naturelle. Il nie que Dieu puisse être offensé par l'homme, et attaque en conséquence la doctrine des peines et des récompenses futures[1]. Tout se perfectionne avec le temps.

Si l'âme est immatérielle ou matérielle, si elle est distincte du corps, et si, dans ce cas, elle est périssable comme le corps, ou doit lui survivre : Chubb ne décide point ces questions, parce qu'il n'aperçoit rien sur quoi l'on en puisse fonder la décision[2]. Toutefois il paroît fortement incliner vers le matérialisme[3]; et en supposant qu'il y ait des châtiments et des récompenses futures, chose au moins fort douteuse à son avis, la masse du genre humain n'a pas lieu de s'en inquiéter beaucoup ; car ces récompenses et ces peines ne seront que pour les hommes dont les actions auront puissamment influé sur le bonheur ou le malheur du genre humain. Les autres n'ont rien à espérer ni à craindre. Leur vie est trop insignifiante, pour que Dieu daigne leur en demander compte. « Autant vaudroit s'imaginer, dit Chubb, qu'un jour il jugera tous les animaux[4]. »

L'existence de Dieu est donc le seul dogme qu'admettent formellement les deux derniers auteurs dont je viens de parler. Cette grande et sublime vérité, au milieu des débris de toutes les doctrines religieuses, est demeurée debout dans leur esprit, comme une colonne d'un temple antique que le temps ou les barbares ont renversé.

Jean-Jacques étend un peu davantage le symbole de la religion naturelle ; mais je montrerai tout à l'heure qu'il

[1] *Bolingbroke's Works*, v. V, p. 209, 356, 493, 495, 498, 507, 508, 510.
[2] *Chubb's Posthumous Works*, vol. I, p. 312, 313.
[3] *Ibid.*, p. 317, 318, 324, 326.
[4] *Ibid.*, p. 395, 400.

n'a pas droit, dans ses principes, d'exiger que qui que ce soit en adopte un seul article. Il admet l'existence de Dieu, la distinction de l'âme et du corps, et une vie future, où chacun *se rappellera ce qu'il aura senti, ce qu'il aura fait durant sa vie; et il ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons et le tourment des méchants.* « Ne me demandez pas, ajoute-t-il, s'il y « aura d'autres sources de bonheur et de peines; je « l'ignore[1]. »

Cette doctrine est assez satisfaisante pour le méchant, surtout si l'on y joint l'espoir que ses *souvenirs* s'éteindront avec son existence. Or, c'est ce que Rousseau lui fait espérer; comme il laisse aux bons la crainte d'arriver un jour au terme fatal de la vie heureuse qu'il leur promet. « Quelle est cette vie, se demande-t-il; et l'âme « est-elle immortelle par sa nature? Mon entendement « borné ne connoît rien sans bornes; tout ce qu'on appelle « infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels rai- « sonnements puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir? « Je crois que l'âme survit au corps assez pour le main- « tien de l'ordre; qui sait si c'est assez pour durer tou- « jours[2]? »

C'est ainsi que *Dieu a tout dit à ses yeux, à sa conscience, à son jugement.* Remarquez en outre qu'il déduit le dogme d'une autre vie de la notion des attributs de Dieu. « Or, dit-il, si je viens à découvrir successivement « ces attributs dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par le « bon usage de ma raison, c'est par des conséquences for- « cées *; mais je les affirme sans les comprendre, et, dans

[1] *Émile*, t. III, p. 87, 88.

[2] *Ibid.*, p. 86.

* Rousseau se sert ici, et peut-être à dessein, d'un mot équivoque. Dans le langage ordinaire, on entend par conséquences *forcées*, des conséquences fausses, ou au moins douteuses. On pourroit dire aussi

« le fond, c'est n'affirmer rien. J'ai beau me dire : Dieu « est ainsi ; je le sens, je me le prouve ; je n'en conçois « pas mieux comment Dieu peut être ainsi. Enfin, plus je « m'efforce de contempler son essence infinie, moins je « la conçois ; mais elle est, cela me suffit ; moins je la « conçois, plus je l'adore [1]. »

Ainsi Rousseau fonde *l'espérance du juste* sur des attributs dont *il n'a nulle idée absolue, qu'il affirme sans les comprendre*, de sorte que, *dans le fond, c'est n'affirmer rien*. Ne voilà-t-il pas une merveilleuse certitude, et une espérance bien consolante ? *Plus il s'efforce de contempler l'essence infinie de la Divinité, moins il la conçoit ;* il ne la connoît ni en elle-même, ni dans ses attributs : et c'est de la sorte que *les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule*. Chose admirable, et que la philosophie seule pouvoit nous apprendre ; la plus grande idée que nous ayons de la Divinité, est de n'en avoir aucune idée !

Mais enfin, dira-t-on, *elle est*, *cela nous suffit :* son existence est un dogme admis par tous les sectateurs de la Religion naturelle. Soit ; mais je soutiens que, dans leurs

que ce sont des conséquences nécessaires, que l'esprit est *forcé* d'admettre. *Le bon usage de la raison*, dont parle Rousseau, favorise ce dernier sens : le reste de la phrase le contredit ; car, tirer une conséquence, c'est *affirmer* quelque chose, et qui n'*affirme rien*, ne conclut pas. De plus, Rousseau tombe dans une erreur grave, en supposant qu'il faut comprendre, pour affirmer réellement ; cela n'est pas, il suffit d'avoir une idée nette de ce qu'on affirme. Ainsi le mot *attraction* réveillant en nous une idée, et en chacun de nous la même idée, nous pouvons affirmer ou nier l'existence de cette force occulte, que nous ne comprenons pas en elle-même. Au reste, le passage auquel cette note appartient, n'est pas le seul où Rousseau cherche à cacher l'inconséquence et le vague de ses doctrines sous l'ambiguïté des expressions.

[1] *Émile*, t. III, p. 96.

principes, on peut légitimement nier ce dogme, et même qu'on le doit quelquefois.

En effet, la première règle de Jean-Jacques et de tous les déistes, leur principe fondamental est de former sa foi sur les seules lumières de la raison, et par conséquent de ne rien croire que ce que l'on conçoit clairement. Or, je suppose un philosophe qui ne conçoive pas plus clairement l'existence de Dieu que Rousseau ne conçoit son essence et ses attributs, il pourra et devra le nier, s'il est conséquent. Car de demeurer indécis sur une telle question, Rousseau nous apprend qu'il est impossible : « Le doute « sur les choses qu'il nous importe de connoître est un « état trop violent pour l'esprit humain ; il n'y résiste pas « longtemps, il se décide, malgré lui, de manière ou « d'autre[1]. »

Réalisons un moment le fait supposé ; mettons dans la bouche de Rousseau ses propres paroles, et voyons ce que lui répondroit le philosophe en question, à qui d'ailleurs je ne prêterai que des opinions défendues par un célèbre partisan de la Religion naturelle.

ROUSSEAU.

Je vous plains sincèrement de ne pas croire à l'Être infini. Vous ne concevez pas qu'il existe ; mais je ne conçois pas davantage ses attributs, et j'y crois : « Le plus digne « usage de ma raison est de s'anéantir devant lui[2] : » suivez mon exemple.

LE PHILOSOPHE.

« Me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son « auteur[3] : autant peut m'en dire celui qui me trompe ; « il me faut des raisons pour soumettre ma raison[4]. »

[1] *Émile*, t. III, p. 27.
[2] *Ibid.*, p. 96.
[3] *Ibid.*, p. 180.
[4] *Ibid.*, p. 139.

ROUSSEAU.

Eh bien, « voyez le spectacle de la nature : c'est dans « ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et à « adorer son divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas « lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue in- « telligible à tous les esprits[1]. » Répondez : « Dieu n'a-t-il « pas tout dit à nos yeux ? »

LE PHILOSOPHE.

Aux vôtres, il se peut, aux miens, non ; et de plus, je ne saurois vous dissimuler que vous me semblez raisonner fort mal. « Arguer du cours de la nature pour en in- « férer l'existence d'une cause intelligente qui a établi et « qui maintient l'ordre dans l'univers, c'est embrasser « un principe incertain tout ensemble et inutile ; car ce « sujet est entièrement hors de la sphère de l'expérience « humaine[2]. »

ROUSSEAU.

Au moins conviendrez-vous que « Dieu a tout dit à no- « tre jugement? » Vous ne nierez pas l'éternelle correspondance de l'effet et de la cause, dont j'ai déduit si nettement l'existence du premier Être?

LE PHILOSOPHE.

Pourquoi non? A mon sens, « on ne sauroit tirer un « argument, même probable, de la relation de la cause à « l'effet, ou de l'effet à la cause[3] ; la liaison de l'effet avec « sa cause est entièrement arbitraire, non-seulement dans « sa première notion *à priori*, mais encore après que « cette notion nous a été suggérée par l'expérience[4] »

[1] *Émile*, t. III, p. 177.
[2] *Hume's Philosophical Essays*, p. 224.
[3] *Ibid.*, p. 62, 63.
[4] *Ibid.*, p. 53, 54.

ous voyez que nous sommes loin de nous entendre. Vos preuves font sur mon esprit une tout autre impression que sur le vôtre : je n'y aperçois que des sophismes, et des sophismes ne me convainquent pas. D'ailleurs vous me parlez d'un Dieu qu'*environnent des mystères inconcevables*[1] : or, si je commence une fois à croire des mystères inconcevables, où m'arrêterai-je? Qui me guidera dans le choix que j'en dois faire? De quel droit rejetterai-je la révélation? Vous l'avez dit vous-même : « Celui qui « charge de *mystères*, de contradictions, le culte qu'il me « prêche, m'apprend par cela même à m'en défier[2]. »

ROUSSEAU.

« Je vous ai ouvert mon cœur sans réserve ; ce que je « tiens pour sûr, je vous l'ai donné pour tel : je vous ai « dit mes raisons de croire. Maintenant c'est à vous de « juger[3]. Je n'ai pas la prétention de me croire infailiblel; « d'autres hommes peuvent » trouver douteux ce qui me paroît démontré, faux ce qui me paroît vrai : « Je raisonne « pour moi et non pas pour eux : je ne les blâme ni ne « les imite : leur jugement peut être meilleur que le « mien ; mais il n'y a pas de ma faute si ce n'est pas le « mien[4]. » L'existence de Dieu m'est attestée par ses œuvres : *Nul*, vous disois-je, *n'est excusable de ne pas lire dans ce grand et sublime livre :* cette maxime, j'en conviens, est trop générale ; elle m'est échappée, comme tant d'autres, sans trop de réflexion. Au fond, cependant, vous avez dû voir que ce n'étoit là ni ma première ni ma dernière pensée. La preuve en est dans ces paroles qui précèdent de tout un volume celles que je rappelois à

[1] *Émile*, t. III, p. 133.
[2] *Ibid.*, p. 150.
[3] *Ibid.*, p. 192.
[4] *Ibid.*, p. 179.

l'instant, et les modifient déjà beaucoup : « Le philosophe « qui ne croit pas a tort, parce qu'il use mal de la raison « qu'il a cultivée, et qu'il est en état d'entendre les vé- « rités qu'il rejette [1]. » J'avoue que ce texte est encore bien dur : il met, il est vrai, le peuple à l'abri, mais il laisse le philosophe dans l'embarras. Cela me peine, et pour vous que je damne philosophiquement ; et pour moi, qui abhorre la barbare intolérance. Après tout, « ce n'est « pas une petite affaire de connoître que Dieu existe ; et « quand nous sommes parvenus là, quand nous nous de- « mandons, quel est-il ? où est-il ? notre esprit se confond, « s'égare, et nous ne savons plus que penser [2]. » Voilà justement ce qui vous arrive. « Les idées de création, « d'annihilation, d'ubiquité, d'éternité, de toute-puis- « sance, celle des attributs divins, toutes ces idées qu'il « appartient à si peu d'hommes de voir aussi confuses et « aussi obscures qu'elles le sont, se présentent à vous « dans toute leur force [3], » c'est-à-dire, dans toute leur obscurité. Or, il seroit cruel d'être damné pour avoir eu plus d'esprit que les autres hommes : et se pourroit-il qu'il n'y eût de salut que pour les sots ! Posé ce que je viens de dire, c'est pourtant ce qui résulteroit du principe vulgaire : « Il faut croire en Dieu pour être sauvé. » A la philosophie ne plaise que je m'obstine à soutenir cette maxime impitoyable ; j'en vois trop clairement les conséquences. « Ce dogme mal entendu est le principe de « la sanguinaire intolérance, et la cause de toutes les vai- « nes instructions qui portent le coup mortel à la raison « humaine, en l'accoutumant à se payer de mots [4]. » Votre

[1] *Émile*, t. II, p. 350.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 341.
[3] *Ibid.*, p. 346.
[4] *Ibid.*, t. II, p. 350.

cause est donc celle de la raison humaine, et vous ne devez pas craindre que *je lui porte le coup mortel.* « Il « est clair que tel homme, parvenu jusqu'à la vieillesse « sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de sa « présence dans l'autre vie, si son aveuglement n'a pas « été volontaire, et je dis qu'il ne l'est pas toujours [1]. » Vieillissez donc en paix dans votre incroyance : *bien différent* de ceux qui se persuadent *qu'il faut confesser tel ou tel article*, « moi je pense, au contraire, que l'essentiel de « la Religion consiste en pratique ; que non-seulement il « faut être homme de bien, miséricordieux, humain, cha- « ritable, mais que quiconque est vraiment tel, en croit « assez pour être sauvé [2]. »

« Vous avez fait ce que vous avez pu pour atteindre à la « vérité, mais sa source est trop élevée : quand les forces « vous manquent pour aller plus loin, de quoi pouvez-vous « être coupable ? c'est à elle à s'approcher [3]. »

Qu'est-ce donc que la Religion naturelle, qu'un gouffre où viennent s'engloutir tous les dogmes, même celui de l'existence de Dieu ? et Bossuet l'a définie complètement, lorsqu'il a dit que le *déisme n'est qu'un athéisme déguisé.* Parmi ses sectateurs, l'un admet ce que l'autre rejette, nie ce qu'il affirme, et réciproquement. A grand'peine en trouveroit-on deux qui professent la même doctrine. Nul n'a le droit d'exiger qu'on se soumette à ses enseignements. Suprême juge de sa foi, chacun jouit de la faculté de l'étendre ou de la restreindre comme il lui plaît ; et aucune croyance n'est essentielle, dans la seule Religion *essentielle à l'homme*. Étrange Religion dont le symbole peut se réduire à l'athéisme !

[1] *Émile*, p. 352.
[2] *Lettre à M. de Beaumont*, p. 59.
[3] *Émile*, t. III, p. 128.

Secondement, le culte extérieur n'étant qu'un vain *cérémonial*, et *purement une affaire de police*, est indifférent en soi ; rien n'empêche de s'en passer.

« Les vrais devoirs de la Religion sont indépendants « des institutions des hommes[1], et le culte que Dieu de- « mande est celui du cœur[2]. » Or, ce que Dieu ne demande point, qui oseroit l'exiger ? Pleine liberté donc à cet égard, et tel homme pourra, dans toute sa vie, ne pas donner un seul signe de Religion, sans blesser *les vrais devoirs de la Religion*. A quoi bon des cérémonies, des temples ? « Un cœur juste est le vrai temple de la Divinité[3]. » Que depuis le commencement du monde, il n'ait point existé de nation sans culte public, peu importe. « Nous avons « mis à part, dit Rousseau, toute autorité humaine[4]..... « Pour moi, ce n'est qu'après bien des années de médi- « tation que j'ai pris mon parti ; je m'y tiens[5]. » Cela est sans réplique, et si ses disciples avoient su *prendre leur parti* aussi décidément, s'ils avoient soigneusement élagué de la Religion naturelle toute espèce de *cérémonial*, nous n'aurions pas vu établir en France, au dix-huitième siècle, le culte de la *Raison*, représentée par une prostituée. Mais n'insistons pas sur cette légère aberration, qui après tout, est *purement une affaire de police*.

Le seul culte essentiel, et Bolingbroke l'avoue[6] aussi bien que Rousseau, est donc le culte extérieur. Or, quoi qu'on puisse penser du culte extérieur, il est sûr au moins que le premier dépend des dogmes, et doit en découler. Rousseau combattant la Religion révélée, parle ainsi :

[1] *Émile*, t. III, p. 196.
[2] *Ibid.*, p. 134.
[3] *Ibid.*, p. 196.
[4] *Ibid.*, p. 151.
[5] *Ibid.*, p. 193.
[6] *Bolingbroke's Works*, vol. V. p. 97.

« Cette doctrine *venant de Dieu*, doit porter le sacré « caractère de la Divinité ; non-seulement elle doit nous « éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace « dans notre esprit ; mais *elle doit aussi nous proposer « un culte, une morale, des maximes convenables aux « attributs par lesquels seuls nous concevons son es- « sence*[1] »

Ou la Religion naturelle *ne vient pas de Dieu*, c'est-à-dire, est fausse, ou elle doit présenter les caractères que Rousseau juge inséparables d'une Religion qui *vient de Dieu: elle doit donc nous proposer un culte convenable aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence*. Or, par malheur, il se trouve que *plus nous nous efforçons de contempler cette essence infinie, moins nous la concevons*; *que nous n'avons nulle idée absolue des attributs de Dieu ; que nous les affirmons sans les comprendre*, ce qui, *dans le fond, est n'affirmer rien*[2]. De sorte que « si la Religion naturelle est insuffisante, c'est « par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités « qu'elle nous enseigne[3] ; » obscurités qui résultent de ce qu'elle repose sur le seul *raisonnement*, lequel *ne trace dans notre esprit que des idées confuses de la Divinité*.

Je ne ferai point remarquer l'étroit enchaînement, la parfaite concordance de ces idées, et avec combien de raison Rousseau nous vante une Religion qui *laisse dans* l'obscurité *les grandes vérités qu'elle nous enseigne, qui ne trace dans notre esprit que des idées confuses de la Divinité*, et dont les sectateurs, *dans le fond*, *n'affirment rien, parce qu'ils ne comprennent rien*. Je l'avoue, pour

[1] *Émile*, t. III, p. 148.
[2] *Ibid.*, p. 96.
[3] *Ibid.*, p. 150.

moi, quelque *ému* que soit *le bon* Jean-Jacques en nous débitant cette claire et sublime doctrine, avec quelque *véhémence qu'il ait parlé*, « je ne crois point du tout en-« tendre le divin Orphée chanter les premières hymnes, « et apprendre aux hommes le culte des dieux[1]. » Mon embarras, au contraire, est de comprendre comment il sortira de ces *obscurités*, de ces *idées confuses*, un culte quelconque.

Aussi n'aperçois-je que discordance et contradiction, en tout ce que les déistes nous disent de ce culte mystérieux qu'ils ne définissent jamais. Si Blount le fait consister dans la *prière et les louanges*, Rousseau retranche aussitôt la moitié du précepte. « Je m'exerce, nous dit-il, « aux sublimes contemplations. Je médite sur l'ordre de « l'univers, non pour l'expliquer par de vains systèmes, « mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage « auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec l'auteur de « l'univers, je pénètre toutes mes facultés de sa divine « essence : je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses « dons, *mais je ne le prie pas ;* que lui demanderois-« je[2] ? » On conçoit, en effet, que l'homme n'a rien à demander à Dieu : il est si riche de son propre fonds, son esprit est si plein de lumières, son cœur si fertile en bons sentiments.

Au reste, je ne pense pas que, dans l'énumération qu'on vient de lire, Rousseau prétende faire un devoir à tous les hommes, de chaque point de sa pratique personnelle. Qu'il *s'exerce*, tant qu'il voudra, *aux sublimes contemplations*, qu'il *médite sur l'ordre de l'univers*, qu'il *s'attendrisse ;* rien de mieux : mais on ne *s'attendrit* pas à volonté, et le pauvre laboureur qui cultive péniblement un petit

[1] *Émile*, t. III, p. 128.

[2] *Ibid.*, p. 126.

coin de cet univers, dont *l'ordre* lui est inconnu, seroit étrangement à plaindre, s'il étoit nécessaire qu'il *méditât* sur cet ordre qu'il ignore, et si l'on exigeoit absolument de lui de *sublimes contemplations*. On doit donc croire qu'au moins le *sublime* n'est pas de précepte rigoureux. Je m'imagine également que la plupart des hommes n'ont nulle obligation stricte de *pénétrer toutes leurs facultés de la divine essence de l'auteur de l'univers*. Il faudroit d'abord leur expliquer ce que cela signifie, et ce ne seroit pas une tâche facile.

Après tant d'écrivains qui ont traité de la Religion naturelle, on ne sait donc encore à quoi s'en tenir sur la nature et la nécessité du culte intérieur qu'elle recommande, et l'incertitude augmente, quand on se rappelle qu'elle laisse une entière liberté de croyance sur les dogmes dont ce culte doit dériver, selon Rousseau. Je voudrois qu'on m'apprît, par exemple, quel motif peuvent avoir de pratiquer un culte, soit extérieur, soit intérieur, ceux qui n'attendent point de vie future, et quel culte on peut rendre à Dieu, quand on ne croit pas en Dieu?

On me répondra que l'athée est hors de la Religion naturelle. Fort bien ; mais, d'après les principes de la Religion naturelle, on ne sauroit condamner l'athée ; et si l'athée n'est tenu de pratiquer aucun culte, le culte n'est donc pas d'obligation pour l'universalité des hommes. Il n'est tout au plus qu'un devoir relatif à la croyance, comme la croyance elle-même n'est qu'un devoir relatif à la raison, *raison sans principe, entendement sans règle*, au jugement de Rousseau, et qui n'en demeure pas moins, pour le savant comme pour l'ignorant, pour le plus imbécile des mortels comme pour Bossuet et Newton, le souverain arbitre et du culte et de la foi ; car, ajoute Rousseau, « voulez-vous mitiger cette méthode, et donner la moin-

« dre prise à l'autorité des hommes ? à l'instant vous lui « rendez tout[1]. »

Troisièmement, les principes de la Religion naturelle ne permettant de prescrire la croyance d'aucun dogme, ni par conséquent d'exiger la pratique d'aucun culte, il s'ensuit qu'elle se réduit aux devoirs de la morale ; aussi Jean-Jacques nous assure-t-il « qu'il n'y a d'essentiels « que ceux-là [2]. » Voltaire ne lui donne pas plus d'extension :

Soyez juste, il suffit; le reste est arbitraire.

Le *reste*, c'est simplement le culte, la doctrine, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, l'existence de Dieu, rien que cela.

Puisque les dogmes sont *arbitraires*, et que les devoirs de la morale sont les seuls *essentiels*, il faut qu'ils subsistent indépendamment des dogmes. Cette conséquence es de rigueur. Aussi Bolingbroke s'élève-t-il contre ceux qui « pensent que sans Dieu il ne peut exister de loi naturelle, « au moins obligatoire[3]; » proposition en effet évidemment contradictoire à ses principes, comme à ceux de Voltaire et de Rousseau.

Que si l'on désire savoir ce que c'est que *la loi naturelle* pour les athées, on en aura quelque notion en lisant ce passage de Voltaire : « Je ne voudrois pas avoir affaire « à un prince athée qui trouveroit son intérêt à me faire « piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serois « pilé. Je ne voudrois pas, si j'étois souverain, avoir « affaire à des courtisans athées dont l'intérêt seroit de

[1] *Émile*, t. III, p. 175.
[2] *Ibid.*, p. 196.
[3] *Bolingbroke's Works*, vol. IV, p. 284.

« m'empoisonner ; il me faudroit prendre au hasard du « contre-poison tous les jours. Il est donc absolument « nécessaire pour les princes et pour les peuples, que « l'idée d'un Être suprême, créateur, gouverneur, rému-« nérateur, vengeur, soit profondément gravée dans les « esprits[1]. » Oui, sans doute ; mais comment se fait-il que ce qui étoit *arbitraire* tout à l'heure, soit absolument nécessaire maintenant ? La vérité varie-t-elle selon les mobiles convenances de la philosophie et le besoin de ses systèmes? Ouvrons l'*Émile*, et voyons si Rousseau sera plus conséquent.

Après avoir peint l'influence que doit avoir sur son élève la doctrine, nouvelle pour lui, de l'existence de Dieu et d'une vie future : « Sortez de là, dit-il, je ne vois plus « qu'injustice, hypocrisie et mensonge parmi les hom-« mes ; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, « l'emporte nécessairement sur toutes choses, apprend à « chacun d'eux à parer le vice du masque de la vertu. « Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dé-« pens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que « tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine « et dans la misère, pour m'épargner un moment de « douleur ou de faim : tel est le langage intérieur de tout « incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma « vie ; quiconque a dit dans son cœur : Il n'y a point de « Dieu, et parle autrement, n'est qu'un menteur ou un « insensé[2]. »

L'impossibilité de faire à tous les hommes une obligation de croire quelque dogme que ce soit, même l'existence de Dieu, a forcé Rousseau de soutenir que *les devoirs de la*

[1] *Œuvres de Voltaire*, t. XXVIII, p. 12, édition in-8°, art. *Athéisme* du *Dictionnaire philosophique*.

[2] *Émile*, t. III, p. 206.

morale sont les seuls essentiels; et l'impossibilité non moins complète de trouver dans l'athéisme un fondement aux devoirs de la morale, l'a contraint d'avouer que *sans la foi nulle véritable vertu n'existe, et qu'il y a des dogmes que tout homme est obligé de croire*. Que penser d'un système d'où sortent inévitablement tant de contradictions si grossières?

Mais, supposé l'existence de Dieu, par quels moyens et d'après quelles règles découvrirons-nous avec certitude les *devoirs essentiels* dont parle Rousseau? Personne n'étant dispensé de les pratiquer, il n'est personne qui ne doive aisément les reconnoître : et comme, à l'égard du salut, Jean-Jacques dit de la morale ce que le Chrétien dit de la Religion, les conséquences qu'il déduit de la doctrine du Christianisme par rapport à la foi, nous pouvons les déduire de la sienne par rapport aux devoirs. Il faut donc que la vraie morale ait des caractères « de tous les temps « et de tous les lieux, également sensibles à tous les « hommes, grands et petits, savants et ignorants, Euro- « péens, Indiens, Africains, sauvages. S'il étoit une « *morale* sur la terre, hors de laquelle il n'y eût que peine « éternelle *, et qu'en quelque lieu du monde un seul « mortel de bonne foi n'eût pas été frappé de son évi- « dence, Dieu ** seroit le plus inique et le plus cruel des « tyrans [1]. »

Tous les déistes conviennent de ceci; et, en effet, il seroit absurde de rejeter la révélation sous prétexte des obscurités qu'elle renferme, si l'on n'y substituoit que des

* Rousseau laisse en doute l'éternité des peines; mais quand il la nieroit formellement, il suffit qu'il admette des châtiments futurs, pour que notre raisonnement conserve toute sa force.

** Rousseau dit : *Le Dieu de cette Religion*.

[1] *Émile*, t. III, p. 139.

obscurités d'un autre genre. Bolingbroke l'a fort bien senti ; aussi soutient-il que *la loi naturelle*, qui, dit-il, n'est que *la loi de la raison*[1], « également intelligible dans tous « les lieux, et proportionnée aux plus foibles intelligen- « ces [2], a toute la clarté, toute la précision que Dieu peut « donner, ou que l'homme peut désirer [3]. »

Telle est la loi en elle-même ; il ne s'agit plus que de savoir où elle existe, et par quelle voie l'homme parvient à la connoître. Écoutons Rousseau :

« Tout ce que je sens être bien est bien ; tout ce que je « sens être mal est mal ; le meilleur de tous les casuistes « est la conscience, et ce n'est que quand on marchande « avec elle qu'on a recours aux subtilités du raisonne- « ment.... [4]. Trop souvent la raison nous trompe, nous « n'avons que trop acquis le droit de la récuser * ; mais la « conscience ne nous trompe jamais ; elle est le vrai guide « de l'homme ; elle est à l'âme ce que l'instinct est au « corps ; qui la suit obéit à la nature, et ne craint point de « s'égarer..... [5]. Conscience ! conscience ! instinct divin ; « immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être igno- « rant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible « du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu ; « c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité « de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'é-

[1] *Bolingbroke's Works*, vol. V, p. 85.

[2] *Ibid.*, p. 94.

[3] *Ibid.*, p. 26.

[4] *Émile*, t. III, p. 97.

* Voici comme Rousseau parle un peu plus loin de ce *droit que nous n'avons que trop acquis :* « M'apprendre que ma raison me trompe, n'est- « ce pas réfuter ce qu'elle m'aura dit pour vous ? Quiconque veut récuser « la raison, doit convaincre sans se servir d'elle. » (*Émile*, t. III, p. 153, 154.

[5] *Émile*, t. III, p. 98.

« lève au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'é-
« garer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement
« sans règle et d'une raison sans principe [1]. »

Suivant Rousseau, la loi naturelle n'est donc pas *la loi de la raison*, puisque cette *raison sans principe, que nous n'avons que trop acquis le droit de récuser, ne nous élève au-dessus des bêtes que par le triste privilége de nous égarer d'erreurs en erreurs*. Au reste, on a vu plus haut que *les plus grandes idées que nous ayons de la Divinité nous viennent par la raison seule*, c'est-à-dire par cette noble faculté qui, *nous égarant d'erreurs en erreurs, ne nous élève pas au-dessus des bêtes;* car l'ignorance est moins dégradante que l'erreur, mais nous ravale au-dessous d'elles. Cela ne laisse pas d'être singulier; cependant, puisqu'il est ainsi, passons. Nous cherchons la règle des devoirs, et Rousseau nous la montre dans la conscience, *guide assuré d'un être ignorant et borné, juge infaillible du bien et du mal. Trop souvent la raison nous trompe, mais la conscience ne nous trompe jamais; elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps.*

Cette doctrine rassurante semble nous faire entrevoir la certitude que nous désirions. Malheureusement je ne trouve point, parmi les sectateurs de la Religion naturelle, l'unanimité de sentiments à laquelle on devrait s'attendre sur un point d'une telle importance. Bolingbroke, par exemple, traite d'*enthousiastes* et de gens qui rendent la Religion naturelle *ridicule*, ceux qui prétendent qu'il existe
« un instinct ou sens moral, au moyen duquel les hommes
« distinguent ce qui est moralement bon de ce qui est
« moralement mauvais, de sorte qu'il en résulte une sen-
« sation intellectuelle agréable ou pénible [2]. Cela peut,

[1] *Émile*, t. III, p. 114.

[2] *Bolingbroke's Works*, vol. V, p. 86.

« ajoute-t-il, s'acquérir jusqu'à un certain point par une « longue habitude, et par une sorte de dévotion philoso- « phique; mais d'en faire une faculté naturelle, c'est une « fantasque illusion [1]. »

Qui croire de Bolingbroke ou de Rousseau? et à quoi s'en tiendront les disciples, quand les maîtres sont si peu d'accord? Ce que l'un regarde comme *un principe inné* [2], est pour l'autre une chimère, *une illusion fantasque*. Si l'un nous dit que la loi naturelle est *la loi de la raison*, l'autre nous assure *que par la raison seule on ne peut établir aucune loi naturelle* [3]. Et n'oubliez pas que la morale *claire*, *précise*, *également intelligible*, dit-on, *dans tous les temps et dans tous les lieux*, *et proportionnée aux plus foibles intelligences*, se trouve entre ces assertions opposées.

Mais voici quelque chose de plus fort : Rousseau lui-même va détruire la consolante sécurité dont il nous flattoit, en nous révélant que la conscience, ce *guide assuré*, ce *vrai guide de l'homme*, ne marche qu'appuyée sur la raison. « La raison *seule* nous apprend à connoître le bien « et le mal. La conscience, qui nous fait aimer l'un et haïr « l'autre, quoique indépendante de la raison, ne peut donc « se développer sans elle [4]. » Et encore : Connoître le bien, ce n'est pas l'aimer : « l'homme n'en a pas la connoissance « innée; mais sitôt que sa raison le lui fait connoître, sa « conscience le porte à l'aimer : c'est ce sentiment qui est « inné [5]. »

L'unique juge des devoirs comme de la foi est donc, en dernier ressort, la raison : la conscience ne vient qu'après elle, *ne peut se développer sans elle ;* elle *aime* ce que la

[1] *Bolingbroke's Works*, vol. V, p. 479.
[2] *Émile*, t. III, p. 107.
[3] *Ibid.*, t. II, p. 263.
[4] *Ibid.*, p. 112.
[5] *Ibid.*, t. I, p. 75.

raison lui fait connoître comme *bien*; elle *hait* ce que la raison lui fait connoître comme *mal;* esclave passive de l'entendement, ses fonctions se bornent à joindre à chaque idée qu'il lui offre, un sentiment dont la nature est déterminée d'avance par le jugement de la raison. *Elle seule connoît le bien et le mal;* elle seule aussi peut donc nous instruire de nos devoirs, et Rousseau semble en convenir, lorsqu'après nous avoir avertis que « les actes de la con- « science ne sont pas des *jugements* *, mais des senti- « ments [1], » il ajoute : « Toute la moralité de nos actions « est dans le *jugement* que nous en portons nous-mêmes [2]. » Et plus expressément : « L'homme choisit le bon, comme « il a jugé le vrai ; s'il juge faux, il choisit mal [3]. »

Il est vrai qu'il place ailleurs dans la conscience *la moralité de nos actions;* mais c'est qu'alors il avoit besoin d'y trouver la règle infaillible des devoirs. Cette règle, au reste, est si loin d'être universelle, et suffisante à tous les hommes, *grands et petits*, *savants et ignorants*, qu'au contraire, de l'aveu de Rousseau, elle est complétement nulle pour le pauvre, c'est-à-dire, pour les trois quarts du genre humain. « La voix intérieure, ce sont ses paroles, « ne sait pas se faire entendre à celui qui ne songe qu'à se « nourrir [4]. »

Que conclure, sinon que, dans le système de la Religion naturelle, les devoirs ne reposant que sur la raison qui *souvent nous trompe*, n'ont aucune règle certaine, et que la morale du déisme est aussi vague, aussi indécise, aussi peu fixe que ses dogmes? Chacun aura la sienne, comme

* Ainsi la conscience ne *juge* point, et la conscience est un *juge infaillible*.

[1] *Émile*, t. III, p. 111.
[2] *Ibid.*, p. 100.
[3] *Ibid.*, p. 75.
[4] *Ibid.*, t. III, p. 11.

chacun a son symbole, et il suffira de quelques-uns de ces sophismes si familiers aux passions, pour que la raison, s'abusant sur les véritables devoirs, abuse à son tour la conscience, en *parant le vice du masque de la vertu.* En veut-on une preuve de fait? Bolingbroke, en raisonnant sur la loi naturelle, si *claire*, si *précise*, à son avis, est conduit, je ne dis pas à justifier la polygamie, le libertinage, l'adultère, l'inceste, mais à les mettre, en certains cas, au rang des devoirs [1]. Si les Romains, les Grecs et d'autres peuples défendirent la pluralité des femmes, et encouragèrent la monogamie, c'est, dit-il dans son langage cynique, « parce qu'en contractant de tels mariages, rien, « excepté le défaut d'occasions, n'empêchoit les maris, « non plus que leurs femmes, de satisfaire librement leurs « appétits, malgré les nœuds sacrés qui les unissoient, et « le droit réciproque de propriété que la loi leur accor- « doit sur la personne l'un de l'autre [2]. »

Rousseau, quoique grand parleur de vertu, n'est guère plus sévère que Bolingbroke. Il avoue, à la vérité, que *la continence est un devoir de morale*, mais, ajoute-t-il, *les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions* [3]; et il ne manque pas d'en trouver *au devoir de la continence*, fondé sur ce que *la foiblesse humaine* rend quelquefois le crime *inévitable* [4]. Ainsi il suffit d'être *foible* pour avoir le droit de faillir; les devoirs n'obligeant qu'en proportion de la facilité qu'on a de les remplir, il y a autant de morales différentes que d'individus, et tout est licite au scélérat consommé, à qui le crime est devenu un

[1] *Bolingbroke's Works*, vol. V, p. 165, 172, 176.

[2] *Ibid.*, p. 167.

[3] *Émile*, t. III, p. 280.

[4] Voltaire, plus cynique encore, dit nettement *que tout le monde sait* que l'adultère *est du droit naturel.* (*Lettre à Helvétius, du* 13 *d'août* 1764.)

besoin presque invincible. Je baisse les yeux, et je rougirois d'être homme, si je ne me souvenois que je suis chrétien.

Je ne crains point de l'affirmer, le déisme, qu'on nous représente comme *la Religion de la nature*, la seule Religion *essentielle à l'homme*, est la destruction de toute doctrine, de tout culte, de toute morale; et, quoi qu'en ait dit La Harpe, alors philosophe, Condorcet avoit raison de nier qu'il existât une religion purement naturelle [1]; à moins qu'on ne prétende que des phrases sont une Religion, des doutes une Religion, l'*athéisme déguisé* une Religion.

Or, un système où tout entre jusqu'à l'athéisme, quelle en est la base, si ce n'est l'indifférence la plus absolue pour la vérité? Telle est l'essence du déisme, comme l'exclusion de toute révélation en est le caractère distinctif. Je le réfuterai donc en prouvant la nécessité de l'existence d'une Religion révélée.

Mais, avant de quitter ce sujet, qu'on me permette d'ajouter aux considérations qu'on vient de lire une dernière observation. Qui le croiroit? le déisme, fondé sur le seul raisonnement, conduit la raison à se renier elle-même. C'est que la philosophie, orgueilleusement abjecte, n'a jamais su comprendre en quoi consiste la vraie grandeur de cette noble faculté, que tantôt elle abaisse au-dessous de l'instinct de la brute, et tantôt elle élève au-dessus de

[1] Voyez sa *Vie de Voltaire*. Dans son *Plan d'Éducation présenté à l'Assemblée législative, les* 21 *et* 22 *avril* 1791, Condorcet, observant que « les philosophes théistes ne sont pas plus d'accord que les théo« logiens sur l'idée de Dieu, et sur ses rapports moraux avec les hom« mes, » en conclut que la proscription doit s'étendre sur ce qu'on ap« pelle Religion naturelle. » Il sentoit l'impossibilité de s'arrêter dans ce milieu vague; et pour assurer le triomphe de la philosophie sur le Christianisme, il ne voyoit d'autre moyen que de *proscrire* Dieu.

Dieu même. Nous avons vu Rousseau tomber alternativement dans ces deux excès, envier presque le sort *des bêtes*, dont il ne se jugeoit distingué que *par le triste privilége de s'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe;* et vouloir que cette même raison, sans aucun appui, sans aucun guide, sans aucun enseignement étranger, décidant elle seule des plus hauts dogmes, soit l'arbitre exclusif de la foi. Or, prendre notre propre esprit pour unique règle de croyance, repousser avec dédain les vérités qu'il n'auroit pas découvertes immédiatement, interdire à Dieu le droit de nous révéler, par une autre voie, quelques-uns des secrets de son être, qu'est-ce autre chose qu'enchaîner sa sagesse et sa puissance, l'asservir aux lois qu'il nous plaît de lui dicter et soumettre l'éternelle raison à notre raison débile? Étrange délire! Qui sommes-nous pour prescrire fièrement à Dieu un mode d'action, dont il ne sera pas libre de s'écarter; pour oser lui dire : voilà le seul moyen que nous te permettons d'employer pour nous éclairer? Et si ce moyen est insuffisant, si vous convenez vous-même que notre raison *sans principe* n'est propre qu'à *nous égarer d'erreurs en erreurs*, il faudra donc, de nécessité, ou nous égarer en l'écoutant, ou lui imposer silence, et languir éternellement dans une ignorance irremédiable, et dans les épaisses ténèbres d'une volontaire imbécillité? Tel est, en résultat, l'unique choix que vous laissiez à l'homme; et la vérité, pour lui, n'est plus qu'une énigme indéchiffrable, une chimère, une illusion.

Eh! qui en doute, répond Rousseau; vous ai-je dit que l'homme fût fait pour connoître la vérité, qu'il pût la découvrir, qu'il dût la chercher? Non, non, comprenez mieux ma doctrine; et souvenez-vous qu'à mes yeux,

l'homme qui pense est un animal dépravé[1]. Le meilleur usage de la raison est d'apprendre à n'en faire aucun usage; elle-même elle nous avertit d'étouffer sa voix trompeuse, d'anéantir en nous, autant qu'il se peut, la faculté qui conçoit et qui juge, d'éteindre avec un soin scrupuleux toutes les lumières de l'entendement. « Puis-« que plus les hommes savent, plus ils se trompent, le « seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance. Ne jugez « point, vous ne vous abuserez jamais. C'est la leçon de « la nature aussi bien que de la raison[2]. »

Étoit-ce la peine de tant raisonner, pour conclure par ce conseil? Comparez les méthodes aux méthodes, et les doctrines aux doctrines. Le Christianisme, en promulguant, avec autorité et sans hésitation, les vérités nécessaires à l'homme, n'exige pas qu'il les conçoive pleinement, car l'homme ne conçoit rien de la sorte; mais veut que les motifs de sa foi soient conformes à la raison, *rationabile obsequium vestrum*[3]. La philosophie propose, en tremblant, des doutes, y oppose aussitôt d'autres doutes, et, désespérant d'arriver à rien de certain, pour éviter l'erreur qui la presse de toutes parts, renonce à la vérité, et proclame solennellement cet axiome, qui renferme en abrégé toute la sagesse humaine : détruire en soi la raison, *est la leçon de la raison ;* et ne point penser, ne point juger, tout ignorer, est la perfection de l'être raisonnable.

La plume tombe des mains. Que dire à des hommes qui en sont venus là? Le scepticisme absolu est une doctrine sensée en comparaison d'un pareil délire. Quoi! Dieu nous a donné l'intelligence pour nous être un piége; et penser, c'est errer presque infailliblement? Enfin voilà ce que la

[1] *Discours sur l'Origine et les Fondements de l'Inégalité parmi les hommes.*

[2] *Émile*, t. II, p. 156.

[3] *Ep. ad Rom.*, XII, 1.

philosophie promet à ceux qui s'engagent à sa suite ; l'erreur, et rien que l'erreur. On a vu, ce me semble, assez clairement, que sur ce point on peut l'en croire. Le Christianisme promet, avec non moins d'assurance, la vérité. Y auroit-il donc tant de risque à l'écouter à son tour? S'il nous trompe, qu'aurons-nous perdu? quelques-unes de ces heures dont le poids souvent nous fatigue : et ne nous restera-t-il pas toujours assez de temps à consacrer au soin sublime d'éteindre en nous la raison, et de nous élever à l'ignorance et à la sage stupidité des brutes?

CHAPITRE VI

CONSIDÉRATIONS SUR LE TROISIÈME SYSTÈME D'INDIFFÉRENCE, OU SUR LA DOCTRINE DE CEUX QUI ADMETTENT UNE RELIGION RÉVÉLÉE, DE MANIÈRE NÉANMOINS QU'IL SOIT PERMIS DE REJETER LES VÉRITÉS QU'ELLE ENSEIGNE, A L'EXCEPTION DE QUELQUES ARTICLES FONDAMENTAUX.

Quelques philosophes, nourris à l'école du protestantisme, furent conduits, en creusant opiniâtrément une seule erreur, à nier toutes les vérités religieuses, morales et politiques. Contraints, par un enchaînement de conséquences inévitables, de rejeter une cause première intelligente, ils expliquèrent l'ordre par le hasard, l'univers par le chaos, la société par l'anarchie, les devoirs par la force, la pensée même par l'étendue animée d'un mouvement aveugle. Cependant deux faits les embarrassèrent. Partout, dans tous les temps, l'homme a eu l'idée de Dieu, et lui a rendu un culte public : partout, dans tous les temps, l'homme a reconnu la distinction essentielle du bien et du mal, du juste et de l'injuste; et malgré diverses méprises dans l'appréciation des actes libres, considérés comme vertueux ou criminels, jamais aucun peuple ne confondit les notions opposées du crime et de la vertu.

Ces notions immuables sont, avec les sentiments et les obligations qui en dérivent, la base de toute société, de même que l'existence d'un Être éternel, rémunérateur et vengeur, est l'unique fondement de ces notions. Que firent donc nos philosophes pour concilier leur système avec la conscience du genre humain ? Ils convinrent de la nécessité de la Religion, et conclurent de cette nécessité même que la Religion n'étoit qu'une institution politique. Ils dirent : Pour que les hommes renoncent à leur indépendance naturelle, et acceptent le joug des lois, il faut qu'ils imaginent au-dessus de leur tête une puissance infinie qui leur impose ce joug pesant, et qui réparera un jour, avec une stricte équité, les injustices du pouvoir et les torts mêmes de la fortune ; sans cette croyance, point de société : les législateurs s'en aperçurent, et ils inventèrent Dieu. Point de société encore, sans des devoirs réciproques, d'où résultent un concours général des volontés au maintien de l'ordre, et les sacrifices de l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous ; les législateurs s'en aperçurent, et ils inventèrent la morale. Telle est la doctrine des indifférents athées.

Frappés des absurdités qu'elle renferme, des suites funestes qu'elle entraîne, les déistes, armés d'arguments irrésistibles, en démontrent évidemment l'extravagance et le danger. Nous vous abandonnons, disent-ils à leurs adversaires, toutes les Religions positives ; quand une d'elles seroit véritable, nous n'aurions aucun moyen de la discerner. Mais nier l'existence de Dieu, la vie future, la différence essentielle du bien et du mal, c'est s'aveugler volontairement, c'est autoriser tous les crimes, c'est renverser la société par ses fondements. Écoutez la voix intérieure ; elle vous dira qu'il existe une Religion vraie, nécessaire ; Religion qui repose sur la raison seule, et que nous appelons *naturelle*, parce que la nature l'enseigne à

tous les hommes dont les passions n'ont pas perverti le jugement. Ainsi parlent les déistes ; mais lorsqu'on vient à examiner de près leur système, on n'y trouve qu'incohérence et contradiction. La nature tient à chacun d'eux un langage différent. Ils ne sauroient convenir d'aucun culte, d'aucun symbole. Forcés de tout accorder à la raison et de lui tout refuser, les dogmes leur échappent, la morale leur échappe, et, quoi qu'ils fassent, ils sont poussés jusqu'à la tolérance de l'athéisme, ou l'indifférence absolue.

Alors se présente une nouvelle classe d'indifférents, qui prouvant sans peine l'insuffisance, ou plutôt la nullité de la religion naturelle, établissent invinciblement la nécessité d'une révélation, et la vérité du christianisme. Mais, partant au fond du même principe que les déistes, c'est-à-dire de la souveraineté de la raison humaine en matière de foi, ils soumettent la révélation même à la raison, et soutiennent que, pourvu que l'on croie certains dogmes révélés, on peut rejeter les autres sans cesser d'être Chrétien, et sans s'exclure du salut,

Je montrerai qu'en réduisant ainsi le Christianisme à quelques articles fondamentaux qu'on n'a jamais pu définir, on est immédiatement conduit au déisme et à la tolérance de toutes les erreurs sans exception ; et, comme ce système est devenu la base de la théologie protestante, je ferai voir que la Réforme y a été forcément amenée par ses principes ; d'où l'on conclura qu'elle devoit aboutir nécessairement, selon la prédiction de Bossuet[1], à l'indifférence absolue des Religions.

Il est trop important de prouver l'intime connexion du protestantisme avec la philosophie moderne, pour céder à la crainte de fatiguer le lecteur par une analyse un

[1] Voyez le *Sixième Avertissement aux Protestants,* IIIe partie, n° 3.

peu étendue des controverses qui rendent cette vérité palpable.

A l'époque où Luther commença de dogmatiser, il existoit depuis quinze siècles une Église ou société religieuse, gouvernée, sous l'autorité d'un chef suprême, par un corps de pasteurs qui toujours, conformément aux paroles de Jésus-Christ, s'étoient crus, et avoient été crus par les membres de cette société, revêtus du pouvoir de juger souverainement, ou, pour exprimer la même idée par un autre terme, de décider infailliblement les questions relatives à la foi et aux mœurs ; non pas en créant de nouveaux dogmes, car c'eût été, chose impossible, créer des vérités ; non pas en citant les dogmes anciens au tribunal du raisonnement, pour les examiner en eux-mêmes, car c'eût été soumettre la révélation ou la raison divine à la raison humaine; mais par voie de témoignage, en constatant la tradition ou la foi universelle, par la tradition ou la foi de chaque Église particulière. La doctrine que vous annoncez est inouïe, disoit-on aux novateurs ; hier encore on n'en avoit pas entendu parler : donc ce n'est pas la vraie doctrine. La vérité n'est ni d'hier ni d'aujourd'hui, elle est de tous les temps, elle existoit à l'origine comme elle existera jusqu'à la fin ; l'erreur au contraire n'a pas de caractère plus certain que la nouveauté. Ou vous n'enseignez pas ce qu'a enseigné Jésus-Christ, et l'on ne doit pas seulement vous écouter; ou vos enseignements sont conformes aux siens, et alors il faut montrer qu'ils sont conformes à ceux de l'Église, car l'Église *enseignante*, avec qui Jésus-Christ a promis d'être *tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*[1], n'a pas pu *un seul jour* enseigner une autre doctrine que celle qu'elle a reçue de

[1] Euntes ergo *docete* omnes gentes..... Et ecce ego vobiscum sum *omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* (Matth., XXVIII, 20.)

Jésus-Christ. Sur ce principe inébranlable, sans argumenter, sans discuter dangereusement le fond des dogmes, sans se perdre dans d'interminables disputes avec les hérésiarques, les conciles prononçoient la sentence irrévocable, et l'Église entière disoit anathème à Arius, à Nestorius, à Eutychès, à tous les insensés qui osoient mettre les rêves de leurs propres esprits à la place de l'antique croyance.

Avant la Réformation, pas un sectaire n'attaqua directement l'autorité de l'Église, pas un ne lui contesta le droit de juger de la foi, et ne révoqua en doute l'infaillibilité de ses décisions; ils incidentèrent sur la forme des jugements; ils nièrent que les conciles qui les condamnoient fussent de vrais et légitimes conciles, qu'on y eût observé les règles indispensables; mais jamais aucun d'eux ne murmura, même à voix basse, le mot fatal d'indépendance, et ne prétendit n'avoir d'autre juge que sa raison; tant étoit vive encore la terreur qu'inspiroient ces foudroyantes paroles : « S'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme « un païen et un publicain [1]. »

Luther même, au commencement, protestoit avec une sincérité au moins apparente, de sa soumission au jugement de l'Église ; il sollicitoit à grands cris la convocation d'un concile, et cet homme emporté, dont l'âme sembloit n'être qu'un assemblage de passions violentes que nourrissoit un orgueil sans bornes, se montra d'abord résolu à courber son front superbe sous l'autorité des premiers pasteurs et de leur chef. La constante pratique de tous les siècles, fondée sur des textes formels de l'Écriture, qu'on ne s'étoit point encore permis de détourner de leur vrai sens, ne lui laissoit pas même concevoir l'idée qu'on pût

[1] Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. (Matth., XVIII, 17.)

détruire cette puissante barrière que Jésus-Christ avoit opposée aux innovations. Mais lorsque ses erreurs eurent été proscrites à Rome, lorsque le rapide accroissement de son parti eut porté son audace au comble, ne prenant désormais conseil que de ses sombres ressentiments, il changea tout à coup de langage, et, ne gardant plus de mesure, lança, dans sa fureur, anathème contre anathème, et arbora l'étendard de la rebellion.

Alors s'ouvrit en Europe comme un vaste cours de Religion expérimentale ; car, dans l'espace de trois siècles, il n'est pas une seule doctrine religieuse dont on n'ait fait l'application à quelque société. Toutefois, au premier moment, l'ancienne croyance avoit de trop profondes racines dans le cœur des peuples, et dans l'esprit même des chefs de la Réformation, pour que le système d'erreurs qu'ils s'efforçoient d'y substituer se développât sans obstacles dans toute sa plénitude. Quelques hommes pénétrants, et de caractère à ne reculer devant aucune conséquence, en aperçurent d'un coup d'œil les dernières limites, et les atteignirent. Mais la multitude, se traînant avec lenteur sur leurs traces, découvrant de loin le but fatal qu'ils lui marquoient, et s'en approchant à regret, se voyoit devancée par eux avec une inquiète indignation. Les sectes primitives tenoient encore fortement à plusieurs vérités principales du Christianisme ; et, chose remarquable, plus elles conservoient de ces vérités, plus aussi elles montroient de penchant à retenir le principe d'autorité, si nécessaire, que rien sans lui ne subsiste ni dans l'ordre politique, ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre religieux. Rousseau, qui l'exclut en théorie, dès qu'il veut établir des préceptes positifs, lui rend tout son pouvoir dans la pratique, et même en abuse jusqu'à détruire entièrement la raison, en contraignant chacun *de suivre*, sans examen, *la Religion de son pays*, quelque évidemment absurde qu'elle soit. Il n'a-

néantit pas l'autorité, il la déplace, et elle existe de fait partout où se trouvent des dogmes quelconques, un culte quelconque, une loi morale quelconque. La différence n'est jamais que de l'autorité légitime à l'autorité usurpée, de l'anarchie ou du despotisme à la monarchie constituée. L'église anglicane, dans son essentielle organisation, n'est qu'une société religieuse gouvernée despotiquement [1]; *un seul y entraîne tout par sa volonté et par ses caprices* [2]. La Réforme en général est, par la loi même de son existence, une république ou plutôt une anarchie religieuse, où le pouvoir, sans stabilité et sans règle, appartient au plus habile ou au plus audacieux. Mais, malgré les maximes qui le proscrivent, le principe d'autorité y demeure, et y demeurera aussi longtemps qu'on y croira à quelque chose *. Il ne périt qu'avec la dernière vérité; et je doute qu'aucun homme crût fermement en Dieu, si le témoignage de sa raison n'étoit confirmé par l'autorité du genre humain. Voilà pourquoi tout système religieux, fondé sur l'exclusion de l'autorité, renferme en son sein l'athéisme, et l'enfante tôt ou tard.

Les théologiens réformés admettoient, à l'origine, les premiers conciles œcuméniques, et en opposoient les décisions aux ariens et aux sociniens. Ils ne parloient même, pour la plupart, qu'avec respect des anciens Pères; ils les citoient avec honneur, cherchoient à s'appuyer de leur autorité, et leur en attribuoient une fort grande dans la

[1] Suivant Blackstone (*Book*, I, chap. II), le parlement d'Angleterre peut tout en matière soit civile, soit ecclésiastique, et même *changer la religion établie dans le pays*.

[2] *Esprit des Lois*, liv. II, chap. I.

* L'absence d'une autorité générale fait même, selon la remarque de Burke, que l'autorité personnelle de chaque pasteur y est beaucoup plus grande que chez les catholiques. Un protestant ne croit pas à l'Église, mais il croit à son ministre. (Voyez *Edmund Burke's Letter to his son*. *Orthodox Journal*, vol. VI, n° 37. June, 1816.)

décision des controverses *. Il est en effet aisé de sentir qu'ou la Religion chrétienne n'est qu'un vain mot, ou l'on doit la retrouver telle que Jésus-Christ l'établit dans les écrits des saints docteurs qui vécurent si près des apôtres ; autrement il faudroit dire que la doctrine du salut, cette céleste doctrine que le Fils de Dieu est venu annoncer aux hommes, on n'a commencé de l'entendre que quinze siècles après sa prédication ; que Luther a été le premier chrétien, mais chrétien encore dans l'enfance et prodigieusement imparfait, puisque ses disciples ont si étrangement modifié son symbole. Le sens commun frémit de tant d'absurdités ; et voilà pourtant ce que la Réforme s'est vue obligée de soutenir, au moins implicitement, lorsque accablée par les témoignages des Pères, elle a été contrainte de reconnoître que la foi de ces illustres défenseurs du Christianisme ne différoit en rien de la foi qu'elle attaquoit ; qu'ils avoient cru, enseigné tout ce qu'elle reprochoit à l'Église d'enseigner et de croire, et qu'elle ne pouvoit ouvrir leurs ouvrages immortels sans y lire à chaque page son expresse condamnation.

Par rapport aux conciles, l'embarras des novateurs n'étoit pas moins grand. Ils avoient à se défendre à la fois contre les catholiques, et contre une foule de théologiens de leur propre parti. Ou vous regardez, disoient les catholiques, les anciens conciles comme infaillibles, ou vous pensez qu'ils ont pu errer ; dans le premier cas, leur infaillibilité ne peut avoir d'autre fondement que les pro-

* Stillingfleet, quoiqu'un des défenseurs de la doctrine de l'inspiration particulière, avoue que les Pères sont d'un merveilleux secours, *were admirable helps*, pour interpréter l'Écriture. (*Vid. Catholicon*, vol. III, p. 100. *Vid. etiam*, Daillé, *De vero usu Patrum*, lib. II, c. VI; et Cave, Grabe, Reeves, Blackwall, Pearson, Beveridge, Bullus, Hammond, Fell, etc , et Mosheim lui-même, *Vindic. antiq. Christian disciplinæ adver. Tolandi Nazarenum.* Sec. I, chap. V, vers. 3 et 4. — *Disc. sur l'Hist. Ecclés.*, sect. IX, t. I, p. 238.)

messes de Jésus-Christ; promesses indéfinies, et dont il ne dépend pas de vous d'arrêter l'effet à un point quelconque de la durée de l'Église. Si elle a été infaillible pendant six siècles, elle l'est encore aujourd'hui, elle le sera toujours; et en résistant à ces décisions, vous résistez à Jésus-Christ même; car des objections que vous faites contre les conciles postérieurs, et spécialement contre celui qui vous condamne, il n'en est pas une qu'on ne pût appliquer avec autant de vraisemblance aux conciles que vous recevez. En ébranler un seul, c'est les renverser tous; ils tombent ou ils subsistent ensemble. Les disciples d'Eutychès et de Dioscore parloient du concile de Calcédoine comme vous parlez de celui de Trente; ils disoient comme vous, que leurs ennemis y dominoient, que la vérité avoit succombé sous l'intrigue et la cabale. On ne les écouta pas, et l'on eut raison, de votre aveu. Quelles disputes finiroient jamais, s'il falloit que le jugement, pour demeurer ferme, eût l'approbation de chaque partie intéressée? La foi étant incompatible avec la plus légère incertitude, ou il n'existe point de tribunal pour terminer les contestations sur la foi, ou ce tribunal est infaillible. Vous ne sauriez donc admettre l'autorité d'un seul concile œcuménique, sans les reconnoître tous pour infaillibles, et par une conséquence inévitable, sans vous déclarer rebelles à l'Église et à Dieu.

Que si, pour vous soustraire à ces difficultés accablantes, vous refusez l'infaillibilité aux anciens conciles généraux, quel avantage en tirerez-vous contre les ariens et les sociniens? Leur ferez-vous un devoir d'obéir à des décisions humaines? Ne vous opposeront-ils pas vos principes et votre propre exemple? Et en effet, où est le motif de déférer en matière de foi au jugement de qui peut errer? Ne seroit-ce pas évidemment abandonner son salut au hasard, et croire par pur caprice, sans certitude et sans rè-

gle? Mais, quoique sujets à l'erreur, les premiers conciles n'ont point erré, dites-vous. Dieu a permis qu'ils conservassent dans sa primitive intégrité le dépôt des vérités saintes. Voilà précisément, répondront les disciples de Socin, ce que nous contestons; vous posez en fait la question même. Prouvez-nous par la raison et l'Écriture les dogmes que nous rejetons, alors il sera superflu d'alléguer l'autorité des conciles; que si vous ne pouvez les prouver de la sorte, c'est encore plus inutilement que vous alléguez, pour nous convaincre, ou pour nous fermer la bouche, des conciles que vous convenez avoir pu enseigner l'erreur. Que répliquerez-vous, continuoient les catholiques, aux sectaires qui vous tiendront ce langage? Il en faudra revenir, malgré vous, à discuter la doctrine au fond, indépendamment de ce qu'a cru et défini l'antiquité; et, au risque de s'égarer à chaque pas, poursuivre, pour ainsi parler, l'une après l'autre toutes les vérités du Christianisme, dans le ténébreux labyrinthe du raisonnement; car, ôtez l'autorité, il ne reste plus que cela, et, en matière de foi, toute autorité faillible est nulle de droit.

D'un autre côté, les tolérants et les unitaires, plus conséquents dans les principes de la théologie protestante, se plaignoient avec chaleur que, pour les forcer d'admettre des dogmes qui répugnoient à leur raison, on renversoit le fondement de la Réforme, et l'on donnoit gain de cause aux papistes. Ou l'ancienne Église, disoient-ils, étoit infaillible, ou elle ne l'étoit pas. Si elle l'étoit, elle l'est encore, et l'on ne doit pas chercher la vraie foi ailleurs que dans ses décisions; nous taire et nous soumettre, voilà notre devoir incontestable. Mais si l'Église aujourd'hui n'est pas infaillible, elle ne l'a jamais été; on a toujours pu et dû examiner après elle; et se flatter qu'on nous obligera de captiver notre jugement sous l'autorité de quelques-uns de ses décrets tandis qu'on s'affranchit soi-même de l'o-

béissance à tous les autres, qui ne sont ni moins importants, ni moins clairs, ni moins solennels, c'est se faire aussi une illusion trop grossière. Eh quoi! n'avez-vous rompu avec l'Église catholique que pour vous mettre à sa place? Ne l'avez-vous accusée de tyrannie que pour établir sur ses ruines une tyrannie plus révoltante? Car enfin, elle avoit au moins en sa faveur une longue et tranquille possession; et en usant du pouvoir que vous prétendez usurper, elle ne contredisoit pas comme vous ses propres maximes. Vous recevez certains conciles, et vous en rejetez d'autres : sur quels principes est fondé ce choix? Comment savez-vous qu'entre ces conciles, les uns ayant enseigné l'erreur, ceux que vous recevez aient fidèlement conservé la vraie doctrine? Quelle autre certitude en avez-vous, que votre jugement particulier, votre opinion? Au fond, c'est donc à votre autorité particulière que vous voulez nous assujétir. Mais ne vous y trompez pas; après nous avoir appris à nier l'infaillibilité des évêques de tous les siècles et de l'Église entière, vous ne nous déciderez pas aisément à reconnoître votre infaillibilité personnelle.

Jamais les doctrines ne remontent vers leur source, et c'étoit en vain que la Réforme s'efforçoit d'arrêter le cours du fleuve qui l'entraînoit. Il fallut que tous ses membres, d'un commun accord, proclamassent ce grand principe : L'Écriture est l'unique règle de foi, indépendamment de toute interprétation particulière, et à l'exclusion de toute autorité visible. « Pour connoître la religion des protes-« tants, dit Chillingworth, il ne faut prendre ni la doctrine « de Luther, ni celle de Calvin ou de Melanchthon; ni la « confession d'Augsbourg ou de Genève, ni le catéchisme « de Heidelberg, ni les articles de l'Église anglicane, ni « même l'harmonie de toutes les confessions protestantes, « mais ce à quoi ils souscrivent tous comme à une règle « parfaite de leur foi et de leurs actions, c'est-à-dire la Bi-

« ble. Oui, la Bible, la Bible seule est la Religion des pro-
« testants [1]. »

Voilà où en étoit la Réforme, moins de deux siècles après sa naissance. Honteuse et lasse d'errer de symbole en symbole, elle les désavoue tous, ainsi que leurs auteurs. Ce n'est pas, disent les protestants, en lisant nos nombreuses professions de foi que l'on connoîtra notre foi. Nous nous moquons de Luther, de Calvin, de Melanchthon, de toutes nos églises, de toutes nos confessions, et même de leur *harmonie :* la Bible, la Bible seule est notre Religion.

Cependant la Bible, muette et souvent obscure, ne s'explique pas elle-même : qui l'expliquera? Tous les hommes étant appelés à la connoissance de la vraie Religion, il est nécessaire que tous les hommes découvrent clairement dans l'Écriture les vérités qu'ils doivent croire. Les réfor-

[1] *La Religion des Protestants, une voie sûre au salut*, chap. VI, 56.— « Quand les réformateurs, dit Rousseau, se détachèrent de l'Église ro- « maine, ils l'accusèrent d'erreur; et pour corriger cette erreur dans « sa source, ils donnèrent à l'Écriture un autre sens que celui que l'É- « glise lui donnoit. On leur demanda de quelle autorité ils s'écartoient « ainsi de la doctrine reçue; ils dirent que c'étoit de leur autorité pro- « pre, de celle de leur raison. Ils dirent que le sens de la Bible étant « intelligible et clair à tous les hommes en ce qui étoit du salut, cha- « cun étoit juge compétent de la doctrine, et pouvoit interpréter la « Bible, qui en est la règle, selon son esprit particulier; que tous s'ac- « corderoient ainsi sur les choses essentielles, et que celles sur les- « quelles ils ne pourroient s'accorder, ne l'étoient point.

« Voilà donc l'esprit particulier établi pour unique interprète de l'É- « criture; voilà l'autorité de l'Église rejetée : voilà chacun mis pour la « doctrine sous sa propre jurisdiction. Tels sont les deux points fonda- « mentaux de la réforme : reconnoître la Bible pour règle de sa « croyance, et n'admettre d'autre interprète du sens de la Bible que « soi. Ces deux points combinés forment le principe sur lequel les chré- « tiens réformés se sont séparés de l'Église romaine, et ils ne pouvoient « moins faire sans tomber en contradiction : car quelle autorité inter- « prétative auroient-ils pu se réserver, après avoir rejeté celle du corps « de l'Église? » (*Lettres écrites de la Montagne*, p. 55, 56. Paris, 1793.)

més en conviennent; car aussi comment nier une conséquence si manifeste? mais ils n'ont pu en convenir sans se jeter dans des difficultés inextricables, et des contradictions si étranges qu'on en rougit pour l'esprit humain. Après avoir imaginé l'extravagant système de l'inspiration particulière, après avoir soutenu que nous reconnoissons dans les Livres saints les dogmes nécessaires au salut, par *sentiment*, par *goût*, *comme nous distinguons le froid et le chaud, le doux et l'amer*, honteux eux-mêmes de cette grotesque Religion *sensitive*, ils finirent par attribuer à la raison le droit exclusif d'interpréter les divines Écritures, et ils la déclarèrent seul juge et seul arbitre de la foi. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner à fond cette doctrine. Bornons-nous, pour le moment, à en considérer les effets.

La Religion, transformée en une science de pur raisonnement, prit autant de formes qu'il y avoit de têtes. Les sectes naquirent des sectes, sans fin et sans repos. Jamais on n'avoit vu une pareille fécondité d'opinions extraordinaires, une semblable profusion de symboles opposés, et tous néanmoins fondés, disoit-on, sur *la pure parole de Dieu*. Les exemples, d'ailleurs, ne manquoient pas pour justifier les innovations. Il y avoit dans la Réforme comme une tradition d'inquiétude et de doute, et les variations personnelles de Luther, celles de ses disciples, mais plus encore leurs maximes, autorisoient toutes les variations.

Toutefois, malgré ces maximes, l'attachement naturel de l'homme à ses propres pensées, et peut-être un reste expirant de respect pour la foi, et d'amour pour la vérité, portoient les protestants, anathématisés par l'Église romaine, à s'anathématiser entre eux. On sait à quel point Luther abhorroit la doctrine de Calvin; et le supplice de Servet prouve assez que Calvin n'avoit pas moins d'horreur pour la doctrine des unitaires. Après tout, on n'aperçoit pas aisément ce que ces deux chefs du protestantisme

pouvoient mutuellement se reprocher en fait de dogmes abominables ; car si Luther anéantissoit la morale en niant le libre arbitre, et en déclarant les bonnes œuvres *nuisibles au salut*, Calvin ne la détruisoit pas moins radicalement par le dogme inouï de l'inamissibilité de la justice, selon lequel un homme, une fois justifié, l'étoit pour toujours, et quelques crimes qu'il commît, demeuroit pleinement assuré de son salut. L'un et l'autre arrivèrent encore au même but, c'est-à-dire à l'abolition des devoirs, en enseignant que la foi est l'unique obligation du chrétien, affranchi de toute loi ecclésiastique et divine en vertu de la *liberté* qu'il acquiert par le baptême. Ils n'osèrent l'exempter également de l'obéissance aux lois civiles, quoique leurs principes allassent jusque-là. Mais les méthodistes, en bons logiciens, ont franchi ce dernier pas, et l'un des articles de leur symbole est de ne reconnoître, dans l'ordre religieux et politique, d'autre supérieur que Jésus-Christ. Je ne crains point de l'annoncer, cette maxime ne sera pas stérile. Quand, par une terrible permission de Dieu, l'enfer prépare au genre humain de pesantes calamités, et le spectacle de quelques grands crimes, il jette une erreur dans le monde, et laisse achever au temps.

Mon dessein n'est pas de suivre la Réforme dans tous ses écarts, de rappeler toutes les opinions insensées qu'elle enfanta : on compteroit plus facilement les nuages qui, dans un jour de tempête, obscurcissent le soleil en passant. En vain s'efforçoit-on d'arrêter ce débordement de Religions nouvelles ; l'Écriture, cette *règle parfaite de foi*, ne terminoit rien : elle se taisoit, ou parloit à chaque sectaire un langage différent. La Bible à la main, l'on enseignoit le pour et le contre, le oui et le non, avec une confiance imperturbable. Sentant toutes les vérités chrétiennes leur échapper successivement, les réformateurs voulurent, à l'exemple des catholiques, les retenir par la force de

l'autorité ; mais ce moyen, dont l'emploi sapoit la Réforme par sa base, n'eut d'autre effet que de montrer le désespoir où elle étoit réduite. On se rit des synodes, de leurs excommunications et de leurs décrets, et chacun continua de dogmatiser selon ses caprices.

La voie de conciliation n'eut guère plus de succès. Elle n'aboutit qu'à quelques réunions apparentes, ou à des traités partiels de tolérance, qui, sous le prétexte de la charité, accoutumoient les esprits à tout tenir pour indifférent. C'étoit d'ailleurs un scandale inouï dans le Christianisme, que ces négociations religieuses où l'on prétendoit arriver à la paix par de mutuelles concessions de dogmes, où l'on se cédoit de part et d'autre des articles de foi, comme, après une guerre ruineuse, des princes fatigués se cèdent des territoires et des villes, et où l'on stipuloit des indemnités impies pour les vérités qu'on abandonnoit.

Cependant les catholiques, témoins de ces continuels changements qu'ils avoient prévus, sommoient les novateurs de déclarer enfin nettement à quel terme ils s'arrêteroient, et de montrer dans cette multitude de professions de foi contradictoires, le caractère d'unité essentielle à la vraie foi, selon saint Paul, *una fides*[1]. La Religion chrétienne, disoient-ils, reposant sur la révélation, et la révélation étant immuable, toute secte dont la doctrine varie ne possède pas la Religion de Jésus-Christ. Bossuet développa cet argument formidable, avec une science profonde et une rare force de raisonnement, dans l'Histoire des variations, inimitable modèle d'analyse et d'éloquence. La Réforme, terrassée, demeura muette, ou plutôt elle avoua les évidentes variations qu'on lui reprochoit, et parut même étonnée de n'avoir pas varié davantage[2]; tant elle sentoit vivement son instabilité.

[1] *Ep. ad Ephes.*, IV, 5.

[2] Vid. Burnet, *Crit. des Variat.*, p. 7, — 8. Jurieu, *Lettres* V, VI, VII et VIII *de l'an* 1686.— Basnage, *Rép. aux Variat.*, *Préf.*

Après une semblable confession il n'existoit pour elle qu'une défense possible ; c'étoit de soutenir que les dogmes sur lesquels elle avoit varié n'étoient pas essentiels en soi, et qu'on pouvoit les rejeter ou les admettre sans porter atteinte au Christianisme, et sans s'exclure du salut. Ainsi naquit le système des points fondamentaux, qui, réduisant à quelques articles non définis la foi nécessaire, et tolérant tout le reste comme indifférent, consacre en même temps la liberté de tout croire, même les erreurs les plus exécrables, et la liberté de tout nier, même Dieu.

Les protestants furent encore forcément amenés à ce système par la controverse sur l'Église, controverse dont la décision terminoit tout, et que, par cette raison, les catholiques s'attachèrent à éclaircir avec un soin particulier. Devant traiter plus loin cet important sujet, je n'en parlerai ici qu'autant qu'il est nécessaire pour faire comprendre comment la Réforme fut contrainte d'embrasser la doctrine des articles fondamentaux.

La vraie Religion étant essentiellement *une*, comme la vérité, l'Église qui professe cette Religion, c'est-à-dire, incontestablement la véritable Église, est *une* de la même manière : *Unus Deus, una fides, unum baptisma*[1].

La Religion n'est pas une simple pensée ensevelie au fond de l'esprit : c'est une croyance qui se manifeste au dehors par des actes, ou par un culte conservateur des dogmes dont il est l'expression : donc l'Église, ou l'ensemble des fidèles qui professent la vraie Religion, est une société *visible*. D'ailleurs, ou la Religion n'est qu'un être moral, une pure abstraction, ou il existe des hommes qui croient aux vérités qu'elle enseigne : or, pour les croire,

[1] *Ep. ad Ephes.*, IV, 5.

il faut les connoître; pour les connoître, il faut les entendre annoncer. *La foi vient de l'ouïe,* dit l'Apôtre; *comment croiront-ils, s'ils n'ont entendu? et comment entendront-ils, si quelqu'un n'enseigne*[1] ?

L'Église est donc nécessairement composée de pasteurs qui enseignent, et d'un peuple qui croit ce qui lui est enseigné : or, un peuple, des pasteurs, sont des êtres visibles; donc l'Église est visible, et l'Évangile le suppose ainsi, quand il la représente comme *une ville bâtie sur la montagne*[2], comme un tribunal où les chrétiens doivent porter leurs contestations, *dic Ecclesiæ*[3]. S'adresse-t-on, pour être jugé, à un tribunal invisible? De plus, Jésus-Christ a promis aux pasteurs *enseignants*, d'être avec eux *tous les jours*[4], jusqu'à la fin des siècles : donc l'Église a toujours été et sera toujours visible.

Dieu ayant établi la Religion pour tous les hommes, et non pas seulement pour quelques-uns, la Religion établie de Dieu subsistera perpétuellement, selon ses promesses, *omnibus diebus :* donc l'Église est *catholique* ou universelle, quant au temps. Jésus-Christ a ordonné à ses apôtres d'annoncer l'Évangile *à toutes les nations : docete omnes gentes*[5]. Donc, par ses institutions, l'Église est catholique et universelle quant aux lieux.

La vraie Religion ne pouvant jamais s'éteindre, et la société de ceux qui la professent devant être toujours visible, les pasteurs doivent s'y succéder sans interruption, en sorte qu'à toutes les époques de sa durée, on

[1] Fides ex auditu.. .. quomodò credent ei quem non audierunt? Quomodò autem audient sine prædicante? (*Ep. ad Rom.*, x, xvii, 14.)

[2] Matth., v, 14.

[3] *Ibid.*, xviii, 17.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, 19

puisse remonter, par une succession non interrompue, des pasteurs actuels jusqu'aux apôtres : donc l'Église est apostolique.

Ces notions, fondées sur le bon sens et sur des textes formels de l'Écriture, sont confirmées encore par une tradition unanime, par l'autorité des conciles, des Pères, des écrivains ecclésiastiques de tous les âges, par les liturgies et l'histoire entière de l'Église depuis son origine : de sorte que la raison, les Livres saints, le consentement des siècles, tout concourt à nous présenter comme des marques distinctives de la vraie Église, les caractères que je viens d'indiquer.

Ces principes admis, et l'on ne pouvoit les nier sans renverser de fond en comble le Christianisme, les protestants qui attaquoient une Église établie depuis une longue suite d'années, étoient obligés de prouver deux choses : que l'Église catholique ne possédoit pas les caractères essentiels à la véritable Église, et que ces caractères appartenoient exclusivement à la Réforme.

Dès que la question eut été réduite à ces termes simples et précis, on peindroit difficilement les angoisses des novateurs, convaincus qu'il ne leur étoit pas moins impossible de s'attribuer, avec quelque vraisemblance, une seule des marques de la véritable Église, que de refuser de les reconnoître dans l'Église ancienne, dont ils s'étoient séparés.

Et que pouvoient-ils en effet répondre, lorsque, appuyés sur d'incontestables maximes et sur des faits aussi éclatants que le soleil, les catholiques leur parloient ainsi : La foi est *une*, et vous n'avez jamais pu vous accorder sur la foi, en convenant d'un symbole commun, ni vous contenter d'aucun des symboles particuliers que chacun de vous a successivement adoptés ; mais, *flottant au hasard comme des enfants* abandonnés à leur propre foiblesse, *et vous*

laissant emporter à tout vent de doctrine[1], vous n'avez su qu'errer sans fin de dogmes en dogmes, d'opinions en opinions, éternellement incapables de fixer l'inconstance de votre esprit et l'instabilité de votre foi : donc vous n'êtes pas cette Église sainte que Jésus-Christ a bâtie sur un roc inébranlable[2].

La véritable Église est *une*, et vous êtes divisés en mille sectes essentiellement opposées, qui tantôt se tolèrent, tantôt s'anathématisent mutuellement : donc vous n'êtes pas la véritable Église.

La véritable Église a toujours été *visible;* dites-nous donc où étoit votre Église avant Luther ? Montrez-nous, avant ce moine apostat, une société où l'on professât votre doctrine ? Vous vous taisez ? Songez-y bien ; se taire quand il s'agit de justifier sa foi, c'est avouer qu'on n'a rien à répondre, et se condamner soi-même irrévocablement. Alors les voilà qui fouillent, avec une inquiète ardeur, les annales de l'hérésie, qui ramassent dans cette fange des lambeaux épars d'erreurs et se hâtent sur les traces du temps, pour recueillir, à de longues distances, les impures dépouilles de quelques sectaires oubliés, afin de s'en former un vêtement de gloire, sans néanmoins pouvoir parvenir à voiler leur nudité. S'ils rencontrent, au cinquième siècle, un Vigilance, ennemi des saintes reliques ; au dixième siècle, un Béranger qui nioit la présence réelle, il se trouve que ces hérésiarques, condamnés, dès qu'ils parurent, par l'Église entière, n'eurent presque aucuns disciples, et que l'un d'eux abjura publiquement son impiété. N'ayant d'ailleurs aucune erreur commune, ils différoient encore de sentiment sur des points de la plus haute importance, avec les réformés. C'est donc en vain que ceux-ci s'efforcent de les réveiller dans leurs

[1] *Ep. ad Ephes.*, IV, 14

[2] Matth., XVI, 18.

tombeaux, pour se faire adopter par leurs ombres proscrites, les dix premiers siècles leur échappent, et leur unique ressource est de se chercher des ancêtres parmi les Albigeois, infâme colonie de manichéens, qui passèrent d'Orient en Italie, et d'Italie dans les Gaules, dont ils épouvantèrent les habitants par des crimes inconnus ; parmi les Vaudois, une poignée d'obscurs fanatiques, imbus de plusieurs opinions rejetées par la Réforme, et qui rejetoient à leur tour au moins la plus grande partie de sa doctrine. Rougissant enfin des aïeux qu'ils s'étoient donnés, les novateurs renoncent à une filiation également honteuse et mensongère, et se réduisent à soutenir qu'il y eut toujours, au sein de l'Église catholique, un certain nombre de justes cachés, qui professoient en secret les principes de la Réforme. Mais, reprenoient les catholiques, si ces prétendus justes étoient tellement cachés qu'il n'en soit pas demeuré de vestige, comment avez-vous découvert leur existence ? Comment connoissez-vous si exactement les opinions *secrètes* d'hommes qui n'ont jamais été eux-mêmes connus de personne ? La belle invention que ces justes ignorés du monde entier, et que l'on crée d'un trait de plume, pour éluder un argument fâcheux ! Mais quand on admettroit votre absurde supposition, vous ne répondez à rien, vous ne remédiez à rien : car des justes *cachés* ne forment pas une Église visible, et c'est une Église visible, une Église composée de fidèles et de pasteurs enseignants, que nous vous sommons de nous montrer. Vous ne l'avez pas fait, vous ne le ferez jamais : donc vous n'êtes pas la véritable Église.

La véritable Église est universelle, et vous n'êtes que d'hier, et chacune de vos sectes, prise à part, est à peine connue dans un coin du globe ; car, comptez, s'il se peut, en France, en Angleterre, en Allemagne, la multitude de doctrines diverses comprises sous le nom général de lu-

théranisme, de calvinisme, d'anglicanisme, etc. ; chaque famille presque vous offrira une Religion différente. Vous aspirez si peu à l'universalité, que vous avez même abandonné à l'ancienne Église ce glorieux titre de catholique ou d'universelle, qui la distingue exclusivement, et la fait reconnoître par toute la terre. Ce qui vous appartient en propre, c'est l'esprit particulier, cet esprit qui sépare et divise à l'infini ; voilà votre ineffaçable caractère ; donc vous n'êtes pas la véritable Église.

Enfin la véritable Église est apostolique, et loin de pouvoir remonter jusqu'aux apôtres par une succession non interrompue de pasteurs qui aient enseigné la même foi dans tous les temps, de votre aveu, vous ne succédez à personne ; vous ne pouvez pas nommer, durant quinze siècles, nous ne disons pas un seul pasteur, mais un seul homme, quel qu'il fût, qui ait eu la même Religion que vous : donc, encore une fois, vous n'êtes pas la véritable Église.

L'ignorance et la sottise ne s'effraient d'aucune objection ; elles parlent et croient répondre. Mais il y avoit parmi les théologiens réformés des hommes vraiment habiles et d'une grande pénétration. Ceux-ci comprirent bientôt qu'il falloit nécessairement, ou renoncer à défendre la Réforme, ou changer toutes les idées que les chrétiens jusqu'alors avoient eues de l'Église.

Mestrezat[1] et Jacques Ier[2] ébauchèrent le nouveau système. Claude, après eux, essaya de le soutenir, en désespoir de cause, pour affermir ses frères chancelants. Il les entretint « d'un corps de chrétiens divisé en plusieurs « communions particulières, à qui l'on peut encore, en « quelque manière, donner le nom d'Église, parce que

[1] *Traité de l'Église*, p. 186 et 171.

[2] Vid. *Réplique au cardinal du Perron*, c. LX.

« tous les chrétiens sont encore, à quelque égard, dans « l'enceinte générale de la vocation de l'Évangile[1]. » Il semble que la conscience du ministre retenoit sa plume à chaque mot. Il ne parle qu'en tremblant, en hésitant ; *à quelque égard*, dit-il, *en quelque manière :* comme s'il existoit un milieu, comme si Jésus-Christ ayant établi une Église seule véritable, toute autre société pouvoit être, *en quelque manière, à quelque égard*, cette Église établie par Jésus-Christ !

Plus hardiment absurde, mais aussi plus conséquent, Jurieu, tour à tour sophiste et prophète, controversiste impétueux, et la terreur de son propre parti, où l'on redoutoit l'âpreté de son caractère et la violence de ses emportements, Jurieu se chargea de développer sans détour le système qu'on n'avoit encore proposé qu'avec réserve.

Il maintint donc que la vraie Église, loin de former une société distincte et séparée de toutes les autres, se compose au contraire de la réunion de toutes les sectes chrétiennes faisant profession de croire certaines vérités qu'il appelle *fondamentales*. « Nous voulons, dit-il, que l'Église « catholique et universelle soit répandue dans toutes les « sectes, et qu'elle ait de vrais membres dans toutes celles « de ces sociétés qui n'ont pas renversé le fondement « de la Religion chrétienne, fussent-elles en désunion les « unes d'avec les autres, jusqu'à s'excommunier mutuel- « lement[2]. »

Ce n'étoit pas une légère nécessité qui forçoit la Réforme à se précipiter dans cette doctrine. Elle étoit réduite à ne pouvoir prétendre faire partie de la véritable Église, de l'Église établie par Jésus-Christ, qu'en y introduisant avec

[1] *Défense de la Réforme*, p. 200.
[2] *Le Vrai Système de l'Église*, p. 79

elle toutes les erreurs, et en anéantissant le Christianisme. Du reste, la vraie Religion ne consistant, selon cette étrange hypothèse, qu'en un petit nombre de dogmes communs à la plupart des sectes, et par une conséquence immédiate, ces sectes ne formant qu'un seul corps ou une seule Église, les objections des catholiques s'évanouissoient d'elles-mêmes.

Vous soutenez que la véritable Église est *une ;* et nous aussi, disoient les Réformés ; mais cette unité résulte de la croyance des mêmes vérités fondamentales : *Tout ce qu'on croit au delà étant matière d'opinion et non matière de foi* [1], ne rompt pas l'unité nécessaire.

Vous soutenez que la véritable Église a toujours été *visible ;* et nous aussi ; « Il est vrai qu'il y a toujours dans « le monde une Église visible ; mais il est faux que cette « Église soit une certaine communion distincte de toutes « les autres communions. L'Église est demeurée visible « durant tous les siècles dans les communions qui, malgré « leur séparation et les anathèmes qu'elles ont mutuelle- « ment prononcés les unes contre les autres, ont toujours « conservé les vérités principales [2]. »

Vous soutenez que la véritable Église est *universelle ;* et nous aussi ; ce caractère, nous nous plaisons à l'avouer, *lui est essentiel* [3]. Mais quelle plus complète universalité que celle qui n'a d'autres bornes que l'étendue, non pas d'une seule communion, mais de toutes les communions qui, dans tous les temps, ont conservé les vérités principales?

Vous soutenez que la véritable Église est *apostolique ;* et nous aussi ; car * c'est une conséquence évidente de

[1] *La Religion des Protestants, une voie sûre au salut*, chap. VI, 56.

[2] *Le Vrai Système de l'Église*, p. 226.

[3] *Accomplissement des Prophéties*, par Jurieu, p. 82.

* « Il faut, dit-on, recevoir le ministère des mains de cette Église,

sa perpétuelle visibilité. Mais remarquez qu'aujourd'hui nous ne vous accusons de rejeter aucune vérité fondamentale ; vous êtes donc membres de l'Église ; membres infirmes, il est vrai, mais enfin membres vivants ; et, à défaut d'autre succession constante, vous nous en fournissez une dont vous ne nierez pas apparemment la légitimité.

On ne sauroit disconvenir que ces conséquences ne se déduisent clairement du système de Jurieu. Mais je montrerai, dans le chapitre suivant, que ce système est insoutenable, et que la doctrine des points fondamentaux est une doctrine destructive de toute Religion et de toute raison.

Considérez cependant l'espace immense qu'avoient déjà parcouru les réformateurs à l'époque où nous sommes arrivés. La pensée ne le mesure qu'en tremblant. Que la marche rapide de l'erreur est effrayante ! Luther, choqué de quelques abus réels, au lieu d'y reconnoître l'inévitable effet des passions humaines, s'en prend à la doctrine même. Il attaque un point en apparence peu important de la foi catholique ; foible esprit, qui n'apercevoit pas la liaison rigoureuse des vérités du Christianisme ! Il n'a pas plutôt détaché un anneau de cette chaîne que la chaîne entière lui échappe. Une erreur appelle une autre erreur. Ce n'est plus seulement quelques dogmes isolés qu'il conteste, il ébranle d'un seul coup le fondement de tous les dogmes. La tradition l'embarrasse, il rejette la tradition ; l'Église

« hors laquelle le Saint-Esprit ne se donne pas. Je l'avoue. Mais cette « Église, qui donne le droit d'exercer le ministère, n'est ni l'Église ro- « maine, ni la grecque, ni la protestante, c'est l'*Église universelle* « qui ne donne pas ce droit par elle-même ; elle le donne par les di- « verses sociétés chrétiennes qui vivent sous diverses confédérations, « et lesquelles ont, chacune chez elle, le pouvoir d'établir le ministère « pour l'édification de leurs peuples. » (*Le Vrai Système de l'Église.*)

proscrit ses maximes, il nie l'autorité de l'Église, et déclare qu'il n'admet d'autre règle de foi que l'Écriture; enfin l'Écriture elle-même le condamne, il retranche audacieusement des Livres saints une épître apostolique tout entière *, et quand on lui demande de quel droit, il répond avec arrogance : *Moi, Martin Luther, ainsi je le veux, ainsi je l'ordonne : que ma volonté tienne lieu de raison*[1]. Ainsi, Martin Luther n'étoit pas seulement le fondateur, le chef de la Réforme, il en étoit encore le Dieu, puisque sa volonté, sans autre raison, prévaloit contre les révélations divines consignées dans un authentique et sacré monument.

Toutefois, plusieurs de ses disciples secouent le joug de fer qu'il prétendoit leur imposer. Opposant leurs opinions à ses opinions, leur orgueil à son orgueil, ils bravent ses fureurs et morcellent son empire. De nouvelles sectes s'élèvent, se divisent aussitôt, et se subdivisent à l'infini. On enseigne toute doctrine, et l'on nie toute doctrine : la confusion de l'enfer n'est pas plus grande, ni son désordre plus effrayant. Alors, désespérant d'établir la paix dans son sein, et de se soutenir par ses propres forces, la Réforme appelle à son secours l'ancienne Église qu'elle a répudiée; elle appelle les hérétiques de tous les siècles ; elle appelle ses nombreux enfants, et les rassemble autour d'elle avec leurs haines implacables, leurs ardentes animosités, leurs symboles contradictoires ; et de cet incohérent amas de vérités et d'erreurs, elle essaie de former une seule Religion ; de cette anarchie monstrueuse de sectes qui se repoussent mutuellement, de partis irréconciliables, elle essaie de composer une seule Église. O éternelle honte de la raison humaine ! Oui, voilà la vraie Religion, comme

* L'Épitre de saint Jacques.

[1] Ego Martinus Luther, sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

les pensées inconstantes de l'homme sont les immuables pensées de Dieu; voilà l'Église, comme l'empire divisé de Satan est le Royaume de Jésus-Christ. Mais enfin ces idées avoient prévalu dans la Réforme. Elle cédoit, en dépit d'elle-même, à l'insurmontable ascendant de ses maximes; et offrant la paix à toutes les erreurs, tolérant tout, même la vérité, elle s'avançoit à grands pas vers l'indifférence absolue des Religions, où nous allons voir que le système des articles fondamentaux conduit inévitablement.

CHAPITRE VII

SUITE DU MÊME SUJET. EXAMEN DU SYSTÈME DES POINTS FONDAMENTAUX.

Si nous n'avions montré comment la Réforme, après avoir épuisé tous les autres moyens de défense, fut contrainte, par sa nature même, de se réfugier dans le système des points fondamentaux, on auroit pu ne voir dans ce système qu'une opinion arbitraire, et l'on eût difficilement compris quels motifs déterminèrent les protestants à embrasser une doctrine, non-seulement absurde en soi, mais, de plus, incompatible avec leurs maximes; une doctrine enfin qui ne peut être vraie, à moins que le Christianisme ne soit faux, et qui aboutit inévitablement à la tolérance de l'athéisme.

Et pour justifier d'abord le reproche d'inconséquence que j'adresse aux Réformés, souvenons-nous que l'Écriture est, suivant eux, l'unique règle de foi. Ils doivent donc prouver que l'Écriture établit clairement la distinction des points fondamentaux et non fondamentaux, et spécifie non moins clairement ce qui est fondamental et ce qui ne l'est pas. Or, c'est ce qu'ils n'ont jamais pu faire, quoiqu'on les en ait maintes fois pressés. Jamais ils n'ont produit un seul texte qui, dans son sens naturel et vrai, favorisât,

même indirectement, leur bizarre doctrine. Au contraire, l'Écriture est pleine de passages qui la condamnent. Quand Jésus-Christ envoie ses apôtres annoncer le Christianisme aux nations, leur dit-il : Apprenez aux hommes à discerner soigneusement les dogmes fondamentaux de ceux qui ne le sont pas, à ne point confondre les articles de foi qu'ils sont absolument obligés de croire, avec les articles qu'ils peuvent nier sans s'exclure du salut? Non, Jésus-Christ ne dit nulle part rien de semblable. Et que dit-il donc? « Allez, instruisez toutes les nations... leur enseignant à « garder tout ce que je vous ai ordonné[1], » tout sans exception, *omnia quæcumque:* ou comme s'exprime un autre écrivain sacré : « Allez par tout l'univers; prêchez « l'Évangile à toute créature: quiconque croira sera sauvé; « et qui ne croira pas sera condamné[2]. » Donc il faut croire, au moins implicitement, toutes les vérités révélées, puisque l'Évangile, ou la parole de Jésus-Christ, les comprend toutes; il faut les croire, ou être *condamné*, ce qui fait dire à saint Paul, que l'hérétique *se condamne lui-même*[3], parce qu'il reconnoît l'autorité des Livres divins où sa condamnation est écrite. Or, un système de foi auquel l'Écriture est opposée, ou seulement qui n'est pas clairement établi dans l'Écriture, est incompatible avec le principe selon lequel on ne doit admettre d'autre règle de foi de l'Écriture. Les protestants ne peuvent donc adopter le système des points fondamentaux, sans renoncer à leurs maximes, ou sans se contredire grossièrement.

[1] Euntes ergo docete omnes gentes..... docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. (Matth., XXVIII, 19, 20.)

[2] Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur. (Marc., XVI, 15, 16.)

[3] *Ep. ad Tit.*, III, 11.

J'ajoute que ce système ne sauroit être vrai, à moins que le Christianisme ne soit faux. Car premièrement, comme on vient de le voir, Jésus-Christ a enseigné une doctrine contraire, d'où il suit qu'il s'est trompé ou nous a trompé, qu'il étoit par conséquent ou un fanatique ou un imposteur.

Secondement, ses disciples, fidèles exécuteurs des ordres qu'ils avoient reçus de lui, ne souffrirent jamais qu'on portât la plus légère atteinte aux dogmes révélés. Saint Paul déclare que la foi est *une*, comme Dieu même est *un*[1]; qu'ainsi l'on ne peut y rien ajouter, en rien retrancher sans l'anéantir, et en conséquence il frappe d'anathème quiconque osera prêcher un autre Évangile ou une autre foi que lui[2], ordonne d'*éviter l'homme hérétique*, enseigne que tous les novateurs, en se flattant d'une fausse science, *sont déchus de la foi*[3], et comprend formellement, parmi les crimes qui excluent du royaume de Dieu, les schismes et les hérésies, *sectæ*[4]. Saint Pierre les appelle toutes, en général, *des sectes de perdition*, et regarde ceux qui les introduisent comme des *blasphémateurs*[5]. « Quiconque se retire, dit saint Jean, et ne persévère « point dans la doctrine de Jésus-Christ, n'a point de « Dieu[6]. » On l'entend : l'Apôtre ne met point de différence entre nier Dieu, et nier un seul article de la doctrine de Jésus-Christ ; car on chercheroit en vain dans ses paroles une distinction, une restriction. « Si quelqu'un, pour« suit-il, vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, » que va-t-il dire ? Vous examinerez si les vérités qu'il re-

[1] *Ep. ad Ephes.*, IV, 5.
[2] *Ep. ad Galat.*, I, 8.
[3] *Ep. II ad Timoth.*, II, 17.
[4] *Ep. ad Galat.*, V, 20.
[5] *Ep. II*, II, 1, 10.
[6] *Ep. II*, 9.

jette sont ou non fondamentales ; et s'il n'attaque pas le fondement, vous lui accorderez la tolérance, vous l'admettrez, comme un membre de la véritable Église, dans votre communion ? Voilà la réponse des protestants, et voici celle de l'Apôtre : « Ne le recevez point dans votre maison, « ne lui donnez point le salut ; car quiconque lui donne « le salut participe à son péché, *operibus ejus malignis*[1]. » Telle est la tolérance des apôtres, telle est leur doctrine. Or, cette doctrine est fausse, si le système des points fondamentaux est vrai ; donc ce système et le Christianisme, tel que l'enseignoient les apôtres, ne sauroient subsister ensemble.

Troisièmement, tous les Pères, tous les conciles, tous les chrétiens, soit catholiques, soit hérétiques, ont ignoré, jusqu'à la naissance de la Réforme, la distinction de dogmes fondamentaux et non fondamentaux ; ils ont cru qu'il n'y avoit qu'une seule foi par laquelle on pût être sauvé, qu'une seule Église qui professât cette foi[2], excluant du salut toutes les sectes séparées de cette unique et véritable Église. Or, si une erreur de cette importance a pu régner universellement pendant seize siècles ; si, pendant seize siècles, personne n'a su ce que c'étoit que l'Église ; si, en récitant le symbole des apôtres, les chrétiens du monde entier ont professé une erreur *absurde*, que Jurieu qualifie de *prodige de cruauté, d'imagination la plus insensée qui soit jamais montée dans l'esprit humain*[3] ; si tous ces chrétiens et toutes les Églises particulières ont constamment réglé leur conduite sur cette erreur *absurde et cruelle*, le Christianisme est évidemment faux ; puisqu'un envoyé divin n'a pu enseigner une erreur dont les consé-

[1] *Ep. II. S. Joan*, x, 11.

[2] Voyez le *Traité de l'Unité de l'Église*, par Nicole ; *le Ve Avertissement de Bossuet aux Protestants ;* Wallembourg, *de Controv. Tract.* 3.

[3] *Le Vrai Système de l'Église*, pag. 79, 92.

quences sont si terribles ; des hommes réellement inspirés n'ont pu la consacrer dans leurs écrits, en autoriser l'application par leur exemple ; ou, en tout cas, Dieu n'eût jamais permis qu'elle prévalût si longtemps sans réclamation, dans une Église qu'il auroit établie pour y recevoir un culte digne de lui, digne de sa sainteté et de sa vérité.

Nous laissons aux protestants à examiner sur quel fondement ils se tranquillisent dans leurs principes antichrétiens. Ce n'est pas sur l'Écriture, ce n'est pas sur l'autorité des premiers siècles, nous l'avons prouvé ; ce n'est pas non plus sur la raison, comme nous allons le faire voir, en considérant, sous un point de vue plus philosophique ou plus général, le système des points fondamentaux.

Que font les partisans de ce système pour démontrer, contre les déistes, la nécessité d'une révélation ? S'appuyant des aveux des déistes mêmes, ils prouvent qu'une Religion est nécessaire, et qu'il existe, par conséquent, une vraie Religion. Les annales de la philosophie à la main, ils montrent ensuite qu'on ne sauroit, par la raison seule, s'assurer pleinement d'aucun dogme ; qu'en la prenant pour unique guide, on ne fait qu'errer de doutes en doutes, d'incertitudes en incertitudes, et que loin de parvenir à une croyance fixe, on est contraint de tolérer l'athéisme même, ou la négation de tout dogme, l'exclusion de tout culte, la destruction de toute morale. Si donc, concluent-ils, une vraie Religion est nécessaire, il est nécessaire aussi que Dieu révèle cette vraie Religion.

Mais voici une chose étrange : Dieu révélera aux hommes des vérités nécessaires à l'homme, et les hommes ne seront pas obligés de croire Dieu, et ils resteront maîtres de rejeter les vérités que Dieu leur révèle ! Alors à quoi

bon une révélation ? Mieux valoit que Dieu gardât le silence, si l'on est libre de le démentir, de réformer ses enseignements, de lui dire : Nous te connoissons mieux que tu ne te connois toi-même. Or, telle est la liberté que consacre la tolérance. Car de s'étayer du prétexte d'obscurité, pour tenir en suspens l'autorité de la révélation, et d'une partie de la révélation, dont l'objet est de dissiper les doutes de l'esprit humain sur les vérités qu'il doit croire, c'est visiblement se contredire, c'est se moquer des hommes et de leur auteur.

J'entends les disciples de Jurieu qui me répondent : « Nous ne prétendons pas qu'on puisse nier, sans s'exclure du salut, tous les dogmes révélés, mais seulement « ceux de ces dogmes qui ne sont pas fondamentaux. » On verra bientôt que cette distinction est complétement illusoire. Mais je veux bien l'admettre en ce moment, et prendre le système tel qu'on nous l'offre, avec les restrictions arbitraires qu'une sorte de pudeur chrétienne s'efforce d'y apporter. Toujours est-il vrai que nos objections conservent toute leur force à l'égard des dogmes non fondamentaux, c'est-à-dire à l'égard de la plus grande partie des dogmes révélés. De plus, demanderai-je aux indifférents mitigés : Comment savez-vous que Dieu ait révélé des vérités non nécessaires ? Cette hypothèse gratuite répugne à la sagesse de Dieu, et renverse le principe sur lequel vous avez établi la nécessité d'une révélation. Mais ce n'est pas tout, et je soutiens qu'il est infiniment plus absurde de prétendre qu'il soit permis de nier une partie seulement de la révélation, que la révélation tout entière ; ou, en d'autres termes, que le système des points fondamentaux est plus déraisonnable, plus inconséquent, plus injurieux à la Divinité, et plus désespérant pour l'homme que le déisme.

Le déiste rejette la révélation, parce qu'il ne croit pas

que Dieu ait parlé : le chrétien de Jurieu permet de rejeter une partie de la révélation qu'il croit divine. L'un, se persuadant que le Christianisme est fondé sur une autorité purement humaine, ne l'admet qu'autant qu'il le juge conforme à la raison ; l'autre, convaincu que le Christianisme repose sur l'autorité de Dieu, nie l'obligation de se soumettre en tout et toujours à cette autorité. Il attribue à l'homme le droit de préférer, en une foule de circonstances, sa propre raison à la raison du Souverain Être, et de désobéir à ses lois. Le déiste enfin, sentant lui-même l'insuffisance de la raison pour établir inébranlablement un dogme, ne fait dépendre le salut de la croyance d'aucun dogme. Jurieu déclare, au contraire, que la foi des dogmes fondamentaux est d'une indispensable nécessité ; et comme ni lui, ni ses disciples, n'ont jamais pu définir nettement quels sont ces dogmes fondamentaux, comme il n'est pas un point de doctrine sur lequel les protestants soient moins d'accord, il n'est pas non plus un seul d'entre eux qui puisse être certain de croire tout ce qu'il est nécessaire de croire pour être sauvé : incertitude si affreuse, en supposant la foi dans la révélation, qu'on ne sauroit concevoir d'état plus désespérant.

Or, voilà où l'on arrive inévitablement, dès qu'on veut forcer le Christianisme de capituler avec la raison humaine, avec ses caprices inconstants et ses dédaigneuses répugnances. On ignore ce qu'on peut céder, et ce qu'on doit retenir. Les principes manquent pour faire une distinction, je ne crains point de le dire, sacrilége : car s'imaginer que Dieu parle en vain, qu'il révèle des dogmes superflus, c'est outrager sa sagesse, et s'accuser soi-même de folie, en censurant les décrets de son impénétrable conseil. Qui ne voit d'ailleurs que tous les points de la foi chrétienne s'enchaînent étroitement l'un à l'autre ? Or, où tout se tient, tout est essentiel. L'objet de la Religion

est de montrer à l'homme sa place dans l'ordre des êtres, et de l'y maintenir, en réglant ses pensées, ses affections, ses actions, par les deux grandes lois, de la vérité et de la justice, dont les dogmes et les préceptes sont l'expression. Que peut-il donc y avoir d'indifférent dans ces lois? et à quel titre la vérité seroit-elle moins inviolable que la justice? Elles se confondent dans leur source, et les séparer, c'est les détruire; car la justice n'est que la vérité même rendue sensible dans les actions, suivant cette profonde parole d'un apôtre: « Celui qui *fait la vérité*, agit à la lu« mière, afin qu'il soit manifeste que ses œuvres viennent « de Dieu [1]. » Dieu ne peut donc pas plus tolérer l'erreur qu'il ne peut tolérer le crime; et la tolérance du crime est le résultat nécessaire de toute doctrine qui consacre la tolérance de l'erreur. Le système que nous discutons en offrira la preuve.

Remarquez cependant l'inconséquence de ses partisans. Admettre la révélation, c'est croire les vérités révélées sur l'autorité de Dieu qui nous les révèle : or, cette autorité étant la même, quelle que soit l'importance relative des vérités révélées, l'obligation de croire est aussi la même; et rejeter une seule de ces vérités divines, c'est nier l'autorité sur laquelle elles sont toutes fondées, c'est renverser la base de la révélation, et la livrer sans défense aux déistes.

Mais, pour mieux faire sentir l'intime liaison de la doctrine de Jurieu avec le déisme, examinons le système des points fondamentaux, comme nous avons examiné la Religion naturelle, sous le triple rapport des dogmes, du culte et de la morale. L'identité des principes se manifestera par l'identité des conséquences et des résultats.

[1] Qui facit veritatem, venit ad lucem, ut manifestentur opera ejus, quia in Deo sunt facta. S. Joan, III, 21.

Puisqu'il y a des dogmes qu'on peut nier sans s'exclure du salut, et d'autres dogmes qu'on est absolument obligé de croire pour être sauvé, la première chose que doivent faire les protestants est de donner « une règle sûre, pour « juger quels sont les points fondamentaux, et les distin- « guer de ceux qui ne le sont pas ; question, ajoute naï- « vement Jurieu, si épineuse et si difficile à décider [1]. » Ainsi, dès les premiers pas, il se voit arrêté par une difficulté terrible ; car enfin le salut dépend, au moins pour un grand nombre d'hommes, de la solution de cette *question si épineuse et si difficile à décider*. Les articles fondamentaux se trouvent dans l'Écriture, je le veux ; mais, « outre « les vérités fondamentales, l'Écriture contient cent et cent « vérités de droit et de fait dont l'ignorance ne sauroit dam- « ner [2] ; » et nulle part elle ne spécifie ce qui est fondamental et ce qui ne l'est pas, nulle part elle ne donne de règle pour faire ce discernement. Il faut donc que les protestants s'en forment eux-mêmes d'arbitraires, et les voilà déjà maîtres de leur foi, puisqu'ils le sont des règles par lesquelles ils la déterminent.

Jurieu en propose trois entièrement inadmissibles, et qu'aussi la Réforme a depuis longtemps mises au rebut. La première peut s'appeler une règle de *sentiment*. Selon Claude et Jurieu, on *sent* les vérités fondamentales, « comme « on sent la lumière quand on la voit, la chaleur quand on « est auprès du feu, le doux et l'amer quand on mange [3]. » Les déistes en disent autant ; écoutez Rousseau * : « C'est

[1] *Le Vrai Système de l'Église*, pag. 237.

[2] Jurieu, *Axis Tr. 1*, art. 1er, pag. 19. *Tabl. Lett. III.*

[3] *Le Vrai Système de l'Église*, liv. II, chap. xxv, p. 453.

* Il n'y a guère d'erreur qui ne contienne quelque vérité, et c'est même pour cela que l'erreur s'introduit si aisément dans l'esprit de l'homme ; il reçoit le faux à cause du vrai qui y est mêlé. On verra, dans la troisième partie de cet ouvrage, qu'il existe, en effet, des vé-

« le *sentiment* intérieur qui doit me conduire [1]. Ma règle « est de me livrer au *sentiment* plus qu'à la raison [2]. J'a« perçois Dieu partout dans ses œuvres ; *je le sens en moi*, « je le vois tout autour de moi [3]. Je *sens* mon âme, je la « connois par le *sentiment* et par la pensée [4]. » La différence est que les déistes ne *sentent* que la Religion naturelle, et que Jurieu sentoit de plus la Religion révélée. L'athée, qui ne sent rien du tout, peut être à plaindre ; mais enfin l'on ne sauroit le condamner selon cette règle, car personne n'est maître de se donner un *sentiment* qu'il n'a pas. Dans le sein même de la Réforme, chacun ayant sa manière de *sentir*, l'arminien, par exemple, ne *sentant* point la nécessité de la grâce, le socinien ne *sentant* point la Trinité, ni la Divinité de Jésus-Christ, le luthérien *sentant* la présence réelle que le calviniste ne *sentoit* point, il fallut bientôt abandonner cette règle extravagante, et propre seulement à nourrir un fanatisme insensé.

La seconde règle de Jurieu, pour discerner les articles fondamentaux, se tire de leur liaison avec le fondement du Christianisme. Or, jamais les protestants n'ont pu convenir entre eux de ce qui constitue le fondement du Christianisme. Ainsi cette règle devient inutile ; car qui peut juger de la liaison d'un dogme avec un autre dogme qu'on

rités de sentiment, c'est-à-dire des vérités qui passent de l'intelligence dans le cœur, où elles se conservent; et toutes les vérités sociales sont de ce genre. Mais il ne s'ensuit pas que le sentiment soit le moyen qui nous est donné pour connaître la vérité avec certitude, et la conséquence contraire, faussement déduite d'un fait incontestable, et exagérée au delà de toute mesure par Claude et Jurieu, et même par Rousseau, conduit d'abord à un fanatisme absurde, et enfin à la destruction de toute vérité.

[1] *Émile*, tome III, pag. 129.

[2] *Ibid.* pag. 42.

[3] *Ibid.* pag. 63.

[4] *Ibid.* pag. 87.

ne connoît pas? De plus, il est évident que Jurieu se fait à lui-même, ou veut faire aux autres une illusion grossière. Qu'est-ce en effet que le fondement de la Religion chrétienne, si ce n'est certaines vérités de foi, qu'il est nécessaire de croire pour être chrétien? Le fondement ou les vérités fondamentales ne sont donc qu'une seule et même chose, et la règle du ministre se réduit à cet aphorisme : on reconnoît le fondement du Christianisme par sa liaison avec le fondement du Christianisme.

Cette règle n'ayant pas paru, même à Jurieu, d'un fort grand secours dans la pratique, il en propose une troisième, en ces termes : « Tout ce que les chrétiens ont cru « unanimement et croient encore partout, est fondamental « et nécessaire au salut. Je crois, dit-il, que c'est encore « ici la règle la plus sûre [1]. » *Le plus sûr* alors est de ne croire rien, ou de ne croire que ce qu'on veut; car, comme il n'est pas un seul dogme qui n'ait été nié par quelque hérétique, il s'ensuit qu'il n'existe point de vérités fondamentales, et que c'est perdre le temps que de les chercher. *Le plus sûr* est de penser qu'on peut faire son salut dans toutes les sectes, même dans le mahométisme; car puisque les Mahométans ne sont, suivant Jurieu, qu'*une secte du Christianisme* [2], rien de ce qu'ils nient ne sauroit être fondamental, et le déiste Chubb a raison de soutenir que « passer du mahométisme au Christianisme, ou du Chris- « tianisme au mahométisme, c'est uniquement abandon- « ner une forme extérieure de Religion pour une autre « forme [3]. »

Quand on ne seroit point effrayé de ces conséquences, la règle d'où elles se déduisent n'en seroit pas moins inad-

[1] *Le Vrai Système de l'Église*, pag. 237.
[2] *Ibid.*, pag. 148.
[3] *Chubb's Posthumous Works*, vol. II, pag. 40.

missible dans les principes des protestants. Leur maxime principale est de ne reconnoître aucune autorité humaine en matière de foi. Or, le consentement de tous les chrétiens ne forme qu'une autorité humaine, et par conséquent insuffisante, selon les Réformés, pour déterminer avec certitude ce qui est fondamental et ce qui ne l'est pas, et pour servir de base à la foi.

Il y a dans tous les esprits une rectitude naturelle qui, lors même qu'ils s'égarent, les force à s'égarer, si on peut le dire, rigoureusement. Il n'étoit donc pas possible que la Réforme restant ce qu'elle étoit, adoptât les règles arbitraires de Jurieu. Elle s'en forma de différentes, qui ont universellement prévalu, parce qu'elles sortent du fond même de sa doctrine. Jurieu les vit s'établir, et Bossuet lui prouva qu'il ne pouvoit en contester aucune [1].

La première, c'est qu'*il ne faut reconnoître d'autre autorité que l'Écriture, interprétée par la raison*. Cette règle étant le fondement même du protestantisme, on ne peut la rejeter sans cesser d'être protestant.

La seconde, c'est que l'*Écriture, pour obliger, doit être claire*. Le bon sens favorise cette règle ; car autrement on croiroit, sans savoir ce qu'on croit, ce qui est absurde, ou sans être certain que l'Écriture oblige à croire, c'est-à-dire, sans raison, contre la première règle.

La troisième, c'est qu'*où l'Écriture paroît enseigner des choses inintelligibles, et où la raison ne peut atteindre, il la faut tourner au sens dont la raison peut s'accommoder, quoiqu'on semble faire violence au texte*. Cette règle est encore une conséquence ou un développement de la première. Dès que la raison est le seul interprète de l'Écriture, elle ne sauroit l'interpréter contre ses propres lumières, et lui attribuer un sens dont l'esprit seroit choqué.

[1] *Sixième Avertissem. aux Prot.*, IIIe part., n° 17 et *seq.*

En un mot, les interprétations de la raison doivent être évidemment raisonnables; car si elles étoient à la fois *claires*, d'après la seconde règle, et *absurdes* par supposition, il en résulteroit l'obligation de croire une *claire absurdité* *.

Le principe fondamental du protestantisme étant admis, il faut donc admettre nécessairement les règles que les indifférents en déduisent. Mais aussi, qui ne voit qu'alors l'autorité de l'Écriture devient l'autorité de la raison seule, de sorte qu'au fond ces règles se réduisent à celle-ci : chacun doit croire ce que sa raison lui montre clairement être vrai; ce qui est le principe même du déiste et de l'athée, comme je l'ai fait voir. Mais je reviendrai tout à l'heure sur ce sujet.

En attendant, pour éviter qu'on ne me soupçonne d'exagérer les conséquences du système que je combats, j'ajouterai, à l'autorité du raisonnement, l'incontestable autorité des faits.

Jurieu, le moins tolérant des hommes par caractère, et le plus tolérant par ses maximes, refusa d'admettre les sociniens au nombre des sectes qui ont conservé le fondement du Christianisme. Mais aussitôt on lui demanda de quel droit il excluoit du salut des hommes qui recevoient comme lui l'Écriture? de quel droit il mettoit sa raison au-dessus de leur raison? de quel droit enfin il décidoit ce que l'Écriture ne décidoit pas, en déterminant les dogmes qu'il falloit nécessairement croire pour être sauvé? Il n'étoit pas facile de répondre à ces questions. La Réforme le

* Les déistes reconnoissent sans difficulté l'autorité de l'Écriture, avec la restriction établie par cette troisième règle : « A moins, dit « Chubb, qu'on ne l'interprète d'une manière conforme aux règles de la « droite raison, *ce qui exige qu'on lui fasse quelquefois violence*, la « Bible ne sauroit être un sûr guide pour le genre humain. » *Chubb's Posthumous Works*, vol. II, pag. 326.

sentit, et les sociniens furent admis à la tolérance *. Il fut permis de nier la divinité de Jésus-Christ, la Trinité, l'éternité des peines, tout ce qu'on voulut.

Dès lors à quoi servoient les confessions de foi, qu'à gêner la raison et la liberté qu'ont tous les hommes d'interpréter par elle l'Écriture? L'enseignement, même le plus simple, en préoccupant de certaines opinions l'esprit des peuples, tendoit à substituer l'autorité des ministres à l'examen particulier, absolument indispensable, selon les maximes protestantes. Frappés de ces inconvénients, les Brownistes ou indépendants rejetèrent toutes les formules, les catéchismes, les symboles, même celui des apôtres, pour s'en tenir, disoient-ils, à la seule parole de Dieu. C'étoient, sans contredit, les plus conséquents des Réformés.

Cependant le fanatisme, abusant du texte sacré, multiplioit les religions au gré de ses folles rêveries, et la Réforme se peuploit de mille sectes bizarres qui, quelque absurdes, quelque contradictoires qu'elles fussent, avoient toutes un droit égal à la tolérance. Ainsi s'établit peu à peu le *latitudinarisme* le plus excessif. Ses progrès étoient encore singulièrement favorisés par une disposition d'esprit devenue générale parmi ceux des protestants que leur caractère éloignoit des excès du fanatisme. La chaleur avec laquelle certains sectaires soutenoient des dogmes évidemment impies ou insensés, leur inspiroit un secret dégoût pour toute espèce de dogmes. Incapable de porter seule le poids des mystères, la raison abaissoit toutes les hauteurs du Christianisme, et à force de creuser, pour en

* M. d'Huisseau, ministre de Saumur, publia, il y a quinze ou vingt « ans, une *Réunion du Christianisme*, sur le pied de la tolérance universelle, sans en exclure aucun hérétique, pas même les sociniens. » *Bossuet*, 6e *Avert. aux Protest.*, III part., n° 5.—Ces sentiments étoient dès lors extrêmement répandus, de l'aveu de Jurieu, parmi les Calvinistes de France, d'Angleterre et des Provinces-Unies.

découvrir le fondement, elle finit par n'y pas laisser pierre sur pierre. En retranchant toujours, en simplifiant toujours, la réforme en est venue à cette religion de *plain-pied*, que Jurieu accusoit les indifférents de vouloir introduire, et qui, sous un autre nom, n'est qu'un déisme timide et mal déguisé. Tel est l'état auquel Hoaldy et ses disciples ont réduit le Christianisme en Angleterre. Contraints par leur principe de tolérer même les mahométans [1], même les déistes *, même les païens **, ils ont ouvert un abîme

[1] *Vid. Milner's Letters to a Prebendary.*

* Le docteur Watson, mort dernièrement évêque de Saint-Asaph, sauve sans difficulté les déistes de bonne foi dont la conduite est moralement bonne. « Nous autres *chrétiens*, dit-il, nous espérons et croyons « que le grand Juge aura égard *à nos habitudes d'étude et de réflexion*, à cause de diverses circonstances qui influent sur l'esprit « des hommes avec une efficacité que nous ne pouvons ni calculer ni « comprendre. — *I have not had so little intercourse with mankind, « nor shunned so much the delightful freedom of social converse, as « to be ignorant, that there are many men of upright morals and « good understandings, to whom, as you express it*, a latent and even « involuntary scepticism adheres, *and who would be glad to be persua« ded to be christians: and how severe soever same men may be in « their judgments concerning one another, yet we christians, at least, « hope and believe that the great Judge of all will make allowance for* « our habits of study and reflection, *for various circumstances, the effi« cacity of which in giving a particular bent to the understandings « of men, we can neither comprehend nor estimate.* » Le docteur Watson n'a pas tort, comme on voit, de nous vanter « cette modération de « l'Église anglicane, qui fait qu'elle permet à chaque individu *et sen« tire quæ velit, et quæ sentiat dicere.* » — *An Apology for christianity, in a series of letters, addressed to Edward Gibbon. By R. Watson, professor of Divinity in the university of Cambridge.*

* L'auteur d'une réfutation de Gibbon, intitulée : *Remarks on the two last Chapters of M. Gibbon's History of the Decline and Fall of the Roman Empire; in a letter to a friend:* c'est-à-dire, *Remarques sur les deux derniers chapitres de l'Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain, par M. Gibbon*, proteste, au nom de l'Église anglicane, contre la doctrine que Gibbon attribue à toutes les Églises

où toutes les Religions viennent se réunir, ou plutôt se perdre ; car aucune Religion ne peut subsister qu'en repoussant toutes les autres ; elles expirent en s'embrassant. Aussi, en renversant la barrière qui sépare le Christianisme des cultes inventés par l'homme, on a détruit jusqu'au signe distinctif du chrétien. Le baptême, dont l'Évangile enseigne si clairement la nécessité[1], n'est, aux yeux d'Hoaldy, qu'un vain rite, une puérile cérémonie ; et, en quelques États protestants, l'autorité civile a été forcée d'intervenir pour en empêcher l'entière abolition. Si l'enfant, dans ces états, est encore un être sacré, si la Religion environne encore son berceau de sa protection puissante, il en faut rendre grâce à la politique, qui a défendu l'humanité contre l'inexorable indifférence d'une barbare théologie.

Ces doctrines antichrétiennes ont passé d'Angleterre en Amérique. La jeunesse va les puiser à l'université de Cambridge, d'où elle les rapporte dans toutes les provinces de ce vaste continent. Elles y germent, elles s'y développent avec une telle promptitude, que déjà la vieille Réforme semble presque étouffée sous leur ombre. Là, comme en Europe, les ministres des diverses sectes évitent de se choquer mutuellement en prêchant des dogmes contestés ; et comme tous les dogmes sont contestés, l'on n'enseigne plus aucun dogme : on se contente de disserter vaguement sur la morale, qu'à l'exemple des déistes, on regarde comme seule essentielle. La Bible, dégagée de toute expli-

chrétiennes, touchant la condamnation des idolâtres : « Je ne crains « point d'affirmer, dit-il, que les douces décisions de notre Église ne « sont point souillées d'une tache aussi noire que le serait *la condamnation des plus sages et des plus vertueux païens*. — *I cannot but « presume to enter a protest against our author's judgment, at least « in the name of one church, the church of England ; and am bold to « affirm that her mild decisions are not stained with so foul a blot, as « the condemnation of the wisest and most virtuous pagans.* »

[1] *S. Joan.*, III, 5.

cation, est mise à grands frais entre les mains du peuple, dernier juge des controverses qui ont épuisé la sagacité et lassé la patience de ses docteurs; et, en lui donnant un livre qu'il ne lit point, ou qu'il lit sans le comprendre, on croit lui donner une Religion.

L'Allemagne protestante offre un spectacle peut-être encore plus déplorable. On semble y avoir pris spécialement à tâche de détruire toute l'Écriture, sans néanmoins cesser de la reconnoître en apparence pour l'unique règle de foi. On soutient que Jésus-Christ n'eut jamais dessein d'établir une Religion distincte du judaïsme, que l'Église, ouvrage du hasard, ne fut d'abord qu'une agrégation fortuite d'individus, ou de petites sociétés particulières, dont quelques hommes ambitieux, secondés par les circonstances, formèrent une confédération générale [1]. A l'aide de ce qu'on appelle l'*exégèse biblique*, c'est-à-dire d'une critique sans frein, on nie les prophéties, on nie les miracles, on nie la vérité du récit de Moïse; et la Genèse, au jugement de ces doctes interprètes, devient un tissu d'allégories, ou, pour parler leur langage, de *mythes* ou de pures fables.

Or, qui prouvera que ces interprétations commodes, aujourd'hui presque universellement reçues, blessent le fondement du Christianisme? Elles paroissent opposées à l'Écriture, il est vrai : mais si on les rejetoit sous ce prétexte, il faudroit rejeter en même temps la règle qui prescrit, en certains cas, de *faire violence au texte sacré*. On ne sauroit donc refuser de les tolérer, et même, si l'on est conséquent, de les admettre, comme plus *claires* et plus satisfaisantes pour la raison.

[1] *Geschichte der Christlichen Kirche, etc. von D. Planck*, tom. I, chap. I. — *Kirchenstaat der drei Jahrhunderte von J.-H. Bohmer*, pag. 8. — *Oberthur Idea Biblica Ecclesiæ Dei*, tom. I, pag. 1, 6, 100, 104.

C'est ainsi qu'on arrive au *Christianisme rationnel*, si vanté en Allemagne et en Angleterre. On élague de la Religion tout ce que la raison ne conçoit pas, par conséquent tous les mystères, par conséquent tous les dogmes ; car il n'est pas un seul dogme qui ne renferme quelque mystère, parce qu'il n'en est point qui ne tienne à l'infini par quelque côté. Alors, que reste-t-il que le déisme? Mais on ne s'arrête pas même au déisme, le principe entraîne au delà ; on est forcé de *faire violence*, non-seulement à l'Écriture, mais à la raison, à la conscience, au témoignage unanime du genre humain ; on est forcé de nier Dieu, puisqu'on est contraint d'avouer que *des mystères inconcevables l'environnent* [1]. Parvenu à ce point, les divisions cessent, non par l'accord des doctrines, mais par leur anéantissement. La discordance des opinions, la diversité infinie des croyances, remplissent tout l'espace qui sépare la Religion catholique de l'athéisme : l'unité ne se rencontre qu'à ces deux termes extrêmes ; *unité de foi* dans la Religion catholique, parce qu'elle renferme la plénitude de la vérité ; dans l'athéisme, *unité d'indifférence*, parce que l'athéisme n'est au fond que la plénitude de l'erreur.

En vain les protestants s'efforcent de se maintenir à une distance égale de ces termes extrêmes, la raison ne souffre pas qu'on s'arrête entre deux. Tolérer dogmatiquement une seule erreur, c'est s'engager à les tolérer toutes. Le problème à résoudre est alors celui-ci : conserver le Christianisme sans exiger la foi spéciale d'aucun dogme. L'on n'a jamais pu et l'on ne pourra jamais y trouver d'autre solution que celle de Chillingworth, qui réduit les articles fondamentaux à « une foi implicite en Jésus-Christ et en sa « parole [2]. » Mais ce symbole si court, Bossuet forçoit en-

[1] *Émile*, tom. III, pag. 133.

[2] *La Religion des Protest., une voie sûre au salut, Rép. à la Préf. de son advers.* n° 26.

core le ministre anglois à l'abréger ; et, sans qu'il pût s'en défendre, il le poussoit jusqu'à la tolérance de l'athéisme. « Cette foi dont il est content, disoit l'évêque de Meaux, *je* « *crois ce que veut Jésus-Christ*, ou *ce qu'enseigne son* « *Écriture*, n'est autre chose que dire : Je crois tout ce « que je veux, et tout ce qu'il me plaît d'attribuer à Jésus-« Christ et à sa parole, sans exclure de cette foi aucune « Religion et aucune secte de celles qui reçoivent l'Écri-« ture sainte, pas même les Juifs, puisqu'ils peuvent dire « comme nous : Je crois tout ce que Dieu veut, et tout ce « qu'il a fait dire du Messie par ses prophètes, ce qui ren-« ferme autant toute vérité, et en particulier la foi en « Jésus-Christ, que la proposition dont notre protestant « s'est contenté. On peut encore former sur ce modèle « une autre foi implicite, que le mahométan et le déiste « peuvent avoir comme le juif et le chrétien : Je crois tout « ce que Dieu sait ; ou si l'on veut encore pousser plus « loin, et donner jusqu'à l'athée, pour ainsi parler, une « formule de foi implicite : Je crois tout ce qui est vrai, « tout ce qui est conforme à la raison, ce qui implicite-« ment comprend tout, et même la foi chrétienne, puisque « sans doute elle est conforme à la vérité, et que *notre* « *culte*, comme dit saint Paul, *est raisonnable* [1]. »

[1] *Sixième Avertissement aux Prot.* IIIe part. nº 109. Sentant la force de ces objections, Chillingworth tâche de les rétorquer contre les Catholiques; manière d'argumenter très-vicieuse dans le cas présent. Car, eût-il raison, il prouveroit seulement que la Religion catholique est fausse, et ne prouveroit pas, comme il doit le prouver, que le protestantisme est vrai. Selon quelles règles du droit se justifie-t-on d'un crime, en accusant un tiers de complicité? Mais, de plus, l'accusation du ministre est d'une fausseté palpable. « Pourquoi, demande-t-il à un « Catholique, une foi implicite en Jésus-Christ ne suffiroit-elle pas « aussi bien qu'une foi implicite à votre Église? « Laissons répondre Bossuet. » Il n'y a personne qui n'entende la différence qu'il y a entre « le Catholique qui dit : *Je crois ce que croit l'Église;* et notre protes-

Bayle, quoique intéressé, comme protestant, à justifier le système des points fondamentaux, n'en portoit pas un autre jugement que Bossuet. Il prouve [1] que, selon les principes de Jurieu, on ne peut exclure du salut aucun hérétique, ni les juifs, ni les mahométans, ni les païens, c'est-à-dire, qu'abolissant la vérité en tant que loi des intelligences, on proclame la liberté absolue de croyance, et l'on établit autant de Religions qu'il peut monter de pensées dans l'esprit de l'homme. Car le principe d'où l'on part n'admettant point de limites, c'est en vain que l'on tâcheroit d'en imposer à ses conséquences. A quelque point qu'on les arrête, le principe d'où elles sortent réclame, pour ainsi parler, contre la violence qu'on lui fait, et triomphe de la conscience même au tribunal de l'inflexible logique.

Je l'ai déjà dit, toutes les erreurs se tiennent, comme toutes les vérités se tiennent; ainsi, tolérer quelques er-

« testant qui dit : *Je crois ce que Jésus-Christ veut que je croie, et ce « qu'il a voulu enseigner dans sa parole :* car il est aisé de trouver ce « que croit l'Église, dont les décisions expresses sur chaque erreur sont « entre les mains de tout le monde; et s'il y reste quelques obscurités, « elle est toujours vivante pour s'expliquer; de sorte qu'être disposé à « croire ce que croit l'Église, c'est expressément se soumettre à renon- « cer à ses propres sentiments, s'ils sont contraires à ceux de l'Église, « qu'on peut apprendre aisément : ce qui emporte un renoncement à « toute erreur qu'elle a condamnée. Mais le protestant qui erre est bien « éloigné de cette disposition, puisqu'il a beau dire : Je crois tout ce « que veut Jésus-Christ, et tout ce qui est dans sa parole : Jésus-Christ « ne viendra pas le désabuser de son erreur, et l'Écriture ne prendra « pas non plus une autre forme que celle qu'elle a pour l'en tirer : « tellement que cette foi implicite, qu'il se vante d'avoir en Jésus-Christ « et à sa parole, n'est au fond qu'une indifférence pour tous les sens « qu'on voudra donner à l'Écriture; et se contenter d'une telle profes- « sion de foi, c'est expressément approuver toutes sortes de Religions. » Bossuet, *ut suprà*.

[1] *Janua Cœlorum omnibus reserata. Œuvres de Bayle,* tom. II.

reurs, et n'en pas tolérer d'autres qui en dérivent, c'est, dans un système religieux fondé sur le seul raisonnement, absoudre une certaine classe d'hommes à cause de leur inconséquence, et condamner une autre classe d'hommes, parce qu'ils ont mieux raisonné. On aura beau se roidir contre le bon sens, il l'emportera, et la tolérance, loi générale et nécessaire de l'erreur, établira son règne sur les ruines de toutes les vérités.

En effet, partons du principe qui sert de base au protestantisme, et spécialement au système des points fondamentaux. L'Écriture étant l'unique règle de foi, et Jésus-Christ n'ayant laissé sur la terre aucune autorité vivante pour interpréter l'Écriture, chacun est obligé de l'interpréter pour soi, ou d'y chercher la Religion dans laquelle il doit vivre *. Son devoir se borne à croire ce qu'il lui semble que l'Écriture enseigne clairement, et qui ne contredit point sa raison ; et comme nul homme n'a le droit de dire aux autres hommes : « J'ai plus de « raison que vous, mon jugement est plus sûr que le « vôtre, » il s'ensuit que chaque homme doit s'abstenir de condamner l'interprétation d'autrui [1], et doit regarder

* « Tout homme, dit le docteur Middleton, a droit de juger pour lui-« même, et la diversité des opinions est aussi naturelle que la diver-« sité des goûts. » *Introductory Discourse to a free Enquiry into the miraculous powers*, pag. 38.

[1] C'est ce que Rousseau disoit, avec grande raison, aux ministres de Genève, qui le condamnoient : « Hommes et sujets à l'erreur, ainsi que « moi, sur quoi prétendent-ils que leur raison soit l'arbitre de la mienne, « et que je sois punissable pour n'avoir pas pensé comme eux?.... Si « ce qui vous paroît clair me paroît obscur, si ce que vous jugez dé-« montré ne me semble pas l'être, de quel droit prétendez-vous sou-« mettre ma raison à la vôtre, et me donner votre autorité pour loi, « comme si vous prétendiez à l'infaillibilité du pape? » *Lettres écrites de la Montagne*, pag. 17, 73. *Paris*, 1793.

toutes les Religions comme aussi sûres, aussi bonnes que la sienne. D'ailleurs, quand on se persuaderoit qu'on a seul et infailliblement raison, comme personne n'est maître de se donner cette infaillibilité, on ne pourroit pas encore exclure du salut ceux qui, par hypothèse, se tromperoient en faisant le meilleur usage possible de la raison qu'ils ont reçue.

Par le même motif, on ne peut pas davantage exclure du salut ceux à qui la raison ne montrant pas clairement que l'Écriture est inspirée, doutent de la révélation, ou même la nient formellement, parce qu'après un mûr examen, ils s'imaginent qu'il y a contre elle des objections péremptoires. La raison, interprète et juge de l'Écriture, étant, en dernière analyse, le fondement de la foi, il seroit absurde, contradictoire, impie, de les obliger de croire ce qui répugne à leur raison.

Voilà donc déjà les protestants, ou les indifférents mitigés, contraints de tolérer, non-seulement toutes les sectes qui reçoivent l'Écriture, les ariens, les sociniens, les indépendants, mais les déistes même qui la rejettent, ou plutôt qui rejettent les interprétations *humaines* des protestants ; car, au fond, ils admettent l'Écriture au même titre que ceux-ci, l'interprètent selon la même méthode, et, comme eux, ne refusent de croire que ce qui leur paroît obscur et contraire à la raison. Rousseau loue magnifiquement les Livres saints ; on sait qu'il les lisoit sans cesse, et *la sainteté de l'Évangile parloit*, disoit-il, *à son cœur* [1]. Lord Herbert de Cherbury appelle le Christianisme *la plus belle des Religions* [2]. Tous les déistes tiennent le même langage, et prétendent, en niant la révélation, comme les sociniens en niant la

[1] *Émile*, tom. III, pag. 179.

[2] *Relig. Laïci*, pag. 28.

Divinité de son auteur, mieux entendre l'Écriture que les réformés ne l'entendent, et obéir plus fidèlement à Jésus-Christ, qui n'a prêché, suivant eux, que la Religion naturelle [1].

L'athée se présente à son tour, et dit : Je ne reconnois, comme vous, d'autre autorité que celle de la raison ; comme vous je crois ce que je comprends clairement, et rien autre chose. Le calviniste ne comprend point la présence réelle, il la rejette, et il a raison ; le socinien ne comprend pas la Trinité, il la rejette, et il a raison ; le déiste, ne comprenant aucun mystère, les rejette tous, et il a raison. Or, la Divinité est, à mes yeux, le plus grand, le plus impénétrable mystère. Ma raison, ne pouvant comprendre Dieu, ne sauroit l'admettre [2]. Je réclame donc la même tolérance que le calviniste, le socinien, le déiste. Nous avons tous la même règle de foi, nous excluons tous également l'autorité ; de quelle autorité donc oseroit-on me condamner ? Et si je dois renoncer à ma raison, si vous me jugez coupable d'écouter ce qu'elle me dicte, renoncez donc vous-même à votre raison, qui n'est pas plus infaillible que la mienne, abjurez votre règle de foi, et déclarez nettement que tout ce que vous avez enseigné jusqu'ici, d'après cette règle, ne repose sur aucune base, et que si la vérité

[1] Voltaire, *Profession de foi des Théistes. Pièces détachées*, tom. II, pag. 187. Édition de 1775.

[2] L'incompréhensibilité de Dieu suffit pour autoriser les absurdités et les mystères incompréhensibles que l'on en dit. Ces absurdités mystérieuses découlent nécessairement d'une chimère absurde qui ne peut enfanter que d'autres chimères, que l'imagination égarée des mortels fera incessamment pulluler..... Si le Dieu du superstitieux est révoltant et lugubre, *le Dieu du théiste sera toujours un être contradictoire*, qui deviendra funeste quand on voudra le méditer. *Syst. de la Nat.*, tom. II, ch. XIII, pag. 362.

existe, vous êtes encore à savoir par quel moyen on la peut trouver.

A moins d'abandonner leurs maximes, les protestants ne sauroient donc refuser la tolérance à l'athée [1]. Diront-ils qu'il use mal de sa raison, qu'il manque de bonne foi ? Autant en peut-on dire du déiste, du socinien, de tous les hérétiques sans exception. Ce reproche est sans force dans la bouche des sectaires, parce qu'ils ont tous un égal droit de se l'adresser. Ce que le luthérien dit de l'athée, l'athée le dira du luthérien. Qui sera juge entre eux ? la raison ? Mais c'est son jugement que l'on conteste : chacun prétend qu'elle décide en sa faveur. L'appeler pour terminer ce différend, c'est résoudre la question par la question même : c'est clairement se moquer du sens commun.

En s'efforçant de fixer des bornes à l'indifférence, en exigeant la foi de certaines vérités qu'il nomme fondamentales, le protestant ne réussit qu'à mettre à découvert son inconséquence. Car, premièrement, il ne détermine point quelles sont ces vérités ; et il lui est, en second lieu, impossible de le déterminer. Comment en effet séparer ce qui est essentiellement uni? Rien n'est isolé dans la Religion ; chaque vérité s'appuie sur une autre vérité, qui en est comme le fondement : elles découlent l'une de l'autre, et se suivent, et se pénètrent ; en sorte que sans jamais trouver le plus léger point de division,

[1] « La religion protestante est tolérante par principe; elle est tolérante essentiellement; elle l'est autant qu'il est possible de l'être, « puisque le seul dogme qu'elle ne tolère pas est celui de l'intolérance. « Voilà l'insurmontable barrière qui nous sépare des Catholiques, et « qui réunit les autres communions entre elles : chacune regarde bien « les autres comme étant dans l'erreur; mais nulle ne regarde ou ne « doit regarder cette erreur comme un obstacle au salut. » *Rousseau, Lettres écrites de la Montagne*, pag. 65. *Paris*, 1793.

on remonte de l'une à l'autre jusqu'à Dieu, source éternellement vivante de toutes les vérités. On ne sauroit en nier une sans être forcé de les nier toutes, et l'athéisme n'est que la dernière conséquence du système des réformés, son complément nécessaire : jusqu'à ce qu'on y arrive, il y a contradiction dans les idées.

Il semble que Jurieu l'ait senti ; car il ne voit d'autre ressource, pour conserver la Religion, que de la livrer au prince, ou de la transformer en une institution politique, ce qui est le degré d'indifférence le plus voisin de l'athéisme, ou plutôt l'athéisme pur, ainsi que je l'ai montré [1]. Le ministre ne souffre même pas qu'on tienne un moment cette doctrine en doute, tant le besoin qu'en a la Réforme est pressant. « Il est, dit-il, *certain*...... « que les princes sont chefs nés de l'Église chrétienne, « aussi bien que de la société civile, *également maîtres* « *de la Religion comme de l'État* [2]. » Hobbes et Shaftsbury ne soutiennent rien de plus. Mais, dès que les princes sont maîtres de prescrire à leur gré des symboles, dès que leur volonté est toute la Religion, on ne doit plus parler d'Écriture, de révélation, de vérité ; les croyances avilies deviennent une sorte d'impôt que le souverain établit sur la raison publique, pour le bien de l'État, et que tantôt il allége, tantôt il aggrave, selon les circonstances, ou ses seuls caprices.

Les révolutions du culte ont suivi, chez les protestants, celles des dogmes ; car, en toute Religion, le culte est l'expression du dogme.

D'une doctrine indigente naît un culte indigent comme

[1] Voyez les ch. II et III. Aussi cette maxime impie a-t-elle été premièrement soutenue par un athée, par Spinosa, qu'on peut considérer, sous ce rapport, comme un des patriarches de la réforme. *Vid. Tractat. Theologic. Politic. cap. ultim.*

[2] *Tabl. Lett* VIII, pag. 378, 482.

elle. Ainsi, plus une secte a conservé de dogmes, plus son culte a de vie, de grandeur et de pompe. Cela se voit clairement en comparant le culte des luthériens avec le culte des sociniens. Les indépendants, qui rejettent toute formule exclusive de foi, rejettent aussi toute forme exclusive de culte, et ils sont conséquents en cela ; car les liturgies sont aux symboles à peu près ce que les mots sont aux idées : quand les idées se perdent, les mots disparoissent, ou subsistent tout au plus comme ces inscriptions en langue inconnue, mystérieux monuments de quelque ancien peuple évanoui.

Il ne suffit pas néanmoins d'admettre certaines vérités spéculatives, pour avoir un culte proprement dit. Le déiste admet Dieu, et ne lui rend aucun culte, ou ne sait quel culte lui rendre. Pourquoi cela ? c'est que le déisme n'est pas une Religion, mais une *opinion*. La *foi* tend à se manifester au dehors par des actes, parce qu'elle réside principalement dans le cœur, où est le principe d'action. Les *opinions* au contraire n'existent que dans l'esprit ; leur expression naturelle est la parole. Aussi les protestants, dont les maximes renversent le fondement de la foi, montrèrent-ils, dès l'origine, une profonde répugnance pour les cérémonies religieuses, ou le culte extérieur. Leurs froides liturgies, presque uniquement composées de prières emphatiques et sèches, excluent tous les signes sensibles, qui sont la langue du cœur ; et les reproches d'idolâtrie, qu'autrefois la Réforme adressoit aux catholiques, avoient pour cause, moins encore la différence des doctrines, que le changement total qu'elle avoit opéré dans la nature des croyances. Tous les rites d'un culte majestueux, sublime expression d'une foi sublime, durent lui paroître opposés à l'essence du Christianisme, quand le Christianisme fut devenu pour elle une simple *opinion*.

Il est visible au reste que le système des points fondamentaux, contraignant de tolérer toutes les doctrines, contraint de tolérer tous les cultes, et qu'il conduit naturellement à l'abolition de tout culte, en conduisant à la négation de tout dogme.

Mais la morale au moins échappera-t-elle à ce naufrage de toutes les vérités? Hélas! c'est demander si l'homme consentira d'être inconséquent, pour le plaisir de désoler ce qu'il a de plus cher, ses passions. Les devoirs dépendent des croyances : autant de symboles, autant de morales. Il faudra donc tolérer toutes les morales, comme on tolère tous les symboles. La règle des mœurs est parfaite chez les Chrétiens, et les préceptes de justice complets, parce que toute vérité se trouve dans le Christianisme, et s'y conserve au moyen d'une règle de foi parfaite. Le mahométisme, mêlant l'erreur à la vérité, corrompt en partie les notions de l'honnête et du juste, et joint des préceptes de vice à des préceptes de vertu. Le déisme, croyance incertaine et bornée, n'offre non plus que des préceptes bornés et incertains. La morale du déisme est toute d'opinion, toute de phrases, ainsi que sa doctrine. L'athée n'a qu'un seul devoir, qui est de n'en connoître aucun. « Il n'y a proprement, dit un philo-« sophe célèbre, qu'un devoir, c'est de se rendre heu-« reux [1]. » En consacrant l'indifférence absolue des dogmes, le système de Jurieu consacre donc l'indifférence absolue des devoirs. On sera libre de tout faire, comme on est libre de tout croire et de tout nier. Ces deux facultés sont inséparables.

La Réforme ne l'ignore pas, elle qui, dès sa naissance, s'est vue forcée de joindre la tolérance du crime à la tolé-

[1] *Hist. philosoph. des Établiss. des Europ. dans les deux Indes*, liv. XIX.

rance de l'erreur. On connoît cette consultation fameuse par laquelle Luther, Mélanchthon, et quelques autres docteurs de la même école, autorisèrent formellement la polygamie, en permettant au landgrave de Hesse d'épouser une seconde femme, en continuant de vivre avec la première.

Qui n'aperçoit que, dès qu'on rejette toute autorité vivante, la règle des mœurs devient aussi variable, aussi incertaine que la règle de la foi? Il faut d'abord distinguer, dans l'Évangile, ce qui est de précepte de ce qui n'est que de conseil; première question importante que l'Évangile laisse indécise. Il faut ensuite distinguer les préceptes fondamentaux des préceptes non fondamentaux, et pour cela, expliquer l'Écriture selon les règles générales de l'interprétation protestante, qui, permettant de *faire violence*, en certains cas, au texte sacré, se réduisent, comme on l'a vu, au jugement de la raison, et, par conséquent, laissent chacun également maître de sa conduite et de sa foi.

La Réforme va même plus loin, et comme l'Évangile énonce si clairement certains préceptes, qu'il est impossible de les méconnoître ou de les dénaturer, elle trouve des *exceptions* à l'Évangile, dernier excès au delà duquel on ne peut rien imaginer. « La bonne foi et les lois du « prince, dit Jurieu, sont les interprètes des exceptions « qu'on peut apporter à la loi évangélique qui défend le « divorce, et elles suffisent pour mettre la conscience en « repos[1]. » Il étoit naturel que le ministre, après avoir rendu le prince arbitre souverain de la foi, le rendît également arbitre souverain des mœurs. « Les consciences, « remarque à ce sujet l'évêque de Meaux, sont si endor- « mies et les cœurs si appesantis dans la Réforme, qu'on y

[1] *Tabl. Lett.* VI, pag. 308.

« demeure *en repos*, malgré les décisions de l'Évangile,
« sur les exceptions qu'y apportent des lois et une autorité
« humaine. Ce n'est pas ici le sentiment d'un ministre
« particulier ; c'est celui de Genève, d'où est né le *droit*
« *canon* de la Réforme ; c'est celui de l'Église anglicane,
« qui en est la principale partie, comme l'appelle notre
« ministre ; et M. Legrand vient de faire voir à M. Burnet
« que, selon les lois de cette Église, *on fait divorce pour*
« *avoir abandonné le mariage*, *pour une trop longue ab-*
« *sence*, *pour des inimitiés capitales*, *pour les mauvais*
« *traitements*, *et qu'on peut se remarier en tous ces cas.*
« Voilà quatre exceptions à l'Évangile, tirées du Code
« des lois ecclésiastiques d'Angleterre, résolues et pas-
« sées en loi dans une assemblée où *prêchoit Thomas*
« *Cranmer*, *archevêque de Cantorbéry*, le grand réforma-
« teur de ce royaume [1]. »

Ainsi, la Réforme, également foible contre le vice et contre l'erreur, sacrifie l'Écriture même aux passions, et se soulève de sa base, pour leur ouvrir un plus libre et plus vaste champ. Continuons d'écouter Bossuet :

« Nos indifférents, honteux des divisions où l'on tombe
« par la méthode qu'ils proposent pour entendre ce divin
« livre, croient y trouver un remède en faisant peu de cas
« des dogmes spéculatifs et abstraits, comme ils les appel-
« lent, et ne vantent que la doctrine des mœurs. C'est la
« maxime de ces latitudinaristes dont nous venons de par-
« ler, qui disent que c'est dans les mœurs qu'il faut rétré-
« cir la voix du ciel, en la dilatant pour les dogmes...
« Ils ne parlent que de bien vivre, comme si bien croire
« n'en étoit pas le fondement. Mais pour nous restreindre
« simplement à ce qu'ils appellent les mœurs, où ils sem-
« blent vouloir renfermer toute la Religion, les sociniens,

[1] *Sixième Avert. aux Prot.* IIIe part. n° 80.

« et les autres qui la vantent tant, n'ont-ils pas été les « premiers à censurer les commencements de la Réforme, « où l'on avoit refroidi la pratique des bonnes mœurs, en « enseignant clairement qu'elles n'étoient pas nécessaires « à la justification ni au salut ; non pas même l'amour de « Dieu, mais la seule foi des promesses, ainsi que nous « l'avons souvent démontré ? Les mêmes sociniens ne « prouvoient-ils pas invinciblement, aussi bien que les « catholiques, qu'il n'y a rien de plus pernicieux aux « bonnes mœurs que l'inamissibilité de la justice, la cer- « titude du salut, et enfin l'imputation de la justice de « Jésus-Christ, de la manière dont on l'enseignoit dans la « Réforme? C'en est assez pour les convaincre qu'il peut se « trouver dans l'Écriture, sur les mœurs comme sur les dog- « mes, de ces généralités où se cachent tant d'opinions et « tant d'erreurs différentes. Que si l'on se met à raison- « ner (et on ne le fait que trop) sur la doctrine des mœurs, « sur les inimitiés, sur les usures, sur la mortification, « sur le mensonge, sur la chasteté, sur les mariages, « avec ce principe qu'il faut réduire l'Écriture sainte à la « droite raison, où n'ira-t-on pas* ? N'a-t-on pas vu la

* On est allé loin en effet. Des théologiens n'ont pas rougi de faire l'apologie du vice avec une franchise si révoltante, que je n'oserois transcrire leurs paroles. Les vertus que l'Évangile recommande le plus formellement ont été livrées au mépris public, *comme des restes du monachisme*, et l'on n'a pas craint d'avancer que la doctrine des mœurs *ne repose que sur une foi aveugle*. (Voyez le 1er et le 3e nº de la deuxième partie du *Magasin* de feu M. Henke de Helmstadt, et le 3e nº de son *Eusebia;* et la *Critique de la doctrine chrétienne pratique*, pag. 185, par le surintendant Cannabich.) Enfin, comme pour renverser d'un seul coup toute la morale, on a soutenu « que la Religion n'a rien à faire avec les devoirs » (*Investigateur biblique*, par M. Schérer, 1er nº) : d'où il suit qu'on pourroit commettre habituellement tous les crimes, sans être moins religieux. Telles sont les maximes qu'on enseigne aujourd'hui dans la Réforme; et cependant on l'entendra encore parler de

« polygamie enseignée par les protestants, et en spécula-« tion et en pratique ? et ne sera-t-il pas aussi facile de « persuader aux hommes que Dieu n'a pas voulu porter « leurs obligations au delà des règles du bon sens, que « de leur persuader qu'il n'a pas voulu porter leur croyance « au delà du bon raisonnement ? Mais quand on en sera « là, que sera-ce que ce bon sens dans les mœurs, sinon « ce qu'a déjà été ce bon raisonnement dans la croyance, « c'est-à-dire, ce qu'il plaira à un chacun ? Ainsi, nous « perdrons tout l'avantage des décisions de Jésus-Christ : « l'autorité de sa parole, sujette à ces interprétations « arbitraires, ne fixera non plus nos agitations, que ne « feroit la liberté naturelle de notre raisonnement, et « nous nous verrons replongés dans les disputes intermi-« nables qui ont fait tourner la tête aux philosophes. De « cette sorte, il faudra tolérer ceux qui erreront dans les « mœurs, comme ceux qui erreront sur les mystères, et « réduire le Christianisme, comme font plusieurs, à la « généralité de l'amour de Dieu et du prochain, en quel-« que sorte qu'on l'applique et qu'on le tourne après cela. « Combien ont dogmatisé les anabaptistes et les autres « enthousiastes ou prétendus inspirés, sur les serments, « sur les châtiments, sur la manière de prier, sur les ma-« riages, sur la magistrature, et sur tout le gouvernement « ecclésiastique et séculier, choses si essentielles à la vie « chrétienne ? Les sociniens, qui ne vantent, avec les in-« différents, que la bonne vie et la voie étroite dans les « mœurs, combien se mettent-ils au large lorsqu'ils ne « soumettent aux peines de la damnation et à la privation

Christianisme ! J'engage ceux qui désireroient connoître plus en détail l'état actuel du protestantisme, à consulter l'ouvrage intitulé : *Entretiens philosophiques sur la réunion des différentes communions chrétiennes, par M. le baron de Stark, ministre protestant.*

« de la vie éternelle que les habitudes vicieuses? Jusque-« là que Socin lui-même n'a pas craint de dire que *le « meurtrier ou l'homicide qui est jugé digne de mort, et « qui ne peut avoir de part à la vie éternelle, n'est pas « celui qui a tué un homme, ou qui a commis un acte d'ho-« micide, mais celui qui a contracté quelque habitude d'un « si grand crime.* Il n'y a rien de plus inculqué dans ses « ouvrages que cette doctrine. C'est aussi le sentiment de « la plupart de ses disciples, entr'autres de Crellius, un « des plus célèbres, et qui est estimé parmi eux un des « plus réguliers sur la doctrine des mœurs : et néanmoins « il fait clairement consister *dans l'habitude* la nature du « péché qui exclut de la vie éternelle... Il n'est pas ici « question de se sauver de la damnation par une sincère « et véritable pénitence de ses fautes; car c'est de quoi « on ne parle pas dans tous ces discours, et on sait « que tous les péchés, même les plus énormes, comme « les plus délibérés et les plus fréquents, sont pardonna-« bles en cette sorte : il s'agit de trouver dans le péché « des excuses au péché même, et voilà ce qu'en ont pensé « ceux de tous les protestants qui se piquent le plus de « conserver entière la règle des mœurs. On voit en cet « endroit combien ils sont relâchés : ailleurs ils sont ri-« goureux jusqu'à l'excès, puisqu'ils s'accordent avec les « anabaptistes à condamner parmi les chrétiens les ser-« ments, la magistrature, la peine de mort et la guerre, « quoique entreprise par autorité publique, quelque juste « qu'elle paroisse d'ailleurs [1]. »

On voit qu'il y a cent cinquante ans, déjà la Réforme en étoit venue à tenir tous les dogmes dans l'indifférence, et qu'emportée par ses principes, en même temps qu'elle vantoit la morale comme seule essentielle, elle tomboit, à

[1] *Sixième Avert. aux Prot.* IIIe part. n° 114.

l'égard des mœurs, dans un relâchement inouï tolérant jusqu'au meurtre, pourvu qu'on ne s'en fît pas une horrible habitude *.

Il est donc démontré, et par le raisonnement et par l'expérience, que le protestantisme, ou le système des points fondamentaux qui en est la base, conduit inévitablement à la tolérance universelle, ou à l'indifférence absolue des Religions. Doctrine, culte, morale, tout s'écroule, et l'athéisme reste seul au milieu de l'entendement en ruine.

Maintenant que l'on a vu comment les systèmes d'indifférence, rentrant l'un dans l'autre, aboutissent tous à l'indifférence absolue, on conçoit qu'en réfutant la doctrine générale de l'indifférence, on réfute ces systèmes divers, et en particulier celui des protestants, contre lesquels d'ailleurs je prouverai que, de même qu'il n'existe qu'une seule vraie Religion, il n'existe qu'une société qui professe cette vraie Religion ; société, par conséquent, hors de laquelle le salut est impossible.

Qu'on n'oublie pas, au surplus, que cet ouvrage n'est point proprement une apologie du Christianisme ; que, quand, après m'avoir lu, on ne seroit pas persuadé de la vérité de la Religion chrétienne, pourvu qu'on soit convaincu de la nécessité d'en faire l'objet d'une étude sérieuse, j'aurai pleinement atteint mon but. Je ne veux, en un mot, qu'éveiller le doute dans l'esprit des indifférents, leur faire sentir qu'un mépris aveugle, que le bon sens désavoue, est un aussi triste gage de sécurité qu'un foible titre à la supériorité d'esprit ; et leur montrer qu'à moins

* On voit assez, sans que je le dise, qu'il ne s'agit ici que des doctrines. Pour la pratique, c'est autre chose. Il se trouve partout, et en grand nombre, des hommes inconséquents dans le bien comme dans le mal.

d'abjurer la raison, il faut qu'ils examinent et comparent, avec tout le soin dont ils sont capables, les fondements de la foi, et les fondements de l'incrédulité. Entrons en matière.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIEME PARTIE

IMPORTANCE DE LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER

RÉFLEXIONS SUR LA FOLIE DE CEUX QUI, NE RAISONNANT POINT, NE SONT INDIFFÉRENTS QUE PAR INSOUCIANCE ET PARESSE. EXPOSITION DES SEULS PRINCIPES SUR LESQUELS PEUT REPOSER L'INDIFFÉRENCE RAISONNÉE.

En remontant d'âge en âge jusqu'à l'origine du genre humain, on trouve la croyance d'un Dieu et d'une vie future établie chez tous les peuples. Sur cette croyance, unique sanction des devoirs, seule garantie de l'ordre et des lois, repose la société, qui s'ébranle dès qu'on y porte atteinte. Tôt ou tard néanmoins vient une époque où le luxe déprave les mœurs, et la philosophie la raison. Cette époque arriva pour les Grecs au temps de Périclès ; pour les Romains, un peu avant le siècle d'Auguste. On vit paroître une nuée de sophistes qui, s'efforçant d'asservir la sagesse aux passions, mirent effrontément les rêves de leur esprit égaré à la place des traditions primordiales. A force de subtilités et de vains raisonnements, ils confondirent tou-

tes les idées, obscurcirent toutes les notions, énervèrent toutes les croyances. Le monde n'en pouvoit plus, quand tout à coup l'antique foi, se développant, à la voix de Dieu, chez le peuple spécialement chargé d'en conserver le dépôt, reprend avec éclat possession de l'univers. De nouveaux dogmes sont promulgués; mais ces dogmes, dérivant des dogmes primitifs, appartenoient, au moins implicitement, à la foi primitive. De profonds mystères s'accomplissent; mais ces mystères, annoncés au premier homme, plus clairement révélés à ses descendants, étoient attendus, pressentis du genre humain tout entier. Le Christianisme ne naissoit pas, il croissoit. Tout est lié, tout s'enchaîne dans l'histoire comme dans les dogmes de la Religion. Les nations commencent et finissent, elles passent avec leurs mœurs, leurs lois, leurs opinions, leurs sciences; une seule doctrine reste, toujours crue, malgré l'intérêt qu'ont les passions de n'y pas croire; toujours immuable au milieu de ce rapide et perpétuel mouvement; toujours attaquée et toujours justifiée; toujours à l'abri des changements qu'apportent les siècles aux institutions les plus solides, aux systèmes les plus accrédités; toujours plus étonnante et plus admirée à mesure qu'on l'examine davantage; la consolation du pauvre et la plus douce espérance du riche; l'égide des peuples et le frein des rois; la règle du pouvoir qu'elle modère, et de l'obéissance qu'elle sanctifie; la grande charte de l'humanité, où la justice éternelle, ne voulant pas que le crime même demeure sans espoir et sans protection, stipule la miséricorde en faveur du repentir : doctrine aussi humble que profonde, aussi simple qu'elle est haute et magnifique; doctrine qui subjugue les plus puissants génies par sa sublimité, et se proportionne par sa clarté aux intelligences les plus foibles; enfin, doctrine indestructible qui résiste à tout, triomphe de tout, de la violence comme du mépris, des sophismes comme des

échafauds, et, forte de son antiquité, de ses preuves victorieuses et de ses bienfaits, semble régner sur l'esprit humain par droit de naissance, de conquête et d'amour.

Telle est la Religion que certains hommes ont choisie pour en faire l'objet de leur indifférence. Ce que Bossuet, Pascal, Fénelon, Descartes, Newton, Leibnitz, Euler, ont cru, après l'examen le plus attentif, ce qui fut le continuel sujet de leurs méditations, on ne le juge pas même digne d'occuper un moment la pensée. En méprisant le Christianisme sans le connoître, on s'imagine s'élever au-dessus de ce qui a paru sur la terre de plus grand par le génie et la vertu, pendant dix-huit siècles; et ridiculement fier d'un insouciant dédain pour la vérité quelle qu'elle soit, on s'enorgueillit de garder la neutralité de l'ignorance entre la doctrine qui a produit Vincent de Paul et celle qui a produit Marat.

Si Dieu existe ou non, si à cette courte vie succède une vie durable, si le seul devoir est d'obéir à ses penchants, ou si l'on doit les régler sur une loi fixe et divine, on veut tout savoir hormis cela. Des hommes se sont rencontrés que tout intéresse, hors leur sort éternel. Ils n'ont pas, disent-ils, le temps d'y songer : mais ils en ont abondamment dès qu'il s'agit de satisfaire la plus frivole fantaisie. Ils ont du temps pour les affaires, du temps pour les plaisirs, et ils n'en ont pas pour examiner s'il y a un ciel, un enfer. Ils ont du temps pour s'instruire des plus vaines futilités de ce monde, où ils ne passeront qu'un jour, et ils n'en ont pas pour s'assurer s'il existe un autre monde qu'ils doivent, heureux ou malheureux, habiter éternellement. Ils ont du temps pour soigner un corps qui va se dissoudre, et ils n'en ont pas pour s'informer s'il renferme une âme immortelle. Ils ont du temps pour aller au loin convaincre leurs yeux de l'existence d'un animal rare, d'une plante curieuse, et ils n'en ont pas pour convaincre

leur raison de l'existence de Dieu. Inconcevable aveuglement ! Et qui ne s'écrieroit avec Bossuet : « Quoi ! le « charme de sentir est-il si fort, que nous ne puissions « rien prévoir ? »

En effet, ce défaut absolu de prévoyance, cette sécurité stupide avec laquelle on se précipite dans un avenir inconnu et sans bornes, ne sont-ils pas évidemment la marque d'un esprit aliéné ? Le genre humain tout entier atteste l'existence d'une loi qu'on ne sauroit violer impunément ; et sans en croire son témoignage, sans le démentir, sur un misérable *peut-être*, on accepte toutes les suites d'une opposition formelle à cette loi, et l'on se crée à soi-même, par insouciance, la double fatalité du crime et du malheur.

On a vu des patients rire, danser sur l'échafaud ; mais la mort qu'ils bravoient étoit inévitable, rien ne pouvoit les y arracher. Dans l'invincible nécessité de mourir, ils se roidissoient contre la nature, et trouvoient une sorte de consolation farouche à étonner les regards du peuple par le spectacle d'une gaieté plus effrayante que les angoisses de la crainte et les agonies du désespoir. Mais qu'incertain si sa tête ne va point tomber, en peu d'heures, sous la hache du bourreau, et sûr de se sauver s'il veut seulement se convaincre de la réalité du péril qui le menace, un homme demeure en repos dans ce doute épouvantable, et préfère à la vie quelques moments de plaisir, ou même d'ennui, que va terminer un supplice affreux et déshonorant ; c'est ce qu'on n'a jamais vu, c'est ce qu'on ne verra jamais. Quelque mépris qu'on affecte pour une existence fugitive et chargée de tant de douleurs, on ne s'en détache pas de la sorte ; il n'est point d'apathie si profonde que ne réveille l'annonce, la seule idée d'une mort prochaine. Que dis-je ? tout ce qui nous touche, soit dans notre santé, soit dans nos biens, dans nos jouissances, dans nos opinions, dans nos habitudes, nous émeut, nous alarme, nous

transporte hors de nous-mêmes, nous inspire une activité infatigable ; et l'on n'est indifférent sur rien, excepté sur le ciel, l'enfer, l'éternité.

Que ceux qui se tranquillisent dans cette indifférence monstrueuse, ou qui même en tirent vanité, apprennent du moins ce qu'en pensoit un de ces hommes qui, par la prodigieuse supériorité de leur génie, semblent être nés pour reculer les bornes de l'intelligence humaine.

« L'immortalité de l'âme est une chose qui nous im-« porte si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il « faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indiffé-« rence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et tou-« tes nos pensées doivent prendre des routes si différen-« tes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou « non, qu'il est impossible de faire une démarche avec « sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point « qui doit être notre dernier objet.

« Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir « est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute no-« tre conduite. Et c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en « sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre « ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en in-« struire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et « sans y penser.

« Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui « gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent « comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant « rien pour en sortir, font de cette recherche leur princi-« pale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux « qui passent la vie sans songer à cette dernière fin de la « vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas « en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent « d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opi-« nion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité

« crédule, ou de celles qui, quoiqu'obscures d'elles-mêmes, « ont néanmoins un fondement très-solide, je les consi- « dère d'une manière toute différente. Cette négligence « en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, « de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle « m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. « Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spiri- « tuelle ; je prétends au contraire que l'amour-propre, que « l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison « nous doit donner ces sentiments. Il ne faut voir pour « cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

« Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour compren- « dre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; « que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux « sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à cha- « que instant, nous doit mettre dans peu d'années, et peut- « être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, « ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le « ciel, l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est « la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas « certainement pour ceux qui doutent si leur âme est im- « mortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

« Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. « Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin « qui attend la plus belle vie du monde.

« C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette « éternité qui les attend, comme s'ils la pouvoient anéan- « tir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle « s'avance, et la mort qui la doit ouvrir les mettra infailli- « blement, dans peu de temps, dans l'horrible nécessité « d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

« Voilà un doute d'une terrible conséquence; et c'est « déjà assurément un très-grand mal que d'être dans ce « doute, mais c'est au moins un devoir indispensable de

« chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui « ne cherche pas, est tout ensemble et bien injuste et bien « malheureux ; que s'il est avec cela tranquille et satisfait, « qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, « et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de « sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qua- « lifier une si extravagante créature.

« Où peut-on prendre ces sentiments ? Quel sujet de « joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans « ressource ? Quel sujet de vanité de se voir dans des ob- « scurités impénétrables ? Quelle consolation de n'attendre « jamais de consolateur ?

« Ce repos dans cette ignorance est une chose mons- « trueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la « stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur repré- « sentant ce qui se passe en eux-mèmes, pour les confon- « dre par la vue de leur folie. Car voici comment raison- « nent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans « cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher « d'éclaircissement.

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que « le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance « terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que « mon corps, que mes sens, que mon âme, et cette par- « tie même de moi, qui pense ce que je dis, et qui fait « réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connoît non « plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de « l'univers, qui m'enferment, et je me trouve attaché à « un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je « suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi « ce peu de temps qui m'est donné à vivre, m'est assigné « à ce point, plutôt qu'à un autre, de toute l'éternité « qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne « vois que des infinités de toutes parts, qui m'englou-

« tissent comme un atome, et comme une ombre qui ne « dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connois, « c'est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore « le plus, c'est cette mort même que je ne saurois éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où « je vais ; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, « je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les « mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux « conditions je dois être éternellement en partage.

« Voilà mon état plein de misère, de foiblesse, d'obscu- « rité, et de tout cela je conclus que je dois donc passer « tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit « arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans « réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut « pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce « qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrois « trouver quelque éclaircissement dans mes doutes ; mais « je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour « le chercher ; et en traitant avec mépris ceux qui se tra- « vaillent de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans « crainte tenter un si grand événement, et me laisser mol- « lement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éter- « nité de ma condition future.

« En vérité, il est glorieux à la Religion d'avoir pour « ennemis des hommes si déraisonnables ; et leur opposi- « tion lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à « l'établissement des principales vérités qu'elle nous en- « seigne. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à « établir ces deux choses, la corruption de la nature et la « rédemption de Jésus-Christ, Or, s'ils ne servent pas à « montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de « leurs mœurs ; ils servent au moins admirablement à « montrer la corruption de la nature par des sentiments « si dénaturés.

« Rien n'est si important à l'homme que son état ; rien « ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se « trouve des hommes indifférents à la perte de leur être, « et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point na- « turel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres « choses ; ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les « prévoient, ils les sentent, et ce même homme, qui « passe les jours et les nuits dans la rage et dans le dés- « espoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque « offense imaginaire à son honneur, est celui-là même « qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui de- « meure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans « émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses « les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus « légères, est une chose monstrueuse ; c'est un enchan- « tement incompréhensible, et un assoupissement sur- « naturel.

« Un homme, dans un cachot, ne sachant si son arrêt « est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, « et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour « le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie « cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, « mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent « ces personnes, avec cette différence, que les maux dont « ils sont menacés sont bien autres que la simple perte « de la vie, ou un supplice passager que ce prisonnier ap- « préhenderoit. Cependant ils courent sans souci dans le « précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs « yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de « ceux qui les en avertissent.

« Ainsi, non-seulement le zèle de ceux qui cherchent « Dieu prouve la véritable Religion, mais aussi l'aveugle- « ment de ceux qui ne le cherchent pas, et qui vivent dans « cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange

« renversement dans la nature de l'homme, pour vivre « dans cet état, et encore plus pour en faire vanité. Car, « quand ils auroient une certitude entière qu'ils n'auroient « rien à craindre après la mort, que de tomber dans le « néant, ne seroit-ce point un sujet de désespoir plutôt « que de vanité? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, « n'en étant pas assurés, de faire gloire d'être dans ce « doute?

« Et néanmoins il est certain que l'homme est si déna- « turé qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. « Ce repos brutal, entre la crainte de l'enfer et du néant, « semble si beau, que non-seulement ceux qui sont véri- « tablement dans ce doute malheureux s'en glorifient, mais « que ceux même qui n'y sont pas, croient qu'il leur est « glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait « voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce « dernier genre ; que ce sont des gens qui se contrefont, « et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paroître. Ce sont des « personnes qui ont ouï dire que les belles manières du « monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils « appellent avoir secoué le joug ; et la plupart ne le font « que pour imiter les autres.

« Mais s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, « il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils « s'abusent en cherchant par là de l'estime .... S'ils y « pensoient sérieusement, ils verroient..... que rien n'est « plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des « hommes et de les faire passer pour des personnes sans « esprit et sans jugement. Et, en effet, si on leur fait ren- « dre compte de leurs sentiments, et des raisons qu'ils « ont de douter de la Religion, ils diront des choses si « foibles et si basses, qu'ils persuaderont plutôt du con- « traire. C'était ce que leur disoit un jour fort à propos « une personne : Si vous continuez à discourir de la sorte

« leur disoit-elle, en vérité vous me convertirez. Et elle « avoit raison ; car qui n'auroit horreur de se voir dans « des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes « si méprisables ?

« Ainsi, ceux qui ne font que feindre ces sentiments « sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour « se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont « fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de « lumières, qu'ils ne le dissimulent point. Cette déclara- « tion ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en « point avoir. Rien ne découvre davantage une étrange « foiblesse d'esprit, que de ne pas connoître quel est le « malheur d'un homme sans Dieu. Qu'ils laissent donc ces « impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véri- « tablement capables : qu'ils soient au moins honnêtes « gens, s'ils ne peuvent encore être chrétiens ; et qu'ils « reconnoissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de per- « sonnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui « servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connois- « sent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce « qu'ils ne le connoissent pas encore[1]. »

La plupart des indifférents ne demeurent tels que parce qu'ils s'imaginent montrer une glorieuse supériorité de raison, en méprisant au hasard les sentiments vulgaires. Ils rougiroient d'avoir rien de commun avec le peuple, même l'espérance ; et voilà ce qui les détourne d'examiner les fondements de sa foi. Mais c'est, il faut l'avouer, une vanité bien misérable, que celle qui se nourrit d'ignorance. Les ennemis de la Religion et ses défenseurs sont d'accord sur son importance. Ce point est si évident, qu'aucun incrédule dogmatique ne le conteste. Or, en quoi celui qui n'a, pour toute science, qu'un stupide *que*

[1] *Pensées de Pascal.*

m'importe? seroit-il supérieur au chrétien dont la croyance, déterminée par des preuves positives, repose sur un ensemble de faits et de considérations qui, pour être saisies, exigent au moins de l'application d'esprit et le travail de la réflexion ?

Quoi qu'il en soit, l'indifférent, également incapable de rien nier et de rien affirmer, s'endort entre ces deux doutes : il est possible que la Religion soit vraie, il est possible qu'elle soit fausse. Après avoir enfanté ces propositions contraires, au lieu d'en déduire les conséquences, sa puissante raison s'arrête et se repose dans la douce contemplation de sa grandeur et de sa force.

On pourroit d'abord remarquer que, même avant toute discussion, ces deux propositions générales n'offrent pas, à beaucoup près, le même degré de vraisemblance. Car il n'est personne qui ne sente que, si la Religion chrétienne étoit fausse, son existence prolongée pendant dix-huit siècles, la victoire qu'elle a remportée sur les opinions, les mœurs, les lois, les passions, les habitudes de tant de peuples divers et rivaux, l'empire qu'elle n'a cessé d'exercer sur les esprits les plus pénétrants et les têtes les plus méditatives, seroit le phénomène moral le plus extraordinaire, le plus inexplicable dont on ait jamais ouï parler. Erreur merveilleuse en effet, qui n'a pas moins de séduction pour la raison froide et sévère, que pour les âmes sensibles et les imaginations ardentes ; qui s'empare de l'homme et de tous les hommes, en combattant sans cesse leurs penchants, erreur qui favorise et qui hâte les progrès de la vérité dans toutes les branches des connoissances humaines ; erreur d'où naissent des vertus sans nombre, jusqu'alors inconnues ; erreur enfin qui, succédant aux spéculations tant vantées et néanmoins si stériles de la philosophie ancienne, en se propageant soudain par tout l'univers connu, dans le siècle le plus éclairé, rec-

tifie toutes les idées reçues, épure tous les principes, perfectionne les méthodes de raisonnement, crée, ce n'est pas trop dire, les sciences intellectuelles et physiques, abolit tous les préjugés ennemis de l'homme, sanctifie les mœurs et attendrit les lois, unit les peuples par des liens sacrés, met l'amour là où il n'existoit que la haine, protége à la fois le puissant et le foible, le pouvoir et le sujet, tempère la domination, affermit l'obéissance, et produit, par son effet propre et nécessaire, la perfection de l'ordre social.

Toutefois je consens que l'on tienne pour également douteuses la fausseté de la Religion chrétienne et sa vérité. Pour démontrer avec évidence la folie des indifférents, je n'ai besoin que de leurs propres maximes, et il suffit de développer cette proposition qu'ils admettent : Il est possible que la Religion soit vraie ; car cette unique proposition renferme toutes les propositions suivantes :

Il est possible qu'il y ait un Dieu rémunérateur et vengeur.

Il est possible que mon âme soit immortelle.

Il est possible que le souverain Être ait révélé aux hommes des vérités qu'ils ne sauroient comprendre ici-bas parfaitement, et leur ait imposé des devoirs dont ils n'aperçoivent pas clairement la raison.

Il est possible que je sois rigoureusement obligé de croire ces vérités, et de pratiquer ces devoirs.

Il est possible que si je crois et pratique, je jouisse d'une félicité infinie, éternelle, pour prix de mon obéissance.

Il est possible enfin, que si je refuse de pratiquer et de croire, j'en sois éternellement puni par des supplices effroyables.

Non, je ne crains pas de l'affirmer, demeurer volontairement dans ce doute terrible, s'y complaire, repousser

l'espérance d'une félicité infinie, et se dévouer de gaieté de cœur, si la Religion est vraie, comme on avoue qu'elle peut l'être, à des tourments dont la seule idée glace d'effroi l'imagination ; c'est un délire inexplicable, une démence, une fureur qui n'a point de nom. Car, en supposant même nos intérêts présents opposés à nos intérêts à venir, et la nécessité de sacrifier ou les uns ou les autres, encore ne devroit-on pas sagement hésiter sur le choix. Qu'on observe qu'il y a ici l'éternité d'un côté, et de l'autre un moment à peine saisissable, une ombre, moins que cela, *le rêve d'une ombre*, dit Pindare [1].

Quand donc cette vie fugitive ne seroit, pour l'homme religieux, qu'une souffrance continue, quand elle ne seroit, pour l'indifférent, qu'un plaisir sans mélange, cette souffrance passagère, ce plaisir qui fuit, ne balanceroient pas un instant, aux yeux de la raison, la puissante considération de l'éternité. Quiconque, plutôt que de perdre une jouissance éphémère, s'expose à être malheureux toujours, mérite de l'être, et n'a droit qu'au mépris qu'inspire toute passion aveugle et brutale.

Quand on considére d'une certaine hauteur les objets sur lesquels s'exerce d'ordinaire l'activité de l'esprit humain, on est tout étonné de la petitesse du cercle où il se renferme volontairement, et que si peu de chose suffise pour amuser sa curiosité, et donner le change au désir infini de connoître qui le dévore. Je ne sache rien qui marque davantage la misère de l'homme, que cette facilité surprenante à se contenter de quelques distractions

[1] Ἐπάμεροι, τί δέ τις ; τί δ' οὔτις ;
Σκιᾶς ὄναρ ἄνθρωποι.

Pindar. Pyth. VIII. Epod. 5.

L'auteur du Methnevi, poëme persan, appelle ce monde *le fantôme d'un songe*. C'est à peu près l'expression de Pindare.

frivoles, avec une capacité immense pour la vérité. Il l'aime naturellement; un invincible instinct le porte à la chercher sans cesse; elle est sa fin, son repos, sa félicité; et toutefois il n'est rien qui ne puisse lui tenir lieu d'elle. Je ne parle ni du pauvre peuple, absorbé dans les travaux du corps, ni du riche qui s'agite dans le vide des plaisirs : je parle de ceux qui tiennent du ciel, avec des sentiments élevés, une condition indépendante. Que croyez-vous qui remplisse habituellement leur pensée; l'Être éternel; les lois immuables qu'il a établies? Oh! non; ils useront leur vie à combiner des mots, à étudier les rapports des nombres, les propriétés de la matière, il n'en faut pas davantage pour satisfaire ces puissantes intelligences. Que parlez-vous de Dieu à ce savant qui remplit le monde du bruit de son nom! Comment voulez-vous qu'il vous écoute? Ne voyez-vous pas qu'en ce moment son esprit est tout occupé de la décomposition d'un sel jusqu'ici rebelle à l'analyse? Attendez qu'il ait fait connoître à l'univers un nouvel acide; alors peut-être il vous sera permis de l'entretenir de l'Être infini qui a créé, comme en se jouant, l'univers et tout ce qu'il renferme. Cet autre compose une histoire, un poëme, une pièce de théâtre, un roman, dont il s'imagine que dépend sa gloire : ne le troublez pas, il faut qu'il se hâte, car la mort approche, et quelle inconsolable douleur, si elle arrivoit avant qu'il eût mis la dernière main à sa renommée! Il est vrai qu'il ignore sa propre nature, la place qu'il occupe dans l'ordre des êtres, ses destinées futures, ce qu'il peut espérer, ce qu'il doit craindre; il ne sait s'il existe un Dieu, une vraie Religion, un ciel, un enfer; mais il a pris depuis longtemps son parti sur toutes ces choses; il ne s'en inquiète point, il n'y pense point; cela n'est pas clair, dit-il; et là-dessus il agit comme s'il étoit clair que ce ne fût que des rêveries.

Si l'on pouvoit éviter l'enfer en n'y pensant pas, je verrois un motif à cette prodigieuse insouciance. Mais n'y point penser est, au contraire, le plus sûr chemin pour y arriver. Détourner son esprit de la vérité, y être indifférent, est le crime même que Dieu punit, et avec bien de la justice ; car, si l'on veut y réfléchir, on comprendra que cette prétendue indifférence n'est au fond que de la haine.

Ici j'en appelle hardiment à l'expérience générale, j'en appelle à la conscience même de l'indifférent : N'est-il pas vrai qu'il éprouve une répugnance extrême pour tout ce qui lui rappelle la Religion, ses menaces et ses promesses? N'est-il pas vrai qu'intérieurement il souhaiteroit qu'elle fût fausse? N'est-il pas vrai qu'il a toujours fui l'occasion de s'en instruire, par une secrète appréhension d'être convaincu, ou au moins ébranlé, par les preuves nombreuses sur lesquelles elle s'appuie? N'est-il pas vrai qu'il s'attriste et s'irrite toutes les fois que, dans une de ces discussions qu'on n'est pas maître d'écarter toujours, on présente, en faveur du Christianisme, un argument auquel il ne peut rien répliquer de plausible? N'est-il pas vrai que les objections qu'on y oppose lui causent au contraire de la joie, et une joie d'autant plus vive, que ces objections paroissent plus embarrassantes et plus fortes? Or, qu'est-ce que tout cela, sinon la haine de la vérité, et par conséquent la haine de Dieu, vérité suprême? Y a-t-il lieu de s'étonner qu'il rejette ceux qui le haïssent; et à quel autre sort ces infortunés doivent-ils s'attendre?

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans l'orgueil et dans la corruption du cœur la cause d'une disposition si déplorable. L'homme abhorre la gêne, et la Religion gêne tous ses penchants. Las de son joug austère, il essaie de le briser, ou de s'y dérober. Il s'environne de distrac-

ions, il s'étourdit, il s'enivre de plaisirs et de sophismes, pour étouffer avec moins de remords l'importune vérité; comme un assassin, novice encore, s'enivre avant de commettre un meurtre. Son indifférence pour les dogmes naît de son aversion pour les devoirs; s'il ne craignoit pas ceux-ci, il admettroit volontiers ceux-là; mais sachant qu'on ne peut séparer la règle de la foi de la règle des mœurs, il cherche l'indépendance des actions dans l'indépendance des pensées. Il veut douter, et il doute; il veut, à tout prix, ne pas croire, et sa raison travaille sans relâche à s'anéantir elle-même: véritable suicide moral, plus criminel mille fois que celui qui ne détruit que le corps.

Que la brute, privée de réflexion, vive et meure sans s'inquiéter de l'avenir, cette insouciance est sa condition naturelle et nécessaire. Mais quand l'homme, doué de facultés incomparablement plus nobles, capable de s'élever à l'idée de Dieu, et d'embrasser l'infini par sa pensée, ses désirs et ses espérances, se précipite de cette hauteur dans la vile condition des bêtes, ne veut plus connoître, à leur exemple, que des penchants et des besoins, et, dégoûté du partage immortel que lui assigna le Créateur, leur envie jusqu'au néant; cela confond, cela épouvante, et l'on n'a point de paroles pour exprimer l'horreur qu'inspire une si profonde dégradation.

L'indifférence aveugle est donc, sans contredit, l'état le plus avilissant où une créature raisonnable puisse tomber. Le seul cas où l'homme sage pût demeurer indifférent sur la Religion, seroit celui où nous n'aurions aucun intérêt de savoir si elle est vraie ou fausse, ou aucun moyen de nous en assurer. En d'autres termes, il faut, comme l'observe M. de Bonald, que les indifférents supposent « qu'il n'y a dans la Religion, considérée en géné-« ral et dans toutes ses différences, ni vrai ni faux; ou

« que s'il y a vrai et faux dans la Religion comme en « toute autre chose, l'homme n'a aucun moyen de les « distinguer ; ou qu'enfin la Religion, vraie ou fausse, « est également indifférente pour l'homme.

« La supposition, continue le même écrivain, que « toutes les Religions sont indifférentes, n'est pas soute- « nable en bonne philosophie. Il n'y a pas plus de philo- « sophie sans un premier principe, cause de tous les effets « moraux et physiques, qu'il ne peut y avoir d'arithmé- « tique sans une *unité* première, mère de tous les nom- « bres ; ou de géométrie, sans un premier *point* généra- « teur des lignes, des surfaces et des solides. Et comment « supposer qu'il n'y ait pas vrai et faux dans des Reli- « gions opposées entre elles, mais qui pourtant sont « partout le rapport vrai ou faux de Dieu à l'homme, et « de l'homme à son semblable, la raison du pouvoir, la « règle du devoir, la sanction des lois, la base de la so- « ciété ; lorsqu'il y a vrai et faux partout où les hommes « portent leur raison ou leurs passions ; vrai et faux en « tout, et même à l'*Opéra*, et jusque dans les objets les « plus frivoles de nos connoissances et de nos plaisirs ? « Mais s'il y a vrai et faux, ordre ou désordre, dans les « diverses Religions considérées en général, peut-on sup- « poser, en bonne philosophie, que l'Être qui est l'intel- « ligence et la vérité suprême, ait refusé aux hommes « êtres intelligents aussi, capables de connoître et de « choisir, d'aimer ou de haïr, tout moyen de distingue « le vrai et le faux dans les rapports qu'ils ont avec lui « Et à quelle fin leur auroit-il donné cette ardeur déme « surée de connoître, et leur auroit-il permis de décou « vrir les rapports qu'ils ont même avec les choses in « sensibles ? Et si l'homme peut distinguer le bien et l « mal dans les diverses Religions, comment suppose « qu'il puisse rester indifférent à la vérité et à l'erreu

« lui qui ne doit rester indifférent sur rien, et chez qui « l'indifférence est même le caractère le plus marqué de « la stupidité[1] ? »

Ces courtes observations du philosophe le plus profond qui ait paru en Europe depuis Malebranche, montrent déjà bien clairement l'absurdité des seuls principes sur lesquels on puisse fonder l'indifférence des Religions. En soumettant de nouveau ces principes à un examen rigoureux et détaillé, nous espérons ne laisser d'excuse ni à la crédulité qui les adopte, ni à la mauvaise foi qui feint de les adopter. Nous n'aurons pas même pour cela besoin de talent : l'art quelquefois est nécessaire pour revêtir l'erreur des apparences de la vérité ; mais veut-on rendre à celle-ci son éclat, il suffit d'abaisser le voile dont on s'efforçoit de la couvrir.

Afin que le lecteur suive aisément la discussion, il convient qu'il en ait d'avance une idée nette, qu'il connoisse le but où il marche, et par quelle route il doit y arriver. Voici donc, en peu de mots, ce que nous nous proposons d'établir, et l'ordre dans lequel nous l'établirons.

On soutient que la Religion, vraie ou fausse, est indifférente pour l'homme ; et nous prouverons que, supposé l'existence d'une vraie Religion, cette Religion est pour l'homme, considéré soit individuellement, soit en société avec ses semblables et avec Dieu, d'une importance infinie ; d'où il suit qu'il a un intérêt infini à s'assurer s'il existe en effet une vraie Religion, et qu'il y a, par conséquent, une folie infinie à demeurer à cet égard dans l'indifférence. Pour éclaircir nos principes, en les appliquant à une Religion connue, nous supposerons, en outre, que le Christianisme est cette Religion véritable, dont il s'agit de montrer l'importance.

[1] *Sur la Tolérance des Opinions*, par M. de Bonald. *Spectateur françois au XIXe siècle*, tom. IV, pag. 72, 73.

On soutient que toutes les Religions sont en elles-mêmes indifférentes ; et nous prouverons qu'aucune Religion n'est indifférente en soi, ou qu'en toute Religion il y a bien ou mal, vérité ou erreur ; qu'il existe nécessairement une vraie Religion, c'est-à-dire une Religion d'une vérité ou d'une bonté absolue, et qu'il n'en existe qu'une seule, d'où se déduit l'obligation de l'embrasser, s'il est possible de la reconnoître.

On soutient que, s'il existe une véritable Religion, l'homme n'a aucun moyen de la discerner des Religions fausses. et nous prouverons que, dans tous les temps, les hommes ont eu un moyen facile et sûr de reconnoître la véritable Religion : d'où il résulte que l'indifférence n'est pas seulement un état déraisonnable, mais encore un état criminel.

Chacun sans doute restera juge, pour soi, de la force des preuves que nous allons développer. Nous ne contestons à personne ce droit naturel. Mais quiconque refuseroit d'examiner les fondements de l'indifférence, ne pourroit être compté parmi les indifférents dogmatiques. Il se rangeroit, par cela seul, au nombre de ces insensés qui, voulant à tout prix confondre les terreurs de la conscience avec la répugnance de la raison, craignent de regarder en face la vérité, et se forment contre elle un rempart de ténèbres, foible défense contre le remords.

CHAPITRE II

IMPORTANCE DE LA RELIGION, PAR RAPPORT A L'HOMME.

Le bonheur est la fin naturelle de l'homme : il désire invinciblement d'être heureux; mais trop souvent la raison incertaine et les passions aveugles l'égarent loin du terme où il aspire avec une si vive ardeur. Soumise à des lois invariables, la brute atteint sûrement sa destination. Aucune erreur, aucune affection désordonnée ne l'écarte du but que lui a marqué la nature; et la mort, dont elle n'a ni la prévoyance ni les terreurs, arrivant au moment où la décadence des organes ne lui laisseroit plus éprouver que des sensations pénibles, est encore pour elle un bienfait.

Il n'en est pas ainsi de l'homme : intelligent et libre, pour jouir du bonheur, il faut qu'il le cherche, qu'il s'applique à le discerner de ce qui n'en est que l'image, que sa volonté le choisisse librement; et jamais il ne s'en éloigne davantage que lorsqu'il n'obéit, comme l'animal, qu'à ses penchants. Les nobles facultés qu'il dégrade, vengeant leurs droits outragés, lui font bientôt sentir, par l'amer-

tume qu'elles répandent sur ses plaisirs, qu'il existe pour lui une autre loi que la loi des sens.

Le bonheur des êtres est dans leur perfection, et plus ils s'approchent de la perfection, plus ils s'approchent du bonheur. Jusqu'à ce qu'ils y arrivent, on les voit agités, inquiets, parce que tout être qui n'a pas atteint la perfection qui lui est propre, ou qui n'est pas tout ce qu'il peut et doit être, est dans un état de passage, et cherche le lieu de son repos, comme un voyageur, égaré dans des régions étrangères, cherche avec anxiété sa patrie. Et il est remarquable que tous les hommes, dominés à leur insu par le sentiment de cette vérité, joignent constamment, à l'idée du bonheur, l'idée du repos, qui n'est lui-même que cette paix profonde, inaltérable, dont jouit nécessairement un être parvenu à sa perfection, et que saint Augustin appelle excellemment *la tranquillité de l'ordre;* et quand l'Écriture veut peindre le séjour affreux du souverain mal, elle nous parle d'une région désolée, *d'une terre de ténèbres et de mort, d'où tout ordre est banni, et qu'habite une éternelle horreur* [1].

La perfection des êtres étant relative à leur nature, il s'ensuit qu'aucun être, et l'homme en particulier, ne sauroit être heureux que par une parfaite conformité aux lois qui résultent de sa nature. En un mot, il n'y a de bonheur qu'au sein de l'ordre; et l'ordre est la source du bien, comme le désordre est la source du mal, dans le monde moral comme dans le monde physique, pour les peuples comme pour les individus; et quand ils méconnoissent cette vérité éternelle, le châtiment suit de près, toujours proportionné à la gravité du désordre; et si le désordre est extrême, si un individu ou un peuple se rend, pour ainsi parler, coupable d'un crime capital, en violant les

[1] Terram miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat. Job., x, 22.

lois fondamentales de son être, la nature inexorable le punit de mort.

Mais, pour se conformer aux lois de l'ordre, il faut les connoître. Donc, point de bonheur pour l'homme, à moins qu'il ne se connoisse lui-même, et qu'il ne connoisse les êtres avec lesquels il a des rapports nécessaires, c'est-à-dire les êtres semblables à lui; car il n'y a de rapports nécessaires, ou de société, qu'entre les êtres semblables. Et l'homme en effet peut connoître Dieu, et se connoître lui-même, et connoître, par conséquent, les rapports nécessaires qui l'unissent à Dieu et aux autres hommes, et qu dérivent de la nature de l'homme et de la nature de Dieu. Autrement il seroit un être contradictoire, puisqu'ayant une fin, qui est la perfection ou le bonheur, il n'auroit aucun moyen d'y parvenir.

Et ceci montre clairement l'absurdité de la doctrine du fatalisme. Car si les actions humaines étoient nécessitées, elles tendroient toutes nécessairement à la perfection de l'homme, et il seroit toujours aussi heureux qu'il lui est possible de l'être. Il n'y a qu'un être libre qui puisse agir contre les lois de sa propre nature; et le malheur, de même que le désordre, n'est explicable que par la liberté.

La nature, qui est immuable, parce qu'elle n'est que l'ordre immuablement voulu de Dieu, impose à l'homme des lois immuables comme elle; lois nécessaires, parce qu'elles sont l'expression de rapports nécessaires; lois hors desquelles on ne trouve ni paix ni félicité, parce que hors d'elles il n'y a que désordre. Nul n'en sauroit assigner l'origine, en nommer l'inventeur. On les reconnoît sans peine à leur antiquité, à leur universalité, à je ne sais quel caractère de simplicité, de grandeur et de force, qui les distingue essentiellement, et les conserve indestructibles, au milieu des révolutions des mœurs et des vicissitudes des opinions.

Cependant l'homme, séduit par une fausse science, ou emporté par les passions, s'efforce souvent de substituer à cette législation naturelle une législation factice, et c'est comme s'il tentoit de changer sa nature et la nature des êtres semblables à lui. Aussi, soit qu'essayant de s'établir arbitrairement en société avec Dieu, il combine des dogmes et invente des Religions, soit que, voulant s'établir arbitrairement en société avec les autres hommes, il combine des formes de gouvernement et invente des constitutions, sa vaine sagesse n'aboutit qu'à mettre des opinions à la place des croyances, des passions à la place des devoirs, et dans l'État, comme dans la famille et dans l'individu, l'agitation du désordre et la fièvre de la licence, à la place de la tranquillité de l'ordre : et l'on peut remarquer que les plus grands maux qui aient affligé le genre humain, à quelque époque que ce soit, sont nés des constitutions arbitraires et des Religions arbitraires.

La Religion, la morale, la société, sont des faits généraux comme la pesanteur; des lois générales et indépendantes de nos idées, comme les lois de l'équilibre. Dès qu'on les considère comme de pures abstractions, tout est perdu. C'est alors qu'une philosophie en délire veut tout inventer, en politique, en morale, en Religion; à peu près comme le physiologiste qui, ne voyant dans la vie et ses phénomènes qu'un système arbitraire, prétendroit inventer un nouveau mode d'existence : et les stoïciens ont été jusqu'à cet excès de folie, lorsque, dans l'impuissance de se soustraire aux peines de l'âme et aux souffrances du corps, ils ont fait consister le bonheur dans l'insensibilité aux douleurs physiques et morales, insensibilité incompatible avec le mode d'existence essentiel à l'homme.

Les autres théories du souverain bien, imaginées en si grand nombre par les sages de l'antiquité *, ne reposent

* Varron en compte deux cent quatre-vingt-huit.

pas sur une base moins frêle; vides d'espérance, elles ne considèrent l'homme que dans l'état présent, sans égard à ses destinées futures : triste et vaine philosophie, qui vient se briser contre l'écueil de la mort.

Connoître, aimer, agir, voilà tout l'homme. De l'accord de ses facultés, et de leur parfait développement, résulte le bonheur de l'individu; parce qu'il est conforme à l'ordre, ou à la nature des êtres, que leurs facultés se développent; et que tout être privé d'une de ses facultés naturelles, ou en qui cette faculté demeure oisive, faute d'un objet correspondant auquel elle puisse s'appliquer, est dans un état contre nature, par conséquent dans un état de souffrance.

L'objet propre de l'intelligence, ou de la faculté de connoître, est la vérité : donc l'ignorance, état d'imperfection, et l'erreur, état de désordre, sont contraires à la nature de l'être intelligent, et incompatibles avec le bonheur.

De même que le vrai est l'objet de l'intelligence, le bien est l'objet de l'amour; et l'amour dérive de l'intelligence, parce qu'il faut connoître le bien avant de l'aimer, et que l'amour n'est que la jouissance intime de la vérité connue.

L'intelligence est donc le principe de l'amour; et l'amour, principe d'action, tend à réalis r au dehors son objet, c'est-à-dire le bien ou la vérité : et il est dit de la Vérité suprême, revêtue de notre nature par l'effet d'un amour infini, qu'*elle passa en faisant le bien : transiit benefaciendo* [1].

Mais l'homme, actif par ses sens, et par eux incliné vers les objets matériels, partagé ainsi entre deux amours ou deux volontés qui le poussent violemment dans des directions contraires, ne sauroit goûter de paix qu'il n'ait établi l'ordre entre ses facultés, en assujettissant les sens à la

[1] Act., x, 38.

loi de l'intelligence ou de la vérité, qui, dans ses rapports avec les actions des êtres libres, n'est que la justice immuable : donc, point de bonheur sans vertu, et point de vertu sans l'amour prédominant des biens intellectuels, ou de la justice et de la vérité.

Otez cet accord et cette dépendance entre nos facultés, la souffrance aussitôt naît du désordre, et ne cesse qu'avec lui. L'homme, dans l'état d ignorance, vit, agit au hasard; il ne sait ni ce qu'il doit aimer, ni ce qu'il peut se permettre, ni ce que l'ordre exige qu'il s'interdise; et si l'ignorance est complète, comme dans l'idiotisme absolu, tout amour est détruit, toute action est détruite, et l'individu meurt, à moins qu'une intelligence étrangère ne le conserve. L'erreur, en corrompant l'amour, dérègle les actions, et place l'homme dans de faux rapports, par conséquent des rapports douloureux, avec les êtres semblables à lui. Que si l'amour s'égare, la vérité restant dans l'intelligence, il s'établit, entre la raison et les penchants, une guerre terrible qui bouleverse et dévaste l'âme; c'est le remords avec ses terreurs et ses angoisses intolérables. Les sens ou les organes, destinés à servir *, s'emparent-ils du pouvoir, le désordre est au comble; tout périt, et l'intelligence, et l'amour, et le corps même. « Lorsque « nous étions soumis à la loi de la chair, dit énergiquement « le livre où se trouve toute vérité, les passions déréglées, « opérant dans nos membres, portoient des fruits de « mort [1]. »

Que les diverses facultés de l'homme soient convenablement ordonnées entre elles, et que chacune jouisse de

* On connoît la belle définition de l'homme, par M. de Bonald : *L'homme est une intelligence servie par des organes.*

[1] Cùm enim essemus in carne, passiones peccatorum... operabantur in membris nostris, ut fructificarent morti. *Ep. ad Rom.*, VII, 5.

son objet propre, telle est donc la première condition du bonheur. La seconde est que chaque faculté atteigne son parfait développement, ou jouisse de l'objet qui lui correspond, selon toute l'étendue de sa capacité. Or, les désirs sont un sûr indice de cette capacité : et, en effet, l'homme qui sent en lui-même un désir infini de connoître et d'aimer, parce qu'il peut et doit connoître la vérité infinie, et aimer le bien infini, n'est point tourmenté d'un désir infini d'agir, parce que son action, comme être physique, est naturellement et nécessairement bornée. Le savant qui veut connoître les lois des mouvements célestes, et travaille et veille pour les découvrir, ne songe point à les soumettre à sa volonté, et la raison en est que sa puissance d'action est limitée, et son intelligence sans limites.

Ces principes posés, considérons la philosophie et la Religion dans leurs rapports avec le bonheur : et, pour commencer par la philosophie, quelles sont les vérités qu'elle nous révèle? quels sont les biens qu'elle nous offre, les devoirs qu'elle nous prescrit? Que nous apprend-elle sur la place que nous occupons dans l'ordre des êtres, sur notre origine, notre nature, notre destination? Hélas! plus impuissante encore que présomptueuse, elle trompe ou dégrade toutes nos facultés. Notre esprit lui demande la vérité infinie, seule proportionnée à ses désirs, et elle ne lui présente que des doutes, de vaines conjectures, de palpables absurdités. Toutes les croyances fuient devant elle; et, passant comme une trombe à travers l'esprit humain, elle renverse tous les principes, déracine toutes les idées, brise toutes les espérances. Autant de philosophes, autant de systèmes, aussi vagues, aussi fugitifs que les rêves de la nuit. Représentons-nous un homme que le désir de la vérité, naturel à tous les êtres intelligents, excite à la chercher, et qui, à l'aide d'une raison

droite, entreprend, dans ce dessein, l'examen des systèmes philosophiques. Que d'obscurités! que d'incertitudes! que de contradictions! quelle mer immense dont nul encore n'a pu marquer les rivages! Vous qu'abuseroit l'espoir d'y découvrir enfin l'heureux port où vous aspirez, croyez-en l'expérience des voyageurs détrompés, écoutez la voix de Rousseau : « Je consultai les philosophes, je feuilletai « leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions ; je les « trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans « leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prou- « vant rien, se moquant les uns des autres, et ce point, « commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont « tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont « sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, « ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, « chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que « pour disputer [1]. »

Mais l'homme n'est pas jeté sur la terre quelques instants pour disputer : il y est pour connoître et pour agir, par conséquent pour croire; et malheur à qui le doute ouvre les portes du tombeau!

« Je conçus, ajoute Rousseau, que l'insuffisance de « l'esprit humain est la première cause de cette prodi- « gieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la « seconde. Nous n'avons point les mesures de cette ma- « chine immense ; nous n'en pouvons calculer les rapports; « nous n'en connoissons ni les premières lois, ni la cause « finale ; nous nous ignorons nous-mêmes ; nous ne con- « noissons ni notre nature, ni notre principe actif ; à peine « savons-nous si l'homme est un être simple ou composé; « des mystères impénétrables nous environnent de toutes « parts : ils sont au-dessus de la Religion sensible ; pour

[1] *Emile*, tom. III, pag. 27.

« les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, et nous « n'avons que de l'imagination. Chacun se fraye, à travers « ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; « nul ne peut savoir si la sienne mène au but[1]. »

Étrange condition que celle de l homme aspirant, avec une ardeur inexprimable, à la jouissance du vrai, et n'étant jamais assuré s'il n'embrasse point à sa place le mensonge ! Incapable naturellement d'atteindre à la certitude, le doute lui est un supplice. « Et cependant, observe Pascal, « Il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement, ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme ; car qui « penseroit demeurer neutre seroit pyrrhonien par excel- « lence : cette neutralité est l'essence du pyrrhonisme ; « qui n'est pas contre eux, est excellemment pour eux. « Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de « tout ? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le « brûle ? Doutera-t-il s'il doute ? doutera-t-il s'il est ? « On n'en sauroit venir là : et je mets en fait qu'il n'y a « jamais eu de pyrrhonien effectif et parfait. La nature « soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extrava- « guer jusqu'à ce point. Dira-t-il, au contraire, qu'il pos- « sède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le « pousse, n'en peut montrer aucun titre, et est forcé de « lâcher prise.

« Qui démêlera cet embrouillement ? La nature confond « les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmatistes. « Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez « votre véritable condition par votre raison naturelle ? « Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans « aucune[2]. »

Fait pour obéir aux lois de l'ordre, pour vivre en société

[1] *Émile*, tom. III, pag. 28.

[2] *Pensées de Pascal*, ch. XXI, édit. de Paris, in-12.

avec Dieu, auteur et lien de tous les êtres, pour posséder la vérité infinie par l'intelligence, et pour en jouir par l'amour, l'homme, à qui elle échappe, et qui ne voit alors rien de plus grand et de plus parfait que lui-même, commence à s'aimer sans mesure dans ce qu'il a de plus intime et de plus vif, sa pensée et ses sensations : et, conséquent dans le désordre, après s'être choisi pour l'objet d'un amour infini, il se fait le centre de toutes choses, il se fait Dieu ; et la philosophie n'est que l'idolâtrie de l'homme, idolâtrie la plus funeste, parce qu'en exaltant l'égoïsme à l'infini, elle rompt tous les liens sociaux.

S'il est un spectacle digne de pitié, c'est assurément celui d'une créature foible, ignorante, calamiteuse, qui, ayant perdu de vue sa véritable fin, remue, avec une opiniâtre ardeur, ce fonds immense de misère pour y trouver son bien et son repos. On la verra, cette créature infortunée, parcourant l'aride désert de la vie, tressaillir d'allégresse à la rencontre des plus vils plaisirs, comme les hommes, au dernier degré de l'état sauvage, poussent des cris de joie, lorsqu'errant affamés au milieu des forêts, ils ont découvert quelques fruits âpres, ou les restes dégoûtants d'une proie abandonnée.

Toutes les théories philosophiques du bonheur se réduisent aux systèmes d'Épicure et de Zénon, diversement combinés et modifiés ; et, dans les actions et les désirs de l'homme séparé de Dieu, tout, en dernier résultat, se rapporte à l'orgueil ou à la volupté, par la raison que j'ai dite plus haut. Il s'aime d'un amour infini dans ce qu'il a de plus intime et de plus grand, sa pensée, son intelligence. Mais cet amour, loin de le rendre heureux, le tourmente, parce que, évidemment disproportionné à son objet, et demandant sans cesse un nouvel aliment, que rarement il obtient, et qui ne le rassasie jamais, il contraint l'homme de s'avouer sa profonde indigence, et l'arrête, en dépit de

ses répugnances, dans le sentiment pénible de son imperfection. Le désir de la gloire, des charges, des honneurs, la passion de l'étude, l'amour des richesses, quand il n'a pas les jouissances physiques pour but ultérieur, les transports et les délicatesses ombrageuses de la sensibilité, les vertus même purement morales, ne sont, si je puis ainsi parler, que des tentatives de l'orgueil, pour écarter ce sentiment douloureux. Il s'efforce de suppléer la perfection absolue par une supériorité relative. Abusé par ce vain espoir, l'homme travaille à s'élever au-dessus de ses semblables, en pouvoir, en renommée, en science, en richesse, et il n'est point de si chétif avantage, même corporel, dans lequel la vanité n'aille chercher des jouissances.

Mais possédât-on tous ces avantages ensemble, ce ne seroit jamais que la possession de l'homme imparfait et misérable, et le cœur ne tarderoit pas à demander d'autres biens. *J'ai été tout*, disoit l'empereur Sévère, parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars, *j'ai été tout, et j'ai vu que tout ne sert de rien*[1]. Voilà le mot qui termine trente années de travaux et d'ambition heureuse. Parcourez les autres champs de la gloire, interrogez les philosophes et les favoris des Muses, depuis Homère et Pline l'Ancien, jusqu'à Voltaire et Diderot, vous n'entendrez que des plaintes amères et des cris de douleur. Semblables à ces dieux du paganisme que les vers rongent sur leurs autels, l'ennui, les soucis, le dégoût, rongent en secret ces âmes superbes, dont le vulgaire imbécile envie la félicité.

Ainsi des autres états; car l'orgueil est partout. Peuple, grands, savants, ignorants, tous se fatiguent pour être admirés, pour s'élever dans l'esprit des autres et dans leur propre imagination. Presque toutes les vaines occu-

[1] Omnia fui, et nihil expedit.

pations des hommes n'ont pas d'autre but ; et c'est uniquement pour agrandir l'idée qu'il a de lui-même, que l'un ravage la terre, et que l'autre passe sa vie à en étudier les productions ; que l'un s'enferme dans son cabinet pour écrire un livre, et que l'autre va se faire tuer à mille lieues de chez lui pour un morceau de ruban, qui, en l'exaltant dans sa propre estime, le distrairoit, croit-il, du souvenir importun de son néant et de sa misère. Nos opinions, et jusqu'à nos divertissements les plus frivoles, n'ont guère d'autre mobile. Nous y cherchons avidement un sentiment tel quel de supériorité, qui nous dérobe à celui de notre imperfection réelle ; et notre orgueil est tout ensemble si désordonné et si indigent, qu'il n'est rien qui ne puisse lui servir de pâture : le hasard d'une carte, les chances favorables d'un dé, et, chose horrible à imaginer, la séparation même de Dieu, et la perte de toute espérance.

Voilà où nous en venons, lorsque, essayant de découvrir en nous-mêmes notre bien, nous nous flattons de le trouver dans la triste contemplation de notre propre excellence. Et comme tout est excès, désordre, là où il n'existe point de règle ou de vérité, cette espèce de culte intellectuel et d'adoration que l'homme se rend, le conduit à un mépris excessif de lui-même. Fatigué d'un labeur sans fruit, il se rabaisse autant qu'il avoit voulu s'élever. Il dédaigne son intelligence, et la dégrade jusqu'à lui préférer l'instinct des brutes. Il lui reproche de l'avoir trompé par de mensongères promesses, et cherchant désormais un bien-être indépendant de l'âme, il s'aime dans ce qu'il y a en lui de plus aveugle, ses sensations, selon la remarque profonde de saint Paul : « Leur intelli-« gence étant obscurcie d'épaisses ténèbres, aliénés de « la vie de Dieu, à cause de l'ignorance que produit en « eux l'aveuglement du cœur, ils s'abandonnent, par

« désespoir, à l'impudicité et à toutes les œuvres im-
« mondes[1]. »

Mais la disproportion entre l'amour et son objet, entre les facultés et les désirs, étant ici bien plus grande encore, l'homme n'est jamais si misérable que lorsqu'il se laisse assujettir aux sens. Tout l'être moral est alors en souffrance, et, à la courte ivresse du plaisir, succèdent soudain le trouble, le remords déchirant, les longues et douloureuses angoisses.

Je l'ai déjà dit, les jouissances physiques, quand l'homme, les recherchant pour elles-mêmes, y place sa félicité, détruisent l'intelligence, l'amour, le corps même ; parce qu'en demandant aux organes un bonheur infini, ou une action infinie, l'homme renverse les lois fondamentales de son être, et brise le frêle instrument qui lui fut donné pour une autre fin.

Les philosophes matérialistes, qui ne voient dans l'homme que ses sens, montrent tous une insurmontable aversion pour la chasteté ; et cela seul prouveroit combien leur doctrine est pernicieuse et fausse, même à ne la considérer que dans ses rapports avec la vie présente. Car, avant d'être un devoir de morale, la chasteté est une loi de conservation que la nature impose à tous les êtres vivants ; et si elle est même un devoir pour l'être moral, c'est, en partie, parce qu'elle est une loi pour l'être physique. Hors quelques courts moments destinés à la reproduction, les animaux sont chastes par instinct, sans quoi il y a longtemps que les espèces auroient péri. Loin que l'union des sexes ait le plaisir pour fin, le plaisir voulu, recherché comme fin, contrarie directement les vues de la nature dans cette

[1] Tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati a vitâ Dei, per ignorantiam quæ est in illis, propter cæcitatem cordis ipsorum, qui desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis. *Ep. ad Ephes.*, IV, 18, 19.

union, et tend même à éloigner un sexe de l'autre en introduisant des mœurs infâmes, trop communes chez les anciens, et justifiées, conseillées par les philosophes même. « O la vile créature que l'homme, et abjecte, s'il ne « se sent soulever par quelque chose de céleste [1] ! »

Pour peu qu'on ait conservé, je ne dis pas de conscience, de goût pour la vertu, de respect pour soi-même, mais de prévoyance et de raison, il est inouï qu'on s'abuse au point de mettre le bonheur dans une passion brutale qui conduit tôt ou tard au dernier excès de la misère et de l'avilissement. Que l'ardente jeunesse, en contemplant les suites affreuses du déréglement des sens, apprenne à réprimer des penchants funestes, toujours aisément maîtrisés par une volonté forte.

Le premier effet, l'effet inévitable des habitudes voluptueuses, est de lier les puissances de l'âme, et d'en exclure toute autre pensée que celle des vils plaisirs dont elle s'est rendue l'esclave. Distrait par des désirs sans cesse renaissants, obsédé d'impurs fantômes, l'esprit perd sa vigueur et sa fécondité. Tout s'altère et dépérit ; la mémoire s'éteint, le caractère s'énerve, le cœur se dessèche. On ne sait plus aimer, ni compatir, ni répandre les délicieuses larmes de l'attendrissement. Le visage même s'empreint d'une expression dure et repoussante. Des traits heurtés et morts annoncent que la source des doux sentiments, des pures émotions, des joies innocentes est tarie. On diroit que la vie s'est réfugiée tout entière dans les organes. Mais les organes mêmes s'usant bientôt, les infirmités, les maladies, les souffrances accourent en foule. J'ai vu, et le souvenir m'en sera toujours présent, j'ai vu de ces malheureuses victimes d'une passion dévorante, offrir, à la fleur de l'âge, la dégoûtante image d'une complète décré-

[1] Montaigne.

pitude. Le front chauve, les joues hâves et creuses, le regard plein d'une tristesse stupide, le corps chancelant et comme courbé sous le poids du vice, épuisés de vie, de pensée, d'amour, déjà hideusement en proie à la dissolution; à leur aspect on croyoit entendre les pas du fossoyeur se hâtant de venir enlever le cadavre.

Jusqu'où cependant la philosophie peut dégrader l'homme, et qu'elle justifie bien par ses effets ce qu'elle n'a pas rougi de soutenir comme un principe incontestable, qu'entre l'homme et l'animal, *il n'y a de différence réelle que les vêtements* [1]! Mais c'est le placer encore trop haut, et, pour être conséquente, il faut qu'elle le rabaisse au-dessous des bêtes, puisqu'enfin celles-ci, plus heureuses que l'homme, ne sont point, comme lui, tourmentées d'inutiles désirs, et obéissent à des lois immuables qui les conservent et les conduisent à la perfection qui leur est propre. O homme, qui parles avec tant d'orgueil de ta dignité et de ta grandeur, descends donc du trône que tu t'élèves dans ta pensée, descends; la philosophie te l'ordonne : viens te ranger à la suite des animaux sans raison, plus éclairés et plus nobles que toi; et assouvis, des impures jouissances qu'ils t'abandonnent sans regret, tes désirs dégoûtés de Dieu !

Les deux systèmes absolus de bonheur, l'un fondé sur l'orgueil, l'autre sur la volupté, se combinent et se modifient à l'infini, selon le caractère, le tempérament, les préjugés et la position de chaque individu; et l'on peut observer, comme une nouvelle preuve de l'influence nécessaire des doctrines sur les actions, que les philosophes ne varient pas moins dans leurs règles de conduite que dans leurs principes spéculatifs, et qu'il y a constamment un rapport exact entre ces principes et ces règles. Et comme

[1] *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, t. II, p. 140.

le principe le plus général de la philosophie est qu'il n'existe aucun principe parfaitement certain, ou aucune vérité absolument incontestable, sa règle de conduite la plus générale est qu'il n'existe aucune règle certainement vraie, ou absolument obligatoire ; en sorte que tout étant arbitraire, et la vérité elle-même n'étant plus l'objet éternellement subsistant de l'intelligence, mais une opération, une production abstraite de l'esprit, une propriété, pour ainsi dire, individuelle, les volontés individuelles remplacent les lois immuables de l'ordre ; et l'homme, indépendant de tout, isolé de ses semblables, isolé de son auteur, roi du néant qu'il a créé autour de lui, demeure maître de croire, d'aimer et d'agir à son gré.

Mais il ne sauroit, quoi qu'il fasse, changer la nature des choses, ni trouver la paix au sein du désordre. Le seul devoir, disent-ils, est de se rendre heureux ; et tout au contraire le seul bonheur est de s'astreindre à la pratique rigoureuse des devoirs [1]. Qu'on rassemble toutes les jouissances, qu'on les diversifie, qu'on les multiplie sans fin, on ne tardera pas d'en sentir l'insuffisance et le vide. Incapables d'apaiser la faim du cœur, ces fruits de la terre, séduisants au dehors, cachent tous une secrète et cuisante amertume. Les plaisirs, les affections même s'usent, et douloureusement et bien vite ; et l'on sait quelles plaintes lamentables arrachoit au grand Bossuet l'inconstance de nos amitiés fugitives, *qui s'en vont avec les années et les intérêts*. Il en est de même de l'ardeur qui nous entraîne vers les sciences, comme aussi de ces doux rêves, de ces illusions charmantes dont nous nous berçons dans le jeune âge. Tout passe, et ne laisse après soi que le dégoût,

[1] Dubitandum non est, quin nunquàm possit utilitas cum honestate contendere. Itaque accepimus, Socratem *exsecrari* solitum eos, qui primum hæc, naturâ coherentia, opinione distraxissent. *Cicer. de Officiis*. lib. III. c. III. n° 11.

l'anxiété, et *cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine*[1]. C'est que tout ce que nous n'avons pas encore éprouvé, tout ce qui nous est inconnu, devient pour nous une sorte d'infini que l'âme saisit avidement, comme un objet proportionné à l'étendue de ses désirs. Mais quand elle vient bientôt à s'apercevoir de son erreur, quand elle a découvert les bornes et senti le néant de cet objet qui la charmoit, alors l'enchantement cesse, elle tombe dans une tristesse profonde; repoussant jusqu'à l'espérance, elle se nourrit avec une joie morne de ses propres angoisses, et cherche, dans la stupeur qui suit de longues souffrances, une image du repos. Vaine ressource ; la maladie va croissant. Parvenue à son terme extrême, elle conduit les infortunés qui en sont atteints à un crime exécrable, le seul crime irrémissible, parce que c'est le seul crime sans repentir. Relégués loin de la source de la vérité et de l'amour, ils se délivrent d'une existence devenue pour eux intolérable ; et l'âme, privée de tout bien, essaye de s'ensevelir sous les ruines du corps, comme un roi dépouillé s'ensevelit sous les débris de son palais.

Et il ne faut pas s'imaginer qu'en graduant et mélangeant avec art les jouissances, en courant perpétuellement de l'une à l'autre, on pût prévenir le dégoût, et satisfaire pleinement les désirs. Car, outre que nul ne sauroit éviter les maux sans nombre attachés à la vie présente, les maladies, les chagrins, les infirmités de l'âge, la perte des amis et des parents, les injustices, les ingratitudes; outre que les avantages de la condition, de l'esprit, du corps, de la fortune, ne sont nullement aux ordres de la volonté, il existe, entre les biens d'ici-bas et les besoins de notre cœur, une disproportion qu'aucun art ne sauroit faire disparoître. Mais, de plus, ces biens fussent-ils aussi réels

[1] Bossuet.

qu'ils sont vains, ils n'en seroient guère plus propres, supposé que tout se termine pour nous à la mort, à nous procurer le bonheur où nous aspirons. Êtres finis, et dès lors essentiellement bornés, incapables d'embrasser à la fois toutes les vérités que nous voudrions connoître, toutes les perfections que nous voudrions aimer, ce n'est que par une suite infinie d'actes successifs que nous pouvons atteindre le but où nous tendons, et arriver à la fin pour laquelle nous sommes faits : d'où il suit qu'une durée sans terme étant nécessaire à l'accomplissement de nos désirs, ou au développement de nos facultés, la philosophie, qui n'annonce à l'homme que le néant, est aussi contraire à sa nature, que la Religion s'y montre conforme en lui promettant l'immortalité. Et certes, s'il fut jamais une doctrine barbare et désespérante, c'est celle qui dit aux hommes, condamnés, pour la plupart, à de durs et continuels travaux, à l'indigence, aux privations, à l'abaissement, aux douleurs de toute espèce : Souffrez et mourez, tel est votre partage ; n'en attendez point d'autre.

Rousseau, malgré ses écarts, eut du moins toujours en horreur cette philosophie désolante : « Je tremble, écri- « voit-il à un disciple de Diderot, je tremble de vous voir « contrister la Religion dans vos écrits. Cher Deleyre, dé- « fiez-vous de votre esprit satirique. Surtout, apprenez à « respecter la Religion ; l'humanité seule exige ce respect. « Les grands, les riches, les heureux du siècle, seroient « charmés qu'il n'y eût point de Dieu ; mais l'attente d'une « autre vie console de celle-ci le peuple et le misérable. « Quelle cruauté de leur ôter encore cet espoir [1] ! »

Au reste, nous avons vu ce que c'est, au fond, que ce prétendu bonheur des grands, des riches, des heureux du siècle. Il ressemble de loin à ces palais magiques que l'on

[1] *Œuvres de Rousseau*, édit. de Paris, 1788, t. XXXI, p. 202.

croit découvrir à l'horizon des mers qui baignent les rivages de Naples; approchez, que trouvez-vous? des vapeurs stagnantes, et des nuages chargés de tempêtes.

Et qu'on n'oublie pas que le prix des biens ne dépend pas seulement de leur nature, mais de leur durée. On jouit peu de ce qui échappe ou peut échapper à chaque instant; et de là ces longues prévoyances par lesquelles l'homme prolonge en imagination son existence dans un avenir indéfini. La philosophie elle-même, étonnée de ce désir qu'ont tous les hommes de perpétuer leur être, et désespérant de le vaincre, s'est crue obligée, par déférence pour une foiblesse si générale, de nous promettre ici-bas l'immortalité *, en renvoyant toutefois aux siècles futurs l'exécution de ses promesses consolantes.

En attendant, la loi universelle s'exécute. Le temps, que rien n'arrête, amène à chacun sa dernière heure; on annonce à l'athée qu'il faut mourir. Que se passe-t-il en lui à ce moment? Je veux, chose presque impossible, qu'il ait étouffé le remords, qu'aucun doute n'alarme son incrédulité : est-il exempt pour cela de terreur et d'angoisses? Interrogez quiconque a vu, sur son lit de mort, l'athée, non pas atteint d'une de ces maladies dont l'effet

* Voyez l'ouvrage de Condorcet, intitulé : *Esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Il y développe le système célèbre de la perfectibilité de l'homme à l'infini; et, en annonçant aux générations futures, lorsqu'il n'y auroit plus ni rois ni prêtres, des lumières, des vertus, *une félicité dont on ne peut pas se former une idée*, il promet à l'homme la prolongation *indéfinie* de son existence ici-bas. Au milieu de ces folies, il est consolant pour la Foi de voir une philosophie athée contrainte d'avouer que le bonheur des êtres est dans leur perfection, et que l'homme est appelé à une perfection *infinie*, qu'il ne sauroit atteindre qu'à l'aide d'une succession *indéfinie* de temps. Ce seul principe, bien entendu, doit conduire à la Religion tout incrédule qui raisonne.

est de suspendre les fonctions de l'âme, mais jouissant encore pleinement de ses facultés morales, et sachant qu'il va bientôt expirer. La vive image de ce qu'il perd occupe tout l'esprit du moribond. Il avoit des attachements, des habitudes, il tenoit à la vie par mille liens qui se rompent à la fois : rupture effroyable, qui, séparant soudainement l'âme de tout ce qui lui fut cher, la laisse seule et blessée dans un vide infini. Cet abîme sans fond où elle va descendre, cette solitude morne, ce silence éternel, ce sommeil glacé, cette nuit qui n'aura jamais d'aurore, cette privation de tout bien, avec un désir invincible du bien-être, toutes ces idées et une foule d'autres non moins désolantes, pèsent sur cette âme misérable, la bouleversent, la déchirent, et commencent son affreux supplice. Mais que dire de son état, pour peu qu'il lui reste quelques doutes sur les principes qu'elle s'étoit faits ? Comment peindre ses anxiétés, ses regrets à demi étouffés par le désespoir, et ce regard consterné qui ne rencontre de toutes parts qu'un passé sans consolation et un avenir sans espérance ? Ce n'est plus alors le néant qu'elle redoute ; elle l'appelle au contraire de tous ses vœux, et l'appelle en vain : l'Éternité seule lui répond. Tirons le rideau sur le reste de cette scène épouvantable, et laissons à l'enfer ses secrets.

Cependant, il faut le dire à la gloire de la foi, il est peu d'incrédulités que la mort n'ébranle. De quelque façon qu'on ait vécu, on veut au moins expirer dans les bras de la Religion, et dans le sein de ses espérances ; la raison, jusque-là flottante, se fixe aux approches de l'éternité, dont la lueur formidable, dissipant toutes les illusions, redouble l'éclat de la vérité, qu'une longue et funeste habitude d'incroyance, jointe à un orgueil sans mesure, peut seule alors faire méconnoître, par une effrayante permission de Dieu, qui est le commencement

de ses vengeances *. Le sceptique Bayle en fait lui-même la remarque : « Presque tous ceux qui vivent dans l'irré- « ligion ne font que douter : ils ne parviennent pas à la « certitude. Se voyant dans le lit d'infirmité, où l'irréli- « gion n'est plus d'aucun usage, ils prennent le parti le « plus sûr, celui qui promet une félicité éternelle, en cas « qu'il soit vrai, et qui ne fait courir aucun risque, en « cas qu'il soit faux [1]. » La vanité cède alors à un plus haut intérêt. « S'ils sont assez fous, dit Montaigne, ils ne « sont pas assez forts ; ils ne lairront pas de joindre leurs « mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup « d'épée dans la poitrine ; et quand la maladie aura appe- « santi cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne « lairront pas de revenir et de se laisser manier tout dis- « crètement aux créances et exemples publics. Autre « chose est un dogme sérieusement digéré, autre chose « ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la « débauche d'un esprit démanché, vont nageant témé- « rairement et incertainement dans la fantaisie. Hommes « bien misérables et écervelés, qui tâchent d'être pires « qu'ils ne peuvent. »

* On feroit une longue liste des incrédules qui ont rendu hommage à la Religion, au moment de la mort. Je ne citerai que quelques-uns de ceux dont le nom est le plus connu : Boulanger, Toussaint, Boulainvilliers, le marquis d'Argens, Montesquieu, Maupertuis, Buffon, Dumarsais, Fontenelle, Damilaville, Thomas, Bouguer, de Langle, Tressan, Mercier, Palissot, Soulavie, Larcher. Diderot vouloit se confesser, on lui en ôta les moyens. *Sans moi*, disoit Condorcet, parlant de d'Alembert, *sans moi il faisoit le plongeon*. Il paroît qu'on se précautionna également contre la *foiblesse* de Voltaire, qui mourut, au rapport de Tronchin, dans les convulsions de la rage, en poussant ce cri sinistre : *Je suis abandonné de Dieu et des hommes*. Jean-Jacques, selon toutes les vraisemblances, termina lui-même sa vie. Il avoit écrit en faveur du suicide, il avoit écrit contre, et il finit par l'autoriser de son exemple.

[1] *Dictionnaire critique*, art. *Bion*.

Il n'est que trop vrai, cependant, qu'on peut, à force de persévérance et de travail, parvenir à corrompre assez la raison, pour se rendre presque impossible le retour à la Religion au lit de mort. Le doute, d'abord volontaire, s'enracine dans l'âme, y croît, s'y affermit, et n'en peut plus être arraché qu'avec de longs efforts. Il n'est point alors de plus grand prodige de la puissance divine que les conversions soudaines ; et il ne faut rien moins, pour les opérer, qu'une suspension des lois de la nature morale. Ne pas croire quand on voudroit croire, quand on en sent l'avantage et le besoin, est la punition de n'avoir pas cru, par une résistance criminelle de la volonté, lorsque la raison nous entraînoit de tout son poids vers la vérité manifeste. L'entendement perverti se refusant à toute conviction, il ne reste pour unique doctrine que le scepticisme absolu *.

« Voilà ce que peut l'homme par lui-même et par ses

* L'exemple que j'en vais citer est si frappant, qu'il dispenseroit seu de toute autre preuve. Le célèbre médecin Barthez touchant à sa fin ** une personne très-recommandable, qui avoit avec lui des liaisons, l'all voir, dans l'espérance de lui faire accepter les consolations religieuse que sa position devoit lui rendre si désirables. Elle le trouva tel qu'ell s'étoit attendue à le trouver, triste, sombre, inquiet. Son trouble et se angoisses, qu'en vain cherchoit-il à dissimuler, se décéloient à chaqu instant. Émù de ses souffrances, son ami lui parle de la Religion, seul capable de les adoucir. Mais le doute avoit pris depuis trop longtem possession de cette âme, pour qu'aucune croyance y pût désormais er trer. « Croire ! dit Barthez, il n'y a que les sots qui croient quelq chose. — Et la matière, les corps ? — Je ne sais ce que c'est, ni qu'on veut dire par là. — Mais la conscience ? — Elle est le fruit d préjugés : si on m'en avoit inspiré d'autres dans mon enfance, elle cro roit bien tout ce qu'elle croit mal, et ne me causeroit maintenant auc trouble. — Eh quoi ! n'y a-t-il donc rien de certain ? Par exemple, vaut-il pas mieux ne pas égorger son père que l'égorger ? — Monsieu

** Il est mort en 1806.

« propres efforts, à l'égard du vrai et du bien. Nous « avons une impuissance à prouver, invincible à tout « le dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, in- « vincible à tout le pyrrhonisme. Nous souhaitons la vé- « rité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous « cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère. Nous « sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le « bonheur, et sommes incapables de vérité et de bon- « heur... La volonté ne fait jamais la moindre démarche « que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions « de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se « pendent. Et cependant, depuis un si grand nombre d'an- « nées, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce « point où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, « princes, sujets, nobles, roturiers, vieillards, jeunes, « forts, foibles, savants, ignorants, sains, malades, de « tous pays, de tout temps, de tout âge, et de toute con- « dition.

« Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme, « devroit bien nous convaincre de l'impuissance où nous « sommes d'arriver au bien par nos efforts. Mais l'expé- « rience ne nous instruit point... L'homme étant déchu « de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capa- « ble de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout « également peut lui paroître tel, jusqu'à sa destruction « propre, toute contraire qu'elle est à la raison et à la « nature tout ensemble... Visiblement égaré, il sent en

répond le malade, à vous parler bien franchement, je ne vois pas sur quel principe on peut s'appuyer, en bonne philosophie, pour le décider. je n'en sais rien. — Enfin les mathématiques n'ont-elles plus aucune certitude à vos yeux? — Je vois dans les mathématiques une suite de conséquences parfaitement liées; pour la base, je ne sais ce qu'elle est. — Êtes-vous donc assuré de n'avoir rien à craindre? — Je n'en sais rien. » Quelques jours après Barthez n'étoit plus.

« lui les restes d'un état heureux, dont il est déchu, et « qu'il ne peut retrouver. Il le cherche partout avec « inquiétude et sans succès, dans les ténèbres impéné- « trables[1]. »

Il faut nécessairement, en effet, que l'homme cherche son bonheur, et qu'il le cherche, ou en Dieu, ou en lui-même, et dans les objets qui l'environnent. Si, docile aux enseignements de la Religion, il voit en Dieu son véritable bien, la vertu, qui n'est que l'amour de l'ordre, ou la préférence des autres à soi à cause de Dieu, s'identifie pour lui avec l'amour du bien-être.

Mais s'il cherche en lui-même sa félicité, obligé de la placer ou dans l'intelligence ou dans le corps, il devient infailliblement l'esclave de l'orgueil ou de la volupté ; car l'orgueil n'est que le sentiment d'une âme qui se complaît en elle-même, et s'aime comme sa propre fin. Le plus extrême égoïsme est donc l'effet inévitable de toute philosophie irréligieuse : toute philosophie irréligieuse est donc, par son essence, destructive de l'ordre et de la vertu ; et de même que l'irréligion mène à tous les vices, l'habitude du vice conduit à l'irréligion, parce qu'il est dans la nature qu'on tâche de se persuader que le bonheur est où on le cherche, et que lorsque le désordre s'est emparé des affections, la volonté met elle-même le désordre dans les pensées, pour terminer la guerre douloureuse entre la raison et les penchants. Oui, quiconque ayant cru, cesse de croire, cède à un intérêt d'orgueil ou de volupté ; et, sur ce point, j'en appelle sans crainte à la conscience de tous les incrédules*.

[1] *Pensées de Pascal*, ch. XXI.

* Ce double caractère d'orgueil et de volupté paroît, d'une manière frappante, dans les doctrines, dans les ouvrages, dans la conduite, et ju que dans le ton hautain, arrogant, décisif et dédaigneusement ainsi

« O mon enfant ! s'écrie l'auteur d'*Emile*, après avoir « établi les dogmes consolateurs de l'existence de Dieu et « d'une vie future, puissiez-vous sentir un jour de quel « poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé la vanité « des opinions humaines, et goûté l'amertume des passions, « on trouve enfin, si près de soi, la route de la sagesse, le « prix des travaux de cette vie, et la source du bonheur « dont on a désespéré. Tous les devoirs de la loi naturelle, « presque effacés de mon cœur par l'injustice des hommes, « s'y retracent au nom de l'éternelle Justice, qui me les « impose et qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi

des philosophes de tous les siècles, si bien nommés par saint Jérôme, *des animaux de gloire*. Un philosophe *doux et humble de cœur*, et un philosophe chaste, seroient, en effet, le phénomène moral le plus inexplicable ; mais jamais on ne se trouvera dans l'embarras de l'expliquer ; la foi commence où finit l'orgueil. L'autorité de Rousseau étant ici d'un grand poids, j'appuierai ces observations, et de ses aveux et de son exemple. « Quand les philosophes, dit-il, seroient en état de découvrir « la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle ? Chacun sait bien « que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le « soutient, parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à « connoître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé « à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour « sa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain ? Où est « celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que « de se distinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu « qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus ? « L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants, « il est athée ; chez les athées, il seroit croyant. » (*Émile*, tom. III, pag. 50.) — Sénèque n'hésite point à placer au-dessus de Dieu son sage imaginaire. Horace ne demande à la divinité que la santé et les richesses ; du reste il saura bien de lui-même atteindre à la perfection morale : *Det vitam, det opes, æquum mihimet animum ipse parabo ;* et il en donne la preuve dans ses poésies licencieuses. On connoît les mœurs des philosophes grecs, sans excepter les plus graves ; et si l'on doutoit de leur orgueil, qu'on lise Lucien, qui s'en moque avec tant d'esprit, et qui, philosophe lui-même, rit de tout, selon la maxime favorite de

« que l'ouvrage et l'instrument du grand Être qui veut le « bien, qui le fait, qui fera le mien, par le concours de « mes volontés aux siennes, et par le bon usage de ma li-« berté : j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir « moi-même un jour de cet ordre, et d'y trouver ma féli-« cité ; car quelle félicité plus douce que de se sentir or-« donné dans un système où tout est bien? En proie à la « douleur, je la supporte avec patience, en songeant qu'elle « est passagère, et qu'elle vient d'un corps qui n'est point « à moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais « qu'elle est vue, et je prends acte, pour l'autre vie, de ma

d'Alembert, et pousse l'immoralité jusqu'au dernier degré du cynisme. Nous n'avons que quelques débris des monuments de l'antiquité; mais ce qui nous en reste suffit pour justifier l'observation de Montaigne : « En toutes les chambrées de la philosophie ancienne, cecy se trouvera, « qu'un mesme ouvrier y publie des reigles de tempérance, et publie « ensemble des escrits d'amour et de desbauche. » (*Essais*, liv. III, ch. IX.—*Quintil.*, lib. XII, *fin. vers.*)— Passons, pour abréger, aux philosophes modernes. Le sceptique Bayle abonde en obscénités dégoûtantes. Helvétius, non moins licencieux, fait de plus, comme Mandeville, l'apologie directe du vice. L'un et l'autre ont été surpassés par La Mettrie, qui semble n'être à l'aise que dans la fange des maximes les plus dissolues. Voltaire en étoit venu jusqu'à cet incompréhensible excès d'orgueil, d'être jaloux de Dieu même. *Croyez-vous*, disoit-il, et je souffre à répéter ces sacriléges paroles, *croyez-vous que Jésus-Christ eût plus d'esprit que moi?* Ce même homme, outre une foule de contes et de pamphlets orduriers, a écrit un poëme infâme, que Condorcet justifie, loue, préconise, en s'élevant contre *l'affectation de l'austérité dans les mœurs*, et contre *le prix excessif qu'on attache* à leur pureté. (*Vie de Voltaire.*) L'auteur de *l'Histoire des Établ. des Europ. dans les deux Indes* ne se plaint pas moins amèrement de *l'importance que nous avons attachée au libertinage, à ce délit si pardonnable en lui-même, si indifférent par sa nature, si peu libre par son attrait.* (Liv. XIX.) — Diderot rejette nettement la distinction du bien et du mal, du vice et de la vertu. « Il me semble, dit-il, que si « jusqu'à ce jour on eût gardé le silence sur les mœurs, nous en serions « encore à savoir ce que c'est que la vertu, ce que c'est que le vice. »

« conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me « dis : L'Être juste qui régit tout, saura bien m'en dédom- « mager; les besoins de mon corps, les misères de ma vie, « me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront « autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout « quitter [1]. Ce qui importe à l'homme est de remplir ses « devoirs sur la terre, et c'est en s'oubliant qu'on travaille « pour soi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; « il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point [2]. »

On le voit, la philosophie elle-même, dans ses moments de bonne foi, nous avertit que, même ici-bas, il n'est point de bonheur hors de la Religion, parce qu'il n'y a hors d'elle

(*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, tom. II, pag. 84.) — « Ne rien reprocher aux autres, *ne se repentir de rien :* voilà, écrivoit- « il à un ami, les premiers pas vers la sagesse. » (*Lettre à M. L***. Correspondance de Grimm et de Diderot*, tom. II, pag. 62.) — On ne sauroit mettre le crime plus à l'aise. Joignant la pratique à la théorie, ce patriarche des athées modernes, que le seul nom de Dieu mettoit en fureur, consacroit une partie de ses loisirs à donner, dans d'obscènes romans, à ses contemporains et aux générations futures, d'infâmes leçons de débauche. Tout le monde sait que Rousseau étoit réellement fou d'orgueil. A l'en croire, on auroit dû lui élever des statues. (*Lettre à M. de Beaumont.*) Et dans le livre même où il révèle, avec un cynisme effronté, les nombreuses turpitudes d'une vie déshonorante, appelant tous les hommes au tribunal du souverain Juge, il défie qu'aucun d'eux ose dire : *Je fus meilleur que cet homme-là.* (*Confess.*, liv. I.) Ce mot, placé en tête du livre où la Providence semble avoir forcé Rousseau de consigner sa honte, et de se flétrir de sa propre main, est le sublime de l'orgueil. Après avoir cité les maîtres, il seroit superflu de parler des disciples, et d'étaler une liste attristante de noms odieux ou méprisés, depuis l'auteur hideusement immoral de *la Guerre des Dieux*, jusqu'à ce grotesque astronome *qui possédoit*, disoit-il, *toutes les vertus*. A quoi bon, d'ailleurs, exhumer du cimetière de l'oubli ces noms infects et pourris; et qui pourroit se résoudre à remuer cette boue?

[1] *Émile*, t. III, p. 119.

[2] *Ibid.*, p. 205.

ni certitude ni espérance. « Si je veux m'instruire, dit « Maupertuis, sur la nature de Dieu, sur ma propre nature, « sur l'origine du monde, sur sa fin, ma raison est con- « fondue. Dans cette nuit profonde, si je rencontre le sys- « tème qui est le seul qui puisse remplir le désir que j'ai « d'être heureux, ne dois-je pas à cela le reconnoître pour « le véritable? Ne dois-je pas croire que celui qui me con- « duit au bonheur est celui qui ne sauroit me tromper [1]? » Mais l'homme dépravé par l'orgueil est si étrangement ennemi de lui-même, qu'il prend en haine la seule doctrine qui donne du prix à son existence ; il regarderoit comme un triomphe d'établir, sur les ruines de cette doctrine céleste, des erreurs également absurdes et désolantes, et goûteroit je ne sais quelle joie désespérée à s'assurer, s'il pouvoit, aux dépens de sa raison même, une misère sans remède et sans fin. Et voilà pourquoi il a fallu que le Christianisme humiliât, écrasât l'orgueil humain, pour réconcilier l'homme avec le bonheur. « Quiconque, dit un apôtre, « n'acquiesce point à la doctrine de Jésus-Christ, esclave « de l'orgueil, il ne sait rien; il languit autour de vaines « questions, et dans des disputes de mots d'où naissent « l'envie, les contentions, les blasphèmes, les pensées per- « verses, et un éternel conflit d'opinions entre les hommes « d'un esprit corrompu, et privés de la vérité [2], » parce qu'ils sont privés de Dieu.

Toute vérité, en effet, émane de Dieu, qui est la vérité infinie, et « où Dieu n'est pas, dit Tertullien, il n'existe

[1] *Essai de philosophie morale.*

[2] Si quis..... non acquiescit sanis sermonibus Domini nostri Jesu Christi, et ei quæ secundum pietatem est doctrinæ, superbus est, nihil sciens, sed languens circa quæstiones et pugnas verborum, ex quibus oriuntur invidiæ, contentiones, blasphemiæ, suspiciones malæ, conflictationes hominum mente corruptorum, et qui veritate privati sunt. *Ep. ad Galat.*, cap. VI. 3, 5

« aucune vérité [1]. » Dieu n'est pas dans l'intelligence de l'athée ; et l'athée, s'il est conséquent, repousse toutes les vérités, même physiques, et tombe dans un pyrrhonisme universel. Dieu n'est qu'imparfaitement dans l'intelligence du déiste ; et le déiste, indécis, ne possède que des vérités imparfaites, obscures, flottantes au gré des opinions, et incessamment emportées par le torrent du doute.

Cependant, point de bonheur que dans la possession de la vérité infinie, ou du bien infini ; car le bien et la vérité ne sont qu'une même chose : donc, point de bonheur que dans la possession de Dieu ; « et la vie éternelle, dit l'Écri- « ture, est de vous connoître, vous qui êtes le seul vrai « Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé [2]. »

Dieu est le souverain bien de l'homme : donc l'athéisme qui, en rejetant Dieu, sépare l'homme de la vérité infinie et de toute vérité, n'est que la privation absolue de tout bien, ou le souverain mal.

Le déisme, qui admet Dieu sans le connoître, parce qu'il rejette Jésus-Christ, ou le médiateur par qui seul nous pouvons connoître Dieu ; le déisme qui, méconnoissant les rapports nécessaires qui unissent l'homme à Dieu et aux autres hommes, en établit d'arbitraires, ou n'en établit aucun ; le déisme, qui n'offre à l'esprit que des probabilités sans certitude ; le déisme, pure opinion, laisse l'homme maître absolu de ses pensées, de son amour, de ses actions, et indépendant de toute loi de vérité et de justice : état contre nature, état de désordre, et le plus misérable après l'athéisme, où il conduit.

Si donc le bonheur n'est pas une illusion vaine, si nos désirs ne sont pas trompeurs, si nous ne reçûmes pas en nais-

[1] Ubi Deus non est, nec veritas ulla est. *De Præscrip. adv. hæretic.*, cap. XLIII.

[2] Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. Joan., cap. XVII, 3.

sant des facultés sans objet, si notre existence a un but, une fin, comme celle de tous les autres êtres, nous ne saurions évidemment parvenir à cette fin que par la Religion, qui seule ose assurer qu'elle nous fera connoître certainement notre nature, notre origine, nos destinées, et seule nous promet la possession de la souveraine vérité et du souverain bien. Et certes, antérieurement à tout examen, après avoir inutilement épuisé les systèmes philosophiques, on doit éprouver une grande joie en apprenant qu'il nous reste encore de l'espérance.

Tout dans la Religion est infini, parce que tout y est plein de Dieu. Il y a donc entre elle et nos facultés une harmonie parfaite ; et voilà pourquoi, dans tous les temps, sous tous les climats, l'homme, naturellement entraîné vers elle, a senti le besoin d'être éclairé par ses dogmes, consolé, vivifié par ses espérances, dirigé par ses préceptes : et plus la Religion est pure, sainte, et, pour ainsi dire, rigoureuse de vérité et de justice, plus elle a de pouvoir sur l'homme ou de conformité avec sa nature ; et l'on ne doit pas chercher ailleurs la cause du penchant que montrent tous les peuples pour le Christianisme, dès qu'il leur est annoncé. Nous ne cessons d'être sensibles à cette divine harmonie que lorsque l'orgueil ou les sens, nous égarant loin de nous-mêmes, corrompent, dépravent notre nature, comme l'observe saint Augustin, d'après sa propre expérience. « Réfléchissant en moi-même, dit-il, sur « l'ordre et sur la beauté suprême, j'essayois vainement, « douce vérité, de m'élever jusqu'à vous pour me réjouir « dans votre mélodie intérieure et ravissante. Environné de « fantômes matériels, la voix de l'erreur m'entraînoit au « dehors, et j'allois m'enfonçant sous le poids de l'orgueil « dans un abîme sans fond [1]. »

[1] *Confess.*, lib. IV, cap. IV, n° 4.

L'homme veut jouir de la vérité, il en veut jouir sans mesure ; jamais il ne se rassasie de connoître et d'aimer. Cependant notre esprit, abandonné à lui-même, se fatigue, s'éblouit, se perd dans ses propres pensées. Il n'embrasse rien dans toute son étendue ; il ne saisit rien d'une prise assez ferme, pour être assuré que le doute ne viendra pas le lui ravir. Qui dénouera cette contradiction ? Qui rendra le repos à l'homme, en rétablissant l'équilibre entre ses facultés et ses désirs ? La philosophie l'essaye, mais comment ? Tantôt en disant à l'homme que son intelligence peut atteindre à tout par ses seules forces ; tantôt en lui persuadant qu'elle ne peut atteindre à rien, et lui en interdisant l'usage, c'est-à-dire, en faisant de lui ou un dieu ou une brute, en niant sa nature, sans pouvoir cependant l'anéantir.

Oh ! que ce n'est pas ainsi que s'y prend la Religion pour résoudre ce grand problème. Elle commence par ouvrir devant nous l'éternité, dont le temps n'est que le portique, et nous montre dans ses profondeurs, comme une suite infinie de degrés par lesquels notre intelligence, s'élevant sans cesse, sans cesse doit s'approcher, à l'aide d'une durée sans bornes, de la source ineffable de l'éternelle vérité [1]. Et déjà, cette vérité infinie, elle la donne, elle la livre à notre âme, dont elle est l'aliment et la vie, et qui dès ici-bas la possède tout entière par la foi, par l'amour ou par l'espérance ; car l'espérance, modification passagère et relative à l'état présent d'un sentiment naturel et indestructible, n'est qu'un amour qui croit.

Et l'on voit la raison du dogme qui fait de la foi, de l'espérance et de l'amour, autant de vertus, et de vertus

[1] Nos vero omnes, revelatâ facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur, a claritate in claritatem, tanquam a Domini Spiritu. *Ep. II ad Corinth.*, cap. III, 18.

mères, de vertus *divines* ou infinies. La loi qui ordonne de croire la vérité infinie, seul moyen de la posséder ici-bas parfaitement, d'espérer et d'aimer le bien infini, seul moyen d'en jouir pleinement sur la terre, est la loi essentielle de l'ordre, et par conséquent la loi du bonheur. Toutes les autres lois dérivent de celle-là, comme l'action dérive de l'amour ; et, sans cette loi fondamentale, les autres sont nulles, chimériques, contradictoires; la morale n'est qu'un vain mot, il n'existe ni crime ni vertu.

Merveilleuse économie de la Religion ! Tandis que toute philosophie, commençant par l'ignorance, veut que la raison humaine, incertaine et bornée, bâtisse, sans aucun secours, sur ce fondement ruineux, l'édifice de la vérité et du bonheur, le Christianisme, investi d'une autorité divine, et la prouvant aux sens même par d'incontestables titres, parle aux hommes avec la confiance qu'inspire une certitude parfaite, et dépose dans leur esprit, au premier moment où il s'ouvre, la vérité tout entière, pour être leur lumière, leur bien, leur règle ; et, quoique tous ne la comprennent pas également, tous la possèdent également, et peuvent l'aimer également. La foi efface toutes les différences intellectuelles, soit originaires, soit qu'elles proviennent de l'éducation, de la condition, ou d'autres circonstances accidentelles ; et prêtant une force infinie à la raison même de l'enfant, parce qu'elle l'établit en société avec la raison infinie qui est Dieu, elle le décide irrévocablement sur toutes les grandes questions qui font tourner la tête aux philosophes, et l'élève à une hauteur d'où il découvre, dans le calme heureux d'une inébranlable conviction, la sagesse humaine s'agitant avec inquiétude au milieu d'incertitudes désolantes et d'un doute éternel. Ainsi, tous aspirant au même bonheur, le même bonheur est offert à tous; et, ce qu'on ne sauroit assez remarquer, le bonheur, leur dernière fin, est aussi leur premier de-

voir, puisque l'amour est le premier précepte, et que tous les autres découlent de celui-là*.

L'homme, dès lors, n'a plus rien à chercher ; il connoît sa place dans l'ordre des êtres ; il connoît Dieu, il se connoît lui-même, et trouve sans effort, dans la contemplation de la vérité immuable, la paix de l'intelligence et de l'amour. Instruit de ses devoirs comme de ses destinées, et tranquille sur le reste, il n'ignore rien de ce qu'il lui est nécessaire ou vraiment utile de savoir. De là un repos profond, un bien-être inexprimable, indépendant des sensations, et que rien ne sauroit troubler, parce qu'il a sa source dans le fond le plus intime de l'âme, abandonnée sans réserve entre les mains du grand Être essentiellement bon et tout-puissant, qui se révèle et s'unit, par des voies ineffables, aux cœurs dociles à ses impressions. Éclairé d'une lumière nouvelle, et appréciant toutes choses leur vrai prix, l'homme cesse d'être le jouet des passions. La règle invariable de l'ordre détermine, modère ses attachements et ses désirs, et dans les vicissitudes inséparables de cette vie passagère, il ne voit que de courtes épreuves, dont une immortelle félicité sera le terme et la récompense. Peu sensible aux vils intérêts d'ici-bas, une abondance inépuisable de sentiments affectueux et purs le rapproche de ses semblables, le fait compatir à leurs maux, le porte à les soulager, par tous les dévouements d'une charité tendre et infatigable ; et, en se sacrifiant pour ses frères, c'est encore pour lui qu'il se sacrifie : tant l'union qu'établit le Christianisme entre les hommes est intime ; tant le charme sacré de la miséricorde est puissant ! Si les

* « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de « toute votre âme et de tout votre esprit. Voilà le premier et le plus « grand commandement. Le second lui est semblable : Vous aimerez « votre prochain comme vous-même. Ces deux commandements renferment toute la loi et les prophètes. » Matth., XXII, 37. 39.

devoirs de la Religion paroissent à quelques-uns rigoureux et durs, ah ! c'est qu'ils ne connoissent pas l'onction qui les adoucit ; c'est que jamais ils ne goûtèrent les consolations, l'attrait aimable et les délicieuses joies de la vertu.

On parle de plaisirs : en est-il de comparables à ceux qu'accompagne l'innocence ? N'est-ce rien que d'être toujours content de soi et des autres ? N'est-ce rien que d'être exempt de repentir et de remords, ou de trouver contre le remords un asile assuré dans le repentir ? Car les larmes mêmes de la pénitence ont plus de douceur que n'en eurent les fautes qui les font couler. Le cœur du vrai chrétien est une fête continuelle. Il jouit plus de ce qu'il se refuse, que l'incrédule ne jouit de ce qu'il se permet. Heureux dans la prospérité, plus heureux dans les souffrances, parce qu'elles lui offrent un moyen d'accroître le bonheur qu'il attend, il s'avance d'un pas tranquille, à travers les plaines de la vie, vers la montagne que couronne *la cité permanente*, séjour céleste de la paix, des délices éternelles et de tous les biens.

Le seul avant-goût de cette paix remplit l'âme d'une intarissable volupté. Quiconque ne la connoît pas n'a rien senti ; il peut savoir ce que c'est que les plaisirs, mais il ignore le bonheur. Oui, je le soutiens, l'humble fidèle, priant dans la simplicité de son cœur, au pied d'un autel solitaire, éprouve un sentiment mille fois plus délicieux que les plus vives jouissances des passions. Le philosophe même n'oublie pas plutôt l'orgueil de ses vains systèmes, pour se livrer docilement à l'attrait de la foi, qu'il reçoit sur-le-champ la récompense promise à ceux qui croiront. Jean-Jacques, un jour, et l'auteur des *Études de la Nature*, se trouvant, à la suite d'une promenade champêtre, au mont Valérien, entrèrent, dans la chapelle des Ermites. On récitoit en ce moment les Litanies de la Providence.

Jean-Jacques et son compagnon, touchés du calme de ces lieux, et saisis d'une religieuse émotion, se prosternent, et mêlent leurs prières à celles des assistants. L'office terminé, Rousseau se relève, et, tout attendri, dit à son ami : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : « *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon* « *nom, je me trouverai au milieu d'eux*. Il y a ici un sen« timent de paix et de bonheur qui pénètre l'âme[1]. » Fondés sur une expérience qui ne se dément jamais, ne craignons donc point de le répéter avec Montesquieu : « Chose « admirable ! la Religion chrétienne qui ne semble avoir « d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre « bonheur dans celle-ci[2]. » Ainsi se vérifient tous les jours sous nos yeux les paroles du grand Maître : « Celui « qui aura tout quitté à cause de moi, en sera, même « ici-bas, dédommagé au centuple, et possédera la vie « éternelle[3]. »

Les doctrines philosophiques flétrissent et dessèchent la vie ; elles ôtent tout à l'homme, hors le sentiment de sa misère, et le conduisent au tombeau entre l'inquiétude et le dégoût. Aussi, quand la première illusion s'est évanouie, combien ne voit-on pas d'incrédules envier le bonheur des croyants ? Épuisés de désirs, consumés d'ennui, tourmentés de leur vaine sagesse : « Ah ! disent-ils, si je pouvais croire ! » Ils sentent que la foi les ranimeroit, retremperoit leur âme amollie. Le spectacle du chrétien les confond d'étonnement. Son calme habituel, son inaltérable sérénité, ce je ne sais quoi de pur et de doux qui, s'échappant du cœur, se répand sur tous les traits, et leur donne une expression céleste, les frappe, les ravit, et leur arrache des soupirs involontaires. Et cependant qu'aperçoivent-

[1] Voyez les *Études de la Nature*.

[2] *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. III.

[3] *Matth.*, XIX, 29. *Marc.*, X, 30.

ils ? quelques signes extérieurs, foibles indices des sentiments retirés au fond de l'âme. Ah ! s'ils pouvoient pénétrer jusque dans le sanctuaire de la conscience, où déjà la vertu reçoit son prix par le délicieux contentement qu'elle inspire ; s'ils pouvoient sentir une fois cette pleine paix de l'intelligence rassasiée de la vérité infinie dont la foi la met en possession ; cette espérance divine, où tous les désirs de la terre viennent s'éteindre, et qui s'élance sans fin dans les profondeurs de l'éternité ; ce délectable amour dont l'âme s'abreuve à longs traits ; cette jouissance intime, inénarrable, de la Divinité même, conversant, si je l'ose dire, familièrement avec sa créature, comme un ami avec son ami, s'unissant, se livrant à elle tout entière, pour en être possédée, pour être son bien, sa joie, son aliment incompréhensible : de quelle admiration ne seroient-ils pas tout à coup transportés ; et, dans le regret d'être privés de ces biens ineffables, avec quelle ardeur et quelle allégresse ne se dégageroient-ils pas des langes d'une raison imbécile, pour arriver par la foi, selon l'expression des Livres saints, *à la mesure de l'homme parfait*, ou *à la parfaite connoissance de Dieu, en Jésus-Christ son fils*[1].

Enfin la mort, si terrible pour l'incrédule, met le comble aux vœux du chrétien. Il la désire comme saint Paul, *afin d'être avec Jésus-Christ*[2] ; il la désire pour commencer de vivre, *pour être délivré du poids des organes*[3], où les pures jouissances qu'il goûte ne sont qu'une ombre légère de la félicité qu'il pressent. Vit-on jamais alors un chrétien donner le même exemple que tant d'incrédules,

[1] *Ep. ad Ephes.*, cap. IV, 13.

[2] Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo *Ep. ad Philip.*, cap. I, 23.

[3] Infelix ego homo, quis me liberabit a corpore mortis hujus? *Ep. ad Rom.*, cap. VII, 24.

abjurer sa doctrine, et regretter d'avoir cru ? Ah ! c'est à ce moment surtout qu'il en connoît le prix, que la vérité consolante brille à ses yeux de tout son éclat. La mort est le dernier trait de lumière qui le vient frapper : lumière si vive, qu'elle rend presque imperceptible le passage de la foi à la claire vision de son objet. L'espérance, agitant son flambeau près de la couche du mourant, lui montre le ciel ouvert où l'amour l'appelle. La croix qu'il tient entre ses mains débiles, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, réveillant en foule dans son esprit des souvenirs de miséricorde, le fortifie, l'attendrit, l'anime. Encore un instant, et tout sera consommé ; le trépas sera vaincu, et le profond mystère de la délivrance accompli. Une dernière défaillance de la nature annonce que cet instant est venu. La Religion alors élève la voix, comme par un dernier effort de tendresse : « Pars, dit-elle, âme chrétienne ; sors de ce monde au nom du Dieu tout-puissant qui t'a créé ; au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi ; au nom de l'Esprit-Saint, dont tu as reçu l'effusion. Qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à l'innombrable société des anges et des premiers-nés de l'Église, dont les noms sont écrits au ciel. Que Dieu se lève et dissipe les puissances de ténèbres ; que tous les esprits de malice fuient, et n'osent toucher une brebis rachetée du sang de Jésus-Christ. Que le Christ, mort pour toi, crucifié pour toi, te délivre des supplices et de la mort éternelle ; que ce bon Pasteur reconnoisse sa brebis, et la place dans le troupeau de ses élus. Puisses-tu voir éternellement ton Rédempteur face à face ; puisses-tu, à jamais présente devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin dans l'éternelle extase du bonheur[1] ! »

[1] *Commendat. animæ.*

Au milieu de ses bénédictions, l'âme ravie brise ses entraves *, et va recevoir le prix de sa fidélité et de son amour. Ici l'homme doit se taire : sa parole expire avec sa pensée. Non, « l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point « entendu, l'esprit ne sauroit comprendre ce que Dieu ré- « serve à ceux qui l'aiment [1]. » Ce n'est point comme une mer qui ait son flux et son reflux, c'est l'Océan immense qui déborde à la fois sur tous ses rivages. « Source inta- « rissable de vie et de lumière [2], ô mon Dieu, s'écrie un « prophète, je serai rassasié quand votre gloire m'ap- « paroîtra [3]. »

Concluons. Il est très-certain que la philosophie, loin de nous rendre heureux, est incompatible avec le bonheur, parce qu'à la place de la vérité infinie que désire notre intelligence, elle ne lui présente que des erreurs, des incertitudes et des doutes ; et qu'à la place du bien infini où notre cœur aspire, elle ne lui offre que des plaisirs fugitifs et trompeurs, incapables de le satisfaire ; et enfin parce qu'affranchissant l'homme de tout devoir, elle le constitue dans un état de désordre, et par conséquent l'arrête dans un état de souffrance.

Il n'est pas moins certain que la Religion fait dès ici-bas le bonheur de l'homme, et le conduira, si ses promesses ne sont pas mensongères, à un bonheur encore plus grand et qui ne finira jamais.

Donc tous les hommes ont un intérêt infini de savoir si la Religion est vraie, doivent désirer ardemment qu'elle soit vraie ; et demeurer à cet égard dans l'indifférence

* Le pieux et savant père Suarez, sur le point d'expirer, disoit : *Je n'aurois jamais cru qu'il fût si doux de mourir.*

[1] *Ep. I ad Corinth.*, cap. II, 9.

[2] Apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videmus lumen. *Ps.* XXXV, 10.

[3] Satiabor cum apparuerit gloria tua. *Ps.* XVI, 15.

c'est prouver seulement, ce qu'enseigne d'ailleurs la Religion, qu'il n'est point de folie si incompréhensible, ni d'excès si criminel et si monstrueux, dont l'homme ne soit capable depuis sa chute.

Vous donc qui, égarés par de funestes doctrines, cherchez encore le bonheur dans les illusions de l'orgueil ou dans les jouissances des sens, souffrez que nous vous adressions ces paroles d'un des plus beaux génies que le Christianisme ait produits : « Où est Dieu, là est la vérité : « il est au fond de votre cœur, mais votre cœur s'est éloi« gné de lui. Rentrez, rentrez en vous-mêmes, vous y trou« verez, n'en doutez pas, celui qui vous a faits. Où cou« rez-vous à travers ces lieux âpres et désolés? Pourquoi « passer et repasser sans cesse dans ces voies rudes et la« borieuses? Le repos n'est pas où vous le cherchez. Vous « cherchez la vie heureuse ; elle n'est pas là : comment la « vie heureuse seroit-elle là où il n'existe pas même de « vie [1] ? »

Celui qui parle ainsi s'abusa comme vous ; comme vous il parcourut longtemps, avec une fatigue incroyable, les sombres labyrinthes d'une philosophie menteuse, et mangea le pain amer de l'erreur, à la sueur de son front. Mais, las d'errer tristement loin de la vérité, loin de Dieu, il revint à lui, et goûta la paix. Imitez son exemple, et vous recueillerez le même fruit. C'étoit après avoir connu les biens de la terre et ceux du ciel, que ces mots touchants s'épanchoient de son cœur : « Qui développera les replis « d'une vaine et fausse sagesse? Qui fouillera jusqu'au fond « de ses entrailles ténébreuses, où se cachent tant de se« crets honteux? Je ne veux pas même y porter mes re« gards. C'est vous, c'est vous seules que je veux, ô jus« tice, ô innocence, qu'environne une pure et brillante

[1] *August. Confess.*, liv. IV, ch. XII, nos 1 et 2.

« lumière, et qui rassasiez complétement nos insatiables « désirs. En vous on trouve un repos profond, une vie « pleine d'un calme immense. Celui qui entre en vous pos« sède la plénitude de la joie, et se désaltère délicieuse« ment à la source même du souverain bien. Hélas ! dans « les jours de ma jeunesse, glissant sur la pente des plai« sirs, je m'éloignai de vous rapidement, ô vérité immua« ble ! et aussitôt, errant au hasard, je me devins à moi« même une région d'indigence et de douleur [1]. Quel autre « sort devois-je attendre? Vous nous avez faits pour vous, « ô mon Dieu, et notre cœur est éternellement agité, jus« qu'à ce qu'il se repose en vous [2]. »

[1] *August. Confess.*, liv. II, ch. x.
[2] *Ibid.*, ch. I, n° 1.

CHAPITRE III

IMPORTANCE DE LA RELIGION, PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

On ne s'attend sûrement pas que je m'arrête à prouver la nécessité politique de la Religion. Une vérité de fait, aussi ancienne que le monde, cesse-t-elle d'être incontestable, parce qu'après six mille ans de consentement unanime, il plaît à quelques insensés d'opposer leurs paradoxes à l'expérience des siècles, et leurs assertions au témoignage du genre humain? « On bâtiroit plutôt une « ville dans les airs, dit le sage Plutarque, que de consti- « tuer un État en ôtant la croyance des dieux [1]. » Mais, sans mettre en doute un instant la nécessité des croyances religieuses, on peut chercher la raison de cette nécessité, et c'est ce que je me propose dans ce chapitre, où j'essayerai de montrer que la philosophie, destructive du bonheur de l'homme et de l'homme même, est également destructive du bonheur des peuples et des peuples mêmes; et que la Religion, qui seule conserve l'homme et le conduit

[1] *Contra Coloten. Plut. Oper.*, pag. 1125.

au bonheur, en l'établissant dans un état conforme à sa nature, seule aussi conserve les peuples et les conduit au bonheur, en les établissant dans un état conforme à la nature de la société.

Une des plus dangereuses folies de notre siècle est de s'imaginer que l'on constitue un État, ou qu'on forme une société du jour au lendemain, comme on élève une manufacture. On ne fait point les sociétés; la nature et le temps les font de concert; et voilà pourquoi il est si difficile qu'elles renaissent, lorsque l'homme les a détruites, la même action qui a détruit s'opposant à l'action réparatrice du temps et de la nature. On veut tout créer instantanément, tout créer d'imagination, et fondre, en quelque sorte, la société d'un seul jet, d'après un modèle idéal, comme on jette une statue en bronze. L'on substitue en tout les combinaisons arbitraires de l'esprit aux rapports nécessaires, aux lois simples et fécondes qui s'établissent d'elles-mêmes, quand on n'y met pas obstacle, comme les conditions indispensables de l'existence. Lorsqu'épris de théories chimériques, on a commencé à renverser, on ne doutoit de rien, parce qu'on ne savoit rien ; ensuite on croit tout savoir, parce qu'on a beaucoup agi, beaucoup souffert, et qu'après avoir disséqué des peuples tout vivants pour chercher dans leurs entrailles les mystères de l'organisation sociale, la science doit être complète, et la société parfaitement connue. Dans cette confiance, rien n'arrête, rien n'embarrasse ; on constitue et l'on constitue encore ; on écrit sur un morceau de papier qu'on est une monarchie, une république, en attendant qu'en réalité on soit quelque chose, qu'on soit un peuple, une nation. C'est un problème encore indécis, de savoir combien de temps un assemblage d'êtres humains peut subsister en cet état. Mais il y a une loi immuable contre laquelle rien ne prévaut. Toute société qui, étant sortie des voies de la nature,

s'obstine à n'y point rentrer, ne se renouvelle que par la dissolution, et ne recouvre sa vigueur qu'en perdant tout, et souvent jusqu'au nom même de nation. Il faut, ainsi que l'homme, qu'elle traverse le tombeau pour arriver à la vie une seconde fois.

Cela est sans exception; et il est triste de penser que ce qu'on appelle *les lumières*, c'est-à-dire le mépris du bon sens, et une curiosité démesurée de connoître pleinement ce qu'on doit croire fortement, un orgueilleux désir de juger ce qu'on doit respecter, produit infailliblement ce résultat. La Religion et la politique embrassant les plus hauts intérêts des hommes, ils y portent leurs passions d'abord, et ensuite leur raison avec plus de danger; car les passions, toujours mises en jeu par ce qui est, et s'y arrêtant, n'opèrent jamais seules les grandes révolutions; tandis que la raison, passant soudain de ce qui est à ce qu'elle imagine devoir être, et ne trouvant point dans les idées l'obstacle que les passions trouvent dans les choses, ruine par sa base l'ordre existant, et détruit tout en dégoûtant de tout. « L'art de bouleverser les États, dit excellemment « Pascal, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant « jusque dans leur source... C'est un jeu sûr pour tout « perdre [1]. » Rien ne résiste au raisonnement, et la société moins que tout le reste. Aussi, quand tout un peuple se met à disputer sur la meilleure forme de gouvernement, on peut sûrement prédire qu'il ne conservera pas longtemps le sien, supposé qu'il en ait un encore.

Or, puisqu'il y a des sociétés plus ou moins heureuses, des sociétés paisibles et des sociétés agitées, des sociétés stables et des sociétés sans cesse mobiles, il existe une cause de cette différence. Essayons de la découvrir, et, pour cela, posons quelques principes simples, quelques-unes

[1] *Pensées de Pascal*, ch. xxv, n° 6.

de ces solides maximes enracinées dans les siècles, et que le sens commun déduit d'abord de l'observation des faits dont elles ne sont, pour ainsi dire, que l'expression abrégée.

Toute société tend à la perfection, parce que toute société tend au bonheur; et le bonheur, pour la société comme pour l'homme, n'est que *la tranquillité de l'ordre*. Partout où il y a désordre il y a malaise, inquiétude, effort pour arriver à un état plus parfait. La société souffrante cherche à se placer dans ses rapports naturels, et on reconnoît qu'elle y est parvenue, au calme intérieur, à la profonde paix dont elle jouit. Aussi l'Écriture, qui propose les vérités les plus hautes sous des images familières, pour les rendre accessibles aux plus foibles esprits, annonçant au peuple juif une félicité qui combleroit pleinement ses désirs : « Chacun, dit-elle, s'asseyera sous sa vi« gne et sous son figuier, et personne ne troublera son « repos [1]. »

Le repos, résultat de l'ordre, est donc le bonheur des peuples, et une société où régneroit un ordre parfait, jouiroit d'un parfait repos; et c'est peut-être la secrète raison de cette apparente indolence que les peuples imparfaitement constitués reprochent à certaines nations plus avancées dans la véritable civilisation. Mais tôt ou tard il vient un temps où l'énergie de ces nations *paresseuses*, mise à l'épreuve, apprend à leurs contempteurs surpris à distinguer le noble repos de la force, de l'avilissante langueur de l'apathie.

L'unité est l'essence de l'ordre, car l'objet de l'ordre est d'unir, et la société même, dans sa notion la plus générale, n'est que l'union des êtres semblables. Où il n'y a pas d'unité, il y a séparation, opposition, combat, désordre et malheur.

[1] Et sedebit vir subtùs vitem suam, et subtùs ficum suam, et non erit qui deterreat. (*Mich.*, cap. IV, 4.)

Pour qu'il y ait unité sociale, il faut que chaque partie soit ordonnée par rapport au tout; chaque individu par rapport à la famille; chaque famille par rapport à la société particulière dont elle est membre; chaque société particulière par rapport à la grande société du genre humain; et le genre humain lui-même par rapport à la société générale des intelligences dont Dieu est le suprême monarque.

L'idée même de l'ordre est contradictoire, si on ne remonte pas jusque-là. Car, point d'ordre social sans hiérarchie sociale, sans pouvoir et sans sujets, sans le droit de commander et le devoir d'obéir. Or, entre des êtres égaux, il n'existe naturellement ni devoirs, ni droits, ni sujets, ni pouvoir, ni par conséquent d'ordre possible; et jamais on ne constituera de société seulement avec des hommes : il faut que l'homme soit d'abord en société avec Dieu, pour pouvoir entrer en société avec ses semblables.

Point d'ordre social encore, sans le sacrifice des intérêts de chacun à l'intérêt de tous; or, ce sacrifice est sans raison, c'est-à-dire, absurde à demander, et impossible à obtenir, quand c'est l'homme qui le demande à l'homme, parce qu'il ne peut rien offrir en compensation, et que ce sacrifice, qui n'est autre chose que la vertu, seroit évidemment la plus inconcevable folie, s'il n'existoit une société plus excellente et plus durable où il recevra sa récompense.

Puisqu'on ne peut pas même imaginer de société sans un pouvoir qui gouverne et des sujets qui sont gouvernés, le pouvoir et les sujets sont des êtres nécessaires, et il existe entre eux des rapports nécessaires. On nomme constitution l'expression de ces rapports.

La constitution est parfaite, si elle exprime parfaitement les véritables rapports ou les rapports naturels des sujets

et du pouvoir ; et la société, sous son empire, jouit du plus haut degré de force, de tranquillité et de bonheur. Elle sera, au contraire, agitée et souffrante, si la constitution exprime des rapports arbitraires, ou qui ne dérivent pas nécessairement de la nature des êtres sociaux ; car établir des rapports arbitraires, c'est constituer le désordre et semer les calamités.

On voit en outre qu'il n'exista jamais d'État sans constitution, puisqu'en tout État il existe un pouvoir et des sujets, ou des personnes sociales liées per des rapports vrais ou faux. Quand donc un peuple parle de se donner une constitution, il commence par supposer une absurdité, qui est qu'il n'a point de constitution. Il ne seroit pas un peuple s'il n'en avoit point, il ne seroit rien. Ainsi, se donner une constitution, c'est changer de constitution ; ce n'est pas combler un vide, c'est en créer un, qui ne sera rempli de sitôt ; c'est déplacer l'État de sa base, et opérer une complète révolution, pour le plaisir de recommencer la société au hasard. Aussi cette manie ne s'empare-t-elle guère des nations qu'à leur déclin.

Il existe entre les diverses sociétés des rapports nécessaires dont l'ensemble forme ce qu'on appelle le droit des gens ; et les sociétés sont plus ou moins tranquilles, plus ou moins heureuses, selon que ce droit est plus ou moins conforme à l'ordre immuable ou à la nature des êtres dont se conposent les sociétés.

Enfin il existe des rapports nécessaires, publics et privés, entre les membres d'une même société. Les lois sont l'expression des rapports publics, ou la règle des actions publiques ; et les lois sont plus ou moins bonnes, plus ou moins parfaites, selon qu'elles expriment des rapports plus ou moins parfaits, c'est-à-dire plus ou moins naturels, ou plus ou moins vrais.

Les actions privées, ou les mœurs, doivent aussi, et plus

nécessairement s'il est possible, être réglées par des lois qui, pénétrant jusque dans le cœur de l'homme, établissent l'ordre dans ses pensées et ses affections ; car les affections et les pensées sont le principe et le mobile de toutes les actions humaines.

Constitution, lois, mœurs, voilà donc toute la société. Une simple agrégation d'hommes devient une société en se constituant, c'est-à-dire, par l'établissement du pouvoir, fondement nécessaire de tout ordre ; et dans l'univers physique même, il n'y a d'ordre que parce qu'il est gouverné par un pouvoir intelligent.

Les lois du droit des gens unissent la société naissante à toutes les autres sociétés, ou à la grande société du genre humain, et l'ordonnent par rapport au tout dont elle fait partie.

Les lois civiles et criminelles, en réglant les actions publiques, fixent les rapports publics des membres de la société entre eux, et établissent l'ordre public.

Les mœurs, ou les lois morales, achèvent ce que les autres lois ont commencé, et mettent l'ordre dans les actions les plus secrètes et les plus indépendantes de la justice humaine, en réglant tout dans l'homme, jusqu'à ses pensées et ses désirs.

L'État est bien ordonné et la société heureuse, quand la constitution, les lois, les mœurs, concourant avec un parfait accord au même but, sont l'expression exacte des rapports naturels ou nécessaires des êtres sociaux.

J'appelle vérités sociales ces rapports vrais ou nécessaires. Plus donc il y a de vérités dans la constitution, les lois ou les mœurs d'un peuple, plus le bonheur dont jouit ce peuple est grand : et le bonheur, ou le bien social, n'est que la vérité réalisée par la constitution, les mœurs et les lois. Ainsi les peuples, comme les individus, ne sont heureux que par la connoissance et l'amour de la

vérité, qui est l'ordre ou le bien par excellence, et par la pratique des devoirs, qui forment une portion de cette vérité.

Examinons maintenant l'influence de la philosophie sur la société, sous le triple rapport de la constitution, des lois et des mœurs ; et, pour arriver à un résultat indépendant de toute théorie que l'on pourroit contester, bornons-nous à des considérations applicables à toutes les formes du gouvernement.

Partout où il existe des hommes, la nature forme des sociétés, et l'état de société n'est pas moins naturel à l'homme que l'existence, puisqu'il ne se conserve et ne se perpétue que dans l'état de société. Cela se prouve par le fait, et cela se prouve encore, si je puis le dire, physiquement, par le long besoin qu'a l'enfant de secours étrangers, avant d'être capable de pourvoir à sa propre conservation.

Ainsi la société, dont la famille est le germe, naît et se développe comme l'homme même, et souvent malgré l'homme, dont l'action imprudente contrariant la nature, sous le hautain prétexte de la perfectionner ou de la réformer, retarde ou arrête le progrès de la société croissante, et en altère la constitution, comme les erreurs d'une fausse science, ou les passions, altèrent celle des individus.

Cependant, malgré des désordres partiels, l'homme subsiste, tant qu'il respecte les lois fondamentales de son être : et la société aussi subsiste, malgré des désordres quelquefois très-graves, tant que la loi fondamentale de toute société demeure intacte.

Cette loi est la loi du pouvoir, loi sacrée, loi divine, et que l'homme est si loin d'avoir inventée, qu'il ne peut même la comprendre, si la Religion ne la lui explique.

C'est ce qui paroît bien clairement, lorsqu'après avoir

exclu Dieu et s'être mis à sa place, il tente de constituer la société avec sa raison seule, avec cette raison qui de soi ne sait que douter et détruire.

La philosophie part de ce principe, que naturellement chaque homme est maître absolu ou souverain de lui-même, qu'il ne doit rien à personne, et que personne ne lui doit rien. Cela posé, il a fallu qu'elle donnât pour base au pouvoir, ou la force, ou un pacte libre.

Rousseau prouve fort bien qu'aucun droit, aucun devoir ne peut résulter de la force, et qu'ainsi elle diffère essentiellement de l'autorité[1]. La force est la puissance de contraindre, l'autorité est le droit d'ordonner. Du droit d'ordonner résulte le devoir d'obéir ; de la puissance de contraindre résulte la nécessité de céder. Il y a l'infini entre ces deux notions. Pour les confondre, il faut bouleverser le langage même ; il faut dire que le vent qui déracine un chêne exerce un droit, et que le chêne en tombant remplit un devoir.

La force, puissance physique, maintient l'ordre dans le monde physique, parce qu'elle agit toujours selon certaines lois immuables et sagement ordonnées par une intelligence infinie. La force met le désordre dans le monde moral, parce qu'entre les mains d'agents libres et imparfaits, elle ne sert souvent qu'à réaliser des volontés imparfaites ou déréglées. De plus, faire de la force la base de l'ordre social, c'est supposer que l'homme est un être purement matériel, c'est le ravaler au-dessous des animaux, qui connoissent une autre loi que la force, puisqu'ils y résistent en obéissant à l'instinct. Et cependant on verra qu'en dernière analyse la philosophie n'a pu découvrir d'autre fondement de la société, ni donner d'autre notion du pouvoir.

[1] *Contrat social*, liv. I.

Elle nous parle, avec une étonnante confiance, d'un pacte primitif, par lequel, pour l'intérêt de chacun, tous déposent à certaines conditions leur souveraineté, ou l'exercice de leur souveraineté, entre les mains d'un seul ou de plusieurs ; et ce pacte, si on veut l'en croire, est la véritable base de l'ordre social. Or, s'il fut jamais une doctrine absurde, funeste, dégradante, c'est celle-là.

Et d'abord on ne vit jamais de société commencer par un semblable pacte, et la raison en est fort simple ; c'est qu'il suppose au moins un commencement de société, ou la réunion d'un certain nombre d'hommes ayant un langage commun, une habitation commune, et des relations habituelles ; choses impossibles s'il n'existoit quelque ordre parmi eux, et par conséquent des lois, et par conséquent un pouvoir chargé de leur exécution. Où d'ailleurs ces hommes, qu'on rassemble d'un trait de plume pour délibérer sur des intérêts communs, prendroient-ils les notions de gouvernement, s'ils n'en avoient eu aucun jusque-là ? Ils n'établiroient pas seulement la société, ils l'inventeroient. Étrange idée, de faire sortir l'ordre social d'une délibération [1], non pas de sauvages, car les sauvages sont unis par des liens sociaux, mais d'êtres humains ramassés au hasard dans les bois, où, nécessairement occupés des seuls besoins physiques, ils se nourrissoient à grand'peine de quelques glands dérobés à l'avidité des animaux !

Que si l'on dit que ce pacte, explicite ou non, existe de droit, on suppose la question même, et, de plus, on

[1] Neque reliquarum virtutum, nec ipsius reipublicæ reperiatur ulla institutio. Cicer., *de Republ.*, lib. I, c. xxv. Édit de Paris, d'après le texte inédit découvert par M. Maï, bibliothécaire du Vatican, tome I, p. 72.

dit une absurdité ; car l'expresse volonté des contractants est de l'essence de tout pacte ; autrement, qui en régleroit les conditions ?

Tout pacte implique encore essentiellement l'idée d'une sanction qui le rende obligatoire. Où trouvera-t-on cette sanction, fondement nécessaire de l'obligation morale, et sans laquelle il n'existe pas de vrai contrat ? Le concours des volontés, qu'on fait tant valoir, n'est ici d'aucun secours. La volonté de l'homme n'est pas obligatoire pour lui-même : comment seroit-elle obligatoire pour autrui? Celui qui cède sa souveraineté ou l'exercice de sa souveraineté, au fond ne cède donc rien, puisqu'il peut, et Rousseau l'avoue, reprendre, dès qu'il voudra, ce qu'il a cédé. Celui qui reçoit la souveraineté ne reçoit rien qu'une faculté temporaire, une puissance physique de régir, qu'on peut lui ôter à chaque instant, et il n'est tenu d'aucune condition, puisqu'il ne sauroit être obligé, ni par la volonté d'autrui, ni par la sienne même. Je ne vois donc résulter du prétendu contrat social aucun devoir, ni aucun droit, ni par conséquent aucune autorité véritable. Je ne vois qu'un déplacement de la force, qui reste, en dernier ressort, seul arbitre de la société. Si le peuple a plus de force, il renversera le souverain, dès qu'il en aura la volonté ; et les partisans de la souveraineté du peuple lui accordent tous ce droit, qu'ils ne sauroient lui refuser dans leurs principes. Si la force, au contraire, est du côté du souverain, il aggravera les liens du peuple au gré de ses caprices ou de ses craintes, comme on serre la chaîne d'un animal féroce, de peur d'en être dévoré.

Au lieu de la tranquillité de l'ordre, le pacte qu'on suppose n'établit donc qu'un conflit de volontés arbitraires, et, en détruisant la notion du droit et du devoir, ou le principe de l'obéissance, il constitue en état de guerre le pouvoir et les sujets. Quand la force du souverain prévaut,

on a le despotisme ; quand c'est la force du peuple, on a l'anarchie : et il faut qu'une des deux prévale tôt ou tard. Toute lutte dont le pouvoir est l'objet est trop violente pour durer longtemps ; et pendant qu'elle dure, l'État est en proie à tous les maux qui peuvent accabler un peuple. C'est ce qui rend le despotisme préférable de beaucoup à l'anarchie ; car l'anarchie n'est que le choc de tous les pouvoirs particuliers, dont chacun cherche à prévaloir ; et jusqu'à ce qu'un prévale, le désordre est au comble, et l'unique loi est la destruction. Dans ce combat terrible de chacun contre tous, tous périroient s'ils n'étoient vaincus.

La souveraineté dont l'homme peut jouir, avant l'établissement de la société, n'étant relative qu'à lui-même, consiste à ne dépendre que de sa volonté ; et comme la volonté est naturellement inaliénable, la souveraineté l'est aussi. On ne peut pas plus vouloir par la volonté d'un autre, que penser par son esprit et agir par ses organes. Chacun, sous ce rapport, reste donc, après le contrat social, tel qu'il étoit auparavant, c'est-à-dire souverain de lui-même, ou indépendant de toute autre volonté que la sienne ; et céder le pouvoir, ce n'est pas céder sa volonté, ou cesser d'être soi, ce qui est impossible, mais uniquement mettre sa force à la disposition d'autrui. Le dépositaire du pouvoir n'est donc que le dépositaire de la force ; et toutes les volontés conservant leur indépendance originaire, au lieu du droit d'ordonner, qui s'exerce sur les volontés mêmes, il n'a que la puissance de contraindre, que le peuple, s'il est le plus fort, peut lui retirer quand il voudra.

Sous l'empire du contrat social, il n'existe donc dans la société d'autres droits, d'autres devoirs que la volonté du plus fort. L'on n'attribue au peuple le pouvoir souverain, que parce qu'il possède la plus grande force phy-

sique ; et cette force est si bien l'unique droit, que *le peuple*, dit Jurieu, *n'a pas besoin de raison pour valider ses actes*, ou, comme s'exprime Rousseau, que *la volonté générale* (ou la volonté du peuple) *est toujours droite*[1]. Ainsi les idées de pouvoir, de droit, d'ordre et de justice, viennent se confondre et se perdre dans l'idée de la force, loi générale et unique raison de la société.

Observez en outre que tout ce qu'on dit du peuple se doit dire pareillement de toute portion du peuple, ou de chaque individu ; car la volonté et la force générale ne sont que la collection de toutes les volontés et de toutes les forces individuelles ; et il seroit contradictoire que la volonté et la force du peuple fussent la seule règle et la seule mesure de ses droits, si les droits de chaque individu n'avoient également sa volonté pour seule règle et sa force pour seule mesure.

Aussi les partisans du système que j'examine partent-ils de ce principe pour établir leur pacte social. Ils exigent l'adhésion formelle de toutes les volontés particulières, adhésion qui, n'obligeant d'ailleurs que pendant qu'il plaît à la volonté, la laisse dans sa primitive indépendance, et ne constitue aucun ordre qu'elle ne soit toujours libre de renverser, par cela seule qu'elle le veut.

Mais la volonté ne se déterminant qu'en vue d'un motif, il en a fallu trouver un qui portât toutes les volontés sans exception à adhérer au pacte social ; et comme l'idée même de devoir est incompatible avec le système, il ne reste que l'amour de soi, ou l'intérêt particulier ; et c'est, en effet, sur cette base que la philosophie s'efforce de fonder la société. Rousseau, qui adopte cette doctrine, est d'autant plus inconséquent, qu'il pose ailleurs les

[1] *Contrat social*, liv. II, chap. III.

maximes contraires. Si, comme il l'avance, « ce que les « intérêts particuliers ont de commun est si peu de « chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'op- « posé [1], » il est clair que la société n'a jamais pu être établie, et ne sauroit se maintenir par le concours unanime des volontés particulières, ou par l'accord des intérêts particuliers, et le système qui exige cet accord impossible est contraire à la nature de l'homme, puisque l'homme, de l'aveu de Rousseau, « est sociable par sa « nature, ou du moins fait pour le devenir [2]. »

Et remarquez que, de même qu'en excluant Dieu de la raison de l'homme on détruit toute vérité, toute loi morale, tout devoir, toute vertu, pour ne laisser subsister que l'amour exclusif de soi, ou l'intérêt personnel ; en excluant Dieu de la société, on détruit toute vérité sociale, tout pouvoir, tout devoir, toute vertu, pour établir à la place l'intérêt particulier, devenu le seul principe d'ordre dans la société comme dans l'individu,

Quand ces opinions funestes viennent à se répandre dans un peuple, quand on a persuadé aux hommes que chacun ne doit rien qu'à soi, que l'intérêt personnel est l'unique règle de la volonté, qu'on peut légitimement tout ce qu'on peut impunément ; lorsqu'en un mot l'autorité n'est plus que la force, l'ordre social que la force, la morale que la force, chacun essaye la sienne, et travaille à l'accroître en s'assujettissant celle des autres, et l'indépendance produit une tendance universelle à la domination. La société se transforme en une vaste arène où tous les intérêts s'attaquent, se combattent avec fureur, tantôt corps à corps, tantôt en masse, selon les convenances des passions. Au milieu de ce désordre, l'État ne subsiste quelque temps que parce qu'un certain nombre

[1] *Émile*, t. III, p. 199, *note*.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 112.

d'intérêts particuliers se liguent avec l'intérêt particulier du pouvoir, et oppriment tout le reste ; et Rousseau avoit le sentiment de cette vérité, lorsqu'examinant les institutions des peuples anciens il se demande : *Quoi ! la liberté ne se maintient qu'à l'appui de la servitude ?* et se fait, en un seul mot, cette réponse terrible : *Peut-être* [1].

Ce qu'il appelle liberté n'est que l'absence du pouvoir général de la société, ou le règne plus ou moins libre de tous les pouvoirs particuliers. Il est visible que, dans ce cas, chaque pouvoir particulier doit avoir ses sujets qu'il gouverne par ses volontés particulières, c'est-à-dire des esclaves ; car l'essence de l'esclavage consiste dans l'assujettissement à la volonté de l'homme ; et quiconque obéit à l'homme seul est esclave, cet homme fût-il lui-même. Il en est ainsi des nations, et la théorie de la souveraineté du peuple n'est que la théorie de sa servitude. C'est ce qui rendoit, sous un autre rapport, l'esclavage nécessaire dans les gouvernements anciens, et spécialement dans les républiques. Il servoit à tranquilliser l'orgueil des citoyens, et à les maintenir dans la dépendance, en les abusant sur leur véritable condition : ils s'imaginoient être libres, en voyant au-dessous d'eux une servitude plus profonde.

Il n'est point de calamités qui ne sortent d'une doctrine qui place les êtres sociaux dans des rapports tels qu'on n'en sauroit concevoir de plus arbitraires, et abandonne la société à la merci du plus fort, comme ces animaux infirmes qu'on égare dans les bois, lorsqu'on n'en peut plus tirer de service. Le pouvoir n'étant lié par aucune loi obligatoire, libre de tout devoir parce qu'il est dénué de tout droit, n'a que sa volonté ou son intérêt

[1] *Contrat social*, liv. III, ch. XV.

pour règle; et tout intérêt borné ici-bas n'étant qu'un intérêt d'orgueil ou de volupté, le peuple, vil instrument de l'ambition ou des plaisirs de son maître, se verra réduit à l'alternative, ou de nourrir de ses sueurs le luxe d'un prince efféminé, ou d'engraisser de son sang la gloire d'un monstre.

Mais les peuples ont aussi leur volonté, leur intérêt, leur orgueil, plus terrible que celui d'aucun tyran. De là une haine secrète contre le pouvoir qui les gêne et les humilie, haine qui s'étend du pouvoir à tous les agents du pouvoir, à toutes les institutions, à toutes les lois, à toutes les distinctions sociales; et si on leur laisse un moment sentir leur force, ils en abuseront pour tout détruire, et courront à l'anarchie en croyant marcher à la liberté.

Ainsi le principe désastreux que tout pouvoir vient du peuple, conduit infailliblement les peuples ou à la privation de gouvernement, ou à un gouvernement oppressif. La même doctrine qui détrône Dieu, détrône les rois, détrône l'homme même, en le ravalant au-dessous des brutes; et dès que la raison se charge de gouverner seule le monde, l'intérêt particulier, source éternelle de haine, devient le seul lien social. De même que l'autorité n'est plus que la force, l'obéissance n'est plus que la foiblesse, car l'intérêt de l'orgueil n'est jamais d'obéir. Le désir inné de la domination, comprimé par la violence, réagit et pousse incessamment les sujets à la révolte. Le pouvoir errant dans la société, les troubles succèdent aux troubles, et les révolutions aux révolutions.

La démocratie la plus effrénée, qui n'est que l'absence de tout ordre et de toute loi, ou le gouvernement des passions, au lieu de les satisfaire, les irrite, et le peuple, toujours convoitant, toujours détruisant, tourmenté de vagues désirs et de craintes vagues, se fatigue à creuser

sa tombe, et cherche avec anxiété le fond du désordre, dans l'espoir d'y trouver le repos. La seule ombre de l'autorité l'effraye ; toute inégalité, toute distinction quelconque excite sa défiance et blesse son orgueil. Honorant de sa haine tout ce qui s'élève au-dessus de lui, tous les genres de supériorité sans exception, il punit inexorablement les services qu'on eut le généreux courage de lui rendre, il punit les richesses, les talents, le génie, la gloire, la vertu même ; et Aristide est banni de la cité qu'il sauva, parce que les Athéniens s'ennuient de l'entendre appeler *le Juste*.

Comment ose-t-on vanter une doctrine déjà tant de fois éprouvée, et dont jamais il ne sortit que des calamités et des forfaits? Voyez cette Grèce si polie, si sage, supposé que la philosophie soit la sagesse, voyez-la telle que nous la montrent ses propres historiens. On n'y parloit que d'indépendance, et ses villes, ses campagnes regorgeoient d'esclaves ; on enchaînoit des nations entières à la statue de la Liberté. Mais ce n'étoit pas assez de vendre l'homme, de l'échanger contre de vils animaux ; les plus vertueux des Grecs l'égorgeoient pour habituer la jeunesse à verser le sang, et le dégradoient pour donner des leçons de morale à l'enfance.

Obtiendront-ils du moins ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur, ces barbares propriétaires de troupeaux d'êtres humains? Ils se disoient, ils se croyoient libres, et, dans l'inconstance perpétuelle de leurs institutions arbitraires, ils ne faisoient que changer de joug, et traverser en tous sens la tyrannie, tantôt asservis à un seul, tantôt, et plus durement, asservis à une multitude jalouse, insolente et capricieuse.

L'instructive histoire de cette nation célèbre n'est guère que l'histoire du crime et du malheur. Une haine furieuse soulevoit les États contre les États, et aux

guerres extérieures se joignoient les guerres intestines. Des séditions, des complots, des proscriptions, des massacres, voilà le sujet uniforme des récits des historiens. On ne citeroit pas une ville qui ne fût divisée en plusieurs factions, d'autant plus animées et plus implacables, que, dans une population peu nombreuse, les haines publiques devenoient des haines personnelles. Chaque parti triomphant tour à tour, le plus foible avoit à porter la peine, et de sa défaite présente, et de ses anciens triomphes; et l'exil, toujours accompagné de la confiscation des biens, étoit la plus douce condition que pussent attendre les vaincus. De là des cruautés qui nous étonnent, et des habitudes atroces que les législateurs combattirent par des habitudes infâmes. On en étoit venu jusqu'à cet excès d'indigence morale, qu'on ne trouvoit que le vice à opposer au crime.

Cependant la raison s'épuisoit à combiner des formes de gouvernement, à compliquer les ressorts de la machine politique, espérant que l'ordre naîtroit d'une juste balance des forces. Dans ces calculs, plus vains encore qu'ingénieux, on n'oublioit que les passions, et l'on cherchoit péniblement dans la multiplicité des contre-poids, ou dans la division du pouvoir, une double garantie contre l'anarchie et le despotisme; mais ce pouvoir divisé, ou ces divers pouvoirs, s'attaquant bientôt, désoloient l'État par leurs querelles interminables. Tant de précautions n'aboutissoient qu'à prolonger une lutte funeste et qu'à acheter plus cher une plus dure oppression. On avoit également la tyrannie, et l'on avoit de plus ses vengeances.

Rome fut d'abord gouvernée par des rois, et ce fut la cause de sa durée. Sous leur autorité pacifique, la Religion, les mœurs, les lois, eurent le temps de prendre racine. On ne peut guère douter que cette époque n'ait

été heureuse, car l'histoire n'en a conservé qu'une mémoire obscure et fort incertaine. Brutus, ajoute Tacite, institua le consulat et la liberté [1], c'est-à-dire qu'on rapprocha le pouvoir du peuple, et depuis il tendit toujours à descendre *. Les grands s'efforçoient en vain de le retenir; leur résistance n'avoit d'autre effet que de donner plus d'éclat aux victoires que remportoit sur eux la multitude. Elle n'aspiroit à rien moins qu'à réaliser le système de l'égalité absolue, qui n'est au fond qu'un système de destruction absolue; car, après avoir détruit la société en détruisant les distinctions sòciales, les passions, jalouses des distinctions naturelles que la mort seule efface, détruiroient l'homme même, et finiroient par établir sur un sol désert, dans le silence des tombeaux, la lugubre égalité du néant. Très-heureusement pour Rome, les circonstances vinrent à son secours. Les nations circonvoisines la sauvèrent en l'attaquant. Elles la forcèrent de songer avant tout à son existence, et de s'emparer de leur territoire. On y envoya des colonies, ce qui eut deux grandes utilités : de réduire le nombre des prolétaires, et de montrer un but extérieur à l'ambition. Si l'orgueil des Romains ne s'étoit pas, à l'origine, tourné vers la conquête, ce peuple se seroit en peu de temps exterminé lui-même. La guerre seule suspendoit les dissensions intestines, et la passion du pouvoir cherchant et trouvant au dehors toujours de nouvelles jouissances, Rome subsista pendant que la terre lui fournit des nations à conquérir. Mais l'univers une fois vaincu, chaque Romain prétendit régner sur l'univers, et d'affreuses

[1] Urbem Romam à principio reges habuere. Libertatem et consulatum L. Brutus instituit. *Annal.*, lib. I, nº 1.

* « Tant qu'il resta quelques priviléges aux patriciens, les plébéiens les leur ôtèrent. » *Esprit des Lois*, liv. XI, ch. XVI.

commotions ébranlèrent l'empire jusque dans ses fondements. Il s'étoit défendu contre tous les peuples, il ne put se défendre contre lui-même, contre sa constitution, contre la doctrine qui en étoit la base; et c'est alors que se dévoilèrent pleinement, pour l'éternelle instruction de la société, les effroyables secrets de la souveraineté de l'homme. Je ne sais quelle haine furieuse, sortant impétueusement des profondeurs du cœur humain, et entraînant avec elle tous les crimes, se déborda sur cette nation, condamnée par le ciel à se punir elle-même. Comme ces criminels qu'on exécute sur le lieu de leur délit, ses armées, conduites par la main de Dieu, alloient au loin subir leur jugement dans les contrées qu'elles dévastèrent: et il n'y eut pas un coin de l'empire où la Providence ne forçât ces farouches adorateurs de la liberté de laisser des monceaux d'ossements, comme des monuments de la sagesse et de la félicité du peuple-roi.

Mais ce n'étoit pas seulement sur le champ de bataille et dans la fureur du combat que les citoyens tomboient sous le glaive des citoyens. Des listes sanglantes, appendues aux portes du sénat, aux murs des temples, annonçoient chaque jour à des milliers de Romains que le vainqueur leur ordonnoit de mourir. On vit même, à cette époque épouvantable, les chefs des factions se céder mutuellement la vie d'un ami, d'un parent, d'un frère, et spéculer sur les proscriptions. La soif de l'or se joignant à la soif du pouvoir, on vendoit le meurtre, on trafiquoit de la mort. Enfin l'empire, *fatigué de discordes* [1], vint se reposer dans le sein du despotisme militaire, et quelques monstres dévorèrent tranquillement ce peuple qui avoit dévoré le monde.

[1] Cuncta discordiis civilibus fessa, nomine principis (Augustus) sub imperium accepit. *Taciti Annal.*, lib. I.

De nouveaux principes s'établissent avec une nouvelle Religion, qui sauve la société en manifestant les vrais rapports de l'homme avec son auteur et des hommes entre eux. Les mots tutélaires de droit et de devoir acquièrent un sens ; l'autorité remplace la force, et le règne de Dieu, qui est l'ordre par excellence, succède au règne de l'homme, ou au désordre absolu. Sous l'influence de cette Religion sublime, le genre humain s'avançoit à grands pas vers le bonheur, en s'avançant vers la perfection, quand tout à coup les doctrines païennes sur le pouvoir reparoissent dans la société. Le spectre ensanglanté de la souveraineté du peuple, évoqué par la Réforme, sort du tombeau où le Christianisme l'avoit relégué. Aussitôt l'esprit d'indépendance soulève les passions contre l'autorité ; des guerres atroces désolent l'Europe, et la discorde, avec ses animosités implacables, pénètre jusque dans le sein des familles. Luther et ses disciples justifient la rébellion, l'autorisent, l'excitent, par leurs écrits et par leurs prédications séditieuses. Je ne sais quoi de violent se remue au fond des cœurs, et le fanatisme de la liberté religieuse enfante le fanatisme de la liberté politique. L'Allemagne, la France, les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Écosse, en proie aux fureurs d'une multitude enivrée de doctrines antisociales, se couvrent de ruines, et nagent dans le sang. Les peuples réclamant, pour la première fois depuis quinze siècles, ce qu'ils appellent leurs droits, c'est-à-dire le pouvoir, éternel objet des désirs effrénés de l'orgueil, citent avec fierté à leur tribunal les princes qui ne sont plus que leurs mandataires, et s'efforcent de fonder la démocratie sur les débris de l'ordre existant. Les trônes chancellent, quelques-uns s'écroulent. Le génie de Wiclef agite une seconde fois l'Angleterre, destinée par la Providence à servir d'exemple aux autres nations. La Religion se retire, et abandonne

ce peuple aux opinions qui l'ont séduit : le voilà souverain de lui-même. L'ordre aussitôt s'évanouit avec la paix, et tous les fléaux ensemble inondent cette terre proscrite. Constitution, lois, justice, humanité, tout disparoît; et il ne reste que la force et les passions. La hache des *niveleurs*, se promenant d'un bout du royaume à l'autre, aplanit toutes les hauteurs sociales, et la royauté elle-même périt sur l'échafaud avec le plus infortuné des Stuart.

Ainsi les mêmes erreurs eurent, dans tous les temps, les mêmes effets, et tout à l'heure on en verra une nouvelle preuve bien mémorable. Dès qu'on dit à l'homme: Ta raison est la source de la vérité, et ta volonté la source du pouvoir; la vérité n'est plus que ce qui flatte les penchants, le pouvoir n'est plus que la force, qui, dirigée par l'intérêt particulier ou par les passions, porte le désordre et la mort dans les derniers éléments de la société; et ses membres, avec des droits égaux et des intérêts contraires, se détruiroient jusqu'au dernier, si, doués de forces inégales, le plus fort n'asservissoit le plus foible à ses volontés, devenues l'unique loi, l'unique droit, l'unique justice. Tel est le résultat nécessaire de l'absurde contrat social rêvé par la philosophie, et qui n'est en réalité qu'une sacrilége déclaration de guerre contre la société et contre Dieu. Le raisonnement et les faits le démontrent de concert; et quiconque sait voir et réfléchir, reconnoîtra qu'en abolissant, avec la notion de l'autorité, tous les principes conservateurs de l'ordre, de la paix, du bonheur et de la liberté des peuples, les doctrines d'indépendance, charte sanglante de la discorde et de l'oppression, n'ont jamais produit ni pu produire, sous toutes les formes de gouvernement, depuis l'absolu despotisme jusqu'à la démocratie absolue, que des tyrans et des esclaves, des révolutions et des forfaits.

Ce n'est pas tout. Quand les rapports sociaux qui unissent les hommes dans une même société ont été détruits ou altérés, les rapports qui unissent les peuples dans la grande société du genre humain se détruisent ou s'altèrent pareillement. On ne connoît plus d'autre droit des gens que l'intérêt particulier de chaque nation, ni d'autre droit de la guerre que la force. La haine des autres, fruit de l'amour exclusif de soi, anime les peuples comme les individus, et les rend durs, jaloux, destructeurs. Cette passion barbare, odieuse modification de l'orgueil, forme surtout le caractère des nations où le principe athée de la souveraineté de l'homme est publiquement consacré par des institutions populaires. Cela est si vrai, que Rousseau regarde le Christianisme comme peu propre à former des citoyens, à cause qu'il inspire un esprit de douceur et détache des choses de la terre [1], c'est-à-dire, parce qu'il substitue l'amour universel des hommes à ce farouche patriotisme, si fatal à l'humanité, passion violente et impitoyable, qui ne fait pas que les citoyens s'entr'aiment, mais qui fait que l'on hait tout ce qui n'est pas concitoyen. Jean-Jacques au reste est très-conséquent. Il a bien vu qu'on ne sauroit fonder de gouvernement sur l'intérêt particulier, sans faire de la haine le ressort de ce gouvernement; et il avoit d'ailleurs l'exemple des républiques de l'antiquité. La seule chose qui pourroit surprendre, si l'on connoissoit moins l'orgueil philosophique, c'est qu'averti par la conséquence, Rousseau n'ait pas reculé d'horreur devant le principe; car, lorsqu'on vient à se représenter les affreux effets des haines nationales chez les anciens, l'âme consternée cherche de tous côtés un refuge contre ces souvenirs effroyables. On se demande avec épouvante comment

[1] *Contrat social*, liv. IV, ch. VIII.

l'homme a pu suffire au sentiment de tant de maux, et trouver la pensée de tant de crimes.

Ennemis nés les uns des autres, les peuples, jamais en paix, ne jouissoient que de courtes trêves, dont rien ne garantissoit l'observation, que l'intérêt de les garder ou l'impuissance de les rompre. Il n'existoit entre eux aucun lien de justice, et la force n'avoit pour règle qu'un horrible droit d'extermination. Voilà la véritable raison de ces efforts inouïs, de ces prodigieuses résistances qui nous étonnent. On combattoit pour les biens, pour la liberté, pour la vie; car tout appartenoit au vainqueur *. Et veut-on voir comment la philosophie protégeoit alors l'humanité? « Les Grecs, dit Platon, ne détruiront point les Grecs ; ils « ne les réduiront point en esclavage, ils ne ravageront « point leurs campagnes, ils ne brûleront point leurs mai- « sons ; mais ils feront tout cela aux barbares [1]. »

La politique des Romains, sans justice comme sans pitié, fut plus funeste au monde que leurs armes. Qui ne connoît le mot de l'austère Caton **, aux yeux de qui tout acte utile aux intérêts de l'État étoit licite? On auroit pu dire *la foi romaine*, à plus juste titre que *la foi punique*, tant Rome étoit habile à éluder ses serments, ou hardie à les violer. La ruine de Carthage en est la preuve, comme le sac des villes d'Épire, par Paul-Émile, est un monument de la douceur et de l'équité du sénat, dont ce consul exécutoit les ordres. Remarquez que ces deux traits sont des

* « Une cité sans puissance couroit de plus grands périls. La con- « quête lui faisoit perdre, non-seulement la puissance exécutrice et lé- « gislative, comme aujourd'hui, mais encore tout ce qu'il y a de pro- « priétés parmi les hommes, liberté civile, biens, femmes, enfants, « temples et sépultures même. » *Esprit des Lois*, liv. IX, ch. I.

[1] *De Repub.*, lib. V.

** Caton ne donnoit, dans le sénat, son avis sur aucune affaire, sans ajouter : *Delenda est Carthago.*

beaux temps de la république, et que son histoire en offre de semblables, ou de plus affreux, presque à toutes les pages. L'humanité étoit un sentiment si étranger à ce peuple, que le mot même qui l'exprime manque dans sa langue *.

La Religion seule, adoucissant les cœurs, ou effrayant les consciences, mettoit quelques bornes aux fureurs et aux dévastations de la guerre, et défendoit contre les passions et les doctrines d'orgueil et de haine une foible tradition de miséricorde. Quand le vaincu n'avoit plus d'espoir, elle lui ouvroit ses temples, et le meurtre quelquefois s'arrêtoit au pied des autels [1].

On trouveroit, sans beaucoup chercher, dans les temps modernes, assez d'exemples qui confirmeroient ces observations. Il existe en Europe un pays où les opinions religieuses ont consacré le principe de la souveraineté du peuple. Depuis lors le gouvernement demi-populaire de cette nation, plus célèbre par son orgueil que par la pureté de ses mœurs, semble n'avoir connu d'autre règle de conduite ni d'autre justice politique que l'intérêt. Ainsi que les Romains, elle a étendu, par la force et la ruse, sa pesante domination sur des contrées lointaines, qu'elle opprime avec une impitoyable sagesse et une savante barbarie : elle règne comme eux et par les mêmes maximes ; elle finira comme eux.

Des principes analogues se répandant en Europe, et pénétrant, avec une philosophie antireligieuse, dans la plupart des cabinets, ont visiblement fait rétrograder le droit des nations, redevenu, à peu de chose près, ce qu'il étoit

* *Humanitas* ne signifie, dans les anciens auteurs, que politesse, douceur, aménité.

[1] Les ennemis qui s'enfuient après une deffaicte, s'ils peuvent embrasser une statue des Dieux, ou se jetter dedans une église, ils sont asseurez de leur vie. Plutarque, *De la Superstition*; traduct. d'Amyot.

chez les païens, l'intérêt armé de la force. La foi publique perdant sa sainteté, les traités, dépourvus de sanction, se sont transformés en de simples conventions humaines, assez semblables, par leur nature et leurs effets, au prétendu contrat social. Le système des convenances remplaçant la doctrine des droits, a brisé les bornes qui séparoient les héritages des peuples, comme les héritages des particuliers. De même que, dans l'ordre moral, d'envieux sophistes s'autorisoient de la nature et de ses lois pour justifier la violation des propriétés privées, d'autres sophistes, s'autorisant des mêmes maximes dans l'ordre politique, ont envahi les propriétés publiques, les provinces, les royaumes, sous le seul prétexte que la nature l'exigeoit ainsi. Dès lors, chaque État pouvant être saisi, du jour au lendemain, par ordre de la nature, selon les convoitises de ses interprètes, la sécurité, mère de la paix, a fui d'une terre livrée aux funestes caprices de l'homme. Les nations n'ont plus compté que sur la force pour se conserver, et les armées les plus nombreuses ne suffisant pas pour atteindre ce but, les peuples entiers, contraints de descendre en champ clos, ont combattu pour leur vie avec l'acharnement qu'inspire un si pressant intérêt. La société, sous l'influence des doctrines philosophiques, a reculé jusqu'à l'état sauvage, et ces affreux duels de nations ont frappé de stupeur l'univers, qui n'avoit rien vu de semblable depuis l'établissement du Christianisme. Jamais on ne porta plus loin l'art d'opprimer; jamais on ne mit plus savamment à profit la victoire. Une avarice ingénieuse, embrassant dans ses noirs calculs les générations futures, a su rendre le temps, le sol, l'industrie, les besoins même des vaincus, complices de ses exactions.

Cependant, à la stabilité de l'ordre, à l'antique et sainte union qui formoit des peuples de l'Europe un seul corps politique et presque une seule famille enracinée, comme

un chêne plein de majesté et de vigueur, dans cette vieille terre de la civilisation, a succédé soudain une mobilité effrayante, un inquiet esprit de discorde; et, sans que rien ait changé que les croyances et les mœurs, cette même Europe est devenue comme une grande succession que des héritiers avides et plus puissants que les lois se disputent les armes à la main, qu'ils dévastent, qu'ils déchirent, et dont ils ensanglantent les lambeaux. Une cupidité sans frein s'est emparée des gouvernements, et l'intérêt particulier disposant seul des empires, on les a dépouillés, en quelque sorte, de leur existence morale, de la dignité tutélaire qu'ils empruntoient de la noble idée de société, pour en faire, oserai-je le dire? des espèces d'effets négociables, une monnoie courante à l'usage des possesseurs de la force; et afin de donner à ce rapide commerce d'États des sûretés indépendantes de la bonne foi des contractants, la force encore est intervenue pour suppléer la justice, et l'on a, au dix-neuvième siècle, au siècle des lumières et des *idées libérales*, établi contre les nations la contrainte par corps. Quand on en est arrivé là, il ne faut trop vanter ni les progrès de l'ordre social, ni les progrès du bonheur, ni les progrès de la liberté.

Incedo per ignes. On sent que je puis à peine offrir quelques traits d'un tableau que chacun achèvera facilement soi-même. Mon but, d'ailleurs, dans cet ouvrage, est moins d'offrir un ensemble complet de réflexions que de porter à réfléchir. Ce que dit un auteur, quel qu'il soit, n'est approprié qu'à un certain nombre d'esprits; mais s'il obtient des lecteurs un degré d'attention qui les force à produire, sur le sujet qu'il traite, des pensées qui leur appartiennent, il aura plus fait de beaucoup que s'il avoit lui-même exprimé ces pensées. La vérité semble être plus à nous quand nous l'avons découverte : elle inspire moins de défiance et plus d'attachement.

Impuissante à établir d'autre constitution que la force, d'autre droit des gens que la force, la philosophie n'établit non plus d'autre législation que la force, parce que, refusant de remonter jusqu'au suprême législateur, et s'arrêtant à l'homme, elle ne sauroit trouver la raison des devoirs dans des volontés égales et indépendantes.

Les lois sont l'expression des rapports qui unissent entre eux les membres d'une même société. Plus les rapports qu'elles expriment sont naturels ou parfaits, plus les lois sont parfaites, ou propres à conduire les êtres sociaux à leur fin, qui est le bonheur ou *la tranquillité de l'ordre*. Si les lois, au contraire, expriment des rapports arbitraires ou faux, elles seront une source perpétuelle de désordre et de malheur, et tendront à détruire l'homme au lieu de le conserver.

Destinées à régler les actions, il est de l'essence des lois d'être obligatoires; autrement elles ne seroient pas une règle, elles seroient tout au plus un conseil, à moins qu'on ne les suppose appuyées de la force; et, dans ce cas encore, elles ne prescriroient pas des devoirs, elles imposeroient une nécessité.

La notion de la loi se lie donc intimement à la notion de l'autorité; et toute doctrine qui détruit la notion de l'autorité détruit la notion de la loi.

Aussi les philosophes qui, excluant Dieu de la société, font dériver le pouvoir d'un pacte dépendant des volontés libres de l'homme, ou qui, en d'autres termes, attribuent à l'homme la faculté de créer le pouvoir, lui attribuent également la faculté de créer la loi; et la loi n'est plus que la volonté de l'homme, ou, selon la définition de Rousseau, *l'expression de la volonté générale*, c'est-à-dire de toutes les volontés particulières des membres du corps social. Et *la volonté générale étant toujours droite*, les lois sont toujours justes; le peuple crée la justice comme il crée la

loi ; il n'est pas même nécessaire que ses volontés soient raisonnables ; l'essence de la loi consistant, non dans la raison, mais dans la volonté, *le peuple n'a pas besoin de raison pour valider ses actes ;* il peut légitimement tout ce qu'il veut, même se déchirer, même s'anéantir ; « car, « dit Rousseau, s'il plaît au peuple de se faire mal à lui-« même, qui est-ce qui a droit de l'en empêcher [1]? »

En lisant ces maximes, fécondes en calamités et en forfaits, on croit lire le code même du désordre et la théorie de la mort. Si le chaos et l'enfer ont une législation, elle doit être fondée sur cette base, sans aucun doute.

L'intérêt particulier, seul mobile des volontés particulières, dont la collection forme la volonté générale, est, dans ce système, l'unique raison de la loi. Or, comme de l'aveu de Rousseau, « ce que les intérêts particuliers ont « de commun ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé, » les peuples vivroient éternellement privés de lois, s'il falloit qu'elles fussent en réalité *l'expression de la volonté générale,* ou de toutes les volontés particulières sans exception. Mais des lois quelconques, aussi bien qu'un pouvoir quelconque, étant nécessaires aux peuples pour subsister, la loi devient de fait l'expression de la volonté du pouvoir, ou de la volonté du plus fort. N'ayant d'autre fondement que la force, elle n'a pas non plus d'autre garantie. On n'obéit pas, on cède. C'est un intérêt particulier qui opprime momentanément tous les autres. De là une nouvelle source de haine ; car l'homme hait naturellement tout ce qui s'oppose à son bien-être, ou blesse son intérêt personnel.

Ainsi toutes les vérités sociales disparoissent avec la vérité suprême dont elles émanent. Réalisées par les lois et la constitution, elles produisent l'ordre, la paix, le bon-

[1] *Contrat social,* liv. II, ch. XII.

heur, en unissant par les liens d'amour les diverses parties du corps social. Mais quand l'erreur les remplace, tout souffre, tout se divise, et la société tombe en lambeaux. Une haine mutuelle arme incessamment les sujets contre le pouvoir, les peuples contre les peuples, les citoyens contre les citoyens; et l'anarchie existe dans tous les éléments de l'État, même lorsque la force maintient une apparence d'ordre extérieur.

Ce qu'il y avoit de conservateur dans les lois et dans les croyances des anciens n'étoit pas de leur invention; car plus on remonte dans l'antiquité, plus ces croyances sont pures et fortement établies. Elles appartenoient manifestement à la tradition primitive, héritage commun du genre humain. Mais altérées peu à peu par les passions et par la raison, on voit leur influence s'affoiblir avec le progrès des temps, et des doctrines contraires produire de contraires effets. Ainsi l'esprit du gouvernement, à Rome et dans la Grèce, mettant sans cesse en jeu l'intérêt personnel, tendoit à obscurcir les principes de la justice, et finit, secondé d'une philosophie corruptrice, par les effacer des cœurs entièrement. Si l'on excepte ces époques d'une profonde dissolution, les mœurs, chez les anciens, valoient généralement mieux que les lois, parce que la Religion, qui avoit conservé les vérités essentielles, forma d'abord les mœurs sans obstacle, tandis que les lois, venues plus tard, s'accommodèrent à la nature du gouvernement, et n'exprimèrent comme lui presque toujours que de faux rapports; et cette différence explique les contradictions singulières qu'on remarque dans les mœurs mêmes; ce qu'il y avoit de bon, de pur, de généreux, étoit de l'homme éclairé par la Religion primitive; ce qu'il y avoit de vicieux, de violent, d'atroce, étoit du citoyen perverti par les institutions politiques, et par les doctrines qu'elles firent naître. La durée des États populaires, dont

les annales paroissent si brillantes, seroit inexplicable, s'ils n'avoient eu un principe de conservation hors du gouvernement; et Montesquieu l'a bien vu : « Rome, dit-il, « étoit un vaisseau tenu par deux ancres dans la tempête, « la Religion et les mœurs [1]. »

Les législations des peuples païens, spécialement dans les républiques, tendoient à opprimer le foible. La raison en est que les lois, expression de la volonté du plus fort, n'avoient et ne pouvoient avoir d'autre objet que de protéger ses intérêts. L'esclavage, en opprimant la foiblesse de la condition, protégeoit l'orgueil de l'homme libre; la polygamie et le divorce, en opprimant la foiblesse du sexe, protégeoient les plaisirs et les caprices volages de l'époux ; les horribles lois sur les débiteurs, en opprimant l'indigence et la faim, ou la foiblesse de la nature même, protégoient la cupidité du riche ; le droit de vie et de mort accordé aux pères sur leurs enfants, en opprimant la foiblesse de l'âge, protégeoit l'avarice barbare et toutes les passions du père, ou de l'être fort dans la famille. Et quand toute la force vint se concentrer dans une seule main, quand l'Empire ne connut qu'un seul maître, il n'y eut non plus qu'une seule loi, la volonté de ce maître qui disposa de trois cents millions d'hommes, de leurs biens, de leur liberté, de leur vie, au gré de ses intérêts.

Dès que les anciens s'occupoient de législation pratique, il semble que toute idée de justice et de pudeur les abandonnoit. Qui ne connoît les lois des Thébains, des Crétois, et les institutions de Sparte? Le divin Platon ne vouloit-il pas établir dans sa république la communauté des femmes, et fonder la société sur l'abolition de la famille? Voilà le plus grand effort de la raison humaine en politique, dans le plus beau siècle de la Grèce. Aristote met le brigandage

[1] *Esprit des Lois*, liv. VIII, ch. XIII.

au nombre des différentes espèces de chasse [1]. Je le crois bien. Quand on constitue l'homme en guerre contre l'homme, il doit être permis à chacun de nuire à son ennemi ; on se conserve en le détruisant. C'étoit tellement l'esprit des anciens États populaires, que Solon, entre les diverses professions, compte celle de voleur [2]. Seulement il observe qu'il ne faut voler ni ses concitoyens ni les alliés de la république. On ne finiroit point, si on vouloit rappeler toutes les lois, toutes les maximes semblables. Mais ce qu'il est nécessaire de dire, c'est qu'elles ont trouvé, même les plus infâmes, de nombreux apologistes parmi les philosophes modernes ; et quelques-uns ont porté le cynisme des principes plus loin que les païens mêmes ne portèrent le cynisme des mœurs.

Il ne faut que du bon sens pour voir qu'une loi immorale doit avoir de mauvais effets ; avec de l'esprit, on trouve encore qu'elle peut avoir de bons effets ; le génie, qui embrasse tous les rapports, juge comme le bon sens. Montesquieu, qui avoit autant d'esprit qu'on en peut avoir, n'a guère rencontré, chez aucun peuple, de lois qu'il n'ait justifiées. Il y a toujours dans le climat, dans les mœurs, ou dans la constitution, quelques circonstances qui ont dû, à l'entendre, déterminer le sage législateur à corrompre la législation. Son livre, fait en tout pour le siècle où il parut, n'a été en politique presque d'aucune utilité, et a contribué singulièrement à affoiblir la morale publique.

Toute véritable législation émane de Dieu, principe éternel de l'ordre, et pouvoir général de la société des êtres intelligents. Sortez de là, je ne vois que des volontés arbitraires, et l'empire dégradant de la force ; je

[1] *De l'Homme*, tom. I, sect. IV, *note* 27, p. 605. Quest. sur l'Encyclop. *Guerre*.

[2] *Ibid.*

ne vois que des hommes qui maîtrisent insolemment d'autres hommes; je ne vois que des esclaves et des tyrans. Le code variable des intérêts remplace le code de la justice, immuable comme la nature des êtres qu'elle doit régir, et qu'elle conserve, en les maintenant dans leurs vrais rapports. Considérez, en effet, les lois puisées, si l'on peut le dire, à cette source divine : inflexibles et sévères comme la vérité, et néanmoins remplies de je ne sais quel esprit de douceur qui console et tranquillise l'humanité, elles inspirent à la fois la confiance et le respect, la crainte et l'amour. L'homme peut les violer, sans doute, mais en violant sa raison, sa conscience, sa nature tout entière, en renonçant à la paix et au bonheur. Toujours stables au milieu du mouvement des choses humaines, elles s'affermissent par les siècles, survivent aux opinions, aux systèmes, et règnent, sans jamais vieillir, sur les générations qui s'écoulent chargées de leurs bienfaits. L'intérêt particulier devient-il, au contraire, le principe des lois, aussitôt elles rentrent dans la classe de ces caprices inconstants et désordonnés que le temps emporte avec mépris. Dures ou efféminées, bizarres et changeantes, quelquefois dissolues, toujours impitoyables comme les passions, elles ne subsistent qu'en séduisant la haine par de lâches complaisances, ou en consternant l'indocilité par la terreur. Mais, soit qu'elles flattent, soit qu'elles épouvantent, elles oppriment; et les lois faites pour flatter le peuple sont constamment les plus oppressives. Quiconque aspiroit à la faveur de la populace romaine proposoit la loi agraire ou l'abolition des propriétés; et, chez une certaine nation qui se croit libre, quiconque naguère vouloit plaire au peuple sollicitoit des lois de spoliation et de sang contre les catholiques. L'homme est le même dans tous les pays et dans tous les temps.

Les législations purement humaines ont encore cet inconvénient terrible, que les lois protectrices de l'ordre sont celles que la multitude supporte le plus impatiemment, parce qu'elles tendent à maintenir ce qu'il est de son intérêt de renverser. Elle pourra souffrir les lois immorales, à cause du désordre qu'elles consacrent, et dont elle profite plus ou moins ; mais ses passions ne tirant aucun avantage des bonnes lois, dont l'objet est de les réprimer, elle n'y verra nécessairement qu'un obstacle à ses désirs, et un attentat à ses droits. Et comme aucune loi émanée de l'homme seul n'est obligatoire pour l'homme, il faudra mettre l'équité sous la protection de la force, et arracher à la peur ce qu'en vain l'on demanderoit à la conscience. Plus l'effroi sera profond, plus la soumission sera grande; la sécurité publique n'aura d'autre garant que le bourreau, et l'on proclamera la justice au nom de la mort, pour n'avoir pas voulu la proclamer au nom de Dieu.

J'ai montré que la philosophie détruit le pouvoir, détruit le droit des gens, détruit les lois, ou la règle des actions publiques ; il me reste à prouver qu'elle détruit également la morale, ou la règle des actions privées.

Ce que j'ai dit à ce sujet, en réfutant les divers systèmes des indifférents, me dispense d'une longue discussion. Il me suffira d'observer que la philosophie, ne pouvant trouver hors de Dieu la raison des devoirs, a été contrainte de fonder la morale aussi bien que la société sur l'intérêt personnel borné à cette vie seule, doctrine subversive de toute vertu, au jugement de Bayle et de Rousseau. « Sans « l'espérance des biens à venir, dit Bayle, on pourroit « mettre la vertu et l'innocence au nombre des choses sur « lesquelles Salomon a prononcé son arrêt définitif : *Va-« nité des vanités, tout est vanité*. S'appuyer sur son in-« nocence seroit s'appuyer sur le roseau cassé qui perce

« la main de celui qui veut s'en servir [1]. » En bonne philosophie, la vertu n'est donc que pour les sots; elle est le résultat de l'ignorance ou de la foiblesse de l'esprit, et nous ne devons plus nous étonner de voir le progrès du vice et du crime suivre le progrès des *lumières* avec tant de régularité.

Rousseau a clairement aperçu ces conséquences de l'athéisme. « On a beau vouloir établir la vertu par la raison « seule, quelle solide base peut-on lui donner? La vertu, « disent-ils, est l'amour de l'ordre : mais cet amour peut-il « donc, et doit-il l'emporter en moi sur celui de mon « bien-être? Qu'ils me donnent une raison claire et suffi« sante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu prin« cipe est un jeu de mots; car je dis aussi, moi, que le « vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens différent. « Il y a quelque ordre moral partout où il y a sentiment et « intelligence. La différence est que le bon s'ordonne par « rapport au tout, et que le méchant ordonne le tout par « rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses, « l'autre mesure son rayon et se tient à la circonférence. « Alors il est ordonné par rapport au centre commun, qui « est Dieu, et par rapport à tous les cercles concentriques, « qui sont les créatures. Si la Divinité n'est pas, il n'y a « que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un in« sensé [2]. »

Certes, la philosophie devroit parler avec moins de hauteur de la raison, quand *par la raison seule* elle ne peut établir que le crime; elle devroit moins vanter ses bienfaits, quand elle fait de la vertu le partage des *insensés*. Tout son pouvoir est dans le raisonnement, et sitôt qu'elle *raisonne*, l'homme qui l'écoute devient *méchant*,

[1] *Diction. crit.*, art. *Brutus.*

[2] *Émile*, t. III, p. 118.

et alors, seulement alors, il commence d'être son vrai disciple ; quiconque reste *bon*, elle le désavoue comme indigne de recevoir ses leçons, ou incapable de les comprendre. Et maintenant, allez, rassemblez des hommes, dictez-leur des lois, écrivez des constitutions, des codes ; cherchez des *insensés* qui consentent à *s'ordonner*, pour votre intérêt, *par rapport au tout*, après que vous leur avez appris que la sagesse consiste à *ordonner le tout par rapport à soi*. Philosophes, qui exaltez avec tant d'orgueil, dans vos phrases pompeuses, la raison de l'homme, il faut que vous comptiez étrangement sur son imbécillité. Quel langage à lui tenir que le vôtre ! « Nul n'a droit de te com-« mander : en conséquence reconnois un maître. Ton « unique règle est ta volonté : en conséquence, obéis aux « lois qui contrarient toutes tes volontés. Ton seul devoir « est de te rendre, n'importe comment, heureux ici-bas : « en conséquence, renonce à tous tes intérêts ; étouffe la « voix du désir, et celle même du besoin ; sois juste à tes « dépens ; soumets-toi sans murmurer aux plus dures pri-« vations, à l'indigence, au travail, à la douleur, à la faim. « Tu ne dois rien espérer après cette vie : en conséquence, « agis comme si tu en attendois une autre, respecte reli-« gieusement l'ordre établi contre toi, sois notre victime « volontaire, et nous te payerons en retour d'un profond « mépris. » Philosophes, rendez grâce à l'inventeur de la potence : lui seul a trouvé le fondement et la sanction de votre morale.

Mais comme on pourroit soupçonner Rousseau d'exagération, je veux montrer les conséquences qu'il attribue à l'athéisme, méthodiquement déduites de cette erreur monstrueuse par l'esprit le plus froid et le plus habile raisonneur qui, jusqu'à ce jour, ait combattu la croyance unanime du genre humain. Qu'on écoute Spinosa.

« Par le droit de nature, je n'entends rien autre chose

« que les lois selon lesquelles nous concevons que chaque « être est déterminé naturellement à exister et à agir d'une « certaine manière : les poissons, par exemple, sont dé- « terminés par la nature à nager, et les grands sont dé- « terminés à manger les petits ; c'est pourquoi l'eau ap- « partient aux poissons, et les grands mangent les petits « de droit naturel. Il suit de là que chaque être a un sou- « verain droit à tout ce qu'il peut. Et nous n'admettons à « cet égard aucune différence entre l'homme et les autres « êtres, ni entre les hommes doués de raison, et ceux à « qui la raison est inconnue. Ainsi, pendant que les hommes « vivent sous l'empire de la seule nature, celui qui ne con- « noît pas encore la raison, ou qui n'a pas acquis l'habi- « tude de la vertu, vit selon les seules lois de ses appétits, « avec autant de droit que celui qui règle sa vie sur les « lois de la raison : c'est-à-dire que, de même que le sage « a un souverain droit à tout ce que sa raison lui dicte, ou « le droit de vivre selon les lois de la raison; l'ignorant, « ou l'homme passionné, a un souverain droit à tout ce « vers quoi ses appétits le portent, ou le droit de vivre se- « lon les lois de ses appétits. Le droit naturel n'est donc « point déterminé pour chaque homme par la saine raison, « mais par les désirs et le pouvoir. Considéré sous le seul « empire de la nature, chacun a le souverain droit de dé- « sirer ce que, éclairé par la saine raison, ou emporté par « les passions, il juge lui être utile ; et il peut licitement « s'en emparer, soit par la force, soit par la ruse, soit par « tout autre moyen, et tenir par conséquent pour ennemi « quiconque veut l'empêcher de satisfaire ses désirs. D'où « il suit que le droit de nature, sous lequel tous les « hommes naissent et vivent en grande partie, n'interdit « rien que ce qu'on ne désire ou ce qu'on ne peut, et per- « met les contentions, les haines, la colère, la fraude, et « absolument tout ce qui excite nos appétits. Ainsi le droit-

« naturel n'est déterminé pour chacun que par sa force « et nul ne peut être certain de la foi d'autrui, tant qu'il « n'a de garant que sa promesse, puisque chacun, par le « droit de nature, peut agir de ruse, et que les pactes n'o- « bligent que par l'espérance d'un plus grand bien, ou la « crainte d'un plus grand mal [1]. »

En constituant la société par la raison seule, sans l'intervention de Dieu, on est conduit à ne reconnoître d'autre autorité, d'autre droit, d'autre loi que la force, dirigée par l'intérêt particulier ou par les passions ; et quand on essaye de constituer les mœurs par la raison seule, sans l'intervention de Dieu, on est également conduit à ne reconnoître d'autre loi, d'autre droit que la force, dirigée par l'intérêt particulier ou par les *appétits* : c'est-à-dire que, dans l'un et l'autre cas, on attribue à l'homme la souveraineté absolue de lui-même ; et il y a lieu de s'étonner que Rousseau n'ait pas vu que sa doctrine du Contrat social n'est que l'athéisme pur appliqué à l'ordre social, et qu'il ait adopté en politique les principes dont il rejette avec horreur les conséquences en morale. Cela vient sans doute de ce que, voulant établir une théorie rigoureuse de la société, il a été contraint d'aller jusqu'où ses maximes l'entraînoient, par conséquent jusqu'à l'athéisme, qui n'est qu'un déisme rigoureux.

Mais quelle société pourra se maintenir, lorsque les droits de chacun n'auront d'autre règle que ses désirs, et d'autres limites que sa force, à laquelle encore on donne la ruse et la fraude pour supplément ? ou plutôt comment concevoir sous la notion de société, un assemblage d'êtres humains ennemis naturels les uns des autres, et sans cesse occupés à se nuire mutuellement ? Dans cette horrible

[1] *Tract. Theolog. Polit.*, cap. XVI, *De jure uniuscujusque naturali et civili*, pag. 85.

anarchie de volontés contraires et d'intérêts opposés, de forces inégales et de désirs égaux, l'amour de soi se confond avec la haine d'autrui, et l'homme, assujetti à la seule loi des appétits, indépendant de toute autorité, et libre de tout devoir, ainsi que le peuple souverain, comme lui non plus n'a pas besoin de raison pour légitimer ses actes : il suffit qu'il veuille et qu'il puisse ; à ces deux conditions, tout lui est permis. Le champ, la maison, la femme de mon voisin, sa vie même m'appartient de droit naturel, si je la désire, et que je sois le plus fort. La nature n'interdit à l'homme que ce qu'il lui est physiquement impossible d'obtenir ; la borne de son pouvoir ou de ses convoitises est la borne de son droit. A-t-il faim de son semblable, il peut, s'il en a la puissance physique, manger sa chair et boire son sang, avec aussi peu de scrupule qu'il mange un morceau de pain et s'abreuve de l'eau des fontaines *. Et l'on n'entrevoit pas même, au milieu de ce conflit de passions, la consolante possibilité de la paix, ou seulement d'une trêve, puisque aucun pacte n'est obligatoire, que chaque promesse peut cacher une embûche perfide, et qu'enfin nul n'est lié que par son intérêt. Plus d'État donc, plus de famille, plus d'union, plus de sécurité. L'homme tremblera de terreur à la rencontre de l'homme, plus terrible à ses yeux que le caïman du Gânge et le tigre du Zara. Que si quelquefois l'instinct rapproche au hasard deux individus de sexe différent, leur appétit satisfait, ils se regarderont avec effroi, et le plus foible se hâtera de fuir dans la crainte d'être dévoré.

Si donc la philosophie parvenoit à établir pleinement

* Ceci paroîtroit exagéré si la philosophie n'avoit elle-même tiré cette horrible conséquence de ses principes. Dans un ouvrage publié en 1791, Brissot établit sans déguisement *le droit d'anthropophagie*. On attribue au même auteur la *Théorie du Vol* et *l'Apologie du Vol*. C'étoit un puissant philosophe que ce Brissot !

son règne sur les ruines de toute Religion, elle détruiroit la société; elle détruiroit le genre humain, et réaliseroit le néant, qui fait le fond de ses doctrines. Mais, pour nous borner ici à ce que l'expérience nous apprend de son influence sur les mœurs, contemplez les siècles philosophiques. Quel oubli profond des devoirs! Quel insolent mépris de la vertu! L'orgueil et la volupté, devenus le seul mobile des actions humaines, enfantent une cupidité sans frein, triste et infaillible symptôme de l'extinction du sens moral. Quand la soif de l'or s'empare d'un peuple, on peut hardiment assurer qu'il s'avance vers la barbarie. Les sciences mêmes ne servent qu'à l'y conduire plus vite, parce qu'elles ne conservent rien par elles-mêmes, et que leur tendance au bien ou au mal étant déterminée par les doctrines régnantes, elles hâtent de leur mouvement propre le cours des mœurs qui les entraînent, jusqu'à ce qu'elles aillent se perdre avec les institutions, les lois, la société entière, dans le même abîme. Cependant, tout ce qui fait le bonheur des hommes réunis, la concorde et la paix, l'union domestique, la douce confiance, l'amitié fidèle, la tendre compassion, la mutuelle sécurité, disparoît. On ne sent plus, on calcule. Les basses combinaisons de l'intérêt remplacent les mouvements généreux du cœur. Un dur égoïsme étouffe jusqu'aux sentiments de la nature; car quiconque n'aime que soi ne sera jamais aimé. Petits et grands, riches et pauvres, tous également pressés de jouir, dévorent avec fureur une existence d'un moment. Le mariage, sans stabilité comme sans innocence, n'est qu'une rapide société de plaisir, que le caprice forme, que le caprice dissout. L'adultère et le divorce, qui n'est qu'un adultère légal, détruisent la famille par ses fondements. Ce qui en reste devient un fardeau que peu d'hommes ont le courage de porter. En vain, pour l'alléger, permet-on à l'avarice du père de supputer ce que lui coûtera la

vie de l'enfant abandonné à sa discrétion ; la paternité, avec cet horrible droit, est encore trop onéreuse, et le vice presque seul se charge de peupler l'État.

« A Athènes, dit Montesquieu, le peuple retrancha les « bâtards du nombre des citoyens, pour avoir une plus « grande portion du blé que lui avoit envoyé le roi d'É-« gypte[1]. » Cela peut donner une idée du nombre des bâtards, et par conséquent de l'état des mœurs dans cette ville qu'on admire tant.

Les Grecs, avec leurs institutions philosophiques, avoient commencé par ôter la pudeur à la vertu ; toujours philosophant, ils en vinrent jusqu'à perdre la pudeur du vice même. La philosophie leur enseigna des désordres que, dans la plus grande fureur des sens, la nature ne laisse pas même soupçonner aux animaux.

Quand les doctrines matérialistes, qui réduisent la morale à l'intérêt particulier, s'introduisent chez un peuple, d'ordinaire leur premier effet est de troubler l'ordre politique et de diviser les citoyens, en exaltant sans mesure le désir de la domination. Tout le monde veut commander, personne ne veut obéir ; on se dispute le pouvoir avec rage, et l'État déchiré succomberoit sous les factions, si les âmes, peu à peu se dégradant, et mûres enfin pour tout supporter, ne se précipitoient d'elles-mêmes au-devant du despotisme ; car c'est dans l'anarchie que se préparent les éléments de la servitude, et plus l'anarchie a été complète, plus la servitude qui la suit est profonde.

On ne remarque pas assez ce double effet de la dépravation des mœurs par l'impiété, qui est d'irriter l'orgueil des hommes, au point de leur rendre odieux le gouvernement le plus doux, et d'éteindre tellement en eux le noble senti-

[1] *Esprit des Lois*, liv. XXIII, ch. VII.

ment de leur dignité, qu'ils ne trouvent rien d'intolérable, rien qui les révolte ou les étonne, dans la plus féroce tyrannie. Celui qui ne s'estime pas plus que la brute, ne s'indigne point d'être traité comme elle, et se console de tout, pourvu qu'on lui laisse la vie et les jouissances de la brute. *Panem et circenses*, crioient les Romains au temps des Césars ; un peu de pain trempé dans du sang, voilà tout ce que demandoit à ses maîtres ce peuple si fier et si poli, qui avoit conquis le monde.

A l'origine des sociétés, les peuples combattent pour leur vie ; de là vient qu'alors les guerres sont presque toujours atroces : mais l'humanité reprend son empire pendant la paix. La paix, au contraire, chez les nations corrompues est plus cruelle que la guerre même. La cupidité et l'orgueil produisent comme un esprit général de barbarie froide et calculée qui, selon les circonstances, éclate tantôt dans les mœurs du peuple, tantôt dans la politique des gouvernements.

« Les connoissances, dit Montesquieu, rendent les hommes doux. » Cela est faux. Voyez les Romains sous Auguste. Sans parler de l'exposition des enfants, et des sanglants spectacles du cirque, nous n'avons pas d'idée aujourd'hui de ce qu'étoit la condition des esclaves chez ce peuple, héritier universel des connoissances comme des vices du genre humain. A la campagne, hors le temps du travail, ces malheureux, à qui l'on envioit les plus vils aliments, étoient enfermés dans des espèces des souterrains infects, où l'air pénétroit à peine. Livrés à la merci d'un maître avare et de surveillants impitoyables, on les accabloit de travaux, moins durs à supporter que les caprices de leurs tyrans. Les grands les enchaînoient, comme de vils animaux, aux portes de leurs palais[1]. Vieux ou infirmes,

[1] *Ovid. Amor.*, lib. I, Eleg. VI, et Sueton., *De claris Rhetoribus*.

on les envoyoit mourir de faim sur une île du Tibre[1]. Quelques Romains les faisoient jeter tout vivants dans leurs viviers, pour engraisser des murènes[2]. La mort faisoit partie de tous les plaisirs de ce peuple. Pour mettre plus de vérité dans les représentations tragiques, on égorgeoit sur la scène, on y voyoit Hercule brûlé vif, et Orphée déchiré par des ours chargés du rôle des bacchantes. Enfin, que sais-je ? l'homme étoit devenu si vil aux yeux de l'homme, qu'on le tuoit pour égayer les festins, pour passer le temps, et nul ne s'en étonnoit. Ce qu'on n'imagina jamais que dans ce siècle brillant des lettres et de la philosophie, on sacrifioit à l'ennui des victimes humaines.

Mais voici quelque chose de plus incroyable peut-être. Euphorion de Chalcide raconte[3] que chez les Romains on proposoit quelquefois cinq mines de récompense à celui qui voudroit souffrir qu'on lui tranchât la tête, en sorte que la somme offerte devoit être touchée par les héritiers, et souvent, ajoute le même auteur, plusieurs concurrents se disputoient la mort à ce prix. Qu'on juge de la détresse des familles dont un membre se dévouoit ainsi, pour arracher les autres aux horreurs de la faim, et de l'atrocité d'un peuple chez qui l'indigence étoit réduite à mendier la préférence de ces exécrables transactions. Il se rencontroit des hommes qui achetoient la volupté du meurtre ; on n'en trouvoit point de sensibles aux jouissances de la pitié.

[1] *Sueton. in Claudio*, p. 73. Edit. Paris, 1610

[2] *Senec. Quæst. natur.*

[3] *Apud. Athen.*, lib. IV, cap. XIII. — Sunt qui propter luxuriam sectantur otium, seque vendendos præbent ad cædem. Hic se venundat pauper, dives emit occisores; horum deinde testes futuri sedent, et gladiatores inter se singulari certamine nullam ob causam committuntur, nec auxiliaturus accedit quisquam. *Tatian. contr. Græc. prat.*, p. 161.

Mais que dire des excès, des raffinements affreux de débauche, devenus les mœurs publiques dans ces siècles abominables ? La pensée même se refuse à se les retracer vaguement. Il en est de certains vices énormes, comme de ces grands criminels, que la loi effrayée ordonne de conduire au supplice la tête couverte d'un voile funèbre.

Tant de corruption, tant de barbarie, paroissent inexplicables ; et cependant il n'est que trop vrai que le cœur humain en recèle le germe, dont la Religion seule arrête le développement. Semez dans ce sol infecté les doctrines du néant, vous moissonnerez bientôt la mort et tous les crimes. Oui, dussé-je attirer sur moi les clameurs et les anathèmes des partisans nombreux de la sagesse en crédit, je le dirai sans détour, car ce n'est plus le temps de rien taire, l'irréligieuse philosophie, dont l'orgueil est le principe, rend nécessairement les hommes cruels. L'homme qui veut être supérieur aux autres, et sentir cette supériorité, se plaît à les soumettre à ses caprices ; et plus ces caprices sont barbares et désordonnés, plus la dépendance ou l'infériorité des êtres qu'il y assujettit paroît grande. De là les monstres d'atrocité et les monstres de libertinage ; de là les jeux du cirque et les noyades de Nantes : et comme l'action de donner la mort est le plus grand acte de supériorité que l'homme puisse physiquement exercer sur l'homme, l'orgueil ou l'amour de soi produit l'amour du meurtre, et l'homme détruit l'homme par l'effet du même sentiment qui fait que l'enfant prend plaisir à briser son jouet.

Que si les doctrines philosophiques, et les mœurs qu'elles engendrent, dominent dans l'État, ou seulement dans une partie considérable de ses membres, le peuple entier, comme un seul homme, est emporté loin de l'ordre par des systèmes d'orgueil et de cupidité. Indépendance a

dedans, domination au dehors, tel est l'objet de tous les désirs, le rêve de tous les esprits. On ne connoît plus d'autre grandeur, d'autre prospérité que la gloire qui accompagne les conquêtes, et les richesses qui en sont le fruit. La frénésie des armes et de la fièvre de l'or agitent, consument les peuples. La science de les gouverner, science toute morale, se perd, et l'art matériel d'administrer lui succède, aux dépens de ce qui constitue la stabilité, la vigueur, et la félicité réelle des empires. Les finances, transformées en un vil agiotage, le commerce, les manufactures, les armées, deviennent toute la politique, parce que l'argent est tout le bonheur des États, et le canon toute leur force. Les nations, avides de jouissances, s'isolent du passé et de l'avenir, et tourmentées, ce semble, du pressentiment de leur fin, ne voient que le présent, et se hâtent de l'engloutir. Sous prétexte d'accélérer la circulation des richesses, c'est-à-dire pour donner plus d'énergie et de mouvement aux désirs, aux craintes, aux espérances, à toutes les passions et à tous les vices, on favorise autant qu'on peut les progrès du luxe ; on va même jusqu'à tendre des piéges à la cupidité ; on multiplie les spectacles, les filles publiques, les désastreuses loteries et les maisons de jeu ; banques affreuses de crimes où l'innocence même, entraînée par une foiblesse imprudente, va, sous la protection de l'autorité publique, s'ouvrir un compte fatal, qui trop souvent se solde par le suicide ou sur l'échafaud. La morale et la conscience tombent dans un tel mépris, qu'on n'ose plus même en prononcer le nom ; et s'il se présente quelques-unes de ces grandes et simples questions que la justice immuable a décidées, pour ainsi dire, de toute éternité, ne vous attendez pas que sa voix se fasse entendre, ou soit écoutée ; on traitera ses maximes de scrupules, peut-être de scandale, et, entre le spoliateur opulent et sa victime défaillante, la sagesse du siècle ne

verra que les intérêts à garantir et des plaintes à étouffer. Ainsi, tandis que la véritable politique, celle qui établit et conserve, n'est qu'une haute et souveraine équité, ou la science de l'ordre appliquée au gouvernement des nations, la politique philosophique, étroite et basse comme les intérêts matériels qu'elle considère uniquement, ne connoît d'autre vertu que l'habileté, d'autres crimes que les fautes, parce qu'elle n'est qu'une spéculation de gloire ou d'argent.

Vaine pâture de l'orgueil, les sciences pourront jeter momentanément quelque éclat ; mais leur splendeur sera peu durable. Ne les a-t-on pas vues suivre constamment par toute la terre les progrès de la civilisation, naître, se développer, s'arrêter et s'éteindre avec elle ? Pâle image des vérités fécondes qui vivifioient la société, elles brilleront un instant comme de vagues météores à l'horizon du monde moral désolé, pour disparoître bientôt sans retour.

La culture des sciences exige, outre une certaine stabilité dans l'ordre politique, une vigueur d'âme et une constance d'application incompatibles avec la mobilité des institutions et la mollesse des mœurs d'un peuple matérialiste. Les convoitises tuent les passions, car les appétits ne sont pas des passions ; elles tuent, par conséquent, les lettres, les sciences, les arts, et ne laissent d'activité que pour ce qui se rapporte aux besoins et aux plaisirs des sens. Et c'est la secrète raison de la préférence d'estime que la philosophie accorde aux sciences physiques sur les sciences morales. Cette préférence se remarquera jusque dans l'éducation ; et s'il existe une éducation publique chez le peuple que je suppose, elle sera infailliblement dirigée selon les maximes qui le dirigent lui-même, et par l'esprit qui l'anime ; esprit d'orgueil, qui place au premier rang d'importance une futile instruction, propre à nourrir

la vanité, sans gêner les penchants du cœur ; esprit de volupté, d'où résultera une homicide indulgence pour les désordres de mœurs, ou, quoi qu'on fasse pour les réprimer par des considérations purement physiques, une sourde corruption mille fois plus désastreuse dans ses suites que l'ignorance, qu'il ne faut, après tout, ni tant plaindre, ni tant redouter ; car, pour la plupart des hommes, destinés à passer dans de continuels travaux cette vie triste et rapide, la seule connoissance indispensable est celle de Dieu et des devoirs qu'il nous impose. Qui sait cela en sait assez pour être heureux et pour rendre heureux les autres. Le peu que l'homme peut apprendre de plus ne sert souvent qu'à le corrompre, et presque toujours qu'à le tourmenter ; *et qui addit scientiam, addit et laborem.*

A mesure que la vérité disparoît de la constitution, des lois, des mœurs, l'État s'affoiblit, sa vie s'éteint, et il arrive un moment où il faut de nécessité que tout périsse, ou que tout se renouvelle. Les peuples ne subsistent et ne se raniment que par les croyances. En s'éloignant de Dieu, ils s'approchent du néant, domaine propre de tous les êtres finis, et leur unique souveraineté. Voilà pourquoi Machiavel, qui n'étoit pas apparemment un esprit foible ni un fanatique, voue sans hésiter à l'exécration universelle ceux qui, en ébranlant la Religion, ébranlent la société : « Hommes infâmes et détestables, comme il les « appelle, destructeurs des royaumes et des républiques, « ennemis des vertus, des lettres et de tous les arts qui « honorent le genre humain, et contribuent à sa prospé- « rité [1]. »

[1] Sono infami e detestabili gli homini destruttori delle religioni, dissipatori de' regni e delle republiche, inimici delle virtù, delle lettere e d'ogni altra arte che arrechi utilità e honore alla humana generazione. *Machiav.*, lib. I, de' *Discorsi.*

Cette race d'hommes, qui ne manque jamais d'apparoître lorsque le ciel veut exercer sur les peuples quelque grand châtiment, Leibnitz la voyoit avec effroi, il y a plus d'un siècle, se multiplier en Europe ; et ce profond observateur annonça dès lors les désastres dont il nous étoit réservé d'être les témoins et les victimes. Ses paroles, si étonnantes quand on se reporte au temps où il écrivoit, méritent encore plus d'attention peut-être, après que les événements les ont, hélas ! si complétement vérifiées.

« Les disciples d'Épicure et de Spinosa se croyant dé-
« chargés de la crainte importune d'une Providence sur-
« veillante et d'un avenir menaçant, lâchent la bride à
« leurs passions brutales, et tournent leur esprit à séduire
« et à corrompre les autres ; et s'ils sont ambitieux et d'un
« caractère un peu dur, ils seront capables, pour leur
« plaisir ou leur amusement, de mettre le feu aux quatre
« coins de la terre. J'en ai connu de cette trempe, que la
« mort a enlevés.

« Je trouve que des opinions approchantes, s'insinuant
« peu à peu dans l'esprit des hommes du grand monde,
« qui règlent les autres, et dont dépendent les affaires, et
« se glissant dans les livres à la mode, disposent toutes
« choses à la révolution générale dont l'Europe est mena-
« cée. — On tourne en ridicule ceux qui prennent soin
« du public ; et quand quelque homme bien intentionné
« parle de ce que deviendra la postérité, on répond : *Alors*
« *comme alors*. Mais il pourra arriver à ces personnes
« d'éprouver elles-mêmes les maux qu'elles croient desti-
« nés à d'autres. Si l'on ne se corrige de cette maladie
« d'esprit épidémique dont les effets commencent à être
« visibles, si elle va croissant, la Providence corrigera
« les hommes par la révolution même qui en doit naî-
« tre [1]. »

[1] *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain.*

Elle est née en effet cette révolution : qui l'ignore dans le monde entier? Les coups portés, en Europe, à la société et à la Religion retentissent encore en ce moment sur les rivages de l'Amérique, et jusqu'au fond de ses forêts ensanglantées. Oui, les hommes ont été punis; l'orgueil même ne le peut nier : ils ont été punis comme jamais les hommes ne le furent; mais sont-ils corrigés? Si je regarde autour de moi, je lis la révolte écrite sur des fronts cicatrisés par la foudre des vengeances divines. Si je prête l'oreille, j'entends des blasphèmes hautains et des ris moqueurs. Dieu est encore un scandale pour ceux qui avoient juré de l'anéantir. Et gardez-vous de penser qu'ils aient perdu l'espoir, ou abandonné le dessein de le détrôner. S'il subsiste un reste de foi, si la terre est encore esclave de l'espérance, c'est qu'on a mal attaqué le ciel. Pleins de cette idée, ils rassemblent sous nos yeux et renouent les fils dispersés de leur vaste conjuration. Évoquant avec éclat de la poussière du sépulcre les premiers chefs de la guerre sacrilége qu'ils ont résolu de prolonger, ils se flattent que leurs spectres bouleverseront une seconde fois le monde. Eh quoi! n'est-ce donc pas assez de malheurs, assez de forfaits? et, quelque insatiable qu'on puisse être de calamités et de crimes, ne devroit-on pas être rassasié? Contemplez cette Europe, naguère si florissante, et maintenant si profondément misérable, qu'on ne trouve, pour peindre ses douleurs, que ces expressions d'un prophète : *Toute sa tête est une plaie, et son cœur une grande défaillance* [1]. Heureuse encore, trop heureuse, si cette défaillance ne dégénère pas en une torpeur incurable, et ne la conduit pas insensiblement, après quelques nouvelles crises, au dernier sommeil.

[1] *Isaie*, ch. I. v. 5, *selon l'hébreu.*

Mais, quel que doive être le résultat de cette révolution mémorable, essayons d'en tirer quelques-unes des instructions qu'elle renferme. Elles nous coûtent assez cher pour qu'au moins nous cherchions à en profiter.

Il existoit, il y a trente ans, une nation gouvernée par une race antique de rois, d'après une constitution la plus parfaite qui fut jamais, et selon des lois qu'on auroit pu croire, à plus juste titre que celles des anciens Romains, descendues du ciel, tant elles étoient sages, pures, bienfaisantes et favorables à l'humanité. Cette nation, célèbre par sa franchise, sa douceur et ses lumières, par son amour pour ses souverains et pour la Religion à qui elle devoit quatorze siècles de gloire et de bonheur, fleurissoit en paix au milieu de l'Europe, dont elle excitoit l'envie, et dont elle faisoit l'ornement, par la beauté de sa législation, par la noble politesse de ses mœurs et par les éclatants chefs-d'œuvre de tout genre, dont les lettres, les sciences et les arts l'avoient enrichie de concert. Heureuse au dedans, respectée au dehors, sa renommée partout répandue lui attiroit les hommages des plus lointaines contrées, et l'univers admiroit en elle la reine de la civilisation.

Tel étoit le peuple que Dieu choisit pour donner au genre humain une grande et terrible leçon. Tout à coup, à la voix de quelques sophistes, de nouvelles opinions, de nouveaux désirs s'emparent de ce peuple égaré. Il se dégoûte de ses croyances et des doctrines tutélaires qui l'avoient élevé si haut. Tenté par le fruit de l'*arbre de la science*, il veut sortir de sa condition, et devenir *semblable à Dieu*, à qui seul appartient toute souveraineté. Soudain cet attentat est puni, comme celui du premier homme, par un irrévocable arrêt de mort, que le coupable lui-même est chargé d'exécuter.

La mort d'une société n'est que l'extinction de toute

vérité sociale : on voit donc toutes les vérités sociales abandonner à la fois cette nation proscrite, et la laisser à elle-même, sans protecteur et sans règle, comme ces peuples perdus sans retour, de qui les anciens disoient : *Les Dieux sont partis !*

De la vérité naît l'amour, qui produit et conserve : et cette nation naguère si aimante, sans vérité maintenant, est aussitôt saisie d'un affreux esprit de haine, qui l'anime à sa propre destruction.

Lasse de toute autorité, et lasse de Dieu, la raison humaine entreprend de constituer sans lui la société, et même la Religion ; car la philosophie s'attribuoit non-seulement la royauté, ou le droit d'imposer les lois politiques aux peuples ; mais encore le sacerdoce, ou la fonction de régler leurs croyances et leur culte. « Vous êtes « *le prêtre de la raison* [1], » écrivoit d'Alembert au vieillard de Ferney. Et l'on ne doit pas regarder ce mot comme une expression sans conséquence. L'idée qu'elle énonce n'est qu'une déduction rigoureuse du principe d'où partoit la philosophie; et, dès qu'elle soumettoit tout, et Dieu même, à la raison de l'homme, il falloit que l'homme en vînt jusqu'à adorer sa raison, c'est-à dire jusqu'à s'adorer lui-même, ou à déclarer par un acte solennel qu'il ne connoissoit rien au-dessus de lui ; car le culte public n'est que la déclaration de la croyance publique ; et quand un peuple ne croit plus rien, son culte est une déclaration publique d'athéisme ou d'incrédulité.

Mais considérons le progrès, et, pour ainsi parler, la filiation logique des événements. On a proclamé la souveraineté de l'homme, et ses droits, tous renfermés dans ce mot, sont devenus l'unique dogme politique et reli-

[1] *Lettre de d'Alembert à Voltaire*, du 13 décembre 1764.

gieux : alors nécessairement on ne voit dans l'antique Religion de l'État, dans son symbole et dans son culte, qu'un sacrilége attentat contre la raison de l'homme. Dieu est traité en usurpateur; et quiconque se déclare pour lui, prenant parti dans la guerre qui existe entre Dieu et l'homme, et où il ne s'agit de rien moins que de l'empire, se rend à la fois coupable du crime de lèse-majesté divine, en niant l'indépendance absolue ou la divinité de la raison, et du crime de lèse-majesté humaine, en attaquant la souveraineté de l'homme. Comme impie et comme rebelle il doit donc être mis à mort *. Tout ce qui appartenoit à la Religion proscrite, ses ministres, ses biens, les institutions, les usages, les noms même qu'elle avoit consacrés, en un mot, tout ce qui rappelle le Dieu ennemi, doit périr, tout, et jusqu'à ses temples, et jusqu'à ses images; comme au retour du légitime monarque on brise la statue d'un tyran. Aussi, dans la chaleur de cette guerre prodigieuse de l'homme contre Dieu, fut-il question de détruire les livres même où les droits du Souverain Être sont exposés et défendus. Ce n'étoit encore qu'une conséquence juste des maximes en règne, et la

* Je dis être mis à mort comme impie; car qui nie Dieu est puni de mort, ou éternellement séparé de la société de Dieu, qui est la vie, parce qu'il est la vérité; *Ego sum veritas et vita*. (Joan., XIV, 6.) Ce terrible châtiment est un rapport nécessaire, ou une loi immuable de la justice; et c'est parce que cette loi révélée à l'homme est éminemment conforme à sa raison, que, dès qu'il se met à la place de Dieu, il sépare à jamais de sa société, ou punit de mort quiconque refuse de le reconnoître pour Dieu; et cela s'est vu dans les anciens empires d'Orient, et à Rome sous les empereurs, comme en France sous le règne de l'athéisme. Mais Dieu, être éternel, ne punit ses sujets rebelles que lorsqu'ils sont entrés dans la société éternelle, et il attend le repentir jusque-là; tandis que l'homme, être d'un jour, n'attend pas même jusqu'au soir, que peut-être il ne verra pas, et se hâte de donner la mort, avant que lui-même il la reçoive.

seule impossibilité d'une destruction complète empêcha le fanatisme philosophique de donner à l'Europe le même spectacle qu'avoit autrefois donné en Égypte le fanatisme musulman.

Le monde avoit vu le scandale de l'apothéose individuelle de l'homme : mais ces dieux innombrables que créoit la flatterie, ou la superstition, n'étoient, pour les païens, que des hommes devenus plus parfaits en devenant immortels ; et la tradition conservoit toujours la croyance d'un Dieu suprême infiniment élevé au-dessus de ces divinités subalternes. Chose bien différente, ce fut l'homme abstrait, ou l'humanité conçue sous sa notion propre, que divinisa la philosophie, en excluant tout être supérieur. L'homme s'adora comme homme, et, trouvant dans son orgueil et dans ses convoitises le caractère de l'infini, il les choisit naturellement pour l'objet direct de son culte. Il adora son orgueil sous le nom de raison, et l'adora sous l'emblème de la volupté, parce que la volupté, ou l'indépendance effrénée des appétits, n'est, si l'on me permet cette expression, que l'orgueil des sens, de même que l'orgueil est la volupté de l'intelligence. Et comme il n'est aucun vice ni aucun crime qui ne sorte nécessairement de ces deux passions mères, quand l'homme ne reconnoît plus d'autre autorité, d'autre loi, d'autre Dieu que sa raison, pour la représenter dignement, il fallut chercher tous les vices et tous les crimes personnifiés dans le même être vivant, et cet affreux simulacre, on le trouva dans les antres de la prostitution. Et quelle plus parfaite image en effet de l'erreur absolue qui détruit toute vérité, que le désordre profond qui détruit toute vertu, et l'homme, et la famille, et la société ? Leçon à jamais mémorable ? La raison humaine, dont les bienfaits, annoncés d'avance avec tant de faste, devoient transformer la terre en un séjour de paix et de félicité,

cette puissante raison règne enfin ; on proclame sa divinité, et ses autels sont des ruines, ses hymnes des chants de proscription, ses prêtres des bourreaux, son culte est la mort, et le néant l'espérance de ses adorateurs.

Il y a dans les doctrines une vertu cachée, une force secrète, ou pernicieuse ou bienfaisante, qui ne s'aperçoit que par ses effets ; et cela seul prouveroit que l'homme n'est pas fait pour choisir ses croyances, mais pour les recevoir de celui qui ne peut ni se tromper, ni vouloir le tromper; car, si le jugement de la raison seule en décidoit, presque toujours abusé par de fausses apparences, ou par les sophismes de son esprit, l'homme périroit mille fois, victime de ses vains raisonnements, avant d'avoir découvert les vérités appropriées à sa nature et nécessaires à sa conservation, puisqu'elles l'étonnent et le confondent, lors même qu'il les connoît avec certitude, et les croit avec une pleine foi. Profond sujet de méditation à qui sait réfléchir : l'instrument d'un supplice atroce, la croix, élevée au milieu des peuples, arrête l'effusion du sang, inspire à l'homme une douceur céleste. On renverse la croix, on présente à sa place, à l'adoration publique, un symbole de volupté, le sang aussitôt coule à grands flots, une fureur inconnue s'empare des cœurs, et les premiers sacrifices offerts à l'obscène idole sont des hécatombes de figures humaines.

Il y a des vérités et des erreurs à la fois religieuses et politiques, parce que la Religion et la société ont le même principe, qui est Dieu, et le même terme, qui est l'homme. Ainsi, une erreur fondamentale en Religion est aussi une erreur fondamentale en politique, et réciproquement. Si donc il existoit une erreur destructive du pouvoir dans la société religieuse, cette erreur, la plus générale qu'on puisse imaginer, devroit être également destructive du pouvoir dans la société politique ; et c'est en effet ce que

démontre sans réplique l'histoire de la révolution françoise. En vertu de sa souveraineté, l'homme se soulève contre Dieu, se déclare *libre* et *égal* à lui : en vertu du même droit, le sujet se soulève contre le pouvoir, et se déclare *libre* et *égal* à lui. Au nom de la *liberté*, on renverse la constitution, les lois, toutes les institutions politiques et religieuses ; au nom de l'*égalité*, on abolit toute hiérarchie, toute distinction religieuse et politique. Clergé, noblesse, magistrature, législation, religion, tout tombe ensemble, et il fut un moment où tout l'ordre social se trouva concentré dans un seul homme. Pendant que cet homme-pouvoir, médiateur entre Dieu et l'homme dans la société politique, comme l'Homme-Dieu est médiateur entre Dieu et l'homme dans la société religieuse ; pendant, dis-je, que cet homme exista, rien n'étoit désespéré, et l'ordre, pour ainsi dire, retiré en lui, pouvoit plus tard en sortir, et reparoître au dehors, par un seul acte de sa puissante volonté. On le savoit, et sa mort, résolue de ce moment, fut comme la dernière ruine qui devoit consommer et éterniser toutes les autres. Depuis le déicide des Juifs, jamais crime plus énorme n'avoit été commis ; car le meurtre même de l'innocence ne peut pas y être comparé. Quand Louis monta sur l'échafaud, ce ne fut pas seulement un mortel vertueux qui succomba sous la rage de quelques scélérats ; ce fut le pouvoir lui-même, vivante image de la Divinité dont il émane, ce fut le principe de l'ordre et de l'existence politique, ce fut la société entière qui périt.

Et certes on n'en put pas douter lorsqu'on vit placer le droit de révolte au nombre des lois fondamentales de l'État, et consacrer l'*insurrection* comme *le plus saint des devoirs*. Jamais, dans le cours des âges précédents, aucun peuple n'étoit parvenu jusqu'à ce prodigieux excès de délire, de protester, en tête de sa constitution, contre toute

espèce de gouvernement : cette absurdité incompréhensible devoit être réservée au siècle de la raison.

Alors, sur les débris de l'autel et du trône, sur les ossements du prêtre et du souverain, commença le règne de la force, le règne de la haine et de la terreur : effroyable accomplissement de cette prophétie : « Un peuple entier « se ruera, homme contre homme, voisin contre voisin, et, « avec un grand tumulte, l'enfant se lèvera contre le vieil- « lard, la populace contre les grands ; parce qu'ils ont « opposé leur langue et leurs inventions contre Dieu [1]. » Pour peindre cette scène épouvantable de désordres et de forfaits, de dissolution et de carnage, cette orgie de doctrines, ce choc confus de tous les intérêts et de toutes les passions, ce mélange de proscription et de fêtes impures, ces cris de blasphèmes, ces chants sinistres, ce bruit sourd et continu du marteau qui démolit, de la hache qui frappe les victimes, ces détonations terribles et ces rugissements de joie, lugubre annonce d'un vaste massacre, ces cités veuves, ces rivières encombrées de cadavres, ces temples et ces villes en cendre, et le meurtre, et la volupté, et les pleurs, et le sang ; il faudroit emprunter à l'enfer sa langue, comme quelques monstres lui empruntèrent ses fureurs.

« Si le monde, avoit dit Voltaire, étoit gouverné par des « athées, il vaudroit autant être sous l'empire immédiat de « ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre « leurs victimes [2]. » Des athées gouvernèrent la France, et dans l'espace de quelques mois ils y accumulèrent plus de ruines qu'une armée de Tartares n'en auroit pu laisser

[1] Et irruet populus, vir ad virum, et unusquisque ad proximum suum : tumultuabitur puer contra senem, et ignobilis contra nobilem... quia lingua eorum et adinventiones eorum contra Dominum. *Isa.*, c. III. v. 5, 8.

[2] *Homél. sur l'Athéisme.*

en Europe après dix années d'invasion. Jamais, depuis l'origine du monde, une telle puissance de destruction n'avoit été donnée à l'homme. Dans les révolutions ordinaires, le pouvoir se déplace, mais descend peu. Il n'en fut pas ainsi quand l'athéisme triompha. Comme s'il eût fallu que, sous l'empire exclusif de l'homme, tout portât un caractère particulier d'abjection, la force, fuyant les nobles et hautes parties du corps social, se précipita entre les mains de ses plus vils membres, et leur orgueil, que tout offensoit, n'épargna rien. Ils ne pardonnèrent ni à la naissance, parce qu'ils étoient sortis de la boue; ni aux richesses, parce qu'ils les avoient longtemps enviées; ni aux talents, parce que la nature les leur avoit tous refusés; ni à la science, parce qu'ils se sentoient profondément ignorants; ni à la vertu, parce qu'ils étoient couverts de crimes; ni enfin au crime même, lorsqu'il annonça quelque espèce de supériorité. Entreprendre de tout ramener à leur niveau, c'étoit s'engager à tout anéantir. Aussi dès lors gouverner, ce fut proscrire, confisquer, et proscrire encore. On organisa la mort dans chaque bourgade; et, achevant avec des décrets ce qu'on avoit commencé avec des poignards, on voua des classes entières de citoyens à l'extermination; on ébranla par le divorce le fondement de la famille; on attaqua le principe même de la population, en accordant des encouragements publics au libertinage *.

Cependant la haine de l'ordre, trop à l'étroit sur ce vaste théâtre de destruction, franchit les frontières, et alla menacer sur leur trône tous les souverains de l'Europe.

* La sagesse des législateurs de 1793 jugea les filles publiques, ou, comme on les appeloit, les *filles-mères*, si utiles à l'État, qu'on proposa de leur assigner des pensions sur le trésor public. On voyoit sans doute en elles les *prêtresses de la Raison;* et, pour conserver la Divinité, on s'occupoit de doter son culte.

L'athéisme eut ses apôtres, et l'anarchie ses séides. La guerre redevenant ce qu'elle est chez les sauvages, on arrêta de ne faire aucun prisonnier. L'honneur du soldat frémit, et repoussa cet ordre barbare. Mais, hors des camps, l'enfance même ne put désarmer la rage, ni attendrir les bourreaux. Je me lasse de rappeler tant d'inexpiables horreurs. La France, couverte de débris, offroit l'image d'un immense cimetière, quand, chose étonnante! voilà qu'au milieu de ces ruines, les princes mêmes du désordre, saisis d'une terreur soudaine, reculent épouvantés, comme si le spectre du néant leur eût apparu. Sentant qu'une force irrésistible les entraîne eux-mêmes au tombeau, leur orgueil fléchit tout à coup. Vaincus d'effroi, ils proclament en hâte l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme ; et, debout sur le cadavre palpitant de la société, ils appellent à grands cris le Dieu qui seul peut la ranimer.

Je m'arrête ; qu'ajouterois-je à cet exemple éternellement mémorable? Le raisonnement, l'autorité, l'expérience s'accordent donc pour démontrer que la Divinité est le premier besoin des nations, la raison de leur existence, et que toute philosophie irréligieuse tend à détruire l'ordre social, le bonheur des peuples, et les peuples mêmes. Je prouverai maintenant que la Religion seule les conserve et les conduit au bonheur, en les établissant dans un état conforme à la nature de la société.

CHAPITRE IV

SUITE DU MÊME SUJET.

Écoutons d'abord la sagesse antique : « L'ignorance « du vrai Dieu est, pour les États, la plus grande des cala- « mités ; et qui renverse la Religion renverse le fondement « de toute société humaine [1]. C'est la vérité même, que, si « Dieu n'a pas présidé à l'établissement d'une cité, et « qu'elle n'ait eu qu'un commencement humain, elle ne « peut échapper aux plus grands maux. Il faut donc tâcher, « par tous les moyens imaginables, d'imiter le régime pri- « mitif ; et, nous confiant en ce qu'il y a d'immortel dans « l'homme, nous devons fonder les maisons, ainsi que les « États, en consacrant comme des lois les volontés de « l'Intelligence suprême. Que si un État est fondé sur le « vice, et gouverné par des gens qui foulent aux pieds la « justice, il ne lui reste aucun moyen de salut [2]. » — « Les villes et les nations les plus attachées au culte divin « ont toujours été les plus durables et les plus sages ;

[1] Plat. *De Leg.*, lib. X.

[2] *Ibid.*, t. VIII, édit. Bip., p. 180, 181.

« comme les siècles les plus religieux ont toujours été les « plus distingués par le génie [1]. »

Ces maximes d'une haute raison appartiennent spécialement à l'école de Socrate, la moins corrompue des anciennes écoles de philosophie, parce qu'on y avoit mieux conservé, et en plus grand nombre, les traditions primitives.

Les philosophes mêmes, qui, de nos jours, se sont fait une triste gloire de combattre la Religion, n'en ont pas moins, pour la plupart, reconnu la nécessité, au risque de passer, avec trop de justice, pour de mauvais citoyens et des hommes pervers, en s'efforçant de détruire une institution souverainement utile et même indispensable, de leur aveu. « Cherchez, dit Hume, un peuple sans Religion ; « si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère pas beau- « coup des bêtes brutes [2]. »

Et Voltaire : « Les hommes ont toujours eu besoin d'un « frein ; et, dans tous les lieux où il existe une société, la « Religion est nécessaire ; les lois sont un frein pour les « crimes publics, et la Religion en est un pour les crimes « secrets [3]. »

J'ai déjà cité ce mot de Rousseau : « Jamais État ne fut « fondé que la Religion ne lui servît de base [4]. » La raison de cet homme et son cœur l'entraînoient vers le Christianisme, que son seul orgueil repoussoit, et il s'irritoit contre la Religion, par les mêmes motifs qui lui inspiroient pour la société civile cette profonde haine qu'on remarque dans ses écrits. Mais sitôt que ses passions se calment, la vérité reprend son empire sur son esprit. C'est ainsi que, dans l'*Émile*, il s'étend avec complaisance sur les heureux ef-

[1] Xénophon. *Mémor. Socrat.*, I, IV, 16.
[2] *Hist. Nat. de la Rel.*, p. 133.
[3] Voltaire, *sur la Tolérance*.
[4] *Contrat social*, liv. IV, ch. VIII.

fets de la Religion dans la société. Le passage est si frappant que je ne craindrai point de le transcrire en entier, quoique assez long, d'autant qu'il est de mon dessein de m'appuyer le plus possible sur les concessions des adversaires.

« Un des sophismes les plus familiers au parti philosophique est d'opposer un peuple supposé de bons philosophes à un peuple de mauvais chrétiens ; comme si un peuple de vrais philosophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais chrétiens. Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre ; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuples, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans Religion, comme les nôtres abusent de la Religion sans philosophie ; et cela me paroît changer beaucoup l'état de la question *.

« Bayle a très-bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme, et cela est incontestable ** ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte, qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique,

* Il y a de plus cette différence essentielle, que la philosophie a une tendance directe au désordre, et y conduit, par son effet propre, quiconque raisonne et est conséquent ; tandis qu'au contraire la Religion a une tendance directe à la vertu, de sorte qu'on ne peut être à la fois vicieux et croyant sans contradiction : et de là vient que le vice mène à l'incrédulité.

** L'athéisme lui-même s'est chargé naguère en France de réfuter les prétendues *preuves* de Bayle, preuves *incontestables*, au jugement de Rousseau ; et peu de gens seront, je crois, tentés aujourd'hui d'en désirer, au même prix, une nouvelle réfutation.

attache à la vie, efféмine, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, et sape ainsi à petit bruit les vrais fondements de toute société; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

« Si l'athéisme ne fait pas verser le sang des hommes *, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien ; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes, mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'État sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même.

« Ainsi le fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres ; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement ; et c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie, à son aise et sur le trône, commanderoit bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, et si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main **.

* Il l'a fait verser, et par torrents, *cela est incontestable*.

** Ce qui sur cela *restoit à savoir*, au temps de Jean-Jacques, est su maintenant; et rien, en fait d'expérience, ne manque à notre instruction.

« Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien que la Religion ne le fasse encore mieux, et la Religion en fait beaucoup que la philosophie ne sauroit faire.

« Par la pratique, c'est autre chose; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa Religion, quand il en a une; cela est vrai * : la plupart n'en ont guère, et ne suivent point du tout celle qu'ils ont; cela est encore vrai ** : mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, et il est indubitable que des motifs de Religion les empêchent souvent de mal faire, et obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs........ Tous les crimes qui se font dans le clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la Religion soit inutile; mais que très-peu de gens ont de la Religion.

« Nos gouvernements modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, et leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. La Religion, mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres, car, partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée : les cruautés des Athéniens, des Égyptiens, des empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Évangile! Que de restitutions, de réparations, la confession ne fait-elle pas faire chez les catholiques? Chez nous, combien les approches des temps de communion n'opèrent-elles pas de réconciliations et d'aumônes? Combien le ju-

* En un sens, oui : car il est vrai qu'aucun homme n'est absolument parfait; mais à cette restriction près, il me semble que Fénelon, Vincent de Paul, suivoient assez bien leur Religion.

** L'auteur va dire le contraire un peu plus bas.

bilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides? Que de misères ne prévenoit-il pas? La fraternité légale unissoit toute la nation ; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit pas non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont, par principe de Religion, hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

« Les mahométans disent, selon Chardin, qu'après « l'examen qui suivra la résurrection universelle, tous les « corps iront passer un pont appelé *Poul-Serrho*, qui est « jeté sur le feu éternel, pont qu'on peut appeler, disent- « ils, le troisième et dernier examen, et vrai jugement fi- « nal, parce que c'est là où se fera la séparation des bons « d'avec les méchants.

« Les Persans, poursuit Chardin, sont fort infatués de « ce pont, et lorsque quelqu'un souffre une injure dont, « par aucune voie, ni dans aucun temps, il ne peut avoir « raison, sa dernière consolation est de dire : *Eh bien!* « *par le Dieu vivant, tu me le payeras au double au dernier* « *jour ; tu ne passeras point le* Poul-Serrho, *que tu ne me* « *satisfasses auparavant : je m'attacherai au bord de ta* « *veste, et je me jetterai à tes jambes*. J'ai vu beaucoup de « gens éminents, et de toutes sortes de professions, qui, « appréhendant qu'on ne criât ainsi *haro* sur eux au pas- « sage de ce pont redoutable, sollicitoient ceux qui se « plaignoient d'eux de leur pardonner : cela m'est arrivé « cent fois à moi-même. Des gens de qualité qui m'avoient « fait faire, par importunité, des démarches autrement « que je n'eusse voulu, m'abordoient au bout de quelque « temps qu'ils pensoient que le chagrin en étoit passé, et « me disoient : *Je te prie, halal bechon antchisra*, c'est-à- « dire *rends-moi cette affaire licite ou juste*. Quelques-uns « même m'ont fait des présents et rendu des services, « afin que je leur pardonnasse, en déclarant que je le fai-

« sois de bon cœur; de quoi la cause n'est autre que cette « créance qu'on ne passera point le pont de l'enfer qu'on « n'ait rendu le dernier quatrin à ceux qu'on a op- « pressés [1]. »

« Croirai-je que l'idée de ce pont, qui répare tant d'iniquités, n'en prévient jamais? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho,* ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise et les délivreroit du soin d'apaiser ces malheureux? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible; elle ne seroit donc pas la vérité.

« Philosophes, tes lois morales sont fort belles, mais montre-m'en, de grâce, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, et dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho* [2]. »

Pour peu qu'on attache de prix à la paix, à la sécurité publique, à la douceur et à la stabilité du gouvernement, aux bonnes mœurs, à la vertu, on ne peut donc contester l'importance de la Religion. Mais je veux faire sentir encore plus vivement cette importance, dont on n'auroit qu'une trop basse et trop imparfaite idée, si, n'envisageant la Religion que dans ses bienfaits en quelque sorte secondaires, on ne la concevoit pas, en outre, en remontant jusqu'à la cause première de tant d'heureux effets, comme l'unique et nécessaire fondement de tout ordre social.

L'ordre, selon sa notion la plus étendue, est l'ensemble des rapports qui dérivent de la nature des êtres; et ces rapports sont des vérités, puisqu'ils existent indépendamment des pensées de l'esprit qui les considère. Toute vérité découle de Dieu, parce qu'il *est celui qui est*, c'est-à-

[1] *Voyages de Chardin*, t. VII, p. 50.
[2] *Émile*, t. III, p. 198, 202.

dire, l'Être par excellence, sans restriction et sans bornes, ou la vérité infinie ; et quand il s'est résolu à produire, la création tout entière n'a été qu'une magnifique manifestation d'une partie des vérités que renferme l'Être divin. Ces vérités étant liées entre elles par des rapports nécessaires dans la pensée de Dieu, sa volonté, en les réalisant au dehors, a, par le même acte, réalisé ces rapports immuables qui constituent l'ordre. Établi par la volonté de l'intelligence suprême, ou le pouvoir souverain du Créateur, le même pouvoir le maintient, en continuant de créer à chaque instant les êtres, ou de manifester quelques-unes des vérités éternellement existantes en Dieu, et leurs rapports également éternels : et un ordre parfait régneroit dans l'univers, si la volonté non intelligente des êtres libres ne le troubloit trop souvent par un aveugle abus d'une force aveugle, qui, employée à réaliser l'erreur, ou *ce qui n'est pas*, tend par cela même à détruire *ce qui est*, ou à manifester le néant.

Le pouvoir, ou la volonté de l'intelligence suprême, est donc le moyen général de l'ordre, de même que la force, dirigée par des volontés libres non intelligentes *, est le

* Élevez un mur hors de son aplomb, il tombe, parce qu'il y a défaut de vérité dans les lois de sa construction, ou défaut d'intelligence dans l'architecte. Il en est de même de la société. L'homme bouleverseroit l'univers, s'il pouvoit le soumettre à son action, parce qu'il ne connoît qu'imparfaitement les lois qui maintiennent l'ordre dans le monde physique ; et quand il ignore ou méconnoît les lois qui maintiennent l'ordre dans le monde moral, quand il s'ignore ou se méconnoît lui-même, sa force tend à détruire, parce qu'elle tend à placer les êtres dans de faux rapports, ou des rapports contraires à leur nature. Il veut ce que l'*Intelligence* ne sauroit vouloir, c'est-à-dire, des choses impossibles, absurdes, contradictoires. Désirer le bien-être est un sentiment naturel à tous les hommes ; mais tous les hommes ne voient pas également en quoi consiste leur bien-être. Celui qui le cherche dans le désordre manque de lumières. Avec un esprit plus éclairé, il com-

moyen général du désordre : et la société humaine, composée d'êtres libres sujets à l'erreur, est partagée entre ces deux puissances, dont l'une tend à détruire ce que l'autre tend à conserver.

Or, par un renversement d'idées inouï, la philosophie s'efforce de fonder la société sur le principe même du désordre. Refusant de reconnoître d'autre intelligence que la raison de l'homme, elle ne peut constituer d'autre pouvoir que la force : et le genre humain, soumis à cette puissance destructive, périroit, si la Religion n'accouroit à son secours.

« La Religion, dit excellemment M. de Bonald, met l'or- « dre dans la société, parce que seule elle donne la raison « du pouvoir et des devoirs [1]. »

Qu'est-ce en effet que le pouvoir dans la société sinon le droit de commander, lequel emporte le devoir d'obéir. Mais qui commande est au-dessus de qui obéit, tellement au-dessus, qu'on n'imagine point de supériorité plus grande ; car elle n'implique pas une simple différence de nature. L'ange, par sa nature, est au-dessus de l'homme ; cependant l'homme ne doit rigoureusement rien à l'ange. Qu'un ange revête une forme sensible, et descende sur la terre, où sera la raison de lui obéir ? Je n'aperçois aucun droit d'un côté, ni de l'autre aucun devoir. Tout être créé est dans une indépendance naturelle de tout autre être créé ; et si le plus élevé des esprits célestes venoit, de son seul mouvement, et sans autre titre que sa volonté, dicter des

prendroit que, hors de l'ordre, il ne sauroit exister de bonheur, puisqu'il n'y a pas même de vie. Le désordre est donc produit par *des volontés libres non intelligentes*. L'Être souverainement intelligent est essentiellement bon, heureux, parfait, et la perfection des créatures libres, aussi bien que leur félicité, consiste à conformer leurs volontés aux siennes.

[1] *Le Divorce considéré au XIXe siècle*. Disc. prél., p. 42.

lois à l'homme, et l'asservir à sa domination, je ne verrois en lui qu'un tyran, et dans ses sujets que des esclaves. Qu'est-ce donc quand l'homme lui-même s'arroge l'empire sur l'homme, son égal en droit, et souvent son supérieur en raison, en lumières, en vertus? Est-il une prétention plus inique, plus insolente, une servitude plus ignominieuse? Certes, je n'hésite point à le dire avec Rousseau : « Il faut une longue altération de sentiments et « d'idées, pour qu'on puisse se résoudre à prendre son « semblable pour maître [1]. » Et cependant Rousseau lui-même est contraint, pour constituer philosophiquement la société, d'imposer à l'homme le joug de l'homme, et de le soumettre à l'empire de la force aveugle et brutale. On ne doit pas s'étonner que, sur ce résultat de ses principes, la société civile lui ait paru contraire à la nature *. Confondant l'indépendance avec la liberté, l'absence de tout pouvoir et de tout devoir, c'est-à-dire, de tout ordre, devoit être à ses yeux l'état le plus parfait, ou l'état naturel de l'homme. Mais l'ordre, et le pouvoir qui le maintient, ayant une rélation nécessaire à l'intelligence, Jean-Jacques en vint jusqu'à soutenir que *l'homme qui pense est un animal dépravé*, conséquence rigoureusement juste de l'erreur sur laquelle repose son système. Ainsi l'orgueil proclame la souveraineté de l'homme, et, de ce moment, il faut que l'homme soit, ou le vil esclave de la force dans la société, ou l'esclave plus vil de ses appétits, et à peine l'égal des bêtes au fond des bois, leur commune demeure. En vérité, il est étrange qu'il se trouve des âmes assez basses pour se complaire dans l'abjection des doctrines

[1] *Contrat social*, liv. IV, ch. VIII.

* « Tout ce qui n'est point dans la nature a ses inconvénients, et la société civile plus que tout le reste. » *Contrat social*, liv. III, ch. XV.

philosophiques, ou des esprits assez foibles pour en être séduits. Mais, disoit Pascal, il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde, afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions et des sentiments les plus dénaturés.

Que de grandeur dans les pensées de la Religion, comparées à ces maximes avilissantes! Que sa doctrine est simple et profonde! Quelle lumière elle répand sur la société! et comme elle élève l'homme, sans flatter son orgueil! Elle ne lui dit point : Tu n'as d'autre maître que toi-même, car dès lors il seroit esclave de quiconque daigneroit l'asservir. Mais elle lui dit : « Le seul être « qui ait sur toi un pouvoir légitime et naturel est l'Être « infini qui t'a créé, qui te conserve, et dispose souve- « rainement de tes destinées. Ses volontés sont ton uni- « que loi et ton bonheur, comme ta liberté consiste à « les connoître et à t'y soumettre. Être libre, c'est tendre « à sa fin sans obstacle ; ta fin est la perfection : obéis « donc, et tu seras libre. Tu te maintiendras dans tes « vrais rapports ; ta raison ne dépendra que de l'intelli- « gence suprême, et ta volonté que des lois immuables « auxquelles le Tout-Puissant lui-même est soumis. »

On a beau parler avec emphase d'indépendance, de souveraineté, cette orgueilleuse fiction de souveraineté humaine n'est que le voile qui recouvre une servitude irremédiable. Dès que la philosophie veut établir la simple apparence de l'ordre, il faut aussitôt que l'homme obéisse, et à qui? à son semblable ; il faut qu'il plie, qu'il rampe sous la volonté de son égal : et, tout au contraire, l'homme est si grand, que Dieu seul a droit de lui commander : noble vassal qui ne relève que de l'Éternel ! Que l'homme donc comprenne ce qu'il est ; et si, maîtrisé par les passions, il se sent trop foible encore pour s'élever jusqu'à une pleine obéissance aux lois émanées du pouvoir su-

prême qui régit les êtres créés, qu'il conçoive du moins que cette obéissance, le plus précieux et le plus beau de ses droits, constitue seule la vraie liberté, et qu'il aspire au moment de sa délivrance.

Un écrivain célèbre, qui ne connoissoit pas mieux le Christianisme que la société, a osé dire que *les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves* [1]. Il est vrai que le même écrivain a cru que les anciens Grecs et les Romains étoient libres. Il n'a pas vu que la liberté, indépendante de la forme des gouvernements, est uniquement relative à la nature du pouvoir. Puisqu'il vouloit parler du Christianisme, que ne consultoit-il au moins l'Évangile, *loi parfaite de liberté* [2], comme l'appelle un apôtre? Il y auroit lu ces paroles, qui confondirent d'admiration quiconque en sait pénétrer la profondeur : *La vérité vous affranchira* [3] : *Le Christ nous a délivrés* [4] : *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté* [5]. En effet, comme je l'ai montré, quand Jésus-Christ apparut au monde, l'homme partout étoit esclave de l'homme. Il falloit, pour être affranchi de ce dur esclavage, qu'il entendît cette haute vérité, qui fut, en tous sens, pour la société, *la bonne nouvelle du salut* : *Tout pouvoir vient de Dieu* [6]. S'identifiant dès lors avec l'autorité de Dieu même, le pouvoir, établi sur une base inébranlable, inspira le respect et l'amour. L'homme put obéir sans cesser d'être libre, ou plutôt il fut libre parce qu'il obéit. Et c'est bien ainsi que les chrétiens le conçurent dès l'origine comme on le voit dans Tertullien. Sur leur refus d'adorer les images

[1] *Contrat social*, liv. IV, ch. VIII.
[2] *Ep. Jacob. I*, 25.
[3] Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos. *Joan.*, VIII, 32.
[4] Christus nos liberavit. *Ep. ad Galat.*, IV, 31.
[5] Ubi autem spiritus Domini, ibi libertas. *Ep. II ad Corinth.*, III, 17.
[6] Non est enim potestas nisi a Deo. *Ep. ad Rom.*, XIII, 1.

des empereurs, on les traitoit de rebelles et d'ennemis de César. Que répond leur apologiste? « Ce n'est point « parmi nous, mais dans vos propres rangs, qu'il faut « chercher les traîtres, ceux qui, prodiguant à l'empe- « reur les plus basses adulations de la servitude, our- « dissent en secret des complots contre lui, et n'assistent « aux solennités qu'on célèbre en son honneur que « pour profaner la joie publique par des vœux criminels, « et, en changeant dans leur cœur le nom du prince, « pour inaugurer l'espérance d'un autre règne [1]. Pour « nous, qu'on ne vit jamais dans aucune révolte, si néan- « moins l'on doute encore de notre soumission et de notre « religieux amour pour l'empereur, qu'on sache qu'il est « nécessaire que nous respections en lui le choix du Dieu « que nous adorons, et le souverain qu'il a constitué. « Quant à ce qu'on exige de nous, je consens à donner à « César le nom de Seigneur, pourvu qu'on ne me force « pas d'y attacher l'idée de Dieu. Car du reste je suis « libre. Je n'ai d'autre maître que le Dieu tout-puissant, « éternel, qui est aussi le maître de César [2]. »

De cette sublime idée du pouvoir, unique fondement de l'obligation morale, on voit sortir, avec tous les devoirs, l'ordre conservateur de la société. « L'autorité est alors « justifiée, l'obéissance ennoblie, et l'homme doit égale-

[1] Non ut gaudia publica celebrarent, sed ut vota propria jam edicerent in alienâ solemnitate, et exemplum atque imaginem spei suæ inaugurarent, nomen principis in corde mutantes. *Apologet. adv. Gentes*, cap xxxv

[2] Sed quid ego amplius de religione atque pietate christianâ in imperatorem, quem necesse est suspiciamus ut eum quem Dominus noster elegit? Et meritò dixerim, noster est magis Cæsar, a nostro Deo constitutus. — Dicam planè imperatorem Dominum : sed quando non cogor ut Dominum, Dei vice, dicam. Cæterum liber sum illi; Dominus enim meus unus est Deus omnipotens et æternus, idem qui et ipsius. *Apologet. adv. Gentes*, cap. xxxiii et xxxvii.

« ment craindre de commander, et s'honorer d'obéir[1]. » La justice désarme la force, et le noble empire de la conscience remplace la vile tyrannie des passions excitées par les intérêts. Que dis-je ? la Religion concentrant les intérêts particuliers dans l'intérêt commun, les fait concourir au maintien de l'ordre, en liant la vie future à la vie présente, et en détachant l'homme des biens passagers qu'il recherche avec tant d'ardeur. Elle substitue à la haine qu'engendrent les doctrines philosophiques un esprit général de bienveillance mutuelle et d'amour ; et c'est ici le caractère distinctif du Christianisme. Tout y respire l'amour de Dieu et des hommes ; l'amour est le fond de tous ses préceptes ; l'amour est le sommaire de la loi. Ne point aimer, c'est n'être pas chrétien ; c'est se bannir soi-même du royaume de Jésus-Christ, société d'amour, pour entrer dans la société de haine, dont l'ange d'orgueil est le monarque. Le chrétien n'obéit pas seulement au pouvoir ; il l'aime, parce qu'il vient de Dieu, et le représente dans la société ; et cet amour, qui remonte des sujets au pouvoir, redescend, en quelque sorte, sous la forme de tous les bienfaits, du pouvoir jusqu'aux sujets, et devient la plus sûre garantie de la stabilité des gouvernements et de la félicité des peuples. Unis par une puissante confiance, d'où naît, avec la sécurité, un dévouement mutuel, on peut justement leur appliquer ce mot profond de l'Évangile : *Votre foi vous a sauvés*[2].

Ainsi s'établit et se conserve, pour le bonheur des hommes et la tranquillité des États, le culte sacré du pouvoir, que, dans son langage énergique, Tertullien appelle *la Religion de seconde majesté*. Et le même principe, qui met l'ordre dans la société en constituant

[1] *Le Divorce, considéré au XIXe siècle*. Disc. prél., p. 94.

[2] Fides tua te salvum fecit. *Marc.*, x, 52.

le pouvoir social, met l'ordre dans la famille en constituant le pouvoir domestique. Ces deux pouvoirs, semblables, parce que la famille n'est qu'une petite société; inégaux, parce que la société est une grande famille, ou la réunion de toutes les familles particulières, ne sont l'un et l'autre que le pouvoir même de Dieu, *de qui toute paternité tire son nom* [1], suivant l'expression de saint Paul, c'est-à-dire, son autorité : car, sous la loi de la vérité et de l'ordre, rien n'est arbitraire, pas même les noms, parce qu'il faut qu'ils expriment de vrais ou de faux rapports; et pour l'observer en passant, voilà pourquoi le langage change avec les maximes, et se dénature avec les idées. De même donc que la puissance paternelle n'est que le pouvoir social dans la famille, le pouvoir social n'est que la puissance paternelle dans la société : et c'est ici la raison de l'immortalité du pouvoir, et tout ensemble de sa douceur, chez les peuples chrétiens.

Lier le pouvoir aux sujets, et les sujets entre eux, ce n'est que le commencement des bienfaits du Christianisme. L'esprit d'amour qu'il inspire ne s'arrête pas, qu'on me permette ce mot, à la frontière, comme l'exclusif et dur patriotisme des anciens. En ordonnant à l'homme d'aimer l'homme, Jésus-Christ ne distingue point le compatriote de l'étranger; il n'excepte pas même nos ennemis, ceux qui nous persécutent et nous maudissent : en sorte que, par une admirable universalité d'amour, sa doctrine ne tend pas moins à unir les peuples entre eux, que les membres d'une même société; ou plutôt, elle tend à former une seule société de tous les peu-

[1] Hujus rei gratiâ flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur. *Ep. ad Ephes.*, III, 14, 15.

ples. « Le monde, disoit, il y a seize cents ans, l'auteur « de l'*Apologétique aux Gentils*, le monde entier n'est « à nos yeux qu'une vaste république, patrie commune « du genre humain [1]. » Faut-il s'étonner que des maximes et des sentiments si étrangers aux païens aient tout changé, et le droit politique, et le droit de la guerre, et les lois, et les mœurs ?

Cette belle civilisation européenne, qui n'eut point de modèle dans l'antiquité, à qui en sommes-nous redevables, si ce n'est au Christianisme ? Cela souffre si peu de doute, que l'auteur de l'*Histoire philosophique des Établissements des Européens dans les deux Indes* en convient formellement, au moins pour les peuples du Nord [2]. Partout où s'introduit le Christianisme, il y produit les mêmes effets ; et aussitôt qu'il se retire, la barbarie le remplace. Il civilisa jadis une partie de l'Afrique et de l'Asie : quinze siècles après, il fit des hommes des anthropophages du Nouveau-Monde ; et par les merveilles qu'on le vit opérer au Paraguay, on peut juger de ce que seroit devenue l'Amérique entière sous son influence, si une fausse et cruelle politique n'avoit arraché à la Religion ces peuples enfants, qu'avec l'autorité du ciel et la douceur d'une mère elle conduisoit vers l'ordre, par la voie de la vérité. Tandis que la philosophie, armée de la science et de la force, et disposant en souveraine de vingt-cinq millions d'hommes et de leurs biens, dans un pays riche et fertile, n'a pu réaliser que l'anarchie, l'indigence et tous les maux, quelques pauvres prêtres, pénétrant, une croix de bois à la main, dans des contrées incultes, habitées par de féroces sauvages, y créèrent,

[1] Unam omnium rempublicam agnoscimus, mundum. *Apologet. adv. Gentes*, cap. XXXVIII.

[2] Tom. II, p. 258 et suiv. Édit. de 1783.

par le seul pouvoir de la vérité et de la vertu, une république si parfaite, que, dans ses rêves les plus brillants, l'imagination ne s'étoit jamais représenté rien de semblable. On eût cru voir quelques fortunés enfants d'Adam, échappés à la malédiction qui frappa sa race, jouir en paix de l'innocence et du bonheur qui la suit, dans les délicieux bosquets d'Éden. Dieu voulut qu'au moins une fois la Religion, agissant sur un peuple sans obstacle, le formât seule à l'état social, afin de montrer, par une grande et incontestable preuve, que dans ses dogmes et dans ses préceptes sont renfermées toutes les vérités réellement utiles à l'homme, et toute la félicité dont sa condition lui permet de jouir ici-bas.

Mais en considérant le Christianisme sur une scène plus vaste, quelle force de conservation ne donna-t-il pas aux gouvernements, dans les pays surtout où, comme en France, le principe religieux avoit acquis plus de vigueur et de perfection? Ce royaume, *fait par des évêques*, selon la remarque de Gibbon, a vécu quatorze siècles, sans que la forme de son gouvernement ait subi aucune altération essentielle ; et nous verrions encore ce gouvernement antique debout et florissant, si, pour l'abattre, on n'avoit commencé par lui ôter l'appui de la Religion, qui l'avoit si solidement affermi. Et certes on ne prétendra pas que, pendant cette longue suite de règnes, sous l'autorité tutélaire de ces soixante-seize rois, dont le sceptre pacifique protégea nos ancêtres, et les guida dans la route de la civilisation, les peuples aient eu à gémir des changements opérés dans l'ordre social, et qu'ils aient acquis le droit de dédaigner ce magnifique don du pouvoir divinement constitué, qu'ils tenoient du Christianisme.

J'ai cité plus haut ce que dit à ce sujet l'auteur d'*Émile :* le témoignage de Montesquieu n'est pas moins formel. « Pendant que les princes mahométans donnent sans cesse

« la mort et la reçoivent, la Religion, chez les chrétiens, « rend les princes moins timides, et par conséquent « moins cruels. Le prince compte sur les sujets, et les su- « jets sur le prince. Chose admirable! la Religion chré- « tienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de « l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

« C'est la Religion chrétienne qui, malgré la grandeur « de l'empire et le vice du climat, a empêché le despo- « tisme de s'établir en Éthiopie, et a porté au milieu de « l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois.....

« Que d'un côté l'on se mette devant les yeux les mas- « sacres continuels des rois et des chefs Grecs et Romains; « et de l'autre la destruction des peuples et des villes par « ces mêmes chefs; Thimur et Gengis-Kan, qui ont dévasté « l'Asie : et nous verrons que nous devons au Christia- « nisme, et dans le gouvernement, un certain droit poli- « tique, et dans la guerre, un certain droit des gens, que « la nature humaine ne sauroit assez reconnoître.

« C'est ce droit des gens qui fait que, parmi nous, la « victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses, « la vie, la liberté, les lois, les biens, et toujours la Reli- « gion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même [1]. »

La Religion chrétienne, qui ordonne à l'homme de voir des frères dans tous ses semblables, est naturellement incompatible avec l'esclavage; aussi a-t-elle fini par l'abolir partout où elle s'est établie *. Mais lorsque les intérêts, d'accord avec les doctrines, nourrissoient entre les peuples une implacable inimitié; lorsqu'on ne reconnoissoit d'autre droit de la guerre que le droit terrible d'extermination, ré-

[1] *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. III.

* « Plutarque nous dit, dans la *Vie de Numa*, que du temps de Sa- « turne, il n'y avoit ni maîtres ni esclaves. Dans nos climats, le Chris- « tianisme a ramené cet âge. » *Esprit des Lois*, liv. XV, ch. VII.

duire en esclavage, c'étoit faire grâce; en égorgeant, on croyoit n'être que juste, et la servitude étoit la miséricorde païenne : heureux encore les vaincus, quand l'avarice les protégeoit contre le glaive avec des chaînes!

Après une sanglante victoire remportée par Germanicus sur les Germains, quelques-uns de ces malheureux, montant au sommet des arbres, cherchoient dans leur feuillage un asile contre la fureur des Romains : *On se fit un jeu de les percer de flèches*, dit avec un horrible sang-froid le grave Tacite ; *admotis sagittariis per ludibrium figebantur* [1]. Le seul premier livre de ses Annales contient plusieurs traits non moins atroces, racontés avec la même indifférence. L'armée romaine, au milieu de la nuit, tombe à l'improviste sur les Marses, plongés dans un profond sommeil, à la suite d'une fête durant laquelle ils s'étoient livrés à toutes sortes d'excès. « César, continue l'historien, « partage en quatre corps les légions avides, afin d'étendre « plus loin la dévastation. Un espace de cinquante mille « pas fut ravagé par le fer et le feu : ni l'âge ni le sexe « n'inspira de pitié : on rasa jusqu'au sol les édifices sa- « crés et profanes, entre autres un temple nommé *Taufana*, « très-célèbre chez ces nations. Du côté des Romains, on « n'eut pas à regretter une seule goutte de sang, le soldat « frappant des ennemis à moitié endormis, désarmés, ou « errants au hasard [2]. » L'année suivante on reprend les armes, et Germanicus, dit encore Tacite, « conjuroit les « soldats de s'acharner au meurtre : Qu'avons-nous besoin « de captifs? On ne finira la guerre qu'en exterminant le « peuple entier jusqu'au dernier homme [3]. »

Ne l'oublions jamais, la philosophie antique, si abon-

[1] *Annal*, lib. II, cap. XVI.

[2] *Ibid.*, lib. I, cap. LI.

[3] Orabatque insisterent cædibus : nil opus captivis, solam internecionem gentis finem bello fore. *Ibid.*, lib. II, cap. XXI.

dante en stériles spéculations, ne songea même pas à élever la voix en faveur de l'humanité. On ne trouve point qu'aucun philosophe ait eu l'idée d'un autre droit des gens que celui qu'on vient de voir en action dans Tacite, ait réclamé l'abolition de l'esclavage, en ait formé le simple vœu. La sagesse humaine contemploit, sans en paroître émue ni étonnée, l'oppression de l'homme, insensible lui-même à sa dégradation, et stupidement enfoncé dans son avilissante misère. Chose merveilleuse, il falloit que la sagesse même de Dieu descendît sur la terre, je ne dis pas seulement pour délivrer le genre humain des calamités qui l'accabloient, mais pour lui donner l'espérance, pour lui inspirer le désir d'en être affranchi.

La guerre a été, de nos jours, un texte banal de déclamations philosophiques, et jamais il n'y eut plus de guerres et de plus destructives que dans le siècle où de niais philanthropes ont déclaré toutes les guerres injustes. Le Christianisme ne déclame point ; il exhorte à la paix. Il l'établit par ses maximes en ôtant les causes de discorde ; et lorsque le soin de leur conservation contraint les peuples de recourir aux armes, il fait de l'humanité la première loi des combats. La Religion pénètre jusque dans les camps pour en bannir la haine et l'inexorable cupidité, pour arrêter l'abus de la force, pour attendrir la victoire, et pour couvrir le foible de son inviolable protection *. Ne pou-

* L'histoire offre un exemple frappant de la différence qui existoit, sous ce rapport, entre les doctrines païennes et la doctrine évangélique, et nous apprend à bénir la Religion qui substitua, aux coutumes atroces consacrées par le droit de la guerre chez les Romains, un esprit de douceur, et, si je puis le dire, des délicatesses d'humanité aussi touchantes qu'elles avoient été inconnues jusque-là. « On avoit vu « Constantin, après ses premières victoires, livrer aux bêtes féroces « des chefs ennemis qu'il avoit faits prisonniers. Des panégyristes « païens célébrèrent avec emphase cette barbarie Ils se plaisoient à re-

vant retenir le glaive, elle en émousse la pointe, et verse encore du baume sur les blessures qu'il a faites.

Ce n'est pas que l'histoire des nations chrétiennes ne soit quelquefois souillée d'affreux traits de barbarie. Mais que gagneroit la philosophie à nous les opposer? Ils prouvent contre elle, et non contre nous ; car toujours ils furent l'effet, ou d'une erreur expressément condamnée par la Religion, ou du mépris de ses maximes, mépris qui n'est au fond, comme je le montrerai bientôt, qu'une véritable incrédulité. Certes, il seroit étrange qu'on demandât compte au Christianisme des forfaits qu'enfanta l'oubli de sa doctrine, et qu'on niât qu'il rend les hommes doux, miséricordieux, compatissants, parce qu'en cessant d'être chrétiens ils deviennent durs et cruels.

Remarquez en outre que les dévastations, les massacres, dont les annales des anciens offrent de si fréquents exemples, étoient de l'essence du droit de la guerre, tel qu'ils le concevoient ; tandis que, parmi nous, ces actes d'une souveraine rigueur sont une violation de ce même droit : aussi ne peut-on contester qu'ils ne soient, chez les peuples chrétiens, infiniment plus rares ; et la profonde horreur qu'ils inspirent prouve combien l'esprit général a changé.

La Religion chrétienne n'a pas opéré une révolution moins complète et moins heureuse dans la législation que

« tracer ce triomphe, dans lequel un empereur ajoutoit à la magnificence des jeux et au plaisir du peuple le carnage des ennemis dans « l'arène. Depuis que le Christianisme eut commencé à éclairer son « âme, un orateur rappela encore ces mêmes victoires sur les Francs ; « il ne parla point de leur supplice. Alors Constantin promettoit à ses « soldats une somme d'argent pour chaque ennemi qu'ils amèneroient « vivant. » *Des changements opérés dans toutes les parties de l'administration de l'Empire romain, sous les règnes de Dioclétien, de Constantin, et de leurs successeurs, jusqu'à Julien,* par J. Naudet, t. II, p. 54.

dans le droit politique et dans le droit des gens. La loi n'est plus l'expression de la volonté du plus fort ; elle n'a plus pour objet de protéger des intérêts particuliers, mais d'établir la justice, le suprême intérêt de tous ; et la justice n'étant que l'ordre voulu de Dieu, la loi, sous l'empire du Christianisme, est l'expression de la volonté du pouvoir, et dès lors on doit s'y soumettre comme à la volonté de Dieu même ; car *qui résiste au pouvoir*, *résiste à Dieu même* [1].

Ainsi toutes les vérités sociales découlent de cette première et grande vérité, que *tout pouvoir vient de Dieu ;* et le principe fondamental du droit politique est encore le principe fondamental de la législation. On obéit aux lois par la même raison qu'on obéit au pouvoir ; et la doctrine qui affermit et tempère le pouvoir affermit également l'autorité des lois, les adoucit et les perfectionne.

On n'admire pas assez la sagesse et la beauté des lois chrétiennes. Elles expriment si parfaitement les vrais rapports des êtres sociaux, que leur conformité même avec notre nature nous empêche d'en être frappés. Quand tout est ce qui doit être, on ne s'étonne que par réflexion. La simplicité de l'ordre en dérobe aux yeux la grandeur. L'esprit s'arrête en présence des gouvernements artificiels, comme les regards se fixent sur les ouvrages compliqués de l'art. La vue d'un être vivant ne produit aucune impression sur nous ; qu'on nous montre un automate, aussitôt nous voilà ravis d'admiration. Les législations antiques tendoient à opprimer le foible ; les nôtres ne laissent aucun genre de foiblesse sans protection, et nous n'en sommes point surpris, à cause du parfait accord de la conscience et de la loi. Cependant il est certain que la Religion seule a pu donner aux lois, et peut seule leur conserver

[1] Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. *Ep. ad Rom.*, XIII, 2.

ce noble et consolant caractère. Sitôt qu'on écarte son autorité, tout s'ébranle, tout se confond ; les vérités les plus claires deviennent problématiques, et l'ordre inflexible, immuable, est relégué dédaigneusement dans le domaine indéterminé des opinions. Quoi de plus évident que l'égalité naturelle des hommes ? Toutefois la raison, pendant plus de vingt siècles, a fondé la société sur l'esclavage d'une partie de ses membres, et ne s'est pas même douté qu'il fût possible d'abolir la servitude. L'humanité est redevable de ce grand bienfait au Christianisme : c'est lui seul, c'est Dieu qui a voulu que l'homme fût libre, et, pour le devenir, il a fallu qu'il eût foi dans la liberté. Le raisonnement, loin de l'affranchir, eût à jamais rivé ses fers, puisqu'en raisonnant sur l'ordre social Rousseau lui-même établit, dans un passage que j'ai rapporté, la nécessité de l'esclavage. S'il en jugeoit ainsi en France, dans le dix-huitième siècle de l'ère chrétienne, croit-on qu'à Rome, sous la république, le paganisme lui eût inspiré des opinions plus généreuses ?

Point de famille, point d'État : or la polygamie, et le divorce, qui est la pire espèce de polygamie, détruit la famille, opprime la mère, opprime l'enfant, introduit l'anarchie dans la société domestique. Cependant la Religion seule a proclamé l'indissolubilité du lien conjugal ; et même après avoir connu le principe, après en avoir observé longtemps les admirables effets, la raison, éclairée des lumières du Christianisme, mais récusant son autorité, a jugé qu'il étoit bon de transformer le mariage en un contrat temporaire, en une sorte de bail à ferme, révocable à volonté, sauf à partager les enfants, comme à l'expiration du *cheptel* on partage les animaux provenus pendant sa durée. Et remarquez qu'en même temps qu'on attribuoit à la femme le droit de répudier son chef, on accordoit aux sujets le droit de répudier le souverain, tant la connexion

qui existe entre le pouvoir politique et le pouvoir domestique est étroite.

Imagine-t-on un crime qui répugne davantage à la nature que le meurtre de l'enfant par le père, et une coutume plus barbare que l'exposition de ces innocentes petites créatures, condamnées par les passions à naître et à ne jamais vivre? Cependant les lois de presque tous les peuples anciens permettoient l'exposition et le meurtre des enfants, et c'est encore aujourd'hui un usage universel dans une grande partie du globe. Laissez la raison philosophique peser le pour et le contre, calculer les devoirs des parents, l'intérêt de l'État surchargé d'une embarrassante population, l'intérêt de l'enfant même à qui l'on épargne tant de souffrances, et peut-être de crimes, en abrégeant une vie après tout si peu regrettable ; je me trompe fort si la raison, fondée sur ces considérations et mille autres pareilles, ne va pas, pour peu que l'intérêt aiguise sa subtilité sophistique, jusqu'à voir dans ce meurtre l'exercice d'un droit légitime, et même un acte d'humanité. Et qu'on ne m'accuse pas de recourir à des suppositions odieuses et sans vraisemblance; car les raisonnements que tout à l'heure j'appliquois à l'enfance, des peuples entiers les ont appliqués à la vieillesse ; et au fond ils ne diffèrent pas de ceux par lesquels Rousseau essaye de justifier sa conduite cruelle envers les tristes fruits de son libertinage. Grâces éternelles soient rendues au Christianisme, qui, de l'enfant, être vil aux yeux de la politique, et trop souvent à charge à la cupidité, a fait un être sacré aux yeux de la Religion. Tel qui insulte cette Religion sainte lui doit peut-être la vie. Qui sait si, sans elle, des parents dénaturés ne l'eussent point, à sa naissance, précipité dans le courant d'un fleuve, comme le pratiquent les Indiens, ou ne l'eussent point, comme en Chine, exposé la nuit sur la voie publique, pour être dévoré des

animaux, ou enlevé le matin, dans le même tombereau, avec les boues et les immondices des rues ? Il faut l'apprendre à ceux qui se croient sages parce qu'ils méprisent, et profonds parce que les plus simples vérités n'arrivent pas jusqu'à eux ; le baptême sauve plus d'enfants chez les nations chrétiennes que la guerre ne détruit d'hommes. Cependant la philosophie ne verra dans le baptême qu'une superstition absurde, et vous l'entendrez se rire de cette sublime institution, qui, considérée sous un point de vue purement politique, seroit encore un inappréciable bienfait et un chef-d'œuvre d'humanité.

La douceur et l'équité de nos lois criminelles, leur sainte inflexibilité, les précautions infinies du législateur pour prévenir dans leur application des méprises, sont encore autant d'effets de l'esprit établi par le Christianisme. Lui seul a appris à l'homme à respecter l'homme : la philosophie, comme le paganisme, n'apprend qu'à le mépriser ; et c'est ce qui faisoit dire à Tertullien, reprochant aux persécuteurs des disciples de Jésus-Christ leur féroce dédain pour l'humanité : *O homme, être si grand, si tu savois te connoître* [1] ! L'homme alors se connoissoit en effet si peu, qu'il s'évaluoit à prix d'argent ; on l'achetoit, on le vendoit, comme un vil bétail ; et, pour abolir ce trafic infâme, il fallut que Dieu lui-même fût vendu trente deniers. Cette exécrable vente fut le traité de notre rachat *.

[1] Tu homo, tantum nomen, si intelligas te ! *Apologet. adv. Gentes*, cap. XLVIII.

* Lors de la conquête de l'Amérique par les Espagnols, la Religion, couvrant de son manteau les peuples vaincus, protégea de tout son pouvoir leur liberté. Les protestants, les philosophes même ont loué la conduite du clergé catholique en cette occasion (voyez Robertson, *Histoire de l'Amérique*, et M. de Humboldt). Lui seul, à cette mémorable époque, s'occupa des intérêts de l'humanité, et les défendit avec

Les lois païennes, non moins barbares que les mœurs, se jouoient de la vie des hommes avec une effrayante indifférence. S'il arrivoit à Rome qu'un citoyen fût assassiné, on mettoit à mort ses esclaves. Leur maître étoit-il accusé lui-même, on les torturoit. Que si la loi avoit oublié de prévoir quelque caprice du prince ou de la multitude, on y remédioit par un double crime, comme l'histoire le remarque à propos du meurtre de la fille de Séjan. Cela ressemble bien peu, il en faut convenir, aux sacrés devoirs que la Religion impose à nos rois. « Je jure, » c'est le serment qu'elle exige d'eux avant de répandre l'huile sainte sur leur front, « je jure de garder et faire garder justice « et miséricorde en tout jugement, afin que Dieu tout- « puissant et miséricordieux me fasse aussi miséricorde. » La sévère équité et la mansuétude chrétienne, le devoir

une courageuse persévérance contre l'avarice des conquérants. Et voyez, ici même, combien les faits s'accordent avec les principes établis dans ce chapitre et le précédent. Partout où la politique, guidée par l'intérêt particulier, agit seule, les malheureux indigènes, opprimés, enchaînés, furent détruits en très-peu de temps. Là, au contraire, où on les remit entre les mains de la Religion, ils lui durent ces deux grands biens, la civilisation et la liberté. Quant à l'esclavage des noirs, l'Église ne l'approuva jamais ; elle le toléra, parce que l'esclavage est plutôt opposé à l'esprit de la Religion chrétienne qu'interdit formellement par ses lois. Elle en préparoit peu à peu l'abolition dans nos colonies, en adoucissant le sort des esclaves, en les formant à l'état social, en cultivant avec soin, dans ces enfants tardifs, les facultés et les vertus dont le développement annonceroit pour eux l'âge de majorité. La Religion, non plus que la nature, ne fait rien brusquement. Elle amène de loin les changements désirables, et les opère par des voies douces et des degrés insensibles. Voilà la marche de la sagesse. La philosophie est venue tout à coup déranger cette marche : elle a proclamé à grand bruit la liberté des noirs, sans précautions, sans prévoyance, sans examiner si les hommes qu'elle affranchissoit subitement étoient capables d'être libres. Qu'en est-il résulté ? l'embrasement des colonies, le massacre des colons, une anarchie complète, et des guerres d'extermination.

et la raison du devoir, le précepte et sa sanction, tout est là.

Un des caractères de la Religion est de ne jamais raisonner avec les hommes. Elle dit aux sociétés, comme à chacun de leurs membres : *Faites cela, et vous vivrez*[1]. Rien de plus admirable que cette méthode ; mais elle ne convient qu'à Dieu. La Vérité suprême seule a le droit de prescrire avec autorité des croyances, et la souveraine Justice le droit d'imposer des lois qui obligent sans examen. Et comme les peuples ne vivent que de croyances, et que l'ordre ne se maintient qu'à l'aide des lois, il s'ensuit qu'aucune société ne peut subsister sans un pouvoir divin, sous lequel ploient tous les esprits et toutes les volontés. Réduit, pour unique moyen de conservation, à sa faculté de raisonner, l'homme périroit dans un temps très-court : il en est de même des nations. Le raisonnement s'égare et chancelle, dès que l'autorité cesse de le soutenir. Les passions alors en disposent, et lui prêtent leur force toute destructive. Que seroit-ce, par exemple, si l'on remettoit le droit de propriété à la merci de la raison ? Que ne diroit-elle point, que n'a-t-elle point dit, pour en montrer la nullité et l'injustice ? Philosophes, point de phrases, répondez nettement : A quel titre aimez-vous mieux posséder votre champ, et quelle garantie vous paroît plus sûre, ou la loi qui dit : « Tu ne désireras point la maison « de ton prochain, ni son champ, ni son bœuf, ni rien « qui lui appartienne[2] ; » ou les raisonnements de Raynal, de Diderot et de Rousseau, sur l'origine et le fondement de la propriété ?

Les bonnes mœurs achèvent l'ouvrage des bonnes lois. *Quid leges sine moribus vanæ proficiunt ?* disoient les

[1] Hoc fac et vives. *Luc*, x, 28.

[2] *Deuteron.*, c. v, 21.

païens mêmes. A quoi sert d'écrire l'ordre dans un code, si la Religion n'en grave l'amour dans les cœurs ? Les lois d'ailleurs se bornent à proscrire certains délits ; elles ne commandent aucune vertu. La Religion s'est réservé à elle seule cette sublime partie de la législation, qui règle tout dans l'homme, jusqu'à ses désirs les plus secrets et ses affections les plus fugitives. Que de crimes échappent à la justice humaine ! Que d'autres elle est contrainte de tolérer ! La Religion ne tolère aucun désordre : elle défend la pensée même du mal ; elle nous ordonne de tendre à une perfection infinie : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* [1]. Et, chose merveilleuse, en même temps qu'elle abat l'orgueil humain sous la hauteur de ses préceptes, et réprime tout sentiment de présomption dans le juste, en lui montrant sans cesse au-dessus de lui de nouvelles vertus à acquérir, elle relève la confiance du coupable, en ouvrant au repentir l'immense sein de la miséricorde divine. Au contraire de la philosophie, qui ravit à la vertu jusqu'à l'espérance, la Religion ôte le désespoir du crime même.

Où est l'homme sans entrailles que n'attendrit jamais la beauté de la morale évangélique ? Quelle pureté et quelle profondeur dans ses préceptes ! Quelle perfection dans ses conseils ! Quel touchant amour de l'humanité ! Quelle douceur aimable et quelle pénétrante onction dans la simplicité de ses maximes ! Comme elles vont droit à l'âme, et comme elles remuent toute la conscience ! On peut violer cette loi divine sans doute, mais en contester l'excellence, qui l'oseroit, à moins d'avoir perdu tout sentiment du bien ? La paix, la félicité, en sont les fruits. Elle unit, elle console, elle prévient ou répare les maux de la na-

[1] Estote ergo vos perfecti, sicut et pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.*, cap. v, 48.

ture et de la société. Le ciel descendroit sur la terre, si les hommes vouloient, en l'observant, consentir à leur bonheur.

Et voyez ce que fait le Christianisme pour les contraindre d'être heureux. Il ne présente point à leurs regards une abstraite image, un fantôme idéal de vertu, qu'ils admireroient peut-être, mais qu'ils ne se résoudroient jamais à imiter : il leur offre la vertu même, la perfection vivante, en la personne du Dieu-Homme ; et puis, ajoutant à ses préceptes une sanction d'une force infinie, il ouvre sous les pas du crime le ténébreux abîme de l'enfer, région désolée des douleurs et des supplices éternels, et montre à la vertu, dans les hauteurs des cieux, le prix immortel qui l'attend. Aucune récompense, aucun châtiment fini, ne seroit digne de la justice et de la bonté de Dieu, ni suffisant pour retenir l'homme dans l'ordre, puisque l'espérance même du souverain bien, et la crainte du souverain mal, sont encore souvent impuissantes contre les prestiges des sens et l'aveugle fougue des passions.

En ceci, donc, comme en tout le reste, l'immense supériorité du Christianisme sur la philosophie est incontestable. Dans la bouche de la philosophie, le mot de *devoir* est vide de sens ; je défie tous les philosophes ensemble d'en donner une définition intelligible. Mais quand ils y parviendroient, quand ils convaincroient la raison de la réalité de la vertu, que seroit cette vertu dépourvue de sanction, qu'un vain simulacre ; et où prendroient-ils des motifs déterminants assez forts pour m'engager à lui sacrifier tout, et jusqu'au bonheur ? J'écoute la Religion, et je la comprends lorsqu'elle me parle de peines et de récompenses éternelles ; je vois là un motif, un intérêt d'une conséquence infinie ; ma raison approuve, mon cœur est touché. Mais où est le ciel de la philosophie ? où est son enfer ? où est l'immortelle palme qu'elle réserve aux d

ciples de la vertu? Qu'elle la montre; alors peut-être j'essayerai de la mériter. Mais qu'elle ne prétende pas me séduire avec des chimères. Qu'est-ce que le mépris dont elle me menace, si j'obéis à mes penchants? Quel vrai bien me ravira-t-il? En quoi l'opinion d'autrui affectera-t-elle mon être? M'ôtera-t-elle la santé, les richesses, le sentiment du plaisir, l'indépendance? Le mépris n'est rien si je le méprise; et fussé-je assez foible pour en être ému, qui m'empêche de m'y soustraire, comme tant d'autres, en enveloppant mes jouissances du voile épais du mystère? Mais en les cachant aux autres hommes, je ne les cacherai point à moi-même; il faudra les acheter au prix du remords. Ceci est plus grave; voyons toutefois. Je veux que, dans les systèmes philosophiques, la conscience ne soit pas un préjugé, ou que ce préjugé, je n'aie pu le vaincre; toujours est-il certain que, placé entre un plaisir que je convoite et le remords que j'appréhende, le choix du crime ou de la vertu est une affaire de pure sensation. Si le désir l'emporte, je succombe; je résiste au contraire si la crainte est plus vive que le désir. Or, qu'on me nomme la passion qui, sans qu'on ait à redouter d'autre châtiment, sera contenue par la simple appréhension du regret d'avoir violé les lois abstraites de l'ordre.

Non, la philosophie ne peut imposer au vice que des freins impuissants, comme elle ne peut proposer que des prix chimériques à la vertu. Que me promet-elle? un nom dont je ne suis point assuré de jouir, un vain bruit de réputation, que le sage dédaigne et qui ne console pas d'une seule infortune de la vie. Encore, cette promesse, qui me la garantit? Qui me répond que la vertu n'attirera pas au contraire sur ma tête l'insulte, le mépris, la haine, la persécution? Serois-je le premier mortel qui eût recueilli ce triste fruit de sa fidélité à des devoirs pénibles? On m'offre alors pour compensation la joie qui accompagne

le bon témoignage de soi. Quelle dérision! La joie de la pauvreté, de la faim, de la soif, des maladies, des souffrances du corps et des douleurs de l'âme, la joie des prisons et des échafauds, la joie d'une misère sans espérance ! je ne sais que comparer à cette joie étrange, si ce n'est cette autre joie que doit, dit-on, nous faire éprouver la stérile contemplation de l'ordre, qui froisse et brise tous nos penchants sous ses lois inflexibles. Eh ! qu'importe la beauté d'une machine au malheureux qui est broyé entre ses rouages ?

Voilà pourtant les plus forts motifs qu'ait pu trouver la philosophie pour détourner les hommes du crime et pour les porter à la vertu. Ne sachant sur quel principe exiger d'eux le sacrifice de leur intérêt, sacrifice qui constitue proprement la vertu, elle s'est avisée de soutenir que la vertu n'est que cet intérêt même *. Cela seroit vrai, si la

* « Toutes les questions qui tiennent à la morale ont dans notre « propre cœur une solution toujours prête, que les passions nous em- « pêchent quelquefois de suivre, mais qu'elles ne détruisent jamais; « et la solution de toutes ces questions aboutit toujours, par plus ou « moins de branches, à un tronc commun, à notre intérêt bien en- « tendu, principe de toutes les obligations morales. » (D'Alembert, *Éclaircissement sur les Élém. de Philos.*, t. V *des Mélanges*, p. 6.) — J'admire qu'avec de l'esprit on puisse dire de si grandes sottises. Comment mon intérêt, qui n'est relatif qu'à moi, peut-il m'imposer des obligations envers les autres? Je ne crois pas qu'on ait jamais allié deux idées plus disparates. Autant vaudroit soutenir franchement, comme Diderot, que notre seul devoir est de nous rendre heureux : cela se comprend au moins. Mais, quoi qu'il en soit au fond de la maxime de d'Alembert, considérez-en les conséquences. D'abord, qui vous garantit que la généralité des hommes sauront toujours *bien entendre* leur intérêt, dans le sens où cet intérêt est celui de la société entière, et dépend de tous les rapports qui peuvent exister entre ses membres? Que de connoissances, que de lumières, que d'expérience, que de réflexions, quelle profondeur et quelle sagacité d'esprit ne faut-il pas pour embrasser tant d'objets divers, les examiner, les comparer, et en tirer, dans chaque circonstance, des règles de conduite appropriées à notre

pratique des devoirs nous rendoit toujours actuellement heureux. Alors les hommes, qui ne peuvent se tromper sur ce qu'ils sentent, seroient vertueux, par la même nécessité invincible qui les force de désirer leur bien-être. Mais il s'en faut bien qu'il en soit ainsi ; et la Religion, trop riche de vérités pour avoir jamais besoin du mensonge, ne craint point d'en avertir hautement ses disciples. « Si « nos espérances, dit saint Paul, sont renfermées dans « cette vie seule, nous sommes les plus misérables des « hommes [1]. »

position? La morale ne sera donc que pour les philosophes, tout au plus. En effet, puisque *notre intérêt bien entendu est le principe de toutes les obligations morales*, il ne sauroit exister d'obligations morales pour ceux qu'une cause quelconque met hors d'état de bien entendre leur intérêt. S'ils se trompent, c'est un malheur, et non pas un crime. Il y a plus, le fripon qui croit, en me volant, bien entendre son intérêt, loin de mériter qu'on le blâme, fait au contraire une action louable ; il remplit avec scrupule son devoir tel qu'il le connoît. Non, répondrez-vous : il s'abuse, et devroit mieux raisonner. Mais qui vous a dit qu'il le peut? Et puis, de quel droit prétendez-vous qu'en ce qui le concerne votre jugement l'emporte sur le sien? Comment lui prouverez-vous que vous entendez mieux que lui ses intérêts? Notre intérêt, qui n'est que notre bonheur, ne dépend-il pas de notre manière de penser et de sentir? Vous craignez l'infamie : il la brave. Vous lui montrez la potence : tous les voleurs sont-ils pendus? La probabilité de voler impunément est un des éléments de son calcul. Mais, en donnant un exemple funeste, il s'expose à ce qu'un jour on l'imite à ses dépens. Soit, c'est un risque qu'il court ; et pourquoi préféreroit-il la certitude de n'être jamais volé, ne possédant rien, au danger hypothétique de perdre une portion de ce qu'il auroit acquis par cette voie? Le pis aller pour lui est de revenir à l'état fâcheux où vous vouliez qu'il demeurât. Dans l'intervalle, il aura joui : et comme, à ne considérer que la vie présente, c'est son *intérêt bien entendu*, le vol, accompagné des précautions convenables, est évidemment, à son égard, une *obligation morale*.

[1] Si in hâc vitâ tantùm in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. *Ep. I, ad Cor.*, cap. xv, 19.

L'intérêt du chrétien est de gagner le ciel, quoi qu'il lui en coûte de travaux et de souffrances en cette vie : mais qui n'en attend point d'autre n'a qu'un intérêt, c'est de se rendre, n'importe à quel prix, heureux dans celle-ci. Or, quel étrange bonheur à proposer à l'homme, que de combattre incessamment ses désirs, ses inclinations, les besoins même de la nature? que de se sacrifier, en toute occasion, sans espoir de récompense, à la félicité d'autrui! Quoi, l'intérêt du pauvre est de manquer du nécessaire, lorsqu'il peut s'emparer d'une portion du superflu du riche? On le pendra s'il vole. J'entends : l'intérêt de vivre doit l'emporter sur l'intérêt d'apaiser sa faim. Donc, s'il étoit sûr d'éviter le supplice, le second intérêt, demeurant seul, détermineroit un devoir contraire. Otez le bourreau, la morale change; il est le père de toutes les vertus. Cependant, quoi qu'on fasse, ce puissant moraliste ne sauroit suffire à tout. La plupart des vices qui ruinent sourdement la société, ou qui en troublent l'harmonie, l'avarice, la cupidité, l'égoïsme, l'ingratitude, la dureté de cœur, l'envie, la haine, la calomnie, le libertinage, ne sont point de son domaine. Il ne garantira pas votre fille, votre femme de la séduction. Or, que dans l'ardeur d'une violente passion je sois maître de la satisfaire en secret, avec la certitude de n'être jamais découvert, direz-vous que mon intérêt me commande de repousser obstinément le plaisir qui s'offre à moi? Sera-ce encore mon intérêt qui me fera renoncer à mes habitudes, à mes commodités, à mes biens, à ma patrie, à ma famille, à tout ce que j'ai de plus cher, pour l'utilité de mes semblables, ou de l'État à qui j'appartiens? On n'a pas, que je sache, observé jusqu'ici que, dans ces cas divers, les vertus des incrédules, comparées à celles des chrétiens, eussent un caractère de supériorité assez frappant pour accréditer beaucoup le principe de l'intérêt personnel.

Comment trouver dans cet intérêt la raison du plus grand sacrifice que la société puisse demander à ses membres, et que l'homme puisse faire à l'homme, le sacrifice de l'existence même? Tous nos intérêts présents sont renfermés dans le suprême intérêt de la vie. Qui la donne ne se réserve rien, pas même l'espérance. Avant de prétendre à la vertu, dont ce sacrifice est le dernier degré, que la philosophie aille donc chercher dans le sein du néant un intérêt qui balance à lui seul tous les autres; qu'elle nous montre au fond du sépulcre, au milieu de cette froide poussière et de ces stériles ossements qui ne se ranimeront jamais, le prix qui doit payer le plus sublime des dévouements.

Des sophismes ne détruisent point la réalité des choses. On aura beau vouloir confondre les intérêts particuliers avec l'intérêt commun, il existera toujours entre eux une opposition invincible à tous les raisonnements. En mille circonstances, l'intérêt commun exigera que je languisse dans l'indigence, que j'use mes forces et ma santé dans des travaux pénibles, dont d'autres recueilleront le fruit; que j'étouffe mes désirs, mes penchants, mes affections; que je souffre enfin, et que je meure : et jusqu'à ce qu'on ait prouvé que la misère, la souffrance, la mort, sont en elles-mêmes des biens préférables aux richesses, aux plaisirs, à la vie, il sera faux, évidemment faux, que l'intérêt particulier, séparé de la crainte des châtiments et de l'espoir des récompenses futures, soit la règle du devoir et le fondement de la morale. S'il existoit une contrée où cette doctrine fût universellement reçue, la plus horrible confusion y tiendroit lieu de l'ordre, et il faudroit se hâter de fuir cette terre funeste, où le crime sans remords régneroit arrogamment sous le nom de vertu.

Voulez-vous diviser les hommes, exciter entre eux la haine, exalter l'égoïsme, la cupidité, toutes les passions,

mettez l'intérêt personnel en jeu. Voulez-vous au contraire unir les membres de la famille et de l'État, produire la douce concorde, la tendre humanité, faites que chacun, s'oubliant soi-même, se sente, pour ainsi dire, exister en autrui, et ne connoisse d'autre intérêt que l'intérêt de tous. Tel est l'esprit du Christianisme, et depuis qu'il y a des peuples, aucun n'a subsisté que par une participation plus ou moins abondante de cet esprit, et des vérités qui en sont le principe. Son extinction totale chez un peuple seroit l'entière extinction de la vie même de ce peuple, comme de son parfait développement résulte, pour les nations, la plus grande force de vie.

Tout sacrifier à soi est un penchant naturel à l'homme, parce que naturellement l'homme se préfère à tout. Le principe de l'intérêt particulier et le principe des devoirs sont donc essentiellement opposés, et l'être qui n'auroit d'autre règle des devoirs que son intérêt seroit essentiellement insociable ; car l'abandon de soi, dans les membres d'une société quelconque, est la première condition de l'existence de cette société. Ainsi la Religion, société entre Dieu et l'homme, est fondée sur le don mutuel ou le sacrifice de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu, et la société humaine est également fondée sur le don mutuel ou le sacrifice de l'homme à l'homme, ou de chaque homme à tous les hommes ; et le sacrifice est de l'essence de toute vraie société. La doctrine évangélique du renoncement à soi-même, si étrange au sens humain, n'est que l'expression de cette vérité, ou la promulgation de cette grande loi sociale. Voilà pourquoi, chez les nations chrétiennes, l'idée de *dévoûement* et de *consécration* se joint à toute fonction publique : idée sublime, que la Religion nous a rendue si familière, qu'à peine excite-t-elle notre attention. Nous jouissons dédaigneusement des bienfaits du Christianisme, comme des bienfaits de la nature : plus

ils sont grands, multipliés, continuels, moins ils nous étonnent et moins ils nous touchent.

Cependant, voulons-nous sentir la différence de notre état social à celui qui l'a précédé, écoutons Jésus-Christ lui-même ? il y a plus de vérités dans une de ses paroles que dans les discours de tous les philosophes ensemble. Jésus, appelant ses disciples, leur dit : « Vous savez « que ceux qui paroissent posséder le pouvoir, chez les « gentils, dominent sur eux : et leurs princes ont puis- « sance sur leur personne. »

Ainsi, d'un côté, l'apparence, et, pour ainsi dire, l'ombre du pouvoir, et en réalité la domination de la force, *videntur principari.... dominantur* ; et, de l'autre côté, l'esclavage, *potestatem habent ipsorum*, absence d'autorité, violence aveugle, soumission tremblante et servile, néant d'obéissance : voilà la société païenne.

« Or, ajoute le Sauveur, il n'en sera pas ainsi parmi « vous ; mais quiconque voudra s'élever au-dessus des « autres sera votre serviteur, et quiconque voudra être « le premier entre vous sera le serviteur de tous : car le « Fils de l'homme lui-même n'est pas venu pour être « servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la « rédemption de plusieurs [1]. »

Ici tout change : le pouvoir, établi pour l'intérêt de tous, devient une charge, et l'obéissance un droit. Régner, c'est servir, et le souverain n'est que le premier serviteur des peuples : plus il est grand, plus son *minis-*

[1] Jesus autem vocans eos, ait illis : Scitis quia hi qui videntur principari gentibus, dominantur eis : et principes eorum potestatem habent ipsorum. Non ita est autem in vobis, sed quicumque voluerit fieri major, erit vester minister : et quicumque voluerit in vobis primus esse, erit omnium servus. Nam et Filius hominis non venit ut ministraretur ei, sed ut ministraret, et daret animam suam redemptionem pro multis. *Luc.*, cap. x, 42, 45.

tère est laborieux ; et, tandis qu'il n'est pas un membre de la société qui n'ait le droit d'être *servi*, lui seul, dépouillé du privilége de l'obéissance, et se sacrifiant, comme le Fils de l'homme, au bonheur des hommes, demeure, au milieu de la liberté générale, esclave de l'ordre et de la félicité publique. Voilà la société chrétienne.

L'esprit de sacrifice, ou l'esprit d'amour, y combat sans cesse, avec un succès proportionné au degré de foi, le principe désastreux de l'intérêt particulier. L'abandon absolu de cet intérêt est comme l'âme de nos institutions religieuses et politiques ; et rien, dans les États, n'est durable et véritablement social que ce qui repose sur cette base. L'abnégation de soi-même est la première condition de toutes les grandeurs chrétiennes. Il n'appartient pas à beaucoup d'hommes d'en savoir porter le poids. Image et source de tous les pouvoirs conservateurs de l'ordre social, la royauté commence dans le dénûment de la crèche, s'exerce et croît dans les travaux, les fatigues, les veilles, recueille en passant quelques palmes, quelques acclamations fugitives, suivies bientôt de malédictions et de cris de mort, des angoisses et des transes du jardin de l'agonie, des tortures du prétoire, et enfin, courbée sous la croix, et le front ceint d'un diadème d'épines, vient, en bénissant ses bourreaux, expirer sur la montagne qui couronne la vallée de Topheth.

C'est le propre des têtes étroites, d'être extrêmement frappées des foiblesses des individus, et fort peu de l'esprit général des institutions. Tous les reproches qu'on fait à la noblesse, au clergé, n'ont pas d'autre fondement. Mais qu'on nous montre dans l'antiquité quelque chose de comparable à cette consécration héréditaire de certaines familles et de certaines classes de citoyens au service de la société, dans les hautes fonctions du sacerdoce,

de la magistrature et de la guerre ; consécration si entière, sacrifice si parfait de l'homme à l'homme, que rien n'en est excepté, ni le repos, ni les jouissances domestiques, ni les biens, ni la vie. Voulez-vous juger, par un seul fait, du changement que la Religion a, sous ce rapport, opéré dans les idées ? Le sévère Brutus exerçoit à main armée d'horribles usures dans les provinces, sans que sa renommée en souffrît. Parmi nous, tout homme public qui eût laissé maîtriser son âme par le vil intérêt personnel auroit naguère été flétri comme le dernier des misérables.

Nous avons vu la philosophie, venant à la suite du Christianisme, introduire dans la société tous les désordres et tous les crimes, et nul n'en a été surpris, car rien ne se conçoit plus aisément que le passage du bien au mal, ou la dépravation du cœur humain ; c'est la pente même de la nature. Dix-huit siècles avant cette époque, le Christianisme, venant à la suite de la philosophie, avoit introduit dans la société toutes les vertus, et jamais prodige si grand n'avoit étonné la terre ; car le passage du mal au bien, l'effort par lequel les peuples s'élèvent, du sein de la dissolution et d'une anarchie universelle, à la perfection de l'ordre, est visiblement au-dessus de la nature. Aussi les païens ne purent-ils d'abord rien comprendre à la morale chrétienne. Ils contemploient avec surprise, et presque avec scandale, ce sublime désintéressement, cette union parfaite, cette charité compatissante, cette douce sévérité de mœurs, qui contrastoient si étrangement avec leurs propres vices. La vertu leur étoit comme un mystère effrayant. Une secrète inquiétude les aliénoit des disciples de Jésus-Christ, de cette société naissante, dont l'Écriture nous donne, en quelques mots, une idée si merveilleuse. « La multitude des « croyants ne formoit qu'un cœur et qu'une âme : aucun

« d'eux n'appeloit sien ce qu'il possédoit, mais tout étoit « commun entre eux[1]. » Le monde, stupéfait d'un pareil spectacle, s'en alarmoit, et la raison, destituée de la foi, ne pouvant atteindre à cette hauteur, des hommes qui ne connoissoient d'autre mobile des actions humaines que l'intérêt, se virent contraints d'imputer aux chrétiens des crimes secrets, pour s'expliquer leurs vertus publiques. Ce fut, en partie, pour repousser ces indignes accusations, et pour indiquer aux païens la source des vertus qu'ils calomnioient, que Tertullien publia son admirable *Apologétique*.

« J'en atteste, disoit-il, vos propres actes, vous qui « présidez tous les jours au jugement des accusés. Ce « voleur, cet assassin, ce sacrilége, ce séducteur, est-il « inscrit comme chrétien sur vos registres ? Ou, lorsque « les chrétiens comparoissent, en cette qualité, devant « vous, qui d'entre eux est trouvé coupable de ces délits ? « C'est des vôtres que regorgent les prisons, les mines ; « c'est des vôtres que s'engraissent les bêtes ; c'est parmi « les vôtres que les entrepreneurs de massacres recrutent « incessamment ces troupeaux de criminels destinés à vos « jeux. Là nul chrétien, ou il n'est que chrétien. S'il est « chargé d'un autre crime, dès lors il n'est pas chré- « tien.

« Nous seuls donc sommes innocents. Pourquoi s'en « étonner, si c'est pour nous une nécessité de l'être ? Oui, « c'est pour nous une nécessité. Instruits de Dieu, nous « connoissons parfaitement la vertu, qu'un maître par- « fait nous révèle ; et nous la pratiquons fidèlement, par « l'ordre et sous les regards d'un formidable Juge. Pour

[1] Multitudinis autem credentium erat cor unum, et anima una : nec quisquam eorum, quæ possidebat, aliquid suum esse dicebat, sed erant illis omnia communia. *Act.*, cap. IV, 32.

« vous, elle vous est enseignée par l'homme, commandée « par l'homme. Vous ne pouvez donc ni la connoître « comme nous, ni la pratiquer comme nous : tout vous « manque, et la plénitude de la vérité, et la redoutable « sanction du devoir. Qu'est-ce que la sagesse de l'homme, « pour montrer ce qui est vraiment bon ? Qu'est-ce que « son autorité, pour l'ordonner ? L'une s'abuse aussi « aisément que l'on méprise aisément l'autre.

« Et, en effet, quel est le précepte le plus complet, ou « celui qui dit : Tu ne tueras point ; ou celui qui défend « jusqu'à la colère ? Lequel est le plus parfait d'interdire « l'adultère, ou la simple concupiscence des yeux ? les « actions mauvaises, ou jusqu'aux paroles malfaisantes ? « de défendre l'injure, ou de défendre même de la re- « pousser ? Et encore sachez que ce qui paroît tendre à « la vertu, dans vos lois, elles l'ont emprunté d'une loi « plus ancienne, de la loi divine.

« Toutefois, qu'est-ce au fond que l'autorité des lois « humaines, que l'homme élude en cachant son crime, et « qu'il brave volontairement ou par nécessité ? Considérez « en outre la brièveté du supplice, que la mort termine, « quel qu'il soit... Pour nous, qui devons être jugés par « un Dieu qui voit tout, et qui savons que ses punitions « sont éternelles, nous embrassons seuls la vertu, et « parce que nous la connoissons parfaitement, et parce « qu'il n'est point d'ombres assez épaisses pour cacher le « crime, et à cause de la grandeur du supplice, non pas « seulement long, mais éternel. Nous craignons le Juge « souverain, que doit craindre celui qui juge des hommes « qui le craignent ; nous craignons Dieu, et non le pro- « consul[1]. »

Si la philosophie connoît des motifs plus réprimants,

[1] *Apologet. adv. Gent.*, c. XLV.

qu'elle les indique. Si elle n'en connoît pas, qu'elle se retire, et laisse la Religion régner en paix sur la société, où elle seule établit et maintient l'ordre. Quoi que l'orgueil se persuade, la main de l'homme est trop foible pour porter le sceptre du monde moral. Jamais, à la voix de la raison, et sous l'empire des lois humaines, on ne vit naître des vertus semblables à celles dont Tertullien va nous retracer le tableau.

« Nous faisons le bien sans acception de personnes, « parce que nous le faisons pour nous-mêmes, attendant « notre récompense, non des hommes, dont nous dédai- « gnons la gratitude et les louanges, mais de Dieu, qui « nous fait un devoir de cet amour universel. Tout acte, « toute parole nuisible à autrui, le désir, la simple pensée « du mal nous sont également interdits. Qui pourrions- « nous haïr, s'il nous est ordonné d'aimer nos ennemis « même? S'il nous est défendu de nous venger de ceux « qui nous offensent, afin de ne pas nous rendre aussi « coupables qu'eux, qui pourrions-nous offenser? Vous « mêmes, soyez-en juges. Combien de fois sévissez-vous « contre les chrétiens, ou de votre propre mouvement, « ou pour obéir aux lois? Combien de fois, sans attendre « vos ordres, et sans autre droit que sa rage, une popu- « lace ennemie nous accable de pierres et incendie nos « maisons? Dans la fureur des bacchanales, on n'épargne « pas même les morts; arrachés du sépulcre où ils « reposent, de cet asîle sacré de la mort, déjà mécon- « noissables, déjà mutilés, on outrage, on déchire leurs « cadavres, on en disperse les débris. Nous vit-on jamais « user de représailles contre cette haine forcenée qui nous « poursuit au delà du trépas? Une seule nuit et quelques « flambeaux suffiroient pour en tirer une ample ven- « geance; mais à Dieu ne plaise qu'une Religion divine « ait recours pour se venger à des moyens humains, ou

« qu'elle s'afflige d'être éprouvée par les souffrances !
« Indifférents à la gloire et aux honneurs, vos assem-
« blées publiques n'ont pour nous aucun attrait. Nous
« renonçons à vos spectacles, à cause de leur origine
« superstitieuse. Nous n'avons rien de commun avec les
« extravagances du cirque, les obscénités du théâtre, les
« barbaries de l'arène, la frivolité des gymnases. Nous
« ne formons qu'un corps, uni par les liens d'une même
« foi, d'une même discipline, d'une même espérance.
« Nous nous assemblons, en quelque sorte, pour assiéger
« Dieu de nos prières. Cette violence lui est agréable.
« Nous prions pour les empereurs, pour leurs ministres,
« pour toutes les puissances, pour l'état présent de ce
« monde, pour la paix, pour le retardement de la fin de
« l'univers. Nous nous réunissons pour lire les Écri-
« tures, où nous puisons, selon les circonstances, les
« lumières et les avertissements dont nous avons besoin.
« Cette divine parole nourrit notre foi, relève notre es-
« pérance, affermit notre confiance, resserre le nœud de
« la discipline en inculquant le précepte... Des vieillards
« président. Ils parviennent à cet honneur, non par ar-
« gent, mais par le témoignage qu'on rend à leurs vertus
« éprouvées. L'argent n'influe en rien dans les choses de
« Dieu. S'il se trouve parmi nous une espèce de trésor, sa
« source est pure, et nous n'avons point à rougir d'avoir
« vendu la Religion. Chacun fournit une somme modique
« tous les mois, ou quand il veut, et s'il le veut, et s'il
« le peut ; on n'y oblige personne ; les offrandes sont
« volontaires. C'est comme le dépôt de la piété : on ne le
« dissipe point en festins, en débauches, mais on l'emploie
« à soulager et à inhumer les indigents, à nourrir les
« pauvres orphelins, les domestiques cassés de vieillesse,
« les malheureux qui ont fait naufrage ; et, s'il y a des
« chrétiens condamnés aux mines, détenus dans les

« prisons, ou relégués dans les îles, uniquement pour la
« cause de Dieu, la Religion dilate ses entrailles de mère
« en faveur de ceux qui l'ont confessée.

« Il se rencontre néanmoins des gens qui nous re-
« prochent ces œuvres d'amour. *Voyez*, disent-ils,
« *comme ils s'aiment;* car pour nos ennemis, ils se
« haïssent tous : *voyez comme ils sont prêts à mourir*
« *les uns pour les autres :* pour eux, ils sont plutôt
« prêts à s'entr'égorger. Quant au nom de frères que nous
« nous donnons, ils ne le décrient, je pense, que parce
« que, chez eux, tous les noms de parenté ne sont que des
« expressions menteuses d'attachement. Nous sommes
« aussi vos frères par le droit de la nature, la mère
« commune de tous les hommes; mais à peine êtes-vous
« des hommes, parce que vous êtes de mauvais frères.
« Combien ceux-là sont-ils plus véritablement frères, et
« plus dignes de ce nom, qui reconnoissent pour père
« le même Dieu, qui se sont abreuvés du même esprit de
« sainteté, qui, sortis du sein de la même ignorance, ont
« contemplé, ravis et tremblants, la lumière de la même
« vérité ! Mais peut-être tient-on notre fraternité pour
« illégitime, parce qu'on n'en fait point retentir la scène,
« ou parce que nous vivons en frères des mêmes biens
« qui, chez vous, divisent tous les jours les frères.
« Lorsque les sentiments et les cœurs se confondent,
« comment les biens seroient-ils séparés? Tout est
« commun entre nous, hormis nos femmes. La seule chose
« que nous nous réservions en propre, est la seule que les
« autres hommes mettent en commun. Ils font entre eux
« comme un échange des droits que leur donne le
« mariage; à l'exemple sans doute de leurs sages, d'un
« Socrate parmi les Grecs, d'un Caton parmi les Romains,
« qui abandonnoient à leurs amis les femmes qu'ils
« avoient épousées, pour en avoir des enfants dont ils ne

« seroient point les pères. Étoit-ce malgré elles? Je ne « sais. Quel souci de la chasteté pouvoient avoir des « épouses que leurs époux cédoient si facilement? O mer- « veilleux exemple de la sagesse attique, de la gravité « romaine! Un philosophe et un censeur ministres de « prostitution [1]! »

En peignant les vertus chrétiennes, si sublimes et si humbles, si pures et si touchantes, Tertullien sans cesse en appelle au témoignage des païens. Il les provoque avec hardiesse, il les somme de le démentir, s'il avance rien qui ne soit publiquement avéré *. De nos jours même la

[1] *Apolog. adv. Gentes.*, cap. XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XXXIX.

* L'idée qu'avoient les païens de la pureté des mœurs chrétiennes contraste d'une manière très-remarquable avec la dépravation de leurs propres mœurs, dans les actes du martyre de sainte Afre, qui fut brûlée vive, l'an 304, durant la persécution de Dioclétien, à Augsbourg, dans la Rhétie. Le juge, nommé Gaïus, instruit qu'Afre avoit jusque-là vécu dans le désordre, lui dit : « Sacrifiez aux Dieux; il vaut mieux vi- « vre que de mourir dans les tourments. — AFRE. J'ai été une grande « pécheresse avant de connoître Dieu; mais je n'ajouterai point de nou- « veaux crimes à ceux que j'ai eu le malheur de commettre, en faisant « ce que vous exigez de moi. — GAÏUS. Allez au temple, et sacrifiez. « — AFRE. Jésus-Christ est mon Dieu : je l'ai toujours devant les yeux. « Sans cesse je lui confesse mes péchés; et parce que je suis indigne « de lui offrir un sacrifice **, je désire me sacrifier moi-même pour la « gloire de son nom, afin que ce corps que j'ai tant de fois souillé, puisse « être purifié par les tourments. — GAÏUS. Je sais que vous êtes une « prostituée. Sacrifiez donc, *car vous ne pouvez prétendre à l'amitié « du Dieu des Chrétiens.* — AFRE. Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit « qu'il étoit descendu du ciel pour sauver les pécheurs. L'Évangile rap- « porte qu'il permit à une courtisane comme moi de lui arroser les « pieds de ses larmes, et qu'il lui pardonna ses péchés. Loin de rejeter « les pécheurs, il s'entretenoit familièrement avec eux, et mangeoit à « leur table. — GAÏUS. *Sacrifiez, afin d'avoir beaucoup d'amants qui*

** Les pécheurs, durant la pénitence canonique, ne pouvoient assister à la célébration des saints mystères. Ils prioient à la porte de l'église, en dehors, pendant la messe.

philosophie, n'osant contester une vérité de fait que l'histoire entière atteste, a essayé de s'en servir pour expliquer naturellement la rapide propagation de l'Évangile. Afin de ne pas avouer que le Christianisme a été divinement établi, elle s'est vue forcée de reconnoître qu'il enfante des vertus divines [1].

Pendant trente siècles, l'homme, témoin des misères attachées à la condition humaine, n'avoit pas même songé à venir au secours de ses frères souffrants. On ne trouve pas, chez les anciens, l'ombre d'une institution en faveur des infortunés : la philosophie ni le paganisme ne séchèrent jamais une seule larme. Quoique la pitié soit dans la nature, et peut-être parce qu'elle est dans la nature, le raisonnement en éloigne. Sénèque l'appelle *le vice d'une âme foible : Ne te lamente point avec ceux qui pleurent* : c'est un des préceptes de Marc-Aurèle, et la doctrine commune des stoïciens. Le sage, dit Virgile, *ne compatit point à l'indigence ; neque ille, aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.* Qu'il y a loin de ce froid égoïsme à la charité chrétienne!

« *puissent vous enrichir.* — AFRE. Je renonce pour toujours à un sem-« blable gain. J'ai jeté tous les biens que j'avois acquis de la sorte. Les « pauvres d'entre nos frères n'ont point voulu les accepter, quoique je « leur disse que je les leur donnois, afin qu'ils priassent Dieu pour moi *. « — GAÏUS. *Jésus-Christ ne voudra point de vous. C'est en vain que « vous le regardez comme votre Dieu ; une courtisane ne put jamais « être appelée chrétienne.* — AFRE. Je l'avoue, je ne mérite pas de « porter le nom de chrétienne; mais Jésus-Christ m'a fait la grâce de « m'admettre au nombre de ceux qui croient en lui, » etc. *Vies des Saints,* trad. de l'anglais par Godescard, tom. VII, pages 121, 122, édit. de Versailles.

* L'Église, en conséquence de l'ancienne discipline, ne vouloit point recevoir, même pour le soulagement des pauvres, les offrandes des pécheurs publics, ou l'argent qui avoit été acquis par des voies illicites. Voyez les *Consti'. apost.*, L. IV, V, VI.

[1] Voyez l'*Histoire de la Décad. de l'Emp. romain*, par Gibbon.

Eh quoi! l'homme est-il donc si sensible aux douleurs d'autrui qu'il faille l'y endurcir, en trempant son âme dans des doctrines barbares? Au contraire, le plus grand miracle du Christianisme est de l'attendrir sur des maux qui ne sont pas les siens : et celui-là, du moins, on ne le niera pas, car il frappe tous les yeux, s'il n'émeut pas tous les cœurs. Venez, suivez les pas de la Religion d'amour; comptez, s'il est possible, les bienfaits qu'elle répand à pleines mains sur les hommes, les œuvres de miséricorde qu'elle inspire, et qu'elle seule peut récompenser. Dans une peste qui ravagea, au troisième siècle, une partie de l'empire, les païens, délaissant leurs amis et leurs proches, ne songèrent qu'à se mettre, par la fuite, à l'abri de la contagion. Les chrétiens, alors si cruellement persécutés, prirent soin de tous les malades, fidèles et idolâtres, et se vengèrent de leurs ennemis, comme se vengent les chrétiens, en s'immolant pour eux. Combien l'histoire de l'Église n'offre-t-elle point d'exemples semblables? Les disciples de Jésus-Christ fatiguoient de bienfaits leurs détracteurs. « N'est-il pas « honteux pour nous, écrivoit l'empereur Julien à Ar« sace, pontife d'Asie, que les Galiléens, outre leurs « pauvres, nourrissent encore les nôtres? »

Le Christianisme ne dégénéra point en vieillissant. Ses annales ne sont pleines que des services de tous genres qu'il a rendus d'âge en âge à l'humanité. Le même esprit d'amour qui enfanta tant de prodiges dans les premiers temps, en enfante chaque jour de semblables parmi nous. Qui ne se rappelle, avec une émotion profonde, ces religieux espagnols, parcourant les rues d'une ville pestiférée *, en sonnant une petite cloche, afin qu'averti de leur passage, chacun pût réclamer leurs secours géné-

* Malaga.

reux? Presque tous moururent martyrs de leur dévouement.

Mais laissons les traits particuliers, dont on rempliroit des volumes sans nombre : ne rappelons ni les Borromée, ni les Belzunce, ni ce Vincent de Paul qui, dans des temps de calamité, nourrissoit des provinces entières, dont l'immense charité s'étendoit au delà des mers, jusqu'aux rivages de Madagascar et dans les forêts de la Nouvelle-France, et qui sembloit s'être chargé de soulager lui seul toutes les misères humaines; homme prodigieux, qui a forcé notre siècle de croire à la vertu : ne considérons que les établissements durables, les bienfaits généraux et permanents de la Religion. Ces asiles solitaires de l'innocence et du repentir, que les peuples apprendront de plus en plus à regretter, ces paisibles retraites du malheur, ces superbes palais de l'indigence, qui les éleva, si ce n'est elle? Maîtresse un moment, la philosophie n'a su que les détruire. La raison humaine n'a fait grâce à rien de ce qu'avoit créé la foi en faveur de l'humanité. Et avec quelle profusion le Christianisme n'avoit-il pas multiplié ces touchantes institutions, si éminemment sociales? Leur nombre presque infini égaloit celui de nos misères. Ici la fille de Vincent de Paul visitoit le vieillard infirme, pansoit ses plaies dégoûtantes en lui parlant du ciel; ou, par une attendrissante charité, devenue mère sans cesser d'être vierge, réchauffoit dans son sein l'enfant abandonné. Plus loin, la sœur hospitalière assistoit, consoloit le malade, et s'oublioit elle-même pour lui prodiguer, et le jour et la nuit, les soins les plus rebutants Là, le religieux du Saint-Bernard, établissant sa demeure au milieu des neiges, abrégeoit sa vie pour sauver celle du voyageur égaré dans la montagne. Ailleurs vous eussiez vu le frère du *Bien-Mourir*, près du lit de l'agonisant, occupé de lui adoucir le der-

nier passage, ou le frère *Enterreur* inhumant sa dépouille mortelle. A côté de ces preux chevaliers, de ces *soldats priants*, qui, presque seuls, protégèrent longtemps l'Europé contre la barbarie musulmane, on apercevoit le père de la Merci, entouré, comme un triomphateur, des captifs qu'il avoit, non pas enchaînés, mais délivrés de leurs chaînes, en s'exposant à mille dangers et à des fatigues incroyables. Des prêtres, des religieux de tous les ordres, brisant, par une vertu surhumaine, les liens les plus chers, s'en alloient, avec une grande joie, arroser de leur sang des contrées lointaines et sauvages, sans autre espoir, sans autre désir que d'arracher à l'ignorance, au crime et au malheur, des hommes qui leur étoient inconnus. Après avoir fécondé de ses sueurs nos collines incultes et nos landes stériles, le laborieux bénédictin, retiré dans sa cellule, défrichoit le champ non moins aride de notre ancienne histoire et de nos anciennes lois. L'éducation, la chaire, les missions, aucune œuvre utile n'étoit étrangère au jésuite. Son zèle embrassoit tout, et suffisoit à tout. L'humble capucin parcouroit incessamment les campagnes pour aider les pasteurs dans leurs saintes fonctions, descendoit au fond des cachots pour y porter des paroles de paix aux victimes de la justice humaine; et semblable à l'espérance dont il étoit le ministre, accompagnant jusqu'à la fin le malheureux qui alloit mourir, partageoit ses angoisses, ranimoit son courage défaillant, et le fortifioit également contre les terreurs du supplice et contre celles du remords. Ses mains compatissantes ne se détachoient, pour ainsi dire, de l'infortuné qu'elles avoient reçu au pied du tribunal inflexible de l'homme, qu'après l'avoir déposé au pied du tribunal du Dieu clément.

Mais voulez-vous arrêter vos regards, attristés de cette scène douloureuse, sur un spectacle aussi dou-

qu'aimable? Contemplez le frère des écoles chrétiennes, enseignant à l'enfance les éléments des lettres, la doctrine des sciences, et la doctrine plus précieuse des devoirs, lui parlant de Dieu avec onction, et la formant au bonheur en la formant à la vertu. Ne l'oublions jamais, la Religion est l'unique éducation du peuple. Sans la Religion, il ne sauroit rien, rien surtout de ce qu'il importe le plus à la société qu'il sache, et à lui de savoir. Il ignoreroit également et les devoirs de l'homme et sa destinée; il végéteroit, au milieu des académies, des universités, des gymnases, dans un féroce abrutissement, cent fois pire que l'état sauvage. La Religion le civilise; elle nourrit le pauvre de vérité, comme elle le nourrit de pain; elle éclaire, elle agrandit son intelligence, et le dernier des petits enfants instruits à son école, plus véritablement philosophe qu'aucun des prétendus sages qui ne reconnoissent d'autre guide que leur raison, confondroit, le Catéchisme à la main, cette raison altière, par la sublimité de ses enseignements. Il étoit digne d'une philosophie matérialiste de croire perfectionner l'éducation du peuple, en substituant des évolutions à des instructions, et en mettant entre ses mains une pierre muette, en place du livre où il puisoit ces hautes et importantes leçons.

Je ne finirois point, si j'essayois de rappeler, même sommairement, tous les services rendus à la société par le clergé catholique. Ce fut certes une bien belle pensée, que de placer, à côté des inexorables ministres des lois, des ministres sacrés des mœurs et de l'humanité, que de faire de la miséricorde une fonction publique. Pénétrez dans le sein des familles, interrogez-en les membres, ils vous diront ce qu'ils doivent à cette admirable institution. Combien d'inimitiés apaisées, combien d'époux, de parents, de concitoyens réconciliés, de victimes arrachées au vice, de torts réparés, d'iniquités prévenues, de

peines consolées, de secrètes misères adoucies! Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre, vous que ce nom seul irrite ou fait sourire de mépris? Un prêtre est, par devoir, l'ami, la Providence vivante de tous les malheureux, le consolateur des affligés, le défenseur de quiconque est privé de défense, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent vos passions et vos funestes doctrines. Sa vie entière n'est qu'un long et héroïque dévouement au bonheur de ses semblables. Qui de vous consentiroit à échanger, comme lui, les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidement, contre des travaux obscurs, des devoirs pénibles, des fonctions dont l'exercice brise le cœur et rebute les sens, pour ne recueillir souvent d'autre fruit de tant de sacrifices, que le dédain, l'ingratitude et l'insulte? Vous êtes encore plongés dans un profond sommeil, et déjà l'homme de charité, devançant l'aurore, a recommencé le cours de ses bienfaisantes œuvres. Il a soulagé le pauvre, visité le malade, essuyé les pleurs de l'infortune, ou fait couler ceux du repentir, instruit l'ignorant, fortifié le foible, affermi dans la vertu des âmes troublées par les orages des passions. Après une journée toute remplie de pareils bienfaits, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux spectacles, aux fêtes, on accourt en grande hâte près du ministre sacré : un chrétien touche à ses derniers moments; il va mourir, et peut-être d'une maladie contagieuse : n'importe; le bon pasteur ne laissera point expirer sa brebis, sans adoucir ses angoisses, sans l'environner des consolations de l'espérance et de la foi, sans prier à ses côtés le Dieu qui mourut pour elle, et qui lui donne à cet instant même, dans le sacrement d'amour, un gage certain d'immortalité.

Voilà le prêtre, le voilà ; non tel qu'en en jugeant sur quelques exceptions scandaleuses, votre aversion se plaît à se le figurer ; mais tel que réellement il existe au milieu de nous. Oui, la Religion est aujourd'hui ce qu'elle fut à son origine. Il y a moins de chrétiens, mais les chrétiens ne sont pas changés. Les plus pures vertus, des vertus dignes des premiers siècles, honorent encore le Christianisme. Je n'en voudrois pour preuve que ces pieuses associations, ces utiles établissements qu'un zèle aussi vif qu'éclairé forme tous les jours sous nos yeux. Que d'hommes et de femmes de toutes conditions, que de jeunes gens même, se dérobant à tous les regards pour faire le bien, selon le précepte de l'Évangile, consacrent à chercher le malheur et à le soulager, le temps que vous perdez dans de frivoles amusements, ou que vous employez peut-être à insulter la Religion sainte qui leur inspire ce merveilleux dévouement. Vous ne les connoissez pas, je le sais : mais on les connoît dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les réduits obscurs où l'indigence qu'ils ont secourue les bénit. La dame de charité n'a point oublié le chemin qui conduit à la demeure du pauvre ; et si vous ne l'y rencontrez jamais, c'est à vous que nous en demandons la raison.

Je la dirai, cette raison, car il importe qu'on la sache ; c'est que vos froids raisonnements et votre apathique philanthropie ne tendent qu'à détruire, dans son dernier germe, tout sentiment d'humanité. Lorsque le Christianisme s'affoiblit chez un peuple, aussitôt on voit ce peuple, embarrassé du malheur, conspirer contre tous ceux qui souffrent. On invente mille prétextes pour s'exempter de les secourir. Faire l'aumône à un mendiant, c'est favoriser le vagabondage, la fainéantise. A-t-il faim ? est-il nu ? qu'il travaille. Mais c'est un vieillard : à tout âge, il y a des moyens de s'occuper. C'est un enfant : gardez-vous de

l'entretenir dans l'oisiveté ; on ne sauroit combattre trop tôt les habitudes vicieuses. C'est une mère chargée d'une nombreuse famille : elle le dit, mais dit-elle vrai? Avant de la gratifier magnifiquement de quelques liards, il faudroit s'informer ; on n'en a pas le temps. Cet autre désire du travail, en cherche, et n'en trouve point : c'est peut-être qu'il a mal cherché ; au reste, on y songera ; et, en attendant, on ne donne point, de peur du mauvais exemple. Règle générale : quiconque demande, dès lors est suspect ; écouter ces gens-là, c'est nuire au bon ordre, c'est leur nuire à eux-mêmes, c'est encourager la faim.

Sans recourir d'abord au même expédient que Galère, qui ordonna de rassembler sur des barques qu'on submergea, les mendiants de son empire, une douce philosophie atteint à peu près le même but, par ses savants systèmes et ses bienfaisantes institutions. Elle appelle à son aide toutes les sciences physiques, pour arracher à la nature le secret de quelque aliment si vil, que l'avarice même puisse l'offrir sans regret aux nécessiteux ; et pour calculer avec précision la mesure d'angoisse, le degré de besoin au delà duquel l'homme meurt s'il n'est secouru : tant elle redoute le luxe de la commisération ! Heureux encore, heureux l'indigent, s'il n'avoit à gémir que de cette assistance dérisoire ! mais on ne s'arrête pas là. Afin d'épargner aux heureux du siècle la vue importune des misérables, on les séquestre de la société, on élève d'épaisses murailles entre les soupirs du pauvre et l'oreille du riche, on ravit la liberté à ceux qui ont perdu tous les autres biens, on traite en criminels ceux dont le seul crime est de souffrir ; et cependant l'on nous vantera cette horrible inhumanité comme un chef-d'œuvre d'administration. Eh ! si vous êtes indifférents, du moins ne soyez pas barbares : ouvrez vos cachots philanthropiques ; ne craignez rien, les infortunés qu'ils renferment ne vous deman-

deront pas même les miettes de pain qui tombent de vos tables somptueuses ; ils ne vous demanderont point la vie, ce seroit trop ; ce qu'ils demandent, c'est que vous leur permettiez de mourir en jetant un dernier regard sur les lieux qui les virent naître, sur ces champs qu'ils cultivèrent pour vous, et qui ne les nourriront plus ; ce qu'ils demandent, c'est uniquement ce que la nature accorde à tous les êtres, et que vous ne refusez pas même aux animaux.

Cependant, apprenez-le du grand Maître : quoi que vous fassiez, *il y aura toujours des pauvres parmi vous* [1]. Il y aura toujours des pauvres, afin d'empêcher l'homme de s'endurcir ; afin de troubler le funeste repos de l'opulence, de réveiller au fond des cœurs la pitié, la miséricorde ; il y aura toujours des pauvres, afin qu'il y ait toujours des vertus. Il y aura enfin toujours des pauvres, des êtres souffrants, pour représenter la race humaine, si souffrante elle-même, et si pauvre, qu'un seul mouvement d'orgueil dans un enfant d'Adam, est un prodige éternellement inexplicable à la raison.

Mais s'il existe toujours des pauvres, il existera toujours aussi une Religion qui les console. J'ai rappelé une partie de ses bienfaits ; ils sont aussi grands qu'incontestables. Comment se fait-il qu'une Religion si favorable à l'humanité ait des ennemis parmi les hommes ? Est-il possible que tant d'amour ne désarme pas la haine ? Hélas ! ce qui l'excite, cette haine, c'est la beauté, la perfection même de la loi évangélique. La sévérité des devoirs qu'elle impose effraye les passions, et l'on conteste le bien qu'elle fait, à cause du bien qu'elle ordonne de faire.

Il n'est point de sophisme plus commun que celui par lequel on rend le Christianisme responsable de tous les

[1] Semper pauperes habetis vobiscum. *Matth.*, c. XXVI, v. 11.

crimes qui se commettent chez les peuples chrétiens. Il y a eu des guerres de Religion ; donc la Religion commande de verser le sang. Il y a des vols, des assassinats ; donc la Religion ne réprime ni le vol ni l'assassinat. Il existe de mauvais prêtres ; donc la Religion n'est que le manteau dont le clergé recouvre ses désordres. Mais, dites-moi, pensez-vous que la morale soit une chimère, une source de calamités ? Si vous le pensez, je conçois que vous accusiez la Religion. Si vous ne le pensez pas, répondez vous-même à votre objection, autrement je la rétorquerai avec plus de force contre la morale.

Assurément c'est faire preuve d'une rare abnégation d'esprit, que de répéter ingénument de vieilles déclamations qui faisoient sourire de pitié Montesquieu. Voyez avec quel dédain il écrase le sophiste Bayle : « Dire que la Re-« ligion n'est pas un motif réprimant, parce qu'elle ne ré-« prime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont « pas un motif réprimant non plus. C'est mal raisonner « contre la Religion, de rassembler, dans un grand ou-« vrage, une longue énumération des maux qu'elle a pro-« duits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a « faits. Si je voulois raconter tous les maux qu'ont pro « duits dans le monde les lois civiles, la monarchie, le « gouvernement républicain, je dirois des choses ef-« froyables [1]. »

De quoi les hommes n'abusent-ils pas? Ils abusent des aliments destinés à les nourrir, des forces qui leur sont données pour agir et se conserver ; ils abusent de la parole, de la pensée, des sciences, de la liberté, de la vie ; ils abusent de Dieu même. Faut-il, pour cela, dire que ces choses sont pernicieuses? Faut-il dire qu'il n'y a de bon que le néant?

[1] *Esprit des Lois*, liv. XXIV, ch. XI.

Les guerres, les massacres, et tous les forfaits dont le Christianisme fut le prétexte, doivent si peu lui être attribués, que, pour ôter l'effet, il auroit suffi d'accroître l'énergie de la cause prétendue. Quelques degrés de foi de plus, et la vertu triomphoit avec la Religion.

Qu'est-ce qu'un voleur, un meurtrier, un avare, un prêtre impitoyable, ou de mauvaises mœurs? C'est un homme sans foi, ou d'une foi foible, puisqu'elle cède à la passion qu'elle devroit dompter; c'est un rebelle que la Religion condamne à mort, s'il ne se condamne lui-même par le repentir ; c'est un incrédule, ou dogmatique ou pratique, un athée conséquent, ou le plus inconséquent des chrétiens. Il ne se commet donc pas dans le monde un seul crime dont nous n'ayons droit de demander compte à l'incrédulité. C'est elle qui les produit tous, et même ceux qu'elle reproche arrogamment au Christianisme ; c'est elle qui enfanta la Saint-Barthélemy; c'est elle qui conduisit le fer de Ravaillac.

Sitôt donc qu'on écarte et les préjugés et les sophismes, il ne demeure en propre à la Religion que ses bienfaits. Elle seule met l'ordre dans la société, en donnant la raison du pouvoir et des devoirs, en perfectionnant les lois, en épurant les mœurs, en unissant par des liens d'amour tous les membres du corps social. Niera-t-on l'importance d'une institution si bienfaisante et si nécessaire? Et si on l'avoue, sur quels motifs se fondera-t-on pour justifier l'apathique indifférence où l'on affecte de se maintenir, à l'égard d'une doctrine d'où dépendent le bonheur de l'homme et le bonheur des peuples ; j'ajoute, et la gloire extérieure de Dieu? Car, en supposant l'existence d'une Religion véritable, cette Religion, unique moyen de société entre Dieu et l'homme, est aussi, comme nous le prouverons dans le chapitre suivant, le moyen que Dieu a choisi pour manifester extérieurement ses perfections ou sa gloire,

et pour établir l'ordre dans la société des intelligences, dont il est le monarque. Violer cet ordre est donc un des plus grands crimes qu'un être intelligent puisse commettre; et s'exposer à le violer, en refusant de s'assurer qu'il existe, est une si étonnante folie, que je n'ai point de termes pour qualifier la créature qui en seroit capable.

Et maintenant, peuples, entendez : de l'abîme de malheurs où vous a précipités votre crédule confiance en une fausse sagesse, mère du désordre et de la mort, écoutez la Religion qui vous crie : Venez à moi, vous tous qui travaillez vainement à renaître, vous qui succombez sous le fardeau des institutions humaines et des doctrines du néant : nations mourantes, venez à moi ; abandonnez ces médecins trompeurs qui vous promettent la force, et ne savent qu'user celle qui vous reste, dans de douloureuses convulsions. Venez, hâtez-vous, le temps presse : chaque jour la vie s'affoiblit en vous, la corruption gagne, la dissolution se consomme ; bientôt vous ne serez plus qu'un cadavre infect : venez à moi, et je vous récréerai : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* [1].

[1] Matth., c. XI, 28.

CHAPITRE V

IMPORTANCE DE LA RELIGION, PAR RAPPORT A DIEU

Supposé qu'il existe une Religion véritable, je veux montrer combien le mépris de ses dogmes et la violation de ses préceptes sont injurieux à Dieu et criminels dans l'homme.

Arrachons-nous à l'empire des sens, fermons les yeux, dérobons un moment notre âme aux impressions des objets extérieurs, qui, la remplissant de vains fantômes, la détournent de la contemplation des réalités intellectuelles, et lui font oublier jusqu'à sa propre nature, en l'égarant dans le monde des corps, fugitive patrie des illusions qui nous abusent sur notre être véritable, nos devoirs et nos destinées. Comprenons que des organes ne sont pas l'homme, que la création matérielle n'est que l'ombre d'une création plus noble, que les sociétés de la terre ne sont qu'une foible image, une dépendance relative à notre état présent, de la grande société de toutes les intelligences dont Dieu est le monarque; société parfaite, éternelle, à laquelle l'homme doit appartenir, à laquelle il appartient dès ici-

bas en partie, mais où sa place, qu'il doit choisir lui-même en qualité d'être libre, ne sera irrévocablement fixée que lorsque, dépouillé de son enveloppe mortelle, il aura cessé d'appartenir à la société mixte, où l'ordre exige qu'il soit éprouvé passagèrement. Comprenons que cette dernière société même ne consiste point dans l'assemblage des corps, et dans la combinaison des intérêts matériels; qu'elle ne devient une vraie société que lorsque ses membres, unis par des lois relatives à leur nature intelligente, obéissent au pouvoir suprême qui régit tous les êtres intelligents : car il n'existe de véritable société qu'entre les intelligences : et c'est une des raisons pourquoi la société humaine se dissout, quand l'homme, se matérialisant, ne met plus dans la société que son corps, son action et ses besoins physiques. Comprenons enfin que si le Créateur a établi un ordre plein de sagesse et de majesté dans la collection des êtres matériels, s'il les a soumis à des lois appropriées à leur nature, et d'où dépend leur conservation, il est absurde de penser qu'il n'existe aucun ordre voulu de Dieu dans la société des intelligences abandonnées sans règle et sans lois aux destins qu'elles se feroient elles-mêmes. Cela répugne aux plus simples lumières de la raison. Tout ce qui est, est ordonné. L'existence simultanée de plusieurs êtres semblables renferme dans sa notion celle de certains rapports naturels entre ces êtres, par conséquent l'idée d'ordre; et de là vient qu'en détruisant l'ordre naturel entre les êtres, on détruit les êtres mêmes.

Mais pour mieux concevoir encore l'importance de l'ordre dans la société des intelligences, et le crime de sa violation, il faut entendre que, de toute éternité, l'Être souverainement parfait, s'aimant d'un amour infini, jouissoit, dans son immense repos, d'une félicité sans bornes; que lorsqu'il résolut de créer, ne devant rien qu'à lui, puisqu'il n'existoit que lui, il ne put se proposer qu'une fin relative

à lui-même, c'est-à-dire, sa gloire, ou la manifestation de ses perfections infinies.

Or, manifester ses perfections, c'étoit manifester son être, en produire au dehors une vivante image ; et l'homme, en effet, fut créé *à l'image et à la ressemblance de Dieu*. Participant, quoiqu'en un degré fini, à tout son être, il fut, comme Dieu, puissance, intelligence, amour : il put connoître la vérité, aimer le bien, et le réaliser au dehors par ses actes.

Et afin que sa ressemblance avec l'Être souverain fût plus parfaite, Dieu voulut que l'homme, concourant librement à ses desseins, se rendît, en quelque sorte, volontairement son image, en réglant l'usage des facultés dont il l'avoit enrichi, sur les rapports immuables ou les lois éternelles, qui mettent, si je l'ose dire, l'ordre en Dieu même.

Il lui révéla donc ce qui étoit nécessaire qu'il connût de ces lois ; et la Religion, lien d'union entre Dieu et l'homme, comme son nom même l'indique, n'est que cette immortelle et sublime législation.

Qui la viole dégrade donc, autant qu'il est en lui, l'Être éternel, le prive d'une partie de sa gloire, introduit le désordre dans la société des intelligences, se révolte contre le pouvoir qui la régit : crime si grand, que Dieu seul pouvoit ne pas le juger inexpiable.

Mais nécessairement il faut qu'il soit, ou expié, ou puni ; car c'est ainsi que, malgré la coupable opposition de l'homme, les desseins de Dieu s'accomplissent, et que l'ordre est rétabli : « La peine rectifie le désordre : qu'on « pèche, c'est un désordre ; mais qu'on soit puni quand « on pèche, c'est la régle. Vous revenez donc par la peine « dans l'ordre que vous éloigniez par la faute. Mais que « l'on pèche impunément, c'est le comble du désordre : « ce seroit le désordre, non de l'homme qui pèche, mais

« de Dieu qui ne punit pas. Ce désordre ne sera jamais, « parce que Dieu ne peut être déréglé en rien, lui qui est « la règle. Comme cette règle est parfaite, droite parfaite- « ment, et nullement courbe, tout ce qui n'y convient « pas y est brisé, et sentira l'effort de l'invincible et im- « muable rectitude de la règle [1]. »

Qu'avant donc de rejeter avec dédain la Religion, l'homme apprenne à la connoître. Le mépris est facile ; c'est un plaisir que l'ignorance procure à peu de frais à l'orgueil : mais encore faudroit-il, portant les yeux plus loin, regarder aux suites de ce mépris, et songer à ce qu'on répondra au Législateur suprême, lorsqu'il nous en demandera raison. Sourire, ce n'est pas tout ; et Dieu aussi sourira, dit l'Écriture, *irridebit et subsannabit eos* [2]. Mais en ce jour formidable, qui sera le jour de sa justice, la créature rebelle, contemplant à découvert l'ordre qu'elle a blessé, et l'admirant avec désespoir, le sentira tellement conforme à sa nature, que ce sera pour elle un moindre tourment d'y concourir par son supplice, que de le troubler, s'il étoit possible, par la jouissance injuste de la félicité qu'elle mérita de perdre.

A quoi sert de s'abuser? Quel avantage nous en revient-il? Qu'est-ce, hélas! que ce court assoupissement qu'on se procure à l'aide de sophismes enivrants, comparé à cette veille terrible, qui lui succède, et à laquelle rien ne succède? Cependant l'on se tranquillisera sur des motifs si frivoles, que je rougis même de les rappeler. Une créature superbe, s'avilissant par orgueil, cherchera l'indépendance au fond de l'abjection, et se flattant, à force de bassesse, d'échapper à l'œil du souverain Être, essayera de traverser clandestinement le monde moral, comme ces

[1] Bossuet, *Médit. sur l'Évangile*, tom. I, pag. 51, édit. in-12.

[2] *Psalm.* II. 4

obcurs vagabonds que la police ignore ou dédaigne. Jusque dans l'hypocrite humilité de son langage, on reconnoît l'esprit de révolte et l'aversion de la règle. « Qu'est-« ce que l'homme, dit-elle, à l'égard de Dieu ? Comment, « à l'infinie distance qui les sépare, la créature pour-« roit-elle offenser le Créateur ? Qu'importent à l'Éternel « les stériles hommages ou les folles insultes d'un être « d'un jour ? Que lui importent ses pensées, ses senti-« ments, ses actions ? Foibles mortels, cessez d'attribuer « au Très-Haut vos idées rampantes. Dieu, n'en doutez « pas, est trop grand pour s'abaisser jusqu'à l'homme, « et l'homme est trop petit pour s'élever jusqu'à Dieu. »

Intelligence dégradée, est-ce là ton excuse ? Est-ce là le fondement de ta stupide sécurité dans l'oubli de tes devoirs ? L'Être qui t'a créé est trop grand pour t'avoir créé pour lui ! Il est trop parfait pour s'occuper de la perfection de son ouvrage ! Dieu est trop au-dessus de toi, pour s'irriter que tu te préfères à lui ; que ta volonté s'oppose à sa volonté souveraine ! Dieu est trop sage pour avoir établi aucun ordre parmi ses créatures intelligentes, pour leur avoir prescrit des lois, pour exiger qu'elles les observent ! En te donnant l'être, il t'a dit : Je te crée pour m'adorer, ou pour m'outrager, comme il te plaira ; pour m'aimer, ou pour me haïr, selon tes caprices ; la vérité, l'erreur, le bien, le mal, tout en toi m'est indifférent : ton existence isolée ne se lie à rien dans mes conseils ; vile production de mes mains, tu ne mérites pas de fixer mes regards : sors de ma vue, sors de ma pensée, et que la tienne soit ta loi, ta règle, et ton Dieu !

Chose étrange, que l'on s'affranchisse de tout devoir envers le Créateur, sur les raisons mêmes qui prouvent le mieux, et l'importance de ces devoirs, et combien l'homme se rend coupable en les violant. Vous refusez d'adorer Dieu, et pourquoi ? parce qu'il est trop grand, trop par-

fait, c'est-à-dire trop digne qu'on l'adore. Vous refusez d'obéir à Dieu, et pourquoi ? parce qu'il est trop puissant, trop sage, c'est-à-dire parce qu'il a trop de droits à l'obéissance. Vous refusez d'aimer Dieu, et pourquoi ? parce qu'il est trop juste, trop saint, trop bon, c'est-à-dire trop aimable. Je ne m'étonne plus qu'ayant préparé des réponses si péremptoires, vous attendiez en repos le jugement formidable qui décidera de votre sort éternel.

Ce n'est pas certes une foible preuve de la dégradation originelle de l'homme, que ces extravagances puissent trouver place dans son esprit. Mais, fussent-elles autant de vérités incontestables, il faut lui apprendre qu'il ne sauroit encore en déduire aucun motif solide, pour se tranquilliser dans l'état d'indépendance absolue où il cherche à se placer. Car la Religion nous enseigne, qu'entre Dieu et l'homme, il existe un Médiateur qui, réunissant en soi la nature divine et la nature humaine, comble l'espace immense qui nous sépare du premier Être, et donne à nos hommages unis aux siens, à nos œuvres unies aux siennes, une valeur infinie. Dès lors tous les prétextes fondés sur le néant de l'homme, pour se dispenser de rendre à Dieu le culte qu'il exige de nous, s'évanouissent comme l'ombre. Notre infirmité naturelle, qui sembloit nous reléguer à jamais loin de l'Être infini, sert même à nous faire comprendre l'énormité du crime que nous commettons, en violant les lois d'une société que Dieu a établie par des voies si merveilleuses.

Nous savons, et l'analogie seule nous conduiroit à juger qu'il existe de pures intelligences plus parfaites que l'homme, et membres, ainsi que lui, de cette haute société dont le Médiateur est le lien. Mais il ne nous est point donné de pleinement connoître la vaste hiérarchie des êtres spirituels, ni l'ensemble des lois qui les régissent. Il en est d'uniquement relatives à un état trop différent du

nôtre, pour que Dieu ait voulu nous les découvrir. Il nous a départi la mesure précise de lumière dont nous avons besoin dans notre condition présente ; mais rien de plus. En accordant à l'homme tout ce qui lui est nécessaire pour parvenir à sa fin, il lui refuse ce qui ne serviroit qu'à satisfaire sa vaine curiosité. Car, outre que la foi, pour être méritoire, doit être mêlée de ténèbres, et ressembler, suivant l'expression de l'Apôtre, à *une lampe qui luit dans un lieu obscur* [1], il y a un ordre de connoissances que notre nature ne comporte point ici-bas ; et, dans les connoissances où nous pouvons atteindre, un degré de clarté qui, loin de nous être utile, nous deviendroit très-dangereux, et dérangeroit complètement l'économie des desseins de Dieu à notre égard. Notre liberté, notre existence même dépend de ce mélange de lumière et d'obscurité. Si nous apercevions toute la grandeur de l'âme humaine, sans découvrir en même temps les perfections infiniment plus élevées du souverain Être ; ravis, sans pouvoir nous en défendre, d'une admiration désordonnée pour nous-mêmes, nous tomberions à l'instant, comme l'ange rebelle, par l'orgueil. Et si Dieu, tout à coup se dévoilant, nous permettoit de contempler une foible partie de sa gloire, l'âme transportée briseroit ses organes, trop frêles pour résister à l'impétuosité des sentiments que cette vue exciteroit en elle.

On conçoit donc que les lois générales de la Religion se modifient selon la nature des différents êtres qu'elle unit, et selon les divers états où ces êtres se peuvent trouver. Ainsi l'homme, être mixte, a des devoirs relatifs à sa double nature et à sa condition présente ; et comme il ne se conserve et que ses facultés ne se développent que dans l'état de société, Dieu a pris soin d'établir une société déposi-

[1] *B. Petri,* Ep. II, cap. I, 19.

taire des lois destinées à régler l'usage de ces facultés, ou à mettre l'ordre dans tout l'homme, dans ses pensées, ses affections, ses actions : société spirituelle à la fois et visible, parce que l'homme est esprit et corps ; société une, parce que la Religion est une ; société universelle, parce que la Religion est universelle ; société perpétuelle, parce que la Religion est perpétuelle ; société sainte ou parfaite, parce qu'elle est régie par des lois parfaites, sous l'autorité d'un parfait Monarque.

Quiconque se sépare de cette société fondée par le Médiateur, et gouvernée par lui, ne possédant aucun droit au bienfait de la médiation, est privé de tout moyen de communiquer avec Dieu. Il lui ravit la gloire qu'il vouloit tirer des hommages de sa créature, divinisés par leur union avec ceux du Médiateur, et se déclare assez grand pour s'unir à l'Être infini, sans l'intermédiaire de l'Homme-Dieu. Il se fait Dieu lui-même, en opposant sa raison à la raison divine, qui a jugé l'incarnation nécessaire pour établir cette étonnante société de l'homme et de son auteur. Il rebute la plus éclatante marque d'amour qu'ait pu lui donner le Tout-Puissant. Il dédaigne ses bienfaits, se soulève contre ses volontés, trouble l'harmonie de la création, et là où l'Éternel, principe immuable de tout bien, avoit voulu réaliser une image de ses perfections, le force de contempler le mal. Ceux-là, certes, se forment une étrange idée de Dieu, qui le supposent insensible à un tel outrage. Plus il est parfait, plus l'indifférence est opposée à sa nature. Il hait souverainement le désordre ; il l'a en horreur, comme l'homme a horreur de sa destruction ; avec la différence que cette horreur est dans l'homme un sentiment aveugle et borné, tandis que la haine du désordre, commandée à Dieu par sa sagesse infinie, est infinie comme elle.

Or, la Religion renfermant toutes les lois auxquelles

l'homme doit obéir, rejeter la Religion, c'est rejeter tous les devoirs ensemble ; c'est rompre à la fois tous les liens de la société des intelligences, et se constituer dans le plus complet et le plus effroyable état de désordre où une créature libre se puisse placer. *Le ciel et la terre passeroient*, plutôt qu'un si grand crime demeurât impuni ; car le bouleversement de la nature physique, et l'anéantissement même de l'univers, seroient un mal infiniment moindre que la violation d'une seule règle de la justice.

Le peu d'importance que l'on affecte d'attacher à la Religion, vient de ce qu'on ne la connoît pas ; et le malheur est qu'on croit la connoître, parce qu'on en a beaucoup entendu parler, parce qu'on en a beaucoup parlé soi-même, sans en avoir d'autre idée que celle qu'on s'en est formée au hasard, sous l'influence de mille préjugés, et d'autant d'intérêts contraires à la vérité qu'on a de passions. Si l'on comprenoit seulement que la Religion est, dans le monde moral, l'unique moyen de l'ordre, on pourroit la haïr sans doute, comme on peut haïr Dieu ; mais l'on cesseroit de la mépriser. Le crime de ceux qui la violent ne seroit pas moins énorme, mais il seroit moins stupide. Comme l'ange d'orgueil, ils choisiroient entre le bien et le mal, avec connoissance. La perversion de la volonté ne s'étendroit pas jusqu'à la raison. Ils épouvanteroient par leur audace désespérée, mais ils n'exciteroient pas cette pitié humiliante qu'inspire leur imbécile dédain.

Qu'ils sachent donc qu'en créant l'homme à son image, c'est-à-dire, capable de connoître, d'aimer et d'agir librement, Dieu, n'ayant eu d'autre dessein que de manifester ses perfections, a voulu que les lois immuables de sa sagesse fussent la règle de ces facultés, ou qu'il a voulu établir dans l'homme, être semblable à lui, le même ordre qu'en lui-même.

Or, la Religion remplit excellemment cette importante fin : et d'abord elle met l'ordre dans les pensées de l'homme, en les réglant par la loi éternelle de la vérité. Elle lui apprend à se connoître, à connoître le Médiateur qui l'unit à Dieu, et Dieu lui-même ; en sorte qu'il possède implicitement toutes les vérités, puisqu'il possède Dieu, qui en est le principe. Ce n'est pas, qu'embrassant de toutes parts le souverain Être, il puisse s'en former une notion exempte d'obscurités. Il n'appartient qu'à Dieu de se connoître ainsi. S'apercevant tel qu'il est, et selon tout ce qu'il est, par un seul acte de sa puissante intelligence, il n'est à lui-même qu'une grande pensée ; et toutes ces perfections se confondant, en quelque sorte, dans l'immense idée de l'être, de toutes les idées la plus positive, il ne peut non plus se définir que par cette sublime affirmation : *Je suis celui qui suis.*

Or, par cela même qu'elle a des bornes, l'intelligence humaine n'aperçoit rien avec cette parfaite clarté. Ce qu'elle ignore obscurcit plus ou moins ce qu'elle connoît; car chaque partie ayant des rapports nécessaires au tout, il faut connoître le tout, pour connoître parfaitement la moindre de ses parties. De là vient que la raison ne comprend rien pleinement. Une foible et vacillante lueur marque à peine quelques contours, quelques légers traits des objets qu'elle considère. Sitôt qu'elle en veut pénétrer la nature intime, d'épaisses ombres arrêtent ses regards, et la repoussent dans l'ignorance dont elle tâchoit de sortir. Voilà sa condition, aussi triste qu'irremédiable, quand elle est réduite à chercher le vrai par ses seules forces. Incapable d'affirmer, incapable de nier, perpétuellement flottante au gré des probabilités contraires, sur la vaste mer du doute, ce ne sera pas elle qui affermira la pensée de l'homme, jusqu'à la rendre aussi inébranlable que la pensée de Dieu : et néanmoins il le faut, pour que

notre intelligence soit véritablement l'image de l'intelligence divine, infinie en certitude comme en étendue. Qui viendra donc au secours de cette intelligence débile? Quelle puissante main la soulèvera jusqu'à cette hauteur? Qui mettra, ô homme! sur tes lèvres tremblantes, cette parole que tu dois prononcer avec une aussi pleine assurance que Dieu même : *Il est celui qui est?* ce sera la Religion : et comment? Ne pensez pas qu'elle aille follement charger la raison du poids de la vérité infinie, qu'elle ne sauroit porter. Non, mais elle suppléera par la foi à la foiblesse de l'intelligence. Après avoir prouvé son autorité divine, elle ordonnera à l'homme de croire ce qu'il ne peut encore comprendre, et elle mettra dans ses croyances, infinies dans leur objet, infinies en certitude, puisqu'elles reposent sur un témoignage divin, le même ordre qui existe dans les idées de Dieu : et comme les mêmes vérités sont connues, par la même foi, de toutes les intelligences, il y a société entre elles et le grand Être qui les a créées pour lui.

Le lien essentiel de cette société est le Médiateur, par qui seul nous connoissons Dieu : *Personne ne connoît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler* [1]. Nous ne pouvions trouver en nous cette sublime idée, qui renferme l'infini. Que dis-je? Nous ne trouvons en nous-mêmes aucune vérité ; elles nous viennent toutes du dehors ; la raison n'est que la capacité de les recevoir, de les reconnoître et de les combiner ; et, à cause de notre double nature, il faut, pour nous devenir perceptibles, qu'elles revêtent une forme sensible, qu'elles s'incarnent, pour ainsi dire. La parole est comme le corps, qui nous rend les idées visibles ; elles s'effacent de notre

[1] Nemo novit Patrem, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. *Matth.*, XI, 27.

esprit avec leur expression. Il n'est donc pas surprenant que nous ne connoissions Dieu même que par sa *Parole* ou son Verbe ; ni que cette parole immatérielle, voulant se communiquer à nous, sans altérer notre nature, s'en soit elle-même revêtue : *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous* [1] ; car, dans l'ordre établi, il falloit qu'il fût corps, pour *parler* à notre entendement. La sagesse éternelle restant ce qu'elle est, s'est mise en rapport avec l'homme, restant aussi ce qu'il est ; et l'union de la Divinité et de l'humanité, dans la personne du Verbe, représente rigoureusement l'union qu'il est venu établir entre Dieu et le genre humain. *Je suis venu*, dit l'Homme-Dieu lui-même, *apporter dans le monde la vérité*, ou, selon l'expression remarquable de l'Évangile, *pour lui rendre témoignage*, c'est-à-dire, non pas, chose impossible, pour la faire comprendre parfaitement à l'homme, mais pour lui déclarer qu'elle est, et ce qu'elle est : *Quiconque aime la vérité m'écoute* [2]. De cette sorte, la certitude du témoignage remplaçant la certitude d'évidence, l'homme a pu, sans changer de nature, posséder pleinement la vérité infinie ; *il a pu devenir enfant de Dieu*, ou entrer en société avec lui, car la famille est l'image et l'élément de toute société ; et cela librement, parce que si l'esprit n'est pas libre de refuser d'acquiescer à l'évidence, la volonté est toujours libre d'*écouter* ou non un *témoignage*, de l'admettre ou de le rejeter : et c'est même ainsi qu'en croyant, sans y être forcé par une évidence intrinsèque et invincible, l'homme rend volontairement à Dieu un hommage digne de lui ; véritable *adoration en esprit et en vérité*, qui

[1] Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. *Joan.*, c. I, 14.

[2] Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati : omnis qui est ex veritate, audit vocem meam. *Joan.*, XVIII, 37.

consiste à reconnoître, par une soumission parfaite à sa parole, la dépendance infinie où notre raison est de la raison divine.

Il ne suffisoit pas cependant d'avoir promulgué la vérité ; il falloit encore pourvoir à sa conservation, car son règne doit être éternel ; il falloit la préserver de tout mélange, et la rendre reconnoissable et accessible à tous les hommes, par une voie analogue à leur nature. Jésus-Christ, ou le Médiateur, remplit merveilleusement ce grand objet ; et, dans le moyen qu'il choisit, on admire à la fois, et une si profonde connoissance de l'homme qu'elle ne pouvoit appartenir qu'à un être surhumain, et ce beau caractère d'unité, particulièrement propre aux œuvres de Dieu. Que fait-il en effet ? Écrit-il sa doctrine dans un livre ? cherche-t-il à l'environner de tant de preuves de raisonnement, que l'esprit soit dans l'impuissance d'y refuser son adhésion ? Voilà, sans doute, ce qu'un philosophe eût tâché de faire. Mais qui ne voit qu'attendu la foiblesse de notre esprit, ce n'eût été qu'ouvrir un champ plus vaste aux difficultés, et qu'en s'adressant ainsi à la raison de l'homme, et l'autorisant dès lors à n'admettre que ce qu'il concevroit pleinement, on eût élevé, entre lui et l'Être incompréhensible, une barrière insurmontable ? Jésus-Christ, dédaignant tous les vains appuis des opinions humaines, descend au fond de notre nature, pour y poser le fondement de la perpétuité de la Religion. Il conserve la vérité dans la pensée de l'homme, comme la pensée même se conserve, par la parole transmise ; et, pour assurer sa transmission, il unit par des liens extérieurs et indissolubles ceux qu'il a unis intérieurement par la même foi ; il les constitue en société, sous un gouvernement dont il est le chef ; en un mot, il fonde son Église. Envoyé par son Père, il envoie à son tour les pasteurs, qu'il revêt de son autorité : *Allez*

et enseignez toutes les nations; voilà, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles [1]. Et comme il disoit de lui-même : *Celui qui m'a envoyé est vrai*, *et moi je redis au monde ce que j'ai entendu de lui* [2]; ces pasteurs aussi diront : *Celui qui nous a envoyés est vrai; et nous*, *nous redisons au monde ce que nous avons entendu de lui*. Simples témoins, ils déposent de ce qu'ils ont entendu de leur maître, et leur témoignage n'est que celui de Jésus-Christ, qui a promis d'*être avec eux tous les jours*, sans aucune interruption; comme le témoignage de Jésus-Christ n'est que celui de Dieu qui l'a envoyé, et qui a dit de lui : *Celui-ci est mon Fils bien aimé; écoutez-le* [3]. C'est pourquoi Jésus-Christ ajoute : *Qui vous écoute*, *m'écoute; et qui vous méprise*, *me méprise; qui me méprise*, *méprise celui qui m'a envoyé* [4]. Pour entrer en société avec Dieu, ou, suivant l'expression de l'Évangile, *pour devenir son Fils*, il faut donc recevoir la vérité de l'Église enseignante, comme elle l'a reçue de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ l'a reçue de son Père : la recevoir de confiance, *fide*, parce que c'est pour nous ici-bas le seul moyen de la posséder, et que le plus léger doute feroit injure à l'autorité infinie qui l'atteste. Sortez de là, faites intervenir la raison pour juger si elle doit admettre ou rejeter les dogmes que Dieu nous révèle, aussitôt le magnifique et immense édifice de la Religion, transporté sur cette base fragile, croule de toutes parts, et écrase

[1] Euntes docete omnes gentes... et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi. *Matth.*, XXVIII, 19, 20.

[2] Qui me misit, verax est : et ego quæ audivi ab eo, hæc loquor in mundo. *Joan.*, VIII, 26.

[3] Hic est filius meus carissimus : audite illum. *Marc.*, IX, 6.

[4] Qui vos audit, me audit : et qui vos spernit, me spernit. Qui autem vos spernit, spernit eum qui misit me. *Luc.*, X, 16.

sous ses ruines la raison présomptueuse, qui s'étoit crue capable de le soutenir.

Obligés d'écouter l'Église, et l'ordre de la société spirituelle reposant sur son témoignage, celui de Jésus-Christ et celui de Dieu, il existe trois degrés correspondants de désordre, ou trois grands crimes contre la vérité : car on peut l'attaquer en niant, soit le témoignage de l'Église, soit le témoignage de Jésus-Christ, soit le témoignage de Dieu même ; négations qui constituent les trois systèmes généraux d'erreur, exposés et combattus au commencement de cet ouvrage.

Le premier, qui est l'hérésie, consiste, selon la force du mot même, à *choisir*, entre les vérités révélées, celle dont la raison se contente le mieux, rejetant les autres, ou comme inutiles, ou comme douteuses, ou comme des erreurs certaines. Mais, dès qu'on refuse d'écouter l'Église sur un point, il n'y a plus de motif pour l'écouter sur aucun. Son autorité est indivisible comme son témoignage : qui le récuse en partie le récuse tout entier. N'importe ce qu'on croie, la foi dès lors est éteinte ; car, au lieu de soumettre son jugement à la loi de vérité, on soumet la vérité à son jugement propre. Par là on renverse tous les rapports de la société spirituelle ; on fait de la raison, qui doit obéir, le pouvoir qui doit commander; on s'efforce de substituer la certitude d'évidence à la certitude de témoignage ; et, transformant ainsi la Religion en pure opinion, l'on détruit le fondement des vérités mêmes qu'on retient ; ce qui fait dire à l'apôtre : *Celui qui viole un seul point de la loi, viole toute la loi* [1] : principe également vrai, soit qu'on l'applique aux mœurs ou à la doctrine.

[1] Quicumque autem totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus. *Ep. B. Jacob.*, c. II, 10.

L'hérésie donc bouleverse toute l'économie de la médiation. Refusant de croire sur le témoignage des envoyés de Jésus-Christ, l'hérétique nie leur autorité, leur mission. Il se fait juge du moyen que le médiateur a dû choisir pour lui parler, et, par une conséquence inévitable, juge de sa parole. En se mettant au-dessus de l'Église, il se met au-dessus de son chef, au-dessus de l'Homme-Dieu. Et comme, en réalité, tout ce qu'il sait de lui, il n'a pu l'apprendre que de l'Église, de ses monuments écrits et de sa tradition, en cessant de croire l'Église, il arrive bientôt, s'il est conséquent, à ne plus croire le Médiateur même, à nier son autorité, sa mission, son existence; et c'est le second système général d'erreur, ou le déisme.

De même que l'hérétique, rejetant l'intermédiaire du corps pastoral enseignant, veut s'établir en rapport immédiat avec le Médiateur ; le déiste, rejetant l'intermédiaire du Verbe incarné, veut s'établir en rapport immédiat avec Dieu : tel est le caractère essentiel de sa doctrine. Il nie le témoignage du Médiateur, par qui seul nous connoissons Dieu, comme l'hérétique nie le témoignage de l'Église, par qui seule nous connoissons le Médiateur. Ainsi le désordre va croissant dans la pensée de l'homme, et l'infidèle image de la Divinité, cessant de réfléchir ses perfections, se défigure de plus en plus. Car prétendre connoître Dieu autrement que par son Verbe, c'est vouloir le connoître comme lui-même il ne se connoît pas ; c'est, en le séparant de sa sagesse substantielle, mutiler son essence, et transporter en lui notre ténébreuse raison, pour éclairer les débris de son être. Aussi dès lors devient-il pour nous comme un doute immense. D'impénétrables mystères l'environnent, on ne sait ni ce qu'il est, ni s'il est. « Ce « n'est pas, dit Rousseau, une petite affaire, de connoître « enfin qu'il existe ; et quand nous sommes parvenus là ; « quand nous nous demandons, quel est-il? où est-il?

« notre esprit se confond, s'égare, et nous ne savons plus « que penser [1]. »

Mais pour mieux comprendre encore à quel point il est insensé de prétendre s'unir à Dieu, et le connoître par la pure raison, observez que nous ne connoissons de la sorte aucun être spirituel. Comment nous assurons-nous de l'existence de l'âme dans les autres hommes, si ce n'est par la communication des pensées? et la pensée d'autrui ne nous seroit-elle pas totalement inconnue, si elle ne nous étoit révélée par la parole? Sans cette révélation, notre âme, éternellement solitaire, vivroit dans une ignorance absolue des êtres semblables à elle. Or, s'il faut nécessairement que l'homme parle à l'homme pour être connu de lui, comment l'homme connoîtroit-il Dieu, si Dieu ne lui parloit point? Cherchant donc en vain l'Être infini dans sa raison, incapable d'enfanter seule cette immense idée, le déiste finit par nier Dieu, qu'il ne comprend pas : et c'est le troisième système général d'erreur, ou l'athéisme.

Jusqu'ici l'homme conservoit quelques foibles traits de ressemblance avec son Auteur : l'athéisme achève de les effacer. Tous les fondements de la certitude, ébranlés à la fois, s'écroulent. Une profonde nuit couvre l'entendement; la raison, chancelante dans les ténèbres, ne sait où se prendre, et s'enfonce dans le scepticisme absolu. En perdant Dieu, l'homme perd toutes les vérités. Tel est le terme extrême du désordre dans l'être intelligent.

Tremblons à la vue de ce désordre; il est plus effrayant que ne seroit le chaos de la nature, si, l'astre du jour s'éteignant, elle se trouvoit tout à coup plongée dans une obscurité impénétrable.

Qui concevra le malheur d'une créature sans Religion, sans Dieu? Mais surtout, qui concevra son crime? Sec-

[1] *Émile*, tome II, pag. 341.

taires, déistes, athées, ne dites point : Comment serions-nous coupables de nous tromper, en cherchant sincèrement ce qui est vrai ? car cela même, c'est accuser Dieu, c'est supposer en lui des volontés contradictoires, c'est dire qu'ordonnant à l'homme de croire la vérité, il lui refuse le moyen de la connoître. Ni l'ignorance ni l'erreur n'est un crime en soi, l'une et l'autre pouvant être involontaires. Nul n'est donc coupable précisément parce qu'il ignore, ou parce qu'il se trompe ; et c'est pour cela, c'est parce que l'homme ignore naturellement, et se trompe avec une facilité si déplorable, que Dieu n'a pas voulu faire dépendre de sa raison, mais de sa volonté, la connoissance des vérités nécessaires. Il a tout ménagé, tout disposé, pour qu'elles lui fussent attestées dans tous les temps par un témoignage d'une autorité infinie. Dès lors, en les rejetant, sa volonté, sans excuse, se rend coupable d'un crime infini, dont un orgueil sans bornes est le principe.

Calvin, sur quel fondement nies-tu la présence réelle, que l'Église entière croit et atteste ? — Sur le fondement de ma raison, qui ne sauroit comprendre ce mystère. — Ainsi donc le témoignage des apôtres et de leurs successeurs, avec qui Jésus-Christ a promis *d'être tous les jours, jusqu'à la consommation des temps*, devra céder à ta raison individuelle, et il faudra que l'Église, cette Église que saint Paul appelle *le fondement de la vérité* [1], ait menti, parce que tu ne comprends pas !

Rousseau, sur quel fondement nies-tu la révélation, le Médiateur ? toi qui as dit : « Les faits de Socrate, dont per« sonne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus« Christ [2]. » — Sur le fondement de ma raison, qui ne

[1] Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis. *Ep. I ad Timoth.*, III, 15.

[2] *Émile*, tom. III, pag. 182.

sauroit comprendre la nécessité de la révélation, ni les dogmes révélés par le Médiateur [1]. — Ainsi donc le témoignage de tant de millions de Chrétiens, qui ont cru sur des preuves de fait, le témoignage même du *Fils de Marie*, dont *la vie et la mort sont d'un Dieu* [2], devra céder à ta raison individuelle; et il faudra que Jésus-Christ, le Verbe incarné, ait menti [3], parce que tu ne comprends pas!

Diderot, sur quel fondement nies-tu l'existence de Dieu, attestée par la tradition universelle du genre humain? — Sur le fondement de ma raison, qui ne sauroit comprendre Dieu. — Ainsi donc le témoignage unanime des peuples, attestant, de siècle en siècle, un fait révélé primitivement, devra céder à ta raison individuelle ; et il faudra que tout le genre humain, que Dieu même ait menti, parce que tu ne comprends pas !

L'orgueil donc, un orgueil démesuré qu'aucun excès n'épouvante, voilà le crime de l'athée, le crime du déiste et du sectaire. Au moins implicitement, tous trois nient le témoignage de Dieu, se déclarent plus grands, plus parfaits que lui, en s'érigeant en juges de sa parole : véritable idolâtrie de la raison humaine, dont nous avons vu le dernier développement et l'aveu public, dans le culte de la déesse Raison.

Sitôt qu'on méconnoît la règle, il faut aller jusque-là ; nul moyen de s'arrêter : le principe entraîne, et plus l'esprit a de vigueur et de rectitude, plus il s'égare. C'est une des merveilles du Christianisme, que non-seulement il nous offre la vérité, mais qu'il nous en assure la possession, qu'il la défende dans l'homme contre l'homme même. Cela

[1] *Émile*, tome III, pag. 183.

[2] *Ibid.*, pag. 182.

[3] Qui credit in Filium Dei, habet testimonium Dei in se. Qui non credit Filio, mendacem facit eum, quia non credit in testimonium quod testificatus est Deus de Filio suo. *Ep. I, Joan.*, v, 10.

seul prouveroit la divinité de la Religion chrétienne ; car l'homme n'a aucun moyen de se résister à lui-même : ce qui remédie à la foiblesse de la nature, est évidemment au-dessus de la nature.

Mais Dieu ne s'est pas rapproché de l'homme par des voies si admirables, pour le laisser libre de s'éloigner de lui. Si ses dons sont sans repentance, c'est que, reçus ou méprisés, il sait en tirer sa gloire, soit en les couronnant par un dernier don, celui de la parfaite béatitude, soit en rejetant à son tour ceux qui les ont rejetés. La récompense d'avoir ici-bas aimé la lumière, sera de la posséder éternellement dans sa source : *In lumine tuo videbimus lumen*[1]. Mais ceux qui la haïssent, et se complaisent dans les ténèbres de leur intelligence ; ô Dieu ! que leur réservez-vous, sinon ces *ténèbres* effroyables dont il est écrit : *Là seront des pleurs et des grincements de dents*[2].

En second lieu, la Religion met l'ordre dans les affections de l'homme ; elle règle son amour comme elle règle son intelligence, en lui apprenant à le proportionner au degré de perfection des êtres ; et l'homme devenant ainsi, sous un nouveau rapport, l'image de Dieu, achève de former en soi cette merveilleuse ressemblance, en vue de laquelle le Tout-Puissant se résolut à le créer.

Ici encore le Christianisme s'élève au-dessus des doctrines humaines, autant que la sagesse divine est au-dessus de notre sagesse. Quelle profondeur, en effet, dans ce précepte si simple en apparence : « Tu aimeras le Seigneur « ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute « ta force : voilà le premier et le plus grand commande- « ment. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton pro-

[1] Ps. xxxv, 10.

[2] Ejicientur in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium. *Matth.*, viii, 12 ; et *ibid.*, xxii, 13.

« chain comme toi-même[1]. » L'homme, semblable à Dieu, doit être aimé d'un amour semblable à celui que nous devons à Dieu, mais non pas d'un amour égal : il doit régner entre ces deux amours la même distance qu'entre l'image et son modèle. Un mot suffit à Jésus-Christ pour nous en avertir, en nous rappelant à notre origine, dont la grandeur est le titre même de notre dépendance. « Ces deux « commandements renferment toute la loi et les pro- « phètes[2] ; » c'est-à-dire, qu'ils embrassent à la fois la société présente et la société éternelle, dont le Médiateur, annoncé par les prophètes, est venu nous ouvrir l'entrée.

Infiniment parfait, ou souverainement aimable, Dieu s'aime d'un amour infini : c'est la loi de l'ordre qui doit régir l'homme, comme elle régit Dieu même. Tout amour borné est indigne de lui. Il est le bien par excellence, le bien sans mesure, l'unique bien, et par conséquent la fin unique où doivent tendre tous nos désirs, toutes nos affections. Nous devons l'aimer plus que toutes choses, plus que nous, et à cause de notre imperfection, et parce que, n'étant pas à nous-mêmes notre bien, l'amour éclairé de nous-mêmes doit se porter vers Dieu, et s'y arrêter, pour l'intérêt même de notre bien-être. Il faut que nous nous aimions en lui, comme il s'aime en nous ; que nous n'aimions rien que pour lui, et que nous l'aimions lui-même comme il s'aime. Profond mystère! car où l'homme, si foible et si pauvre, trouvera-t-il l'amour infini qu'il doit à Dieu? Comment acquittera-t-il cette dette immense? La nature défaillante ne sent que son impuissance. Cepen-

[1] Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex totâ animâ tuâ, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tuâ. *Luc.*, x, 27. — Hoc est maximum, et primum mandatum. Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut te ipsum. *Matth.*, xxii, 38, 39.

[2] In his duobus mandatis universa lex pendet, et prophetæ. *Matth.*, xxii, 40.

dant, ô homme! prends courage : *ce qui t'est impossible, est aisé à Dieu*[1]. N'étois-tu pas naturellement dans une égale impuissance de le connoître? Il t'a envoyé son Fils, et tu le connois pleinement par la foi. Ce divin Fils, uni à son Père, t'enverra l'Esprit qui les unit, *pour remédier à ton infirmité*[2]; et, de même que tu connois Dieu par son Verbe, tu l'aimeras par son amour. Cet amour substantiel, s'unissant à toi, divinisera ton amour, le revêtira du caractère d'infini, qui seul le peut rendre digne de Dieu. Tu entreras ainsi dans la société immortelle des *vrais adorateurs, qui adorent le Père en esprit et en vérité*[3]; c'est-à-dire, par son Verbe, qui est vérité[4], et par son Esprit, qui est amour : car *la vérité a été effectuée par Jésus*[5], *et l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par son Esprit qui nous est donné*[6].

Le second commandement est semblable au premier : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*. Tous les hommes, égaux par nature ou également parfaits, ont droit à un amour égal. La préférence que l'un d'eux s'accorderoit sur les autres, n'étant fondée sur aucune supériorité de nature, seroit une violation de l'ordre. Voilà le principe de ce sentiment sublime qu'on appelle humanité, sentiment né du Christianisme, et qui étend à tout le genre humain l'amour qu'a chaque homme pour soi-même.

Ce n'est pas que la Religion détruise les affections de

[1] Quæ impossibilia sunt apud homines, possibilia sunt apud Deum. *Luc.*, XVIII, 27.

[2] Spiritus adjuvat infirmitatem nostram. *Ep. ad Rom.*, VIII, 26.

[3] Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. *Joan.*, IV, 23.

[4] Christus est veritas. *Ep. I Joan.*, V, 6.

[5] Gratia et veritas per Jesum Christum facta est. *Joan.*, I, 17.

[6] Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis. *Ep. ad Rom.*, V, 5.

famille, ni le noble amour de la patrie ; au contraire, elle transforme en devoir le penchant de la nature ; elle le fortifie en le réglant, et l'empêche de dégénérer en passion exclusive et désastreuse, en le subordonnant à cette grande loi générale : préférence de tous à quelques-uns, de la patrie à la famille, du genre humain à la patrie, de la société éternelle à la société présente.

« L'ordre, dit Bossuet, est parfait, si on aime Dieu plus « que soi-même, soi-même pour Dieu, le prochain non « pour soi-même, mais comme soi-même pour Dieu. Toute « vertu est là-dedans [1]. »

L'amour sans règle est égoïsme, préférence absolue de soi à ses semblables et à Dieu. L'amour réglé par les seules lois de la société présente, est humanité, ou amour égal de tous les hommes, à cause de l'égalité de nature. L'amour réglé par les lois de la société éternelle, est charité ; sentiment tout divin, puisqu'il n'est que l'amour même de Dieu pour l'homme.

Or, *Dieu a aimé l'homme jusqu'à donner son Fils unique, pour lui acquérir la vie éternelle* [2]. L'homme doit donc aimer l'homme, jusqu'à tout sacrifier, et la vie même, pour lui procurer cette vie immortelle.

Et comme elle n'est que la possession de Dieu, ou du souverain bien, l'homme ne doit rien aimer, ni s'aimer lui-même, qu'en vue de cette dernière fin. Tout ce qui l'en écarte, est un mal, et il doit le haïr ; tout ce qui n'a de rapport qu'à une existence passagère, n'est pas un véritable bien, et l'ordre inflexible lui défend d'y attacher son cœur. « Le temps est court, » dit l'Apôtre, et la nature

[1] *Médit. sur l'Évangile*, t. I, p. 475, in-12.

[2] Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret : ut omnis, qui credit in eum, non pereat, sed habeat vitam æternam. *Joan.*, III, 16.

vous le redit tous les jours ; tous les jours la mort grave, de sa main de fer, sur des milliers de tombes, cette grande leçon : « Le temps est court : que ceux donc qui ont des « épouses, vivent comme s'ils n'en avoient pas ; ceux qui « pleurent, comme s'ils ne pleuroient pas ; ceux qui se « réjouissent, comme s'ils ne se réjouissoient pas ; ceux « qui achètent, comme s'ils ne possédoient pas ; ceux qui « usent de ce monde, comme s'ils n'en usoient pas : car « la figure de ce monde passe[1]. » Malheur à qui laisse son amour s'égarer et croupir dans ce monde qui passe ! car, lorsque tout à l'heure il sera passé, que restera-t-il à cette âme misérable, qu'un vide infini, et, dans une éternelle séparation de Dieu, une impuissance éternelle d'aimer.

Le même principe qui met le désordre dans notre intelligence, met aussi le désordre dans notre cœur. L'orgueil, ou le dérèglement de la raison, par lequel nous nous élevons au-dessus de tout, produit la concupiscence, ou le dérèglement de l'amour, par lequel nous nous aimons plus que toutes choses ; d'abord, plus que nos semblables, ensuite plus que Dieu. Étrange excès ! Mais il est ainsi. L'homme en vient jusqu'à se rendre un culte exclusif d'amour, comme un culte exclusif d'admiration. Ravi de sa propre excellence, il s'aime sans mesure et sans règle ; et, dès lors, jugeant des biens et des maux par leur rapport à sa nature corrompue, il appelle bien tout ce qui flatte son orgueil et ses sens, et mal tout ce qui les blesse. La gloire, les richesses, les plaisirs, même les plus honteux, voilà

[1] Tempus breve est : reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint : et qui flent, tanquam non flentes : et qui gaudent, tanquam non gaudentes : et qui emunt, tanquam non possidentes : et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi. *Ep. I, ad Corinth.*, VII, 29, 31.

ce que cette créature immortelle recherchera comme sa fin ; et, l'œil fixé sur un vil métal, ou l'oreille avidement ouverte à un vain bruit de réputation, elle prononcera en elle-même qu'il y a plus de perfection, ou de bien réel, dans ce bruit enivrant, ou dans cette pièce d'or qu'elle convoite, que dans le Créateur des mondes, et l'éternelle source de tout bien. Et Dieu seroit insensible à un tel outrage! Lui que l'ordre contraint de vouloir être aimé comme il s'aime, accepteroit, ou les débris d'amour que les passions rassasiées lui abandonnent avec dédain, ou l'indifférence, ou la haine! Non ; c'est aussi trop s'abuser. Qui méprise le souverain bien, ne doit attendre que le souverain mal. Point de grâce pour ce crime, qui les renferme tous. *Celui qui parle contre le Fils de l'homme, son péché peut lui être remis*, car il peut encore revenir à la vérité par l'amour ; mais *celui qui parle contre l'Esprit-Saint*, qui se roidit obstinément contre l'amour même, celui-là est sans ressource, sans espérance ; car qui pourroit le ramener, s'il a résisté tout ensemble, et à la lumière de la vérité, et aux inspirations de l'amour ? Dieu même ne peut rien de plus pour lui ; il a épuisé la puissance, comme la miséricorde de l'Être infini ; et son péché, renfermant une totale opposition de la volonté à l'ordre, *ne lui sera remis, ni dans le siècle présent, ni dans le siècle futur*[1].

Enfin la Religion met l'ordre dans les actions de l'homme, et pour cela elle prescrit certains devoirs extérieurs, et interdit les actes contraires. Or, l'homme est en rapport avec ses semblables et avec Dieu. L'ordre, dans les actions qui ont rapport à Dieu, s'appelle culte. L'ordre, dans les actions qui ont rapport à nos semblables, s'appelle morale ou vertu.

[1] Quicumque dixerit verbum contrà Filium hominis, remittetur ei : qui autem dixerit contrà Spiritum sanctum, non remittetur ei, neque in hoc seculo, neque in futuro. *Matth.*, XII, 32.

Les actions sont déterminées par l'amour ; l'amour est déterminé par la connoissance du bien ou de la vérité. Voilà pourquoi la morale et le culte prennent chez les sectaires un caractère vague comme leurs croyances, et tendent comme elles à s'abolir ; sont indifférents aux yeux du déiste, qui, ne sachant ce qu'il croit, permet de ne rien croire, par conséquent de ne rien aimer ; et deviennent pour l'athée, qui ne croit qu'en lui, et n'aime que lui, l'affreuse morale de l'intérêt personnel, et le culte monstrueux de l'orgueil et de la volupté.

L'homme, composé de deux substances, doit à Dieu l'hommage entier de son être ; ou, pour parler le langage profondément philosophique du Catéchisme, il doit connoître Dieu, l'aimer et le servir ; le connoître par sa pensée, l'aimer par son cœur, le servir par ses sens. La nécessité d'un culte extérieur dérive donc de la nature de l'homme, être intelligent et physique. Un culte purement spirituel est le culte des purs esprits ; c'est le culte des anges ; mais ce n'est point celui de l'homme, qui, par un effet de l'intime union de l'âme et du corps, ne peut entrer en société, soit avec Dieu, soit avec ses semblables, qu'à l'aide des organes. « Le culte, dit-on, que Dieu demande, « est celui du cœur[1]. » Qui empêche qu'on ne dise de même : « Les vertus que Dieu exige, sont celles du cœur, » et d'en conclure, qu'en aimant le prochain, on accomplit toute justice ? Quelle pitié ! comme si l'amour ne se manifestoit pas nécessairement par des actes extérieurs. Qui aime l'homme sert l'homme, et qui aime Dieu le sert également. Le culte est action, comme la vertu ; et de même que chacun doit concourir par son action, dans les sociétés politiques, au maintien de l'ordre, d'où résulte le bonheur de l'homme, chacun aussi doit concourir par son action,

[1] *Émile*, t. III, p. 134

dans la société religieuse, au maintien de l'ordre, d'où résulte la gloire de Dieu : et comme le culte extérieur est un rapport qui dérive de la nature de l'homme, le culte public est un rapport qui dérive de la nature de la société.

Cependant l'ignorance sourira de mépris au seul nom de culte; elle ne voit pas que c'est lui qui conserve les croyances et nourrit l'amour. Des pratiques gênantes et puériles, de bizarres cérémonies, voilà tout ce qu'elle découvre dans cette sublime manifestation de la foi. Philosophe, ris, si tu veux, de nos *génuflexions* et de nos *gestes* [1], mais, après avoir ri, dis-nous ce que seroit devenu le genre humain, s'il ne s'étoit agenouillé devant la croix? A ton culte intérieur, qui consiste à *s'exercer aux sublimes contemplations* [2], compare le culte chrétien, qui consiste à s'exercer aux sublimes dévouements; compte les vertus qu'ont fait naître tes solitaires colloques avec l'Éternel [3], et celles qu'enfante tous les jours un seul regard jeté sur l'image de son Fils.

Mais la Religion nous ordonne de nous élever à des considérations encore plus hautes. Il ne suffit même pas d'admirer cette merveilleuse unité de plan, cette intime correspondance qui lie les dogmes et le culte aussi étroitement que l'âme humaine est unie au corps; en sorte que la vérité nous étant donnée par un moyen extérieur, ou par la parole, la grâce ou l'amour nous est aussi donné par des moyens extérieurs, ou par les sacrements : il faut de plus concevoir que le culte, dans son magnifique ensemble, n'est que la réalisation extérieure de la vérité infinie et de l'amour infini, le don mutuel, le sacrifice effectif de Dieu à l'homme, et de l'homme à Dieu, ou la

[1] *Émile*, t. III, p. 155.
[2] *Ibid.*, p. 126.
[3] *Ibid.*

consommation de leur société. Et, en effet, je vois sur nos autels la Vérité infinie, réellement présente en la personne du Verbe incarné, mais cachée sous les apparences du pain, symbole de la vie qu'elle nous communique, comme le Verbe lui-même étoit caché sous le voile de la nature humaine; je le vois, ce Verbe fait chair, se donnant à l'homme qu'il racheta de son sang, et le nourrissant à la fois de son corps immolé pour lui, de sa vérité, de son amour, de sa divinité tout entière, pour le diviniser lui-même, et le préparer à une union, non pas plus réelle, mais plus intime, plus délicieuse et plus durable. Ainsi l'amour infini de Dieu se manifeste par une action infinie, et la Religion me seroit plus incompréhensible sans ce mystère, que ce mystère ne m'est incompréhensible.

De son côté, l'homme associé au sacerdoce éternel de Jésus-Christ[1], l'Homme-Pontife, ministre et image du Pontife-Dieu, réalise au dehors la vérité et l'amour infini, par la production du Verbe incarné sur l'autel, production prodigieuse, qui nous rend participants de la toute-puissance divine, et que l'Église, dans son langage si étonnamment profond, exprime par le terme absolu d'*action*, parce qu'en effet aucune autre action ne peut être comparée à cette action infinie qui s'exerce sur Dieu même.

L'homme réalise encore la vérité infinie par la profession publique de la foi; et l'amour infini que l'Esprit-Saint lui inspire, par les actes publics d'adoration, d'obéissance et d'anéantissement; par le sacrifice entier de son être, de sa raison par la foi; de son cœur, par le détachement des

[1] Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech. *Ps*. cix, 4. *Vide et Joan.*, xii, 34. *Ep. ad Hebr.*, v, 6; vii, 17. — Pontifex factus in æternum. *Ibid.*, vi, 20.

biens périssables ; de ses sens, par les pratiques de mortification que la loi commande ou conseille. C'est ainsi qu'il accomplit le précepte, et qu'il aime Dieu *de toute son intelligence, de tout son cœur et de toute sa force ;* car sa force, ou ses sens, n'agissent que pour manifester son amour. Or, « le plus grand effort de l'amour est de don-« ner sa vie pour celui qu'on aime [1] : » c'est le dernier, le parfait sacrifice, et aussi le moyen nécessaire pour arriver à une union parfaite avec Dieu. Voilà ce qu'est la mort pour le chrétien, le dernier acte du culte infini qu'il doit au souverain Être. Ici encore on remarque l'étroite correspondance de l'ordre de la nature et de l'ordre surnaturel. Mais veut-on voir la Religion triompher de la nature même, l'ordre de la société présente se subordonner à l'ordre de la société éternelle ? Veut-on voir, si je l'ose dire, une rédemption plus surprenante que celle du genre humain ? Contemplez les martyrs. Dieu est mort pour sauver l'homme ; et quand il faut que l'homme périsse, ou que la vérité, l'amour, en un mot, Dieu, périsse en lui, l'homme, à son tour, meurt pour sauver Dieu.

Foibles esprits, qui vous venez briser contre les pierres de l'autel, comprenez maintenant cette parole : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul* [2]. Les hommages extérieurs, la prière, tous les actes de culte sont inséparables de l'adoration de l'esprit. L'amour nécessairement se manifeste au dehors ; et c'est en vain que, *secouant le joug de Dieu, et rompant les liens* de sa société, vous osez dire : *Non serviam !* Malgré vous, il faudra servir : *Vous servirez vos désirs, vos passions* [3] ;

[1] Majorem hàc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. *Joan.*, xv, 13.

[2] Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. *Luc.*, iv, 8.

[3] Servientes desideriis et voluptatibus variis. *Ep. ad Tit.*, iii, 3.

vous en ferez des dieux[1] ; car tout ce que nous préférons à Dieu est Dieu pour nous ; vous leur rendrez le culte que vous refusez au Tout-Puissant. Vous vous adorerez vous-mêmes dans votre raison hautaine et dans votre orgueil insensé, *in omni colle sublimi ;* vous vous prosternerez devant vos vices ; vous érigerez en temples les obscurs repaires de la prostitution, *sub omni ligno frondoso, tu prosternaberis meretrix*[2] *:* vous servirez, mais bassement, comme un peuple avili sert le tyran que le hasard lui donne, jusqu'à ce qu'emportés soudain par *l'impétueux torrent de la justice*[3], vous alliez encore, et à jamais, loin de l'éternelle source de l'amour et du souverain bien, servir, sans espérance, dans les régions désolées de la haine, et dans l'empire du souverain mal.

Du précepte d'aimer le prochain comme soi-même à cause de Dieu, découlent toutes les lois de la morale et de la société. Ce seul précepte met l'ordre dans les familles, dans l'État, et entre les peuples ; car les peuples ont entre eux les mêmes rapports, et sont soumis aux mêmes devoirs que les individus. L'observation parfaite de ce commandement feroit de la société présente une parfaite image de la société éternelle, dont nous devons un jour être membres. Remarquez qu'en effet cette pleine observation n'est que l'entier sacrifice de soi aux autres ; sacrifice qui constitue proprement la vertu, comme le sacrifice des autres à soi constitue le crime. La vertu même est donc un véritable culte que l'homme rend à Dieu dans son

[1] Quorum Deus venter est. *Ep. ad Philip.*, III, 19.

[2] A seculo confregisti jugum meum, rupisti vincula mea, et dixisti : Non serviam. In omni enim colle sublimi, et sub omni ligno frondoso, tu prosternaberis meretrix. *Jerem.*, II, 20.

[3] Et revelabitur quasi aqua judicium, et justitia quasi torrens fortis *Amos.*, V, 24.

image ; et comme Jésus-Christ, *venu*, en qualité de *roi*[1], *non pour être servi, mais pour servir*[2], Jésus-Christ, *immolé dès l'origine du monde*[3], est tout ensemble, dans son éternel sacerdoce, prêtre et victime ; chaque membre du corps dont il est le chef, ou de la société spirituelle qu'il a établie, associé à sa *royauté* pour servir, à son *sacerdoce* pour s'immoler, est également prêtre et victime : *Vos regale sacerdotium*[4]. Mais si la vertu est un culte réel, le crime est une réelle idolâtrie, ou une adoration sacrilége que l'homme se rend à lui-même, en immolant l'ordre à ses passions, en déclarant qu'elles doivent être *servies* par des êtres semblables à Dieu ; et de même que le plus grand acte de vertu, ou le dernier effort de l'amour des autres, est de sacrifier sa vie pour eux, le plus grand crime, ou le dernier excès de l'amour déréglé de soi-même, est de sacrifier à soi la vie d'autrui ; et si ce n'est pas en vain que le Verbe incarné a voulu qu'il fût dit de lui : *Voilà l'homme,* tout meurtre est un déicide.

Appliquez ces considérations au détail des devoirs, ou domestiques ou sociaux, vous concevrez que, sans la Religion, tout est désordre, parce que tout ordre est relatif à Dieu. L'ordre dans nos pensées est de le connoître ; l'ordre dans nos affections, de l'aimer ; l'ordre dans nos actions, de le servir, soit immédiatement, par l'exercice du culte établi par le Médiateur dans la société religieuse ; soit médiatement, par l'exercice des vertus morales, ou du culte que nous rendons à son image, dans la société politique.

[1] Dixit itaque ei Pilatus : Ergo rex es tu? Respondit Jesus : Tu dicis, quia rex sum ego. *Joan.*, XVIII, 37.

[2] Filius hominis non venit ut ministraretur ei, sed ut ministraret, et daret animam suam redemptionem pro multis. *Marc.*, X, 45.

[3] Qui occisus est ab origine mundi. *Apoc.*, XIII, 8

[4] *Ep. I B. Petr.*, II, 9.

Car nous ne devons rien à l'homme en tant qu'homme ; et Dieu seul est le principe comme le terme de tous les devoirs. Cela paroît bien clairement dans l'Évangile, lorsqu'annonçant ce jour formidable où toute la race humaine comparoîtra devant lui pour recevoir sa dernière sentence, l'Homme-Dieu promet de récompenser les œuvres d'amour, et de punir les œuvres contraires, non précisément parce qu'on aura servi ou opprimé l'homme, mais parce qu'en servant ou opprimant l'homme, on aura opprimé ou servi Dieu : *Quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis..... Quamdiù non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis* [1]. Hors de là, je ne vois ni crime ni vertu ; et il ne faut rien moins que ces paroles pour m'expliquer celles qui suivent : « Venez, les bénis de mon « Père..... Retirez-vous de moi, maudits... et ceux-ci iront « au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle [2]. »

Voilà ce qu'est la Religion par rapport à Dieu, voilà ce qu'elle est par rapport à l'homme. Prenons garde de nous y tromper ; elle n'est pas un système qui soit soumis à notre jugement, mais une loi à laquelle nous devons soumettre nos cœurs. Aussi la première voix qui se fait entendre à l'apparition de l'Homme-Dieu, impose silence au sens humain, en révélant le secret de l'ordre que le Médiateur vient établir : *Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* [3]. Écoutons attentivement : *Gloire à Dieu :* tel est l'objet principal, la cause première de l'incarnation ; car Dieu n'agit que pour lui-même. S'il envoie son Fils dans le monde, c'est pour

[1] *Matth.*, xxv. 40, 45.

[2] Venite benedicti Patris mei... Discedite à me maledicti... et ibunt hi in supplicium æternum ; justi autem in vitam æternam. *Matth.*, xxv, 34, 41, 46.

[3] Gloria in altissimis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. *Luc.*, II, 14.

faire éclater sa gloire, pour manifester son être, pour rendre témoignage à la vérité, pour étendre le règne de l'amour : voilà la mission du Verbe fait chair. Or, est-ce à la raison qu'il s'adressera? Non, mais à la volonté ; car il ne dépend pas de la raison de comprendre, mais il dépend toujours de la volonté de croire ce qui est attesté par un témoignage d'une autorité suffisante ; il dépend de la volonté d'aimer le bien, d'obéir aux lois de l'ordre : *Paix aux hommes de bonne volonté.* Ceux-là écouteront Dieu dans son envoyé, et le glorifieront par leur foi, par leur amour et leurs œuvres, dont la volonté sera *bonne*, ou exempte de la corruption de l'orgueil, principe de tout mal, et qui inclineront leur cœur à croire, à aimer, à obéir, au lieu de tourmenter leur raison pour comprendre ; ou plutôt dont la raison éclairée comprendra qu'il est souverainement raisonnable de croire sans comprendre, lorsque Dieu parle pour nous révéler des vérités si hautes, que lui seul est capable de les comprendre parfaitement. *Paix à ces hommes de bonne volonté :* paix, c'est-à-dire société, union avec Dieu, hors de qui il n'y a de paix pour aucun être intelligent : *Paix sur la terre*, par la jouissance intime de l'ordre que la Religion établit dans leurs pensées, dans leurs affections, dans leurs actions. Ce qui trouble la paix de l'intelligence, c'est le combat de l'erreur contre la vérité, de l'erreur qui naît de la raison orgueilleuse, contre la vérité qui nous est connue par le témoignage du Verbe : en forçant la raison de se soumettre, en lui donnant la foi pour règle, la volonté termine ce combat. Ce qui trouble la paix du cœur, c'est le combat *de la chair contre l'esprit* [1], de l'amour déréglé de nous-mêmes contre l'amour de Dieu, que son Esprit excite en nous : en cédant à ses impressions, en consommant le sacrifice de tout notre être à son

[1] Caro enim concupiscit adversus spiritum : spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi invicem adversantur. *Ep. ad Galat.*, v, 17.

Auteur, la volonté termine ce combat. Ce qui trouble la paix de la société, c'est le combat perpétuel de l'intérêt de chacun contre l'intérêt de tous : en soumettant les passions au devoir, ou à la loi qui ordonne de se sacrifier pour ses frères, la volonté termine ce combat. Donc, encore une fois : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, et dans le ciel, l'éternel rassasiement de la gloire : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua* [1].

Mais aux hommes dont la volonté pervertie refuse d'écouter la parole divine, d'aimer le bien infini, d'obéir à l'ordre immuable : guerre, éternelle guerre, premièrement avec eux-mêmes : toutes leurs pensées, armées les unes contre les autres, s'attaquent, se choquent, se détruisent jusqu'à la dernière ; et leur intelligence dévastée ressemble, dans son effrayante solitude, à une cité morne et sanglante, où les fureurs intestines n'ont pas laissé un être vivant. Guerre dans leur cœur, tourmenté d'inquiétudes, ravagé de désirs, bourrelé de remords. Guerre dans la famille, dans l'État, en proie aux dissensions, à l'anarchie, ébranlé, brisé par de continuelles commotions. Guerre entre les peuples qui s'entre-dévoreront, *comme on dévore un morceau de pain* [2]. Enfin guerre avec Dieu, séparation de sa société, haine mutuelle, révolte impie de l'homme contre son Auteur, qu'il tentera d'anéantir pour se mettre à sa place ; guerre, jusqu'au jour marqué pour le triomphe de l'ordre, où, l'Éternel étendant son bras, et saisissant ses foibles ennemis, ils sentiront, dans leur consternation profonde, l'épouvantable vérité de cette parole, qui doit s'accomplir aussi bien que les autres : *Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* [3] !

[1] *Ps.* XVI, 15.

[2] Devorant plebem meam sicut escam panis. *Ps.* XIII, 14.

[3] Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Ep. ad Hebr.*, X, 31.

Nous avons montré que la Religion, s'il en existe une véritable, est d'une importance infinie pour l'homme, pour la société, pour Dieu même; et par là nous avons détruit un des fondements de l'indifférence dogmatique. Pour achever de renverser la base sur laquelle elle repose, nous prouverons qu'il existe en effet une vraie Religion, qu'il n'en existe qu'une, qu'elle est pour tous les hommes l'unique moyen de salut, et qu'aussi tous les hommes peuvent aisément la discerner des Religions fausses. Mais auparavant, il convient de rechercher comment, dans notre condition présente, nous parvenons à une connoissance certaine de la vérité. Tâchons cependant d'exciter en nous l'amour de cette vérité sainte ; car l'amour seul donne du prix à la vérité. Quand, à force de travail, on réussiroit à la découvrir, elle ne seroit encore, si on ne l'aime, qu'une stérile opinion philosophique. Or, non plus que Pascal, « nous n'estimons pas que toute la philoso-« phie vaille une heure de peine [1]. »

[1] *Pensées de Pascal*, t. II, p. 233, édit. de 1803.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME

PREMIÈRE PARTIE

RÉFUTATION DES DIVERS SYSTÈMES D'INDIFFÉRENCE

DEUXIÈME PARTIE

IMPORTANCE DE LA RELIGION

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

primés en caractères neufs et très-lisibles, sur papier grand raisin, glacé et satiné, contenant la matière de plus de 300 volumes in-8. — Prix : 50 fr.; demi-rel. chag., 60 fr.

PETIT DICTIONNAIRE NATIONAL

Contenant la définition très-claire et très-exacte de tous les mots de la langue usuelle, l'explication la plus simple des termes scientifiques et techniques, la prononciation figurée dans tous les cas douteux et difficiles, etc., etc., à l'usage de la jeunesse et de tous ceux qui ont besoin de renseignements prompts et précis sur la langue française ; par Bescherelle aîné, auteur du grand *Dictionnaire national*, etc. 1 vol. grand in-32 jésus, 2 fr. 25 c.

Relié en percaline à l'anglaise. . . . . 3 fr. » .

GRAMMAIRE NATIONALE

Ou Grammaire de Voltaire, de Racine, de Bossuet, de Fénelon, de J.-J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, de Casimir Delavigne, et de tous les écrivains les plus distingués de la France ; par MM. Bescherelle frères et Litais de Gaux. 1 fort vol. grand in-8, 12 fr.; net, 9 fr.

Complément indispensable du *Dictionnaire national*.

DICTIONNAIRE USUEL DE TOUS LES VERBES FRANÇAIS

Tant réguliers qu'irréguliers, entièrement conjugués, par Bescherelle frères. 2 vol. in-8 à 2 col., 15 fr.; net, 12 fr.

Ce livre est indispensable à tous les écrivains et à toutes les personnes qui s'occupent de la langue française, car le verbe est le mot qui, dans le discours, joue le plus grand rôle ; il entre dans toutes les propositions, pour être le lien de nos pensées et y répandre la clarté et la vie; aussi les Latins lui avaient donné le nom de ***verbum*** pour exprimer qu'il est le mot nécessaire, le mot par excellence. Mais le verbe doit être rangé dans la classe des parties du discours que les grammairiens appellent ***variables***. Aucune, en effet, n'a subi des modifications aussi nombreuses et aussi variées. La conjugaison des verbes est sans contredit ce qu'il y a de plus difficile dans notre langue, puisqu'on y compte plus de trois cents verbes irréguliers. A l'aide de ce dictionnaire, tous les doutes sont levés, toutes les difficultés vaincues.

LE VÉRITABLE MANUEL DES CONJUGAISONS

Ou Dictionnaire des 8,000 verbes, par Bescherelle frères. Troisième édition. 1 vol. in-18, 3 fr. 75 c.

GRAND DICTIONNAIRE ESPAGNOL-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ESPAGNOL

Avec la prononciation dans les deux langues, plus exact et plus complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, rédigé d'après les matériaux réunis, par D. Vicente Salva, et les meilleurs dictionnaires anciens et modernes, par F. de P. Noriega et Guim. 1 fort volume grand in-8 jésus d'environ 1,600 pages, à 3 colonnes. Prix : 18 fr.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE POCHE FRANÇAIS-ESPAGNOL ET ESPAGNOL-FRANÇAIS

Avec la prononciation dans les deux langues, rédigé d'après les matériaux réunis par D. VICENTE SALVA, et les meilleurs dictionnaires parus jusqu'à ce jour. 1 fort vol. grand in-32, format dit Cazin, d'environ 1,100 pages. Prix : 5 fr.

GUIDES POLYGLOTTES, MANUELS DE LA CONVERSATION ET DU STYLE ÉPISTOLAIRE

A l'usage des voyageurs et de la jeunesse des écoles, par MM. CLIFTON, VITALI, docteur EBELING, CAROLINO DUARTE et CORONA BUSTAMANTE. Grand in-32, format dit Cazin, papier satiné. Prix : 2 fr. le vol.

FRANÇAIS-ANGLAIS. 1 vol. in-32.
FRANÇAIS-ITALIEN. 1 vol. in-32.
FRANÇAIS-ALLEMAND. 1 vol. in-32.
FRANÇAIS-ESPAGNOL. 1 vol. in-32.
FRANÇAIS-PORTUGAIS. 1 vol. in-32.
ENGLISH AND FRENCH. 1 vol. in-32.
ESPANOL-FRANCÉS. 1 vol. in-32.
ENGLISH AND PORTUGUESE. 1 vol. in-32.
ENGLISH AND GERMANY. 1 vol. in-32.
ESPANOL-INGLÉS. 1 vol. in-32.
ESPANOL-ITALIANO. 1 vol. in-32.
ESPANOL-FRANCÉS-INGLÉS-ITALIANO. 1 vol. in-32.
PORTUGUEZ-FRANCEZ. 1 vol. in-32.
PORTUGUEZ-INGLEZ. 1 vol. in-32.

GRAND DICTIONNAIRE ITALIEN-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ITALIEN

Par BARBERI, continué et terminé par BASTI et CERATI. 2 gros vol. in-4, 45 fr. ; net, 25 fr.

Ce Dictionnaire donne la prononciation des mots, leur étymologie, leur sens et leurs mots expliqués et appuyés par des exemples. — Un grand nombre de termes techniques des sciences et arts. — La solution des difficultés grammaticales. — Le pluriel des substantifs et les divers temps des verbes quand ils ont une forme irrégulière. Le genre des substantifs qui n'est point indiqué dans les autres dictionnaires italiens, etc., etc. Le tout forme 2.500 pages in-4. Le Conseil royal de l'instruction publique a examiné le grand *Dictionnaire italien-français* et *français-italien* de Barberi, continué et terminé par MM. Basti et Cerati. D'après la délibération du Conseil royal, ce dictionnaire sera placé dans les Bibliothèques des colléges. C'est, en effet, le travail le plus complet qui existe en ce genre et le meilleur guide pour l'enseignement approfondi des beautés de la langue italienne.

DICTIONNAIRE D'HIPPIATRIQUE ET D'ÉQUITATION

Ouvrage où se trouvent réunies toutes les connaissances équestres et hippiques, par F. CARDINI, lieutenant-colonel en retraite. 2 vol. grand in-8, ornés de 70 figures. 2e édition, corrigée et considérablement augmentée, 20 fr.; net, 15 fr.

DE L'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Antoine Lemaistre et ses contemporains, par M. OSCAR DE VALLÉE, avocat général à la cour impériale de Paris. 1 beau vol. in-8 cavalier, 7 fr. 50.

LES ARMES ET LE DUEL

Par GRISIER, professeur à l'École polytechnique, au collége Henri IV et au Conservatoire de musique. Ouvrage agréé par Sa Majesté l'em-

pereur de Russie; précédé d'une Préface par A. Dumas; Notice sur l'auteur, par Roger de Beauvoir; Epître en vers, de Méry, etc.; Dessins par E. de Beaumont. Deuxième édition, revue par l'auteur. 1 vol. grand in-8, 10 fr.

Nous ne craignons pas de dire que cet ouvrage est le *traité d'escrime* LE PLUS COMPLET qui ait encore paru. La réputation européenne de l'auteur nous autorise à ajouter que c'est très-certainement LE MEILLEUR.

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE

52 vol. grand in-8 de 500 pages à 2 col., contenant la matière de plus de 300 vol. Prix : 208 fr.

Œuvre éminemment littéraire et scientifique, produit de l'association de toutes les illustrations de l'époque, sans acception de partis ou d'opinions, le *Dictionnaire de la Conversation* a depuis longtemps sa place marquée dans la bibliothèque de tout homme de goût, qui aime à retrouver formulées en préceptes généraux ses idées déjà arrêtées sur l'histoire, les arts et les sciences.

SUPPLÉMENT AU
DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE

Rédigé par tous les écrivains et savants dont les noms figurent dans cet ouvrage, et publié sous la direction du même rédacteur en chef. 16 vol. gr. in-8 de 500 pages, conformes aux 52 vol. publiés de 1832 à 1839.

Le *Supplément*, aujourd'hui TERMINÉ, se compose de *seize volumes* formant les tomes 53 à 68 de cette Encyclopédie si populaire. Il contient la mention de tous les progrès faits par les sciences depuis la terminaison de l'ouvrage principal (1839) jusqu'à l'époque actuelle, et le résumé de l'Histoire politique des différents Etats jusqu'en 1852. Les grands et providentiels événements qui sont venus changer la face de l'Europe, en 1848, y sont racontés, de même qu'on y trouve des renseignements précis sur la plupart des hommes nouveaux que ces événements ont fait surgir dans la politique.

Il n'y a pas d'exagération dès lors à dire que de toutes les Encyclopédies le *Dictionnaire de la Conversation* est la plus complète et la plus *actuelle*.

Le *Supplément* a réparé toutes les erreurs, toutes les omissions qui avaient échappé dans le travail si rapide de la rédaction des 52 premiers volumes. Tous les *renvois* que le lecteur cherchait vainement dans l'ouvrage principal se trouvent traités dans le *Supplément*, de même que quelques articles jugés insuffisants ont été refaits.

Qui ne sait l'immense succes du *Dictionnaire de la Conversation?* Plus de 19,000 exemplaires des tomes 1 à 52 ont été vendus; mais, aujourd'hui, les seuls exemplaires qui conservent toute *leur valeur primitive* sont ceux qui possèdent le *Supplément*, en d'autres termes, les tomes 53 à 68.

Comme les seize volumes supplémentaires n'ont été tirés qu'à 3,000, ils ne tarderont pas à être épuisés; les retardataires n'auront donc qu'à s'en prendre à eux-mêmes de la dépréciation énorme de l'exemplaire qu'ils auront négligé de compléter.

Nous nous bornerons à prévenir itérativement les possesseurs des tomes 1 à 52 qu'avant très-peu de temps il nous sera impossible de compléter leurs exemplaires et de leur fournir les tomes 53 à 68 ; car ils s'épuisent plus rapidement encore que nous ne l'avions pensé, et d'ailleurs, nous le répétons, ils ont été tirés en bien moindre nombre que les premiers volumes.

Prix des seize volumes du *Supplément* (tomes 53 à 68), 80 fr.; le volume, 5 fr.; la livraison 2 fr. 50 c.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

PAR MALTE-BRUN.

Description de toutes les parties du monde sur un nouveau plan, d'après les grandes divisions du globe; précédée de l'Histoire de la

Géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Géographie mathématique, physique et politique. Sixième édition, revue, corrigée et augmentée, mise dans un nouvel ordre et enrichie de toutes les nouvelles découvertes, par J.-J.-N. Huot. 6 beaux vol. grand in-8, enrichis de 64 gravures sur acier, 60 fr., demi-reliure chagrin, 81 fr.

Avec UN SUPERBE ATLAS entièrement établi à neuf. 1 vol. in-folio, composé de 72 magnifiques cartes coloriées, dont 14 doubles, 80 fr.

On se plaignait généralement de la sécheresse de la géographie, lorsque, après quinze années de lectures et d'études, Malte-Brun conçut la pensée de renfermer dans une suite de discours historiques l'ensemble de la géographie ancienne et moderne, de manière à laisser, dans l'esprit d'un lecteur attentif, l'image vivante de la terre entière, avec toutes ses contrées diverses, et avec les lieux mémorables qu'elles renferment et les peuples qui les ont habitées ou qui les habitent encore.

Il s'est dit : « La géographie n'est-elle pas la sœur et l'émule de l'histoire? Si l'une a le pouvoir de ressusciter les générations passées, l'autre ne saurait-elle fixer, dans une image mobile, les tableaux vivants de l'histoire en retraçant à la pensée cet éternel théâtre de nos courtes misères? cette vaste scène, jonchée des débris de tant d'empires, et cette immuable nature, toujours occupée à réparer, par ses bienfaits, les ravages de nos discordes? Et cette description du globe n'est-elle pas intimement liée à l'étude de l'homme, à celle des mœurs et des institutions? n'offre-t-elle pas à toutes les sciences politiques des renseignements précieux? aux diverses branches de l'histoire naturelle un complément nécessaire? à la littérature elle-même, un vaste trésor de sentiments et d'images? » Et, sans se rebuter par les difficultés de toute nature que présentait un pareil sujet, il consacre sa vie tout entière à élever à la géographie un des plus beaux monuments scientifiques et littéraires de ce siècle.

Malte-Brun a laissé un ouvrage dont la réputation est justifiée par trente années de succès, par le suffrage unanime des savants et des littérateurs, et par l'empressement que plusieurs ont mis à le traduire.

Cette nouvelle réimpression de la *Géographie universelle* a été entièrement revue et complétée par le savant continuateur de Malte-Brun, M. Huot.

DU MÊME AUTEUR :

PRECIS DE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

Précédé d'une introduction historique et suivi d'un aperçu de la géographie ancienne, par MM. Balbi, Larenaudière et Huot, quatrième édition, considérablement augmentée et ornée de nombreuses gravures et cartes. Ouvrage adopté par l'Université. 1 volume grand in-8, 20 fr.; net, 18 fr.

Demi-reliure, dos chagrin. . . . . 3 fr. 50 c.

DICTIONNAIRE GEOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET POSTAL DES COMMUNES DE FRANCE

Dédié au commerce, à l'industrie et à toutes les administrations publiques, par M. A. Peigné, auteur du *Dictionnaire portatif de la langue française* et de plusieurs ouvrages d'instruction ; avec la carte des postes. Cet ouvrage, par la multiplicité et l'exactitude des renseignements qu'il fournit, est indispensable à tout commerçant, voyageur, industriel et employé d'administration, dont il est le *vade mecum*. Prix, 5 fr.

OUVRAGES RELIGIEUX

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE.

Par Bossuet, revues sur les manuscrits originaux et les édit. les plus correctes, et illustrées de 14 magnifiques gravures sur acier, d'après Raphael, Rubens, Poussin, Rembrandt, Carrache, Léonard de Vinci, etc. 1 vol. gr. in-8 jésus. 18 fr.

Demi-reliure maroquin, plats en toile, tranche dorée. . . . . 24 fr. »

Cette superbe réimpression d'un des chefs-d'œuvre de Bossuet, imprimée avec le plus grand soin par Simon Raçon, est destinée à prendre place parmi les plus beaux livres de l'époque.

LES SAINTS ÉVANGILES

(Édition Curmer.)

Selon saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. 2 splendides vol. grand in-8, illustrés de 12 gravures sur acier, et ornés de vues. Brochés, 48 fr.; net 30 fr.

Reliure chagrin, tranche dorée. . . . . 11 fr. le vol.

LES ÉVANGILES

Par F. Lamennais. Traduction nouvelle, avec des notes et des réflexions. 2e édit., illustrée de 10 gravures sur acier, d'après Cigoli, le Guide, Murillo, Overbeck, Raphaël, Rubens, etc. 1 vol. in-8, cavalier vélin, 10 fr.; net, 8 fr.

Reliure demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée. . . . . 4 fr.

LES VIES DES SAINTS

Pour tous les jours de l'année, nouvellement écrites par une réunion d'ecclésiastiques et d'écrivains catholiques, publiées en 200 livraisons, classées pour chaque jour de l'année par ordre de dates, d'après les martyrologes et Godescard ; illustrées d'environ 1,800 gravures.

L'ouvrage complet forme 4 beaux vol. grand in-8 ; chaque vol. se compose d'un trimestre et forme un tout complet. 10 fr., le vol. Complet. 40 fr.

Reliure des 4 vol. en deux vol., demi-chagrin, plats toile, tr. dorée. 15 fr. »
Reliure des 4 vol. en deux vol., toile, tr. dorée. . . . . 11 »

Les Vies des Saints, ayant déjà obtenu l'approbation des archevêques de Paris, de Cambrai, de Tours, de Bourges, de Reims, de Sens, de Bordeaux et de Toulouse, et des évêques de Chartres, de Limoges, de Bayeux, de Poitiers, de Versailles, d'Amiens, d'Arras, de Châlons, de Langres, de la Rochelle, de Saint-Dié, de Nîmes, de Rodez, d'Angers, de Nevers, de Saint-Claude, de Verdun, de Metz, de Montpellier, de Gap, de Nancy, d'Autun, de Quimper, de Strasbourg, d'Evreux, de Saint-Flour, de Valence, de Cahors et du Mans, sont appelées à un très-grand succès.

IMITATION DE JESUS-CHRIST

Traduite par l'abbé DASSANCE, avec approbation de Mgr l'archevêque de Paris. Edition CURMER, avec encadrements variés, frontispice or et couleur, et 10 gravures sur acier. 1 vol. gr. in-8, 20 fr.

Reliure chagrin, tranche dorée. . . . . 12 fr. »
— demi-chagrin, tranche dorée, plats toile. 5 50

LA VIERGE

Histoire de la mère de Dieu et de son culte, par l'abbé ORSINI. Nouvelle édition, ill. de grav. sur acier et de sujets dans le texte. 2 beaux vol. gr. in-8 jésus. 24 fr.

Reliure demi-chagrin, plats toile avec croix, tr. dorée, les 2 vol. en un. 6 fr. »
— — plats toile avec croix, tr. dorée le vol. 5 50
— toile, tr. dorée, mosaïque, le vol. . . . . 5 »

SAINT VINCENT DE PAUL

Histoire de sa vie, par l'abbé ORSINI. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus, illustré de 10 splendides gravures sur acier, tirées sur chine avant la lettre d'après Karl Girardet, Leloir, Meissonnier, Staal, etc., gravées par nos meilleurs artistes. 12 fr.

Reliure en toile mosaïque, riche plaque spéciale, tr. dorée. . . . . 6 fr. »
— demi-chagrin, plats en toile, avec croix, tr. dorée. 6 50

LES FÊTES DU CHRISTIANISME

Par l'abbé CASIMIR, curé du diocèse de Paris, illustrées de plusieurs dessins rehaussés d'or et de couleur.

C'est l'histoire des traditions qu'elles ont laissées, des costumes populaires qui en sont résultés, des grands événements religieux auxquels elles se rattachent, que nous offrons aux fidèles.

1 joli vol. grand in-8, illustré de 10 dessins rehaussés d'or et de couleur. 10 fr.

Reliure mosaïque avec plaque spéciale, et tranche dorée. . . . . 4 fr. »
— demi-chagrin, plats en toile. 4 50

HEURES NOUVELLES (ÉDITION CURMER.)

Paroissien complet, latin-français, à l'usage de Paris et de Rome, par l'abbé DASSANCE. 1 vol. in-8, illustré par Overbeck; texte encadré, 36 fr.; net, 15 fr.

Reliure chagrin, tranche dorée. . . . . 10 fr. »
— demi-chagrin, plats toile, tranche dorée. . . . . . . 5 »

PETITES HEURES NOUVELLES (ÉDITION CURMER.)

Texte encadré, lettres ornées, fleurons, etc. 1 vol. in-64.

Relié en chagrin plein, d. s. tr.. . . . . 5 fr. »

VIE DE JÉSUS

Ou Examen critique de son histoire, par le docteur DAVID-FRÉDÉRIC STRAUSS, traduit de l'allemand sur la troisième édition, par E. LITTRÉ, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Deuxième édition française. 4 vol. in-8, 20 fr.

ŒUVRES DE CHATEAUBRIAND

16 vol. grand in-8 jésus, illustrés de 64 gravures composées par G. Staal, Philippoteaux, etc., gravées par F. Delannoy, etc., etc., 120 fr., net. 100 fr.

On peut acheter séparément les ouvrages qui suivent:

Le Génie du christianisme, illustré de 8 belles gravures sur acier, 2 vol.
Brochés. . . . . 20 fr. »
Reliés en un seul vol., demi-chagrin, plats toile, tr. dorée.. . 5 »

Les Martyrs et le **Voyage en Amérique**. 2 vol. avec gravures sur acier.
Brochés.. . . . . 20 fr. »
Reliure en un seul vol., demi-chagrin, plats en toile, tr. dorée. 5 »

Itinéraire de Paris à Jérusalem. 2 vol. avec gravures sur acier.
Brochés.. . . . . 20 fr. »
Demi-reliure en un seul vol., plats toile, tranche dorée. . . . 5 »

Les Natchez et les **Poésies diverses.** 1 vol. avec grav. sur acier.
Brochés.. . . . . 10 fr. »
Demi-reliure, plats toile, tranche dorée. . . . . 15 »

Atala et le **Dernier des Abencerrages**. 1 vol. in-8, 10 fr.
Demi-reliure, plats toile, tranche dorée. . . . . 15 fr. »

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

Par Chateaubriand; suivis du CONGRÈS DE VÉRONE et de la VIE DE RANCÉ; terminés par la VIE DE CHATEAUBRIAND, par M. Ancelot, de l'Académie française. 8 vol. grand in-8 jésus, ornés de gravures sur acier. 80 fr.

HISTOIRE DE FRANCE

Par Anquetil, avec continuation jusqu'à nos jours par Baude, l'un des principaux auteurs du *Million de Faits* et de *Patria*. 8 volumes grand in-8, illustrés de 120 gravures environ, renfermant la collection complète des portraits des rois, imprimés en beaux caractères, à deux colonnes, sur papier des Vosges, 50 fr.; net, 40 fr.

Demi-reliure, dos chagrin, le volume.. . . . . 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DE FRANCE D'ANQUETIL

Continuée depuis la Révolution de 1789, par Léonard Gallois. Édition ornée de 50 gravures en taille-douce. 5 vol. gr. in-8 jésus à deux colonnes, contenant la matière de 40 vol. in-8 ordinaires. 62 fr. 50 c.; net. 40 fr.

Demi-reliure, dos chagrin, le vol.. . . . . 3 fr. 50

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

Par le président Hénault, continué par Michaud. 1 vol. gr. in-8 illustré de gravures sur acier. 12 fr.

Demi-reliure chagrin. . . . . 3 fr. 50
— avec les plats toile, tr. dor.. . . . . 6 fr. »

DICTIONNAIRE DE LA NOBLESSE ET DU BLASON

Par JOUFFROY D'ESCHAVANNES, héraldiste, historiographe, secrétaire-archiviste de la Société orientale de Paris. 1 vol. grand in-8, illustré de 2 planches de blason coloriées et d'un grand nombre de gravures, 15 fr.; net, 10 fr.

GALERIES HISTORIQUES DE VERSAILLES

Ce grand et important ouvrage a été entrepris aux frais de la liste civile du roi Louis-Philippe, et rédigé d'après ses instructions. Il renferme la Description de 1,200 tableaux; des Notices historiques sur plus de 676 écussons armoriés de la salle des Croisades, et des Aperçus biographiques sur presque tous les personnages célèbres depuis les temps les plus reculés de la monarchie française. Cet ouvrage, véritable Histoire de France, illustrée par les maîtres les plus célèbres en peinture et en sculpture, et destiné à être donné en cadeau à tous les hommes éminents de notre époque, n'a jamais été mis en vente.

10 vol. in-8 imprimés en caractères neufs sur beau papier, avec un magnifique album in-4 contenant 100 gravures, 80 fr.

HISTOIRE DE RUSSIE

Par A. DE LAMARTINE. Deux volumes in-8, 10 fr.

COURS D'ETUDES HISTORIQUES

Par M. DAUNOU, pair de France, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collége de France. 20 vol. in-8 et tables des matières, 160 fr.; net, 120 fr.

Cet important ouvrage, dont nous n'avons qu'un très-petit nombre d'exemplaires, contient le résultat des leçons faites au Collége de France de 1819 à 1830. Après avoir recherché quelles sont les ressources de l'histoire et de quelle manière la connaissance des choses passées a pu naître et se perpétuer, le savant auteur établit les règles de critique pour donner à l'histoire le caractère d'une véritable science composée de faits positifs dont on a reconnu la certitude ou la probabilité.

Le cours est terminé par un examen des systèmes philosophiques, appliqués à l'histoire de la philosophie, depuis Platon jusqu'au dix-neuvième siècle.

HISTOIRE DE FRANCE

Depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, par M. MILLAC, professeur d'histoire, illustrée d'un grand nombre de vignettes sur bois par HARRISSON. 1 joli v. in-18, rel. en toile, doré sur tr. 2 fr. 50 c.

HISTOIRE DES FRANÇAIS

Par THÉOPHILE LAVALLÉE. Édition ornée de 20 magnifiques nouvelles gravures sur acier, d'après MM. Gros, Paul Delaroche, Eugène Delacroix, Horace Vernet, Steuben, Scheffer, Vinterhalter, etc. 2 forts vol. grand in-8 jésus. 24 fr.

Reliure toile mosaïque, plaque spéciale tranche dorée, le vol. .	6 fr.	»
— toile, tranche dorée, plaque spéciale, le vol.	5	»
— demi-chagrin, plats toile, tranche dorée, le vol.. . . .	5	50

HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS

Par M. Théophile Lavallée. 1 magnifique volume grand in-8, accompagné de 18 belles gravures anglaises sur acier, représentant des scènes historiqnes, des vues, des portraits, etc. 18 fr.

Reliure en toile mosaïque, plaque spéciale, tranche dorée. . . 6 fr. »

HISTOIRE DE PARIS

Par Th. Lavallée. 207 vues par Champin. 1 vol. gr. in-8. 12 fr.

Relié toilè mosaïque... . . . . 18 fr. »

HISTOIRE DE NAPOLÉON

Par Laurent, illustrée de 500 vignettes, avec les types en noir imprimés dans le texte, par Horace Vernet. 1 vol. grand in-8, 9 fr.; net 6 fr. 50 c. rel. toile, 10 fr. 50 c.

MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE

Par feu le comte de las Cases, nouvelle édition revue avec soin, augmentée du *Mémorial de la Belle-Poule*, par M. Emmanuel de las Cases. 2 vol. grand in-8, avec portraits, vignettes nouvelles, gravés au burin sur acier par M. Blanchard. Les vues et les dessins sont de MM. Pauquet frères et Daubigny. 24 fr.; net 14 fr.

Reliure demi-chagrin, le volume. 3 fr. 50
Reliure demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée, le volume. 5 50

HISTOIRE UNIVERSELLE

Par le comte de Ségur, de l'Académie française; contenant l'histoire des Egyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Juifs, de la Grèce, de la Sicile, de Carthage et de tous les peuples de l'antiquité, l'histoire romaine et l'histoire du Bas-Empire. 9e édition, ornée de 30 gravures, d'après les grands maîtres de l'école française. 3 vol., divisés en 6 parties grand in-8, 37 fr. 50 c.

On peut acheter séparément le tome Ier, Histoire Ancienne.
— — IIe, — Romaine.
— — IIIe, — du Bas-Empire

Reliure demi-chagrin, le volume.. . . . . 3 fr. 50
Reliure demi-chagrin, plats en toile, tranche dorée.. . . . . 5 fr. 50

HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE

Par M. de Barante, membre de l'Académie française; 7e édition. 12 vol. in-8, caractères neufs, imprimés sur papier vélin satiné des Vosges, ornés de 104 grav. et d'un grand nombre de cartes. Prix : 5 fr. le vol.

La place de cet ouvrage est marquée dans toutes les bibliothèques. Il joint au mérite et l'exactitude historique une grande vérité de couleur et un grand charme de narration.

HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES DU MOYEN AGE

Par Simonde de Sismondi. Nouvelle édition, ornée de gravures sur acier. 10 vol. in-8, 50 fr.; net, 40 fr.

Reliure demi-chagrin, le volume . . . . 1 fr. 60

LA HONGRIE ANCIENNE ET MODERNE

Historique, littéraire, aristique et monumentale, publiée sous la direction de M.-J. Boldényi. 1 magnifique volume grand in-8, illustré d'un très-grand nombre de gravures, vues, monuments, portraits, costumes, dans le texte et hors texte, et d'une carte ethnographique. Broch., 12 fr.; net, 10 fr.; avec types col. 15 fr.

Reliure toile, tranche dorée, mosaïque. . . . . 6 fr. »

VOYAGE DANS L'INDE

Par le prince A. Soltykoff; illustré de magnifiques lithographies à deux teintes, par Derudder, etc., d'après les dessins originaux de l'auteur. 2 beaux vol. gr. in-8 jésus, 24 fr.

Reliure t. mosaïque, riche plaque spéciale, genre indien, tr. dor., le vol.. 6

VOYAGE EN PERSE

Par le même; illustré, d'après les dessins de l'auteur, de magnifiques lithographies par Trayer, etc. 1 vol. gr. in-8 jésus. 10 fr.

Reliure toile mosaïque, riche plaque spéciale, genre indien, tr. dorée. 6 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON

Avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier. Édition nouvelle, revue sur l'édition in-4 de l'Imprimerie impériale, annotée par M. Flourens, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle.

Les *Œuvres complètes de Buffon* forment 12 v. grand in-8 jésus, illustrés de 162 planches, 800 sujets coloriés, gravés sur acier, d'après les dessins originaux de M. Victor Adam. Imprimés en caractères neufs, sur papier pâte vélin, par la typographie J. Claye. 120 fr.

M. le ministre de l'instruction publique a souscrit, pour les bibliothèques, à cette magnifique publication (aujourd'hui complétement achevée), reconnue par les hommes les plus compétents comme une édition modèle des œuvres du grand naturaliste. Le nom et le travail de M. Flourens la recommandent d'une façon toute particulière, et lui donnent un cachet spécial.

Pour satisfaire aux nombreuses demandes des personnes qui préfèrent l'acquisition par volumes à la vente par livraisons, nous avons ouvert une souscription par demi-volumes du prix de 5 fr.

Les souscripteurs peuvent retirer, dès à présent, les 24 demi-volumes.

LEÇONS ELEMENTAIRES D'HISTOIRE NATURELLE

Traité de CONCHYLIOLOGIE, précédé d'un aperçu sur toute la ZOOLOGIE, à l'usage des étudiants et des gens du monde. Ouvrage adressé à madame François Delessert, par M. J.-C. CHENU, conservateur du Musée d'histoire naturelle de M. B. DELESSERT. 1 vol. in-8, orné de 1,000 vignettes gravées sur cuivre et sur bois, imprimées dans le texte, et d'un atlas de 12 planches gravées en taille-douce et magnifiquement coloriées. Prix, broché, 15 fr.; net, 8 fr.

LE MÊME OUVRAGE, Atlas de planches noires.
Prix du volume broché · 12 fr.; net, 5 fr.

LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE

BOTANIQUE

HISTOIRE NATURELLE DES FAMILLES VÉGÉTALES

Et des principales espèces, avec l'indication de leur emploi dans les arts, les sciences et le commerce, par EM. LE MAOUT. 1 vol. très-graand in-8 jésus; édition de luxe, gravures sur bois, figures coloriées à l'aquarelle, etc., etc. 21 fr. Reliure avec magnifiques plaques en mosaïque, 6 fr. de plus par volume.

LES MAMMIFÈRES

Histoire naturelle avec l'indication de leurs mœurs et de leurs applications dans les arts, le commerce et l'agriculture; par M. PAUL GERVAIS. 1 beau volume grand in-8, illustré de 50 gravures, dont 30 coloriées. — Prix : 21 fr.

Reliure toile mosaïque, tranche dorée. . . . . 6 fr.

DEUXIÈME VOLUME DES MAMMIFÈRES

Par les mêmes auteur et dessinateur que ceux du premier.

Ce volume, qui complète l'*Histoire des Mammifères*, contient 40 planches gravées sur acier et coloriées, entièrement inédites, et 29 gravures sur bois, séparées du texte, imprimées à deux teintes. Un nombre considérable de gravures sur bois, inédites, orne et explique le texte, contenant : carnivores, proboscidiens, rumentes, bisulques, édentés, marsupiaux, monotrèmes, phoques. sirénides et cétacés.

L'AFRIQUE FRANÇAISE, L'EMPIRE DU MAROC ET LES DÉSERTS DU SAHARA

Édition illustrée d'un grand nombre de gravures sur acier, noires et coloriées, par CHRISTIAN. 1 vol. grand in-8 jésus, 15 fr.

Reliure toile, tranche dorée, fers spéciaux.. . . . . 6 fr. »
Mêmes prix pour la demi-reliure, plats toile, tranche dorée.

MOLIERE

Œuvres complètes, précédées d'une notice sur la vie et les ouv. de Molière, par Sainte-Beuve, illustr. de 800 dessins par Tony Johannot. Nouvelle édition. 1 magnifique vol. grand in-8 jésus, imprimé par Plon frères, 20 fr.

Reliure toile mosaïque, plaque spéciale, tranche dorée.	6 fr.	»
— toile, plaque spéciale, tranche dorée.	5	»
— demi-chagrin, plats toile, tranche dorée.	6	»

ŒUVRES DE JEAN RACINE

Avec un Essai sur la vie et les ouvrages de J. Racine, par M. Louis Racine, ornées de 13 vignettes, d'après Gérard, Girodet, Desenne. 1 beau vol. in-8 jésus, 12 fr. 50 c.

Reliure demi-chagrin.	3 fr.	5
Même reliure, plats en toile, tranche dorée.	5	5

ENCYCLOPEDIE

THÉORIQUE ET PRATIQUE DES CONNAISSANCES UTILES

Composée de Traités sur les connaissances les plus indispensables, ouvrage entièrement neuf, avec environ 1,500 gravures intercalées dans le texte, par MM. Alcan, Albert-Aubert, L. Baude, Bellanger, Berthelet, Am. Burat, Chenu, Deboutteville, Delafond, Deyeux, Dubreuil, Fabre d'Olivet, Foucault, H. Fournier, Génin, Giguet, Girardin, Léon Lalanne, Ludovic Lalanne, Elizé Lefèvre, Henri Martin, Martins, Mathieu, Moll, Moreau de Jonnès, Péclet, Persoz, Louis Reybaud, Trébuchet, L. de Wailly, Wolowski, etc. 2 vol. grand in-8, 25 fr.

Reliure demi-chagrin, le volume.	3 fr.
Reliure toile, tranche dorée, le volume..	4 fr.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

Biographie portative universelle, contenant 29,000 noms, suivie d'une Table chronologique et alphabétique, où se trouvent répartis en cinquante-quatre classes différentes les noms mentionnés dans l'ouvrage, par L. Lalanne, L. Renier, Th. Bernard, Ch. Laumier, E. Janin, A. Delloye, etc. 1 vol. de 1,000 pages, format du *Million de Faits*, contenant la matière de 12 volumes. Broché, 12 fr.; net, 9 fr.

UN MILLION DE FAITS

Aide-mémoire universel des sciences, des arts et des lettres, par MM. J. Aycard, Desportes, Léon Lalanne, Ludovic Lalanne, Gervais, A. le Pileur, Ch. Martins, Ch. Vergé et Jung.

MATIÈRES TRAITÉES DANS LE VOLUME :

Arithmétique. — Algèbre.— Géographie élémentaire, analytique et descriptive.— Calcul infinitésimal.— Calcul des probabilités.— Mécanique. —Astronomie. —Tables numériques et moyens divers pour abréger les calculs. — Physique générale. — Météorologie et physique du globe. — Chimie. — Minéralogie et géologie. — Botanique. — Anatomie et physiologie de l'homme. — Hygiène — Zoologie. — Arith-

métique sociale. — Technologie (arts et métiers). — Agriculture. — Commerce. — Législation. — Art militaire. — Statistique. — Sciences philosophiques. — Philologie. — Paléographie. — Littérature. — Beaux-Arts. — Histoire. — Géographie. — Ethnologie. — Chronologie. — Biographie. — Mythologie. — Education.

Un fort volume portatif, petit in-8, de 1,720 col., orné de grav. sur bois. — Broché, 12 fr.; net, 9 fr.

PATRIA

(DEUXIÈME TIRAGE)

La FRANCE ancienne et moderne, morale et matérielle, ou collection encyclopédique et statistique de tous les faits relatifs à l'histoire physique et intellectuelle de la France et de ses colonies. Deux très-forts volumes petit in-8, format du *Million de Faits*, de 3,200 colonnes de texte, y compris plus de 500 colonnes pour une table analytique des matières, une table des figures, un état des tableaux numériques, et un index général alphabétique; orné de 330 gravures sur bois, de cartes et de planches coloriées, et contenant la matière de 16 forts volumes in-8. — Prix, broché, 18 fr.; net, 9 fr.

Noms des principaux auteurs: MM. J. AYCARD, prof. de physique à l'Ecole polytechnique; A. DELLOYE, élève de l'Ecole des Chartes; Dieudonné DENNE-BARON; DESPORTES; Paul GERVAIS, docteur ès sciences, prof. de zoologie; JUNG; Léon LALANNE, ing. des ponts et chaussées; Ludovic LALANNE; LE CHATELIER, ing. des mines; A. LE PILEUR; Ch. LOUANDRE; Ch. MARTINS, docteur ès sciences, prof. à la Faculté de médecine de Paris; Victor RAULIN, prof. de géologie; P. RÉGNIER, de la Comédie-Française; Léon VAUDOYER, architecte du gouvernement; Ch. VERGÉ, avocat à la cour impériale de Paris.

DIVISIONS PRINCIPALES DE L'OUVRAGE.

Géographie physique et mathématique, physique du sol, météorologie, géologie, géographie botanique, zoologie, agriculture, industrie minérale, travaux publics, finances, commerce et industrie, administration intérieure, état maritime, législation, instruction publique, géographie médicale, population, ethnologie, géographie politique, paléographie et numismatique, chronologie et histoire, histoire des religions, langues anciennes et modernes, histoire littéraire, histoire de l'agriculture, histoire de la sculpture et des arts plastiques, histoire de la peinture et des arts du dessin; histoire de l'art musical; histoire du théâtre, colonies, etc.

Ces trois ouvrages réunis forment une véritable Encyclopédie portative. Le savoir est aujourd'hui tellement répandu, qu'il n'est plus permis de rien ignorer; mais, la mémoire la plus exercée ne pouvant que bien rarement retenir tous les détails de la science, ces ouvrages sont pour elle d'un secours précieux, et sont surtout devenus indispensables à tous ceux qui cultivent les sciences ou qui se livrent à l'instruction de la jeunesse.

Prix de la reliure de ces trois ouvrages :

Cartonnage à l'anglaise, en 1 fr. 25 c. sus par vol.
Demi-rel., maroquin soigné, 1 fr. 50 c.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL

OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE

Ouvrage également utile aux jeunes gens, aux mères de famille, aux personnes qui s'occupent d'éducation et aux gens du monde; par MM. ANDRIEUX DE BRIOUDE, docteur en médecine, et Louis BAUDE, professeur au collége Stanislas. Un seul vol. grand in-8, contenant la matière de 6 vol., enrichi de 400 gravures servant d'explication au texte. Broché, 10 fr.; net, 7 fr.

L'ILLUSTRATION

En vente, 28 vol. (1842 à fin 1856), ornés de plus de 5,000 gr. sur tous les sujets actuels. Evénements politiques, fêtes et cérémonies religieuses, portraits des personnages célèbres, inventions industrielles, vues pittoresques, cartes géographiques, compositions musicales, tableaux de mœurs, scènes de théâtre, monuments, costumes, décors, tableaux, statues, modes, caricatures, etc., etc., etc.

Prix des 28 volumes brochés, 16 fr. le vol.; rel. en percal., fers et tr. dorés, 5 fr. en sus par volume.

TABLEAU DE PARIS

Par EDMOND TEXIER; ouvrage illustré de 1,500 gravures, d'après les dessins de Blanchard, Cham, Champin, Forest, Français, Gavarni, etc., etc. 2 vol. in-fol. du format de l'*Illustration*, 30 fr.

Reliure riche, dor. sur tranche, mosaïque, avec les armes de la ville de Paris.
Le volume.......... .... 6 fr. »
Même reliure, les deux volumes en un............ 7 »

TABLEAU HISTORIQUE, POLITIQUE ET PITTORESQUE DE LA TURQUIE ET DE LA RUSSIE

Par MM. JOUBERT et FÉLIX MORNAND. 1 vol. in-folio (format de l'*Illustration*), orné d'une carte et d'un grand nombre de vignettes, 7 fr. 50 c.

Reliure percaline anglaise, dor. sur tranche.......... 4 fr. »

VOYAGE ILLUSTRÉ DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE DE 1846 A 1849.

Par Adolphe JOANNE. 1 vol. in-folio (format de l'*Illustration*), illustré d'environ 700 gravures, 15 fr.; rel. toile, tr. dorée, 20 fr.

GALERIE DE PORTRAITS POUR LES MÉMOIRES DU DUC DE SAINT-SIMON

s'adaptant à toutes les éditions

La *Galerie de Portraits de Saint-Simon* se compose de 38 portraits représentant les personnages les plus célèbres du temps et gravés avec une exactitude remarquable, d'après les tableaux originaux du Musée de Versailles.

La collection forme dix livraisons au prix de 1 fr.

CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE

996 chansons et chansonnettes, chants guerriers et patriotiques, chansons bachiques, burlesques et satiriques. Nouvelle édition, illustrée de 336 belles gravures sur acier, d'après MM. E. de Beaumont, Daubigny, Dubouloz, E. Giraud, Meissonnier, Pascal, Staal, Steinheil et Trimolet, gravées par les meilleurs artistes. 2 beaux vol. grand in-8, avec riches couvertures et frontispices gravés, table et introduction, contenant 996 chansons. — Le premier volume est composé de chansons, romances et complaintes, rondes et chansonnettes; le deuxième volume de chants guerriers et patriotiques, chansons bachiques, burlesques et satiriques. Prix de chaque volume, 11 fr.

Demi-reliure, plats toile, tranche dorée (2 vol. en un)...... 28 fr. »

CHANSONS NATIONALES ET POPULAIRES DE FRANCE

Précédées d'une histoire de la Chanson et accompagnées de notices historiques et littéraires, par DUMERSAN et Noël SÉGUR, ornées de 48 dessins, par Gavarni, Karl Girardet, G. Staal, A. Varin, etc., gravés sur acier, par Ch. Geoffroy. (*Edition de Gonet.*) 2 gros vol. de 2,000 colonnes, contenant près de 1,400 chansons, 20 fr.

Demi-reliure, plats toile, tranche dorée............ 30 fr. »

ŒUVRES COMPLÈTES DE BERANGER

Nouvelle édition, revue par l'auteur, contenant les DIX CHANSONS NOUVELLES, le FAC-SIMILE d'une lettre de Béranger; illustrée de 52 gravures sur acier, d'après Charlet, Daubigny, Johannot, Grenier de Lemud, Pauquet, Pinguilly, Raffet, Sandoz, exécutées par les artistes les plus distingués, et d'un portrait d'après nature par Sandoz. 2 vol. papier cavalier, 28 fr.

Demi-reliure, plats toile, tranche dorée............ 38 fr. »

Œuvres complètes de Béranger, avec ses dix dernières chansons. 1 vol. in-32...................... 3 fr. 50 c.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BÉRANGER

Contenant les 10 chansons nouvelles. 2 vol. grand in-18, 7 fr.

ŒUVRES CHOISIES DE GAVARNI

Revues, corrigées et nouvellement classées par l'auteur, publiées dans le format du *Diable à Paris*, et accompagnées de notices par MM. de BALZAC, Théophile GAUTIER, GÉRARD DE NERVAL, Léon GOZLAN, LAURENT-JAN, Jules JANIN, Alphonse KARR, P.-J. STAHL, etc. 4 vol. grand in-8, renfermant chacun 80 grandes vignettes, 40 fr.

Il ne nous reste plus que les tomes II, III et IV à 10 fr. le volume.

Reliure toile, tranche dorée, le volume................ 5 fr.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.